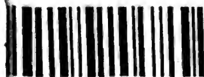
Digitized by Google

ed. 579

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

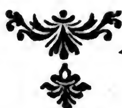
Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

JUILLET 1778.

TOME L.



A PARIS.
Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



Digitized by Google

Digitized by Google



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1778.

EXTRAIT.

TRAITÉ des maladies des enfans; ouvrage qui est le fruit d'une longue observation, & appuyé sur les faits les plus authentiques; traduit du suédois de feu M. WILS-ROSEN DE ROSENSTEIN, *chevalier de l'étoile-polaire, président de l'académie royale des sciences de Stockolm, médecin de la famille royale, par M.* LE FEBURE DE

Digitized by Google

VILLEBRUNE, *D. M. à Paris chez* Pierre-Guillaume Cavelier, *libraire rue S. Jacques, au lys d'or, près la fontaine S. Séverin*, 1778, *avec approbation & privilege du Roi.*

PARMI l'immensité d'objets dont doit s'occuper celui qui se dévoue à la profession de médecin, il n'en est peut-être aucun qui soit plus important que celui qui regarde les enfans. Indépendamment du besoin indispensable de secours étrangers, auxquels leur foiblesse les force d'avoir recours, personne n'ignore que souvent tout le reste de la vie dépend de l'éducation premiere, *morale* & *physique*. Ces deux objets tiennent essentiellement à l'art de guérir; & tous ceux qui ont voulu y réfléchir, ont bien senti l'action réciproque de l'un & de l'autre.

Tel est le motif qui a déterminé plusieurs auteurs célebres à s'occuper de ce qui regarde les enfans. M. *Wils Rosen de Rosenstein* avoit cru, pour rendre l'instruction plus répandue, devoir faire insérer dans différens calendriers, l'ouvrage que nous annonçons; mais comme il n'avoit pu le faire que par portions, l'académie de Stockolm a jugé que la

réunion de ces morceaux ne pouvoit qu'être avantageuse, & a engagé l'auteur à donner cet ouvrage. L'amour du bien public, la déférence qu'il a cru devoir à l'académie dont il étoit président, l'ont déterminé à se livrer à ce travail, malgré la multiplicité de ses occupations. L'académie ne s'est point trompée dans les succès qu'elle avoit attendus de cet ouvrage : *sept éditions de ce traité*, *faites en peu d'années*, *tant en suédois qu'en allemand & en hollandois*, ont justifié son *jugement*. MM. *Murray* & *Sandifort*, en traduisant cet ouvrage, *ont joint à leur traduction un grand nombre de remarques*, dont M. *le Febure de Villebrune D. M.* traducteur françois, annonce avoir profité. On n'excusera point ce traducteur de l'enthousiasme qu'on lui reproche quelquefois, non sans raison ; il contrarie son auteur toutes les fois qu'il estime devoir le faire ; & ce seroit la plus grande injustice de l'accuser de *jurare in verba magistri*. Les détails, dans lesquels nous allons entrer, mettront à portée de juger de ce qu'on doit penser de cet ouvrage, & des additions que le traducteur y a faites.

Le chapitre premier regarde les nourrices : l'auteur voudroit que les meres

Digitized by Google

écoutassent la voix de la nature en allaitant elles-mêmes leurs enfans, d'autant plus que les enfans, suivant l'auteur prennent le caractere de leur nourrice; ce qui n'est cependant pas prouvé, ce que démentent même des observations de *Van Swieten*: mais il est certain que l'analogie du lait de la mere, les avantages qu'elle-même en retire, sont suffisans pour la déterminer à remplir ce devoir sacré. Mais lorsque cela est impossible, quelle qu'en soit la cause, il faut choisir une nourrice qui ait le plus de rapport avec la mere, dont le lait soit plutôt clair qu'épais, sur tout dans les premiers temps; qu'elle suive un régime exact, qu'elle évite toutes les passions violentes, que l'air qu'elle respire soit pur. Il est singulier que cet auteur parle ici du soin d'emmailloter l'enfant, & que le traducteur ne fasse pas sentir l'abus de cette méthode, qui heureusement est presque généralement bannie. On ne sauroit trop répéter combien cette pratique est nuisible. La propreté est ici recommandée avec raison; la propreté & la pureté de l'air sont les moyens les plus certains pour entretenir la santé des enfans, & prévenir les galles auxquelles la foiblesse de leurs organes les rendroit plus disposés; il est cependant

Digitized by Google

bien eſſentiel, quand il en ſurvient, de ne jamais y appliquer de répercuſſif: on doit auſſi éviter le plus poſſible de bercer l'enfant. L'auteur veut qu'on laiſſe paſſer vingt-quatre heures, avant de donner à tetter à l'enfant : le traducteur déſapprouve avec raiſon cette méthode, ſur tout ſi la mere nourrit elle-même. Lorſque l'enfant eſt conſtipé, il faut que la nourrice boive davantage, qu'elle prenne même un léger laxatif, & non pas un *hareng* ſalé, pour s'exciter à boire. Les gerçures ſe diſſipent aiſément avec de la propreté & de la charpie rapée. La chûte de l'anus n'a aucune ſuite fâcheuſe, lorſqu'on y apporte de l'attention ; quelques légers toniques la guériſſent, & la préviennent. Les tranchées peuvent avoir des cauſes différentes ; en conſéquence on doit employer différens remedes, à raiſon de la cauſe : ſouvent les abſorbans ſeuls les guériſſent. Le traducteur s'éleve contre la magnéſie blanche, *page* 33, *note* ; je crois qu'il auroit de la peine à prouver ce qu'il avance. La dentition eſt preſque toujours douloureuſe pour les enfans, quelquefois très dangereuſe à cauſe des convulſions qu'excite le travail des dents ; les relâchans de toute eſpece ſont les ſeuls moyens à employer. mais il faut être très réſervé ſur l'uſage

Digitized by Google

des calmans, quoi qu'on dise l'auteur. Les aphthes sont rarement dangereuses à moins qu'elles ne viennent de quelque cause interne ; la propreté, le lait de la nourrice suffisent seuls pour en prévenir les suites : nous ne pensons pas comme l'auteur à ce sujet. Les enfans sont fort sujets aux convulsions & à l'éclampsie : *Lorsque ces mouvemens saisissent l'un ou l'autre membre, nous disons donc que l'enfant a des convulsions. Si ces mouvemens entreprennent tout le corps, & que le visage devienne bleu, nous appellons cette attaque éclampsie*. Cette maladie, que les médecins appellent *épilepsie des enfans*, a dans chaque attaque deux périodes : *le premier est celui des mouvemens convulsifs ; le second, celui du profond sommeil accompagné de râlement*. Beaucoup de causes différentes peuvent produire cette maladie ; aussi l'auteur en admet-il dix especes, dont il donne les signes & la curation. Il traite ensuite de la diarrhée dont il fixe quatorze especes ; il spécifie le traitement de chacune. A l'article de la petite-vérole il expose, dans une espece de table, les bons & les mauvais signes de cette maladie ; tout y est présenté dans le plus grand détail : sur cet objet le traducteur est souvent d'avis différent, & nous pensons que

c'eſt ſouvent à tort qu'il contrarie l'auteur dont il donne la traduction. C'eſt ſur tout à l'égard des préſervatifs, & de l'inoculation principalement, qu'ils ſont d'avis entiérement oppoſés. Le traducteur ne donne aucune nouvelle raiſon contre l'inſertion de la petite-vérole; ce qu'il avance a été dit mille fois, & réfuté d'une maniere convaincante. Qu'on ne croie cependant pas que nous regardions l'inoculation comme exempte de tout inconvénient, les partiſans de cette méthode, & ſes adverſaires ont mis, la plûpart, un enthouſiaſme qui les a fait quelquefois s'écarter de la vérité; on doit diſtinguer de ces enthouſiaſtes M. *Antoine Petit*, qui, dans les rapports qu'il a faits par ordre de la faculté ſur cette matiere, a ſu préſenter dans toute leur force les raiſonnemens favorables à l'inoculation, ſans néanmoins rien diſſimuler de ce qui lui pouvoit être contraire. C'eſt un témoignage que lui a rendu le public médecin.

Dans le chapitre qui traite du vomiſſement, on attribue, avec raiſon, cet accident à différentes cauſes connues de tous les médecins, & qui conſéquemment doivent être attaquées par divers moyens; mais une vérité importante, & qu'on ne peut trop répéter aux nourrices, & à tous

ceux qui prennent ſoin des enfans, c'eſt que beaucoup ſont tourmentés de vomiſſemens par la ſurcharge d'alimens; les nourrices, qui ont beaucoup de lait, croient ne devoir appaiſer les cris des enfans qu'en leur préſentant le tetton; cette mauvaiſe méthode a coûté la vie à beaucoup, & a rendu la ſanté délicate à d'autres pour toute leur vie. On n'a qu'une fois en ſa vie la coqueluche, dit l'auteur, ce que nie, avec raiſon, le traducteur; car indépendamment des récidives fréquentes à des termes peu éloignés, qui, ſuivant l'auteur, ne doivent être regardées que comme une ſeule & même maladie ſuſpendue pendant un temps, il eſt conſtant que pluſieurs médecins, dont on ne peut révoquer le témoignage en doute, ont vu la même perſonne pluſieurs fois priſe de coqueluche à des diſtances trop grandes pour pouvoir penſer que ce fût la même maladie. Au reſte tout ce que l'auteur avance tant ſur la cauſe, que ſur les ſymptômes & le traitement de cette maladie, eſt fondé en raiſon; il propoſe l'infuſion du *romarin ſauvage*, LEDUM PALUSTRE LINNÆI, dont il vante les ſuccès d'après ſa propre expérience, & celle de MM. *Hartman* & *Wohlin*. Il conſeille à la vérité, par analogie, & non ſans fondement, l'uſage

du musc. La *jaunisse*, dont l'auteur a cru devoir faire un chapitre particulier, n'est point propre aux enfans; ils n'y sont sujets que comme tout le monde; peut-être leur voracité naturelle les y dispose-t-elle davantage; mais rien de particulier dans le traitement, ainsi que dans les *fievres d'accès* dont l'auteur a cru devoir traiter spécialement, & qui ne devoient point entrer dans ce traité qui n'est destiné qu'à parler de ce qui est particulier aux enfans. Il n'en est pas de même des *vers auxquels* les enfans sont beaucoup plus sujets, tant par rapport aux alimens dont ils font usage, que par rapport à la douceur de leur bile qui n'a point encore acquis le degré d'amertume suffisant pour s'opposer à la génération de ces insectes. Il en expose les différentes especes qu'il réduit à six, les *ascarides*, le *lombric rond*, le *tœnia*, l'*ascaris lumbricoïdes*, le *fasciola intestinalis*, le *gordius*. Tous les détails dans lesquels l'auteur entre sont bien faits; il appuie ce qu'il propose pour le traitement, sur des observations qui, bien que curieuses, pourroient cependant paroître déplacées dans un traité tel que celui-ci, mais que néanmoins on lit avec beaucoup de plaisir : ce chapitre est peut-être un des meilleurs de l'ouvrage. Le chapitre

Digitized by Google

ſuivant a pour objet le *rhachitis* ou *noûure des enfans;* il en développe la cauſe, l'ancienneté, les ſymptômes; il aſſure, avec raiſon, qu'il n'eſt point contagieux, vérité importante à diſcuter pour diſſiper les préjugés ſouvent dangereux dans les endroits où il y a un grand nombre d'enfans raſſemblés; il explique avec netteté les phénomenes qui lui ſont propres; il fait voir que le traitement doit être varié ſuivant les circonſtances. On rend, dans ce chapitre, à M. *Lorry*, D. M. P. la juſtice due à la ſupériorité de ſes talens, reconnue & avouée par tous les médecins. Ce qu'il dit de l'*hydrocéphale*, maladie heureuſement rare, le plus ſouvent inguériſſable, & qui ne permet aux ſujets qui en ſont affectés, qu'une exiſtence malheureuſe, en ſuppoſant qu'ils vivent quelque temps, eſt conforme aux connoiſſances acquiſes, & fondé ſur des obſervations connues. Le danger de cette maladie eſt encore augmenté parce qu'on ne s'y prend pas à temps pour la traiter; *ſi l'on manque de s'en appercevoir aſſez tôt, la mort termine la ſcène.* La CROUP OU SUFFOCATION STRIDULEUSE, *avec une peau morbifique dans la trachée*, eſt très bien développée dans le chap. XXV, qui mérite d'être lu en entier; cette maladie ne préſente rien d'effrayant dans

ſon principe, la voix ſeulement eſt *extraordinaire, & tout-à-fait étrange, rauque, dure, & en quelque maniere ſemblable au chant d'un jeune coq.* Différentes obſervations rapportées par l'auteur ſervent de fondement au traitement qu'il propoſe, & au caractere qu'il donne à cette maladie, qu'il regarde comme *une fluxion qui ſe jette ſur la trachée, & ſur tout à l'endroit membraneux qui fait le complément des cartilages,* & dans laquelle il faut diſtinguer deux périodes : *le premier, celui d'inflammation ; le ſecond, celui de la ſuppuration.* Ce n'eſt que dans le premier période qu'on peut tenter les remedes avec eſpérance de ſuccès. Dans le ſecond, *on ne doit attendre que la mort.* La ſaignée plus ou moins répétée, ſuivant l'état du pouls, l'application des ſangſues à la gorge, la vapeur d'infuſion de fleurs de ſureau *impregnée d'une teinte de vinaigre*, l'application de véſicatoires, le ventre entretenu libre par des lavemens, & une boiſſon légérement laxative, ſont les moyens de guérir cette maladie, s'ils ſont employés aſſez promptement. *Les ſudorifiques n'ont été d'aucun avantage, non plus que les vomitifs.* Peut-être cependant ces derniers, dans des cas déſeſpérés, pourroient-ils contribuer à

Digitized by Google

ſéparer la peau morbifique de la trachée. Cette maladie n'a-t-elle point quelque rapport avec le *mal de gorge gangreneux*, ſur lequel M. *Chomel*, D. M. P. a donné une diſſertation en 1749? Le traité, que nous analyſons, eſt terminé par ce qui regarde la galle, & les maladies vénériennes.

D'après ce que nous avons extrait de cet ouvrage, on voit qu'il doit être mis dans la claſſe des livres utiles; mais nous penſons qu'il n'a pas encore rempli complétement ſon objet: il ſeroit à ſouhaiter que M. *Guenet*, D. M. P. voulût s'en occuper, & le préſenter avec la netteté & la préciſion qu'il a ſu mettre dans l'*inſtruction abrégée* qu'il a donnée, en 1777, *ſur les maladies des enfans.*



Digitized by Google

EXTRAIT

Traité des maladies & des opérations réellement chirurgicales de la bouche, & des parties qui y correspondent; suivi de notes, d'observations & de consultations intéressantes, tant anciennes que modernes. Par M. Jourdain, chirurgien-dentiste, reçu au college de chirurgie.

> Usus, ætas, tempus aliquid apportat novi,
> Ut quæ te modo scire credas, nescias.
> Manget, *Bibl. chir.* t. 2, lib. 7, p. 276.

Tome I. (Tome II.) A Paris, chez Valleyre l'aîné, *imprimeur-libraire, rue de la Vieille-bouclerie, à l'arbre de Jessé.* M. DCC. LXXVII. (*in-8°. avec figures; prix 12 livres: le* premier *vol. de* 535 *pages, plus* 48 *pour le discours préliminaire; le* second *vol. de* 662).

Cet ouvrage a pour objet la curation générale des maladies chirurgicales de la bouche. L'auteur s'est proposé de traiter chaque partie séparément. Il parle, dans le premier volume, de toutes les

Digitized by Google

maladies chirurgicales de la mâchoire supérieure, & des parties qui y correspondent plus directement. Les maladies de la mâchoire inférieure, & des parties qui l'avoisinent davantage, forment la matiere du tome II.

Le tome premier est divisé en XXIII chapitres, & le deuxieme en XVII; chacun des chapitres de ces volumes est partagé en autant de sections que les matieres qui y sont traitées ont paru l'exiger pour plus grand éclaircissement.

Tout ce qui concerne le développement, l'accroissement des sinus maxillaires, les vaisseaux qui s'y distribuent, les membranes qui les tapissent intérieurement, ou qui les recouvrent extérieurement, les moyens dont la nature se sert pour débarrasser ces sinus d'un fluide superflu, & différentes observations anatomiques appartenantes à l'auteur, sont autant d'objets qu'il s'est attaché à exposer dans le chapitre premier.

Dans le chapitre second, l'auteur indique le temps auquel la chirurgie s'est essentiellement occupée des maladies des sinus maxillaires; il examine les ouvrages qui ont paru à ce sujet, & fait sur tous ces objets des remarques qui montrent les progrès que cette branche de la chirurgie a faits à cet égard. Les maladies des

Digitized by Google

des ſinus maxillaires ont reçu des noms ſuſceptibles de les faire confondre avec d'autres maladies qui avoiſinent ces cavités. Le chapitre III a pour objet l'examen de ces différens noms, pris chacun dans leur vrai ſens; on y fixe à chacun d'eux la ſignification qui lui eſt propre.

Le chapitre IV, diviſé en deux ſections, expoſe les cauſes, les ſymptômes & les ſignes caractériſtiques des maladies des ſinus maxillaires.

M. *Jourdain* paſſe enſuite à l'examen des différentes méthodes de traiter pluſieurs maladies des ſinus maxillaires, de faire les panſemens & les opérations qu'elles exigent. Ses réflexions ſervent à éclaircir différens points de pratique ſur leſquels les auteurs & les praticiens n'ont offerts que des controverſes.

Le chapitre ſuivant a pour objet l'irritation & la douleur des ſinus maxillaires, quelles qu'en ſoient les cauſes; l'auteur rapporte des obſervations qui confirment les principes qu'il établit.

Le terme de rétention du mucus a fixé l'attention de l'auteur. Il examine, dans le chapitre VII, ſi ce mot (rétention) doit être auſſi univerſellement adopté qu'on a ſemblé le deſirer, pour caractériſer le plus grand nombre des maladies des ſinus maxillaires; il indique les vrais

Digitized by Google

ſymptômes de cette maladie, & il propoſe, pour y remédier, des moyens dont la sûreté eſt prouvée par pluſieurs obſervations.

L'oblitération de l'ouverture naturelle des ſinus maxillaires dans le nez, n'a pas été ſaiſie ni même apperçue juſqu'à préſent; l'auteur examine ce genre de maladie qui entraîne toujours après lui des accidens plus ou moins nuiſibles, & déſagréables. L'attention, qu'il y a donnée dans le chapitre VIII, eſt confirmée par des obſervations. L'avantage des moyens qu'il propoſe, & qui lui appartiennent directement, pour obvier à ce genre d'inconvénient, paroiſſent mériter l'attention & les égards des perſonnes qui s'occupent de l'art de guérir.

L'on a rangé dans la même claſſe les dépôts lymphatiques & les purulens; & l'on s'eſt cru en droit de les ſoumettre indiſtinctement aux mêmes opérations. Le chap. IX de l'ouvrage de M. *Jourdain*, fait appercevoir la différence qu'il y a entre chacun de ces dépôts. L'auteur croit pouvoir donner le nom d'hydropiſie à ceux qui ne ſont formés que par une congeſtion lymphatique, & il indique le traitement de ce genre de maladie: pluſieurs obſervations ſont rapportées pour étayer la doctrine qu'il veut établir.

Digitized by Google

Dans le chapitre x, il s'agit de la différence que l'on doit mettre entre les suppurations qui appartiennent essentiellement aux sinus maxillaires, & celles qui ne dépendent que du tissu osseux & maxillaire : plusieurs observations viennent à l'appui de cette digression.

Si le pus, qui s'empare des sinus maxillaires, est contenu dans un trop petit espace, il se fraye des routes qui se font jour à l'extérieur par des ouvertures fistuleuses. De même, des fistules externes peuvent consécutivement attaquer les sinus maxillaires. En traitant ces différens objets dans le chapitre xi, l'auteur en fournit plusieurs exemples, & il indique la méthode curative qu'il croit être la plus sûre. Quoique les sinus paroissent en quelque façon à l'abri des chocs & des impulsions extérieures, plusieurs exemples rapportés dans le chapitre xii prouvent la possibilité des dangers auxquels les sinus maxillaires peuvent être exposés dans cette circonstance.

Les épulies, maladie que l'on a reconnue comme propre aux gencives, ne se bornent pas à ces parties, elles peuvent attaquer les sinus maxillaires : nombre d'exemples démontrent dans le chapitre xiii la possibilité de cet exposé.

Les polypes & les fongus sont un

Digitized by Google

genre de tumeur dont il eſt eſſentiel d'apprécier le caractere. L'auteur entre à cet égard, dans les chapitres XIV & XV, dans des détails faits pour empêcher de prendre le change; il joint au tout des obſervations qui ſervent de baſe à la théorie qu'il établit, & à la pratique qu'il indique comme la plus avantageuſe.

Les cancers & les carcinomes des ſinus maxillaires ſont les objets que l'auteur traite dans le chapitre XVI. Il y examine le caractere & l'eſſence de ces maladies; il a cru utile d'expoſer ſes idées ſur ce que quelques perſonnes ont dit avoir guéri ou propoſé des moyens certains d'y parvenir, lors même que ces maladies annonçoient un vice du ſang & des liqueurs en général.

Dans le chapitre XVII l'auteur s'occupe des exoſtoſes de l'os maxillaire ſupérieur.

Les maladies, qui avoiſinent les ſinus maxillaires, peuvent compromettre ces cavités; de même, celles des ſinus ſont dans le cas d'étendre leurs ravages dans les parties qui y correſpondent : pluſieurs obſervations ſur ces objets, leſquelles ſont inſérées dans le chapitre XVIII, complettent ce chapitre.

Après avoir ainſi paſſé en revue les maux qui peuvent attaquer ſpéciale-

Digitized by Google

ment les ſinus maxillaires, M. *Jourdain* s'occupe, dans le chapitre XIX, des autres maladies qui peuvent affecter les autres parties de l'os maxillaire, ſans intéreſſer les ſinus.

Les fiſtules, qui appartiennent eſſentiellement à l'os maxillaire, ſans intéreſſer les ſinus de ce nom, & pluſieurs obſervations qui y ſont analogues, ſont les objets du chapitre XX.

Le palais eſt une partie dépendante de l'os maxillaire ſupérieur; il y ſurvient des maladies dont le caractere, les cauſes & les effets, ainſi que le traitement, demandent des égards. Pour donner plus de jour à cette matiere, l'auteur a cru devoir diviſer le chapitre XXI en quatre ſections : dans la premiere il s'agit de l'examen des différens vices qui peuvent endommager la voûte du palais; les moyens de reconnoître chacun des vices en particulier occupent la ſeconde. Dans la troiſieme on établit la néceſſité de bien apprécier ces vices : les effets de ces mêmes vices, par rapport à leurs principes, forment la matiere de la quatrieme ſection.

D'après ces préliminaires indiſpenſables, l'auteur paſſe au traitement des maladies du palais. C'eſt pour mieux y réuſſir qu'il a diviſé le chapitre XXII en cinq

Digitized by Google

ſections. L'examen de la carie, de ſes ſignes, & de ce qu'en ont dit quelques auteurs, ſe trouvent dans la premiere ſection. Les moyens manuels de reconnoître la carie ſont exposés dans la ſection deuxieme. Dans la troiſieme on trouve le traitement de la carie, relativement au degré de l'altération de l'os, à ſa poſition, aux parties qui l'avoiſinent, à l'âge du ſujet, & à la nature même de l'os en général. L'auteur parle enſuite des calloſités du palais, & comme, après une opération, il eſt, le plus ſouvent, indiſpenſable de s'oppoſer à une hémorrhagie, de panſer la plaie qui réſulte de l'opération, en un mot d'y contenir un appareil, l'auteur propoſe, à ce ſujet, différentes plaques & machines; l'invention des unes lui appartient: il en a perfectionné d'autres par les corrections qu'il y a faites; d'autres lui ont été communiquées: ce qu'il indique & détaille dans la cinquieme ſection.

Le chapitre XXIII a pour objet les maladies du voile du palais, celles de la luette, du goſier ou arriere-bouche. Ce chapitre eſt diviſé en quatre ſections. Les ulceres de la gorge forment la matiere de la premiere ſection. M. *Jourdain* parle, dans la ſeconde, des abſcès de la gorge. La troiſieme eſt deſtinée aux ſquirrhes,

Digitized by Google

aux cancers & aux carcinomes de la gorge.

Les maladies de la luette & celles du voile du palais terminent ce chapitre & la quatrieme ſection.

L'auteur ajoute à la fin de ce 1er volume dix-huit obſervations variées ſur différentes maladies, dont la ſingularité ne pouvoit pas faire corps avec l'ouvrage même.

Indiquons la marche que ſuit l'auteur dans ſon *ſecond volume*.

Le chapitre premier contient une idée générale des maladies de la mâchoire inférieure, & des parties qui y correſpondent, comparées avec celles de la mâchoire ſupérieure. La ſtructure de l'os qui compoſe cette mâchoire & ſa poſition, fourniſſent à M. *Jourdain* des réflexions qui ſont comme une diſpoſition aux principes qu'il établira dans la ſuite pour le traitement de ces différentes maladies. Les abſcès ſont l'objet de la premiere ſection de ce chapitre; les ulceres, celui de la ſeconde; la troiſieme eſt deſtinée aux fiſtules. A meſure que l'auteur diſcute les ſentimens de ceux qui ont écrit ſur ces matieres avant lui, il y joint ſes réflexions qu'il étaie des obſervations faites par les praticiens les plus accrédités.

Le chapitre II eſt deſtiné aux tumeurs

Digitized by Google

inflammatoires, indolentes, fongueuſes, cancéreuſes & carcinomateuſes; chacune de ces tumeurs eſt claſſée en autant de ſections convenables à ſon caractere.

Le même ordre eſt obſervé dans le chapitre III, pour les différentes caries, la nécroſe, l'exoſtoſe & la ſpina-ventoſa. L'auteur joint à tous ces objets des obſervations.

Les plaies & les fractures de la mâchoire inférieure, par différentes cauſes, ſont développées dans le chapitre IV. De-là l'auteur paſſe aux maladies des levres qui occupent le chapitre V diviſé en trois ſections: il y eſt fait mention des ulceres des levres en général, des tumeurs particulieres auxquelles elles ſont expoſées. En traitant des hydatides, M. *Jourdain* a joint à cet article la traduction d'une diſſertation latine de *Bidloo*, très inſtructive ſur cette matiere. Il a cru devoir y ajouter ſes réflexions & ſes obſervations particulieres.

Les abſcès, les ulceres & les fiſtules des joues ſont les objets de la premiere, de la ſeconde & de la troiſieme ſection du chapitre VI. Les tumeurs particulieres des joues, les cancers qui peuvent y ſurvenir, ſont ſuffiſamment détaillés dans les ſections 4e & 5e du même chapitre.

Digitized by Google

Les maladies des conduits ſalivaires rempliſſent les vues de l'auteur dans le chapitre ſeptieme.

Le VIIIe commence par une idée générale des cauſes des maladies des gencives ; ce qui forme la premiere ſection. Les ſections deuxieme & troiſieme ſont deſtinées aux abſcès des gencives ou à leurs parulis & à leurs fiſtules.

Les abſcès de l'intérieur des dents & leurs ſuites, par rapport aux gencives, ſont placés dans la quatrieme ſection. L'épulie ou excreſcence des gencives, & les ſarcomes de ces parties, ſont traités dans les ſections 5e & 6e. Les fongoſités des gencives, leurs ſquirrhes & leurs cancers ſont expoſés dans les ſections ſeptieme & huitieme.

Après avoir ainſi examiné les maladies générales des gencives, l'auteur expoſe, dans le chapitre IX, quelques maladies que l'on peut regarder comme particulieres : telles ſont l'éroſion, la gangrène ſcorbutique des gencives, la ſuppuration conjointe des alvéoles & des gencives même, & enfin quelques hémorrhagies. L'auteur fournit à meſure des obſervations & des réflexions pour tâcher de confirmer ſa doctrine.

Le chapitre X eſt deſtiné aux maladies de la langue : on en donne d'abord une

Digitized by Google

idée générale, on les divise ensuite en huit sections, dont les deux premieres ont pour objet les plaies & les blessures de la langue, les difformités, les dépressions & le gonflement de cette partie par différentes causes. Dans la section 3e, on parle de la privation de la langue en naissant, de sa perte plus ou moins considérable par accident, des moyens d'y remédier, & de ce qui peut en résulter pour la parole. On rappelle à cette occasion plusieurs dissertations & observations qui ont trait aux objets qu'on expose.

Les tumeurs simples de la langue & les abscès qui y surviennent, remplissent la section quatrieme. Le melicéris, autre espece de tumeur, est traité dans la section cinquieme.

Les tumeurs compliquées, telles que celles qui sont charnues, squirrheuses, trouvent leur place dans la section 6e. Les ulceres cancéreux & carcinomateux de la langue, & les fongus de cette partie, terminent les deux dernieres sections. En parlant des opérations chirurgicales que ces différentes maladies exigent quelquefois, l'auteur n'a pas perdu de vue les moyens de remédier aux hémorrhagies. On avoit senti les défauts de quelques machines proposées ; mais en les im-

Digitized by Google

prouvant on n'avoit rien préſenté de mieux. L'auteur en propoſe une de ſon invention, dont la méchanique & le jeu paroiſſent remplir les vues qu'il s'eſt propoſées, de ſe rendre maître de preſque toutes les hémorrhagies des différentes parties de la langue.

Les aphthes n'ont peut-être pas été conſidérées avec toute l'attention qu'elles méritent ; on les a regardées, juſqu'à préſent, comme des ulceres. L'auteur a cru devoir examiner ce qu'en ont dit les auteurs, & comparer leurs écrits avec une diſſertation de *Ketelaer* (1), dans laquelle on trouve ce qu'il y a de plus clair & de plus ſatisfaiſant ſur cette matiere ; &, pour ne rien faire perdre des avantages de cette diſſertation, il en donne une traduction complette, ainſi que des obſervations qui en ſont une ſuite. Il y en a joint pluſieurs autres non moins intéreſſantes : tel eſt l'objet du chapitre XI.

La grenouillette ou ranule occupe le chapitre XII.

Dans le chapitre XIII l'auteur expoſe les maladies du filet, les opérations qu'elles exigent, & les précautions qu'elles de-

(1) Imprimée en 1727, à Genève, ſous ce titre : *Commentarius medicus de aphthis noſtratibus, autore* Vicentio Ketelaer.

Digitized by Google

mandent. C'eſt à cette occaſion qu'il parle des fongus, des ſquirrhes & des fiſtules du filet.

Les corps étrangers, que l'on trouve ſous la langue, forment la matiere du chapitre XIV.

Le XVe a pour objet les hémorrhagies particulieres de la langue.

Il peut auſſi ſurvenir des hémorrhagies tant par l'extraction des dents que par toute autre cauſe; l'auteur en fournit des exemples dans le chapitre XVI, & expoſe les moyens les plus certains d'y remédier.

Le chapitre XVII, & le dernier du tome ſecond, a pour objet la ſortie difficile des dents, tant dans les enfans que dans les adultes. Par rapport à ce dernier article, l'auteur préſente quelques faits ſinguliers ſur la ſortie des dents de ſageſſe.

On a tâché de réunir dans cet ouvrage tout ce qui a été dit ſur les maladies de la bouche. M. *Jourdain* a plus d'une fois relevé les erreurs de quelques modernes, & leur a oppoſé des faits qu'il a recueillis de différens auteurs, & y a joint les obſervations que lui a fournies ſon expérience. Cet ouvrage ſemble prouver que l'art du dentiſte n'avoit point encore été aſſez cultivé; qu'on a peut-être entrepris quelquefois des opérations plus

Digitized by Google

nuiſibles qu'utiles aux malades, & que dans quelques circonſtances on en a négligé qui auroient pu être très avantageuſes.

M. *Jourdain* aime ſon art, on voit qu'il s'en occupe avec zèle, il en deſire les progrès, & veut y concourir autant qu'il eſt en lui : on peut ajouter qu'il paroît exact à tenir des notes circonſtanciées des cas qui ſe préſentent dans ſa pratique ; mais ces notes qui ſont entrées dans ſon ouvrage ſous le titre d'*obſervations*, auroient dû être retouchées & abrégées ; elles ſont ſouvent d'une prolixité rebutante. Le ſtyle de cet ouvrage n'eſt pas d'ailleurs aſſez ſoigné. M. *Vandermonde*, m. de P., avoit publié, en deux volumes, un ouvrage intitulé : *Eſſai ſur la maniere de perfectionner l'eſpece humaine*; on l'avertit qu'avec plus de conciſion il auroit pu ne faire qu'un volume, il ſentit la juſteſſe de cette cenſure. En conſéquence il ſongeoit à refondre cet ouvrage, à en élaguer les ſuperfluités, & à le réduire à un ſeul volume ; mais la mort l'a empêché d'exécuter ce projet. M. *Jourdain* ne doit pas trouver mauvais qu'on l'engage, en méditant une ſeconde édition de ſon traité, à ſuivre l'exemple d'un homme de mérite, qui ſavoit critiquer les autres, reconnoître en même temps qu'il pou-

Digitized by Google

voit donner prise à la critique, & être assez raisonnable pour profiter des conseils officieux qu'elle lui donnoit.

OBSERVATION

Sur les effets pernicieux de l'antimoine & du mercure dans les coliques.

Dum enim graves moventur lites de colicis nervosis, citiùs componerentur, si omnes medici quibus occurrunt, suam dare symbolam non dedignarentur.

TISSOT, *de col. Saturn.*

Par M. LABORDE, médecin au Mas d'Agénois.

M. *Sazy*, directeur de la poste de cette ville, âgé de 39 ans, homme très fort & d'un tempérament bilieux, avoit accoutumé de se purger quatre fois l'an. Il manqua de le faire dans le mois de mars 1775. Le mois de mai suivant il sentit de vifs tournoiemens de tête, & perdit entiérement l'appétit. Comme il avoit dans ce temps-là de grandes occupations, il ne put s'arrêter pour prévenir l'orage qui grondoit sur sa tête.

Le 22 de juin il fut pris d'un vomissement considérable qui le dégagea de beaucoup de bile de toutes couleurs, jaune, verte, grise, noire; mais le vomissement con-

Digitized by Google

tinuant même après que l'estomac fut bien vuidé, le malade ne gardoit ni le thé, ni les autres lavages. L'épouse du sieur *Sazy*, alarmée des efforts continuels de son mari, fit prier le chirurgien ordinaire de venir. Celui-ci, instruit de tout ce qui avoit précédé, courut chercher chez lui une dose de sirop de *Glauber* (1); & pour se conformer, sans doute, à l'axiôme si susceptible d'exceptions, il crut devoir traiter le vomissement par le vomissement. Je dois à la vérité la narration fidelle d'un événement que le malade m'a chargé de publier : *Amicus Plato, amicus Socrates, magis amica veritas.* Dans l'instant que le malade eut avalé la coupe empoisonnée, il sentit un feu dévorant dans les intestins du côté gauche ; &, comme par un coup de foudre, il se trouva entiérement dévirilisé. Le vomissement n'eut plus de suite, &, d'un instant à l'autre, les douleurs devinrent insupportables.

Ce fut alors que, pour réparer la faute, on songea à relâcher & à détendre avec des remedes oléagineux, délayans, avec des fomentations, &c... Mais, par un tissu de fatalités suivies, la maladie étant ca-

(1) C'est sous ce nom que, dans nos contrées, on désigne le syrop émétique de *Lémery*.

Digitized by Google

ractérisée, le lendemain, d'*iliaque* ou *miseréré*, on fit avaler au malade, ce jour-là, une demi-livre de mercure crud. Ce remede ne passa pas mieux que le premier ; &, par des degrés assez rapides, le malade paroissoit toucher à sa fin. Le météorisme du bas-ventre, l'extrême sensibilité de l'estomac, l'abattement & la foiblesse, le pouls serré & convulsif, formoient le cortege effrayant & contradictoire des symptômes que présentoit à combattre une cruelle maladie traitée *invitâ Minervâ*. Tel est l'état où je trouvai le malade lorsque je fus appellé.

Je ne vis rien de plus pressé que de relâcher & détendre. On y travailla par toutes sortes de voies : lavemens, fomentations, demi-bains, potions huileuses, narcotiques, eau de poulet, &c. tout fut inutile. *Tolle primùm dolorificam crispaturam*, me disoit Baglivi, *& posteà cessabunt morbosi effectus*. Le malade étoit comme paralysé des extrémités. Dans cet état désespéré, voyant la gangrêne sur le point de se manifester, j'allois faire ouvrir la veine lorsqu'il survint une hémorrhagie du nez si abondante, qu'il y avoit lieu, ce semble, d'en craindre les suites, & que le sang s'étant lui-même bouché le passage par le nez, le malade, quelques heures après, en rendit, par la bouche,

Digitized by Google

bouche, deux pleines jattes. Cette évacuation donnoit un eſpoir de criſe; mais il fut encore éteint cet eſpoir par un autre phénomene qui ne nous laiſſa plus lieu de prendre le change, & de regarder ces travaux comme des efforts heureux de la nature, mais plutôt comme des ſecouſſes tumultueuſes & déréglées, portées çà & là par l'action méchanique du mercure: ce dernier phénomene fut la ſalivation. Elle fut abondante, & accompagnée d'ulceres à la bouche. On ſe ſouviendra que le malade avoit avalé demi-livre d'argent vif, *cinq ou ſix jours* auparavant, & qu'il n'en étoit pas ſorti un grain.

Le ventre étoit conſtamment bouché, & le danger alloit toujours croiſſant. C'eſt dans cette circonſtance que je me déterminai à faire adminiſtrer un lavement avec un gros de tabac. *Sydenham* m'aſſuroit, (*ſched. monitor*) que c'étoit le remede le plus efficace qu'on pût employer dans ce cas. Il eſt vrai auſſi qu'au rapport de l'éditeur de la *pharmacopée de Fuller*, Bartholin avoit obſervé qu'une décoction de tabac en lavement avoit cauſé au malade un trouble inexprimable, avec des convulſions, des ſueurs froides, &c... mais auſſi je voyois une mort prompte & inévitable, ſi l'on ne parvenoit point à vuider le malade : le péril évident autoriſoit un

remede douteux (1). *Tiſſot* ſe plaignoit il y a quelques années, *epiſt. Zimmer.* p. 140, que la médecine eſt aujourd'hui trop molle & trop complaiſante ; que nous ne connoiſſons plus cette application mâle & vigoureuſe des remedes héroïques que manioient ſi bien les anciens. L'obſervation de *Bartholin*, ſur le lavement de tabac, ſe confirma ſur notre malade : il fut réduit à un état d'agonie, mais peu après il reprit quelques forces, & rendit, par le fondement, un gros tampon noir, avec un peu de vif argent. Ce petit ſuccès m'ayant encouragé, je revins le lendemain à la charge. Le malade en éprouva les mêmes angoiſſes que la veille ; mais le ventre le ſervit bien, & il rendit encore un peu de mercure. On obſervera qu'à tout prendre, à peine eſt-il ſorti par l'anus une once de ce minéral.

Enfin après ces deux terribles, mais néceſſaires épreuves, le ventre s'étant ouvert, il en ſortit, à pluſieurs repriſes, une quantité prodigieuſe de matieres fécales, bilieuſes & fétides. Nous avions ainſi arraché le malade au redoutable degré d'une

---

(1) *Voyez* ſur la fameuſe ſentence de Celſe, *ſatius eſt anceps*, &c. la note importante, *p.* 107, du mémoire de M. *Voulonne* couronné à Dijon, 1776.

Digitized by Google

passion iliaque, le plus voisin de l'état gangreneux, lorsque nous soupçonnâmes, & avec fondement, qu'il alloit être encore la triste victime d'un accident succédané des coliques atroces. On voit d'avance qu'il s'agit actuellement de la paralysie des extrémités.

J'observerai ici que ce ne fut qu'au 14e jour que le mercure se fit jour par l'anus, & qu'il n'en sortit qu'une très petite quantité. On trouve dans *Hoffman* une observation la plus analogue qu'il *soit possible* à la nôtre. Il donna à une femme de 40 ans, dans le *miserere*, une demi-livre de vif argent très pur. Cinq heures après elle évacua, & rendit aussi environ une once de mercure; mais pendant 14 jours & plus, il paroissoit avec les excrémens une portion de ce minéral. Aussi, ajoute-t-il: la malade ayant repris ses forces, éprouva, pendant plus d'un mois, un tremblement des membres, & une impuissance de marcher; accidens que cet auteur grave ne balance pas d'attribuer à l'action de cette substance métallique trop long-temps retenue dans le corps. Chez notre malade le mercure fut quatorze jours à paroître, & il n'en sortit même, à cette époque, qu'environ la huitieme partie: aussi tous ces accidens ont-ils été chez lui bien plus

terribles, mais ſur tout plus longs & plus opiniâtres. Le malade ne pouvoit ſe ſervir de ſes extrémités, mais en outre il reſſentoit courir dans ſes chairs comme une pluie froide accompagnée de fréquens trémouſſemens & frémiſſemens. Les douleurs augmenterent même ſucceſſivement au point qu'il ne falloit rien moins qu'un courage héroïque pour les ſupporter. En vain employa-t-on tour à tour les frictions ſéches, les fumigations aromatiques & émollientes, les bains tiedes, les bains froids, tout étoit inutile : la tiſanne de gaïac & de ſalſepareille devint fatigante à cauſe des grandes chaleurs. On ſe détermina à ouvrir un cautere à chaque jambe : point de ſoulagement encore.

On conſulta, à Bordeaux, meſſieurs *Doazan*, médecin, & *Dubruel*, chirurgien, qui jouiſſent l'un & l'autre, dans cette ville, d'une réputation juſtement méritée. Ils confirmerent la tiſanne des bois, & de plus conſeillerent deux véſicatoires aux cuiſſes, avec l'uſage journalier d'un électuaire tonique, & enfin une purgation médiocre tous les 4 jours. Le malade a ſuivi ce régime pendant huit mois, au bout deſquels il a commencé d'agir un peu des mains ; & à meſure qu'il agiſſoit & qu'il éprouvoit, dans les différentes parties de ſes extrémités, les

Digitized by Google

frémissemens & tiraillemens douloureux dont j'ai parlé plus haut, on a vu sortir successivement, par ses deux pouces, une grande quantité de vif-argent en globules imperceptibles. Il en est aussi sorti par les pores de ses jambes, & on le voyoit, sur tout dans le grand chaud, reluire au soleil sur deux paires de bas de laine qu'avoit traversées ce minéral. Les extrémités supérieures se sont remises les premieres, elles jouissent de toute leur vigueur; mais les inférieures ont éprouvé des dilacérations horribles, sur tout sur le cou-de-pied, & dans la direction du tendon d'Achille. Dès qu'il sentit un peu de force aux mains, il se fit faire des échasses avec lesquelles il s'est traîné long-temps & avec bien de la peine en marchant de la hanche. Cet exercice, joint aux remedes qu'il prenoit, lui procura une sueur considérable aux jambes & aux pieds, laquelle a duré trois mois. Tous ces secours ont enfin peu à peu diminué son mal. Après des efforts extraordinaires pour marcher sans bâton, il est enfin parvenu à marcher même sur le pavé, quoique le cuir de la plante des pieds & des talons lui soit tombé en entier & à la fois. On imagine quelle a dû être la sensibilité de ces parties : aussi, quoiqu'il y ait 33 mois depuis l'époque de son malheur, il

ſouffre encore des pieds, lors ſur tout que le temps ſe diſpoſe à la pluie; du reſte il a recouvré ſes premieres forces, & , contre toute attente, il agit preſque comme avant cet accident.

Cette hiſtoire préſente deux queſtions que je ne ſaurois me diſpenſer de diſcuter le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

1°. *Le mercure avalé peut-il, par les vaiſſeaux lactés, pénétrer dans le ſang?* Cette queſtion a été agitée ici, & on avoit intérêt à y répondre négativement. Quand ce minéral ne ſe ſeroit pas montré aux yeux à différentes époques, en traverſant la peau, nous avons les autorités les plus préciſes pour l'affirmative. Je ne citerai que *Van Swieten* qui nous dit, *tom.* 3, *p.* 178, que s'il ſéjourne long-temps dans le corps, ou s'il enfile les veines abſorbantes des inteſtins, il ſe mêle avec le ſang, où il ne ſauroit manquer de produire des effets dangereux.

2°. *Quelles ont été les cauſes de cette paralyſie ſpaſmodique?* On ne peut révoquer en doute que le premier coup porté ſur les nerfs ne ſoit dû à l'action du remede antimonial, qui, ayant agi ſur des fibres nerveuſes déjà criſpées, les aura jettées dans un état de ſtupeur; terminaiſon néceſſaire de la tenſion pouſſée

Digitized by Google

trop loin ; & 2°. à l'action du mercure auquel la gravité, le long séjour, peut-être la virulence naturelle ou acquise par sa combinaison avec quelque acide du corps, auront fait contracter un caractere de sublimé (chymie de *Lémery*). Tissot, *de col. satur.* ne reconnoît que trois causes des coliques qui produisent la paralysie, certains vins, les poisons, & le scorbut. Il faut donc que, pour la production de celle-ci, nous reconnoissions une virulence singuliere, suite de l'application fatale des secours que paroissoient demander les *circonstances cruelles* où se trouvoit le malade.

OBSERVATION

Sur une maladie de vessie, communiquée par M. Lacroix, musicien, cul-de-sac de l'Oratoire, à côté du portail de l'église.

Il y a douze années que je fis une chûte sur un escalier, & que je me blessai au périnée, étant tombé sur l'angle d'une piece de bois. La contusion sur l'uretre fut si forte, qu'elle occasionna une hémorrhagie considérable dans l'instant, par le canal. Je fus saigné, mais l'hémor-

Digitized by Google

rhagie par l'uretre ne cessa que vers le dixieme jour, parce que toutes les fois que les urines y passoient, elles y causoient de vives douleurs qui la renouvelloient. Les cuissons s'adoucirent peu à peu dans la suite, à mesure que la plaie se consolidoit ; mais la cicatrice avoit beaucoup rétréci le diametre du canal, & les urines n'y passoient plus aussi facilement qu'avant l'accident, sur tout lorsque j'augmentois ma boisson ordinaire, quand même elle n'auroit été que de l'eau pure.

Fatigué de cet état, je réunis deux médecins & quatre chirurgiens, dont l'avis général fut qu'il falloit me sonder; mais le canal se trouva si étroit, qu'on n'en put venir à bout. Je ne fus pas plus heureux par le moyen des bougies. Les avis des consultans furent partagés; l'un conseilla les bains, un autre les bougies corrosives, un autre de porter un instrument tranchant, conduit par une canule, sur l'obstacle, afin d'y r'ouvrir la cicatrice; un autre dit, puisque j'urinois encore, tantôt plus, tantôt moins, de m'en tenir là, & de vivre avec mon ennemi. Je me déterminai à prendre les bains, comme le parti le plus doux, jusqu'au nombre de 150; mais ce fut sans aucun succès. Je m'adressai ensuite à un

Digitized by Google

chirurgien qui traitoit ces maladies avec des bougies, ses soins furent encore inutiles.

Après toutes ces alternatives de mieux & de mal, qui duroient depuis douze ans, je fus saisi tout-à-coup, le premier novembre 1776, d'une inflammation au canal de l'uretre, qui intercepta le passage des urines. Les efforts réitérés & fréquens, que cette rétention m'occasionnoit, furent si violens, que le sang s'épancha dans la vessie : il en sortoit quelques gouttes par l'uretre. Ces mêmes efforts me causerent des douleurs si extrêmes dans les reins, qu'il m'étoit impossible de me tenir debout. Je restois sans cesse accroupi sur mon siege. Cet état duroit depuis 48 heures.

Dans cette situation, j'eus recours au *frere Côme*, qui consulta avec plusieurs autres, & son avis prévalut pour me faire la ponction à la vessie au-dessus des os pubis; ce qui fut exécuté sur le champ, avec un trois-quart courbe, qui est décrit & indiqué dans un recueil de pieces sur la taille imprimé en 1751, chez *d'Houry*, libraire, rue de la Vieille-bouclerie, à Paris.

Je ne sentis aucune douleur par cette opération salutaire; mais l'opérateur & les assistans furent bien étonnés de voir sortir une liqueur aussi rouge que du

ſang, au lieu & place de l'urine qu'on ſoupçonnoit. Après cette évacuation, je me trouvai auſſi tranquille, à la foibleſſe près, que ſi je n'euſſe jamais été malade.

M. *Daran* m'a donné ſes ſoins pour rétablir la liberté du canal, dont les obſtacles ne furent vaincus qu'après plus de trois ſemaines de ſecours continus.

Pendant ce traitement, l'urine changea de couleur, continua de couler par la canule du trois-quart, maintenue en place. La fievre ſurvint; elle fut attribuée à la violence des douleurs que j'avois eſſuyées, & qui avoient beaucoup altéré ma ſanté en général. Mon état alors parut ſi critique, qu'on en déſeſpéroit; mais l'uſage réitéré & ſoutenu du quinquina, joint aux altérans, pendant près de quinze jours, fit diſparoître le danger : l'appétit, qui étoit perdu, revint, & je me trouvai mieux.

A la ſuite de tous ces maux, il ſurvint encore un autre accident imprévu. Depuis trois ſemaines on avoit retiré la canule, parce que les bougies, parvenues juſqu'à la veſſie, avoient délivré, en apparence, le canal de l'uretre qui permettoit le paſſage libre des urines : mais ce triomphe ne fut pas long. La rétention recommença deux jours après; & il ne fut plus poſſible d'introduire les bougies

dans le canal de l'uretre. On fut encore alors forcé d'avoir recours à la ponction pour faire sortir les urines. On plaça de nouveau une canule droite, par laquelle l'urine continua de couler, tandis qu'en même temps on employoit les bougies pour surmonter une seconde fois l'obstacle.

Cette nouvelle tentative des bougies dura plus de trois semaines, pendant lesquelles la canule se trouvoit souvent bouchée par des lambeaux membraneux, semblables aux débris de quelque poche intestinale, qui s'attachoient aux ouvertures collatérales de cet instrument. Toutes les fois qu'on la retiroit, on retiroit en même temps ces lambeaux qui y étoient attachés. La plûpart de ces débris ressembloient en quelque sorte, par leur volume & par leur couleur, à ces limaces rouges que pendant l'été l'on trouve le matin à la rosée dans les bois. Plusieurs avoient plus de trois pouces de long, & la grosseur du petit doigt d'un adulte. Il parut, par la quantité qui en étoit sortie, qu'on pouvoit en estimer le volume beaucoup au-delà de celui qu'une vessie entiere auroit pu fournir.

Ce traitement a duré en tout neuf semaines, au bout duquel temps je me suis trouvé en parfaite santé, dont je conti-

Digitized by Google

nue de jouir depuis plus de quatorze mois.

J'ai cru devoir rendre publique l'histoire de ma maladie, afin que si quelqu'un se trouvoit dans le même cas, mon exemple pût lui être utile.

OBSERVATIONS

Sur des pyrophores sans alun; sur l'inflammation des huiles & des charbons. Par M. Proust, apothicaire gagnant maîtrise de l'hôpital-général.

Homberg avoit cru expliquer l'inflammation du pyrophore, en disant que la terre d'alun, convertie en chaux par la calcination, devenoit alors capable de s'échauffer avec l'humidité de l'atmosphere, & d'enflammer le soufre & le charbon qui entrent dans sa composition.

Lejay de Savigny, docteur en médecine, s'est fort occupé de cet objet. N'admettant pas l'explication d'*Homberg*, il transporta la cause de ce phénomene sur l'acide vitriolique, & dit qu'une portion de cet acide durant la calcination, se volatilisoit; qu'une autre se convertissoit en soufre, & brûloit en partie, tandis qu'une troisieme, désunie d'avec sa base, se concentroit dans la masse

Digitized by Google

restante, parce qu'elle n'avoit pas eu le temps de se combiner complettement avec le phlogistique.

Je me garderois bien de contrarier l'accueil que les savans de la premiere classe ont fait à cette théorie, si je n'avois, pour démontrer sa fausseté, que des hypotheses à proposer.

La théorie de M. *de Savigny* suppose qu'une partie de l'acide vitriolique, après avoir été dégagée de la terre de l'alun par le phlogistique des charbons, a résisté au pouvoir de ce même *phlogistique*, & que devenue *libre* & sans base, elle est restée dans une inaction absolue à l'égard du charbon, de la terre d'alun, & du foie de soufre qui l'environnent. Il ne faut que se rappeller les principes de chymie pour voir combien cette explication est peu naturelle; il suffisoit de verser quatre onces de pyrophore dans quatre onces d'eau distillée, avant son inflammation, & l'on auroit vu que le thermometre n'y indiquoit pas un seul degré de chaleur, en même temps qu'on se seroit convaincu que les substances qui le composent ne sont pas de nature à rester sans action sur l'acide vitriolique qu'on y suppose. (Dans le Journal prochain je donnerai les moyens de recomposer ce pyrophore de toutes pieces).

Digitized by Google

M. *Bewly*, chirurgien anglois, adreſſa à M. *Prieſtley* une lettre datée de janvier 1777, ſur les pyrophores; elle eſt imprimée dans le troiſieme volume ſur l'air, publié par M. *Prieſtley*. « *Experiments* » *and obſervations on different kinds of* » *air* ».

M. *Bewly* rapporte que parmi les différens pyrophores alumineux qu'il a faits, il y en a qui s'enflamment très bien, quoiqu'ils ne contiennent pas d'acide vitriolique; il promet de les faire connoître dans un autre temps; je ne ſache pas qu'ils le ſoient encore. Il dit, en attendant, que convaincu que l'acide vitriolique ne ſe trouve point dans les pyrophores, & fondé ſur la découverte de M. *Prieſtley* qui a démontré l'acide nitreux comme principe conſtitutif de l'air, il lui paroît probable que le pyrophore contient un ingrédient capable de décompoſer l'atmoſphere, c'eſt-à-dire, capable de s'emparer de ſon acide nitreux. La réunion ſubite de ces deux êtres produit une chaleur aſſez forte pour enflammer le phlogiſtique du pyrophore. Il croit, en conſéquence, qu'un pyrophore imparfait, par défaut de calcination, ou qui auroit perdu la propriété de s'enflammer, devroit ſur le champ prendre feu par le contact de l'acide nitreux.

Digitized by Google

En effet, il en verſe quelques gouttes ſur un pyrophore qui ne s'échauffoit plus pour avoir été mal bouché, & il l'enflamme auſſi-tôt. Il rapporte d'autres expériences qu'on peut voir dans ſa lettre, qui ne ſont pas moins ſéduiſantes; il ajoute auſſi que comme on pourroit ſoupçonner que dans ces eſpeces d'inflammations, l'acide nitreux enflamme immédiatement le charbon, comme il a coutume de faire les huiles eſſentielles, quand il eſt ſeul ou uni à de l'acide vitriolique; il cite une expérience qui prouve le contraire, & nie, comme on voit, la détonation du charbon par l'acide nitreux.

« J'ai ſoumis, dit M. *Bewly*, à un » grand feu, pendant une heure ou plus, » de la poudre de charbon dans un creuſet » recouvert d'un doigt de ſable; l'ayant » laiſſé refroidir, je l'ai arroſé d'acide ni- » treux, il n'a pas paru produire de mou- » vement, de chaleur ou d'effet ſenſible, » ſi ce n'eſt quelques fumées rouges, oc- » caſionnées par la production d'une quan- » tité d'air nitreux ». *Voyez* le texte (1).

(1) Y ſubjected toa ſtroag red-heat, during an trouv or more, ſome prowdered charcoal, alone, coveredwith a layer of ſand, as in the preceding experiments; on adding introus acid to it wen

Il a répété une autre expérience ſans plus de ſuccès, & rapporte, contre l'aſſertion de M. *de Savigny* au ſujet de l'attraction de l'humidité que ce dernier prétend être la cauſe de l'inflammation, que le pyrophore expoſé près du feu ou ſur une plaque échauffée, s'embraſe tout auſſi bien que dans une atmoſphere humide.

Je me diſpenſerai de rapporter ſes autres hypotheſes dont il laiſſe le choix à ſes lecteurs, faute de certitude; mais on pourroit lui objecter que ſi l'acide nitreux de l'air ſuffit à l'ignition du pyrophore parfait, le pyrophore imparfait devroit s'embraſer à la vapeur de l'acide nitreux : ce qui n'arrive pas, comme je m'en ſuis aſſuré.

Je paſſe à mes pyrophores : je les avois connus dès le printemps de 1777, j'en fis part à M. *Rouelle* & à M. *Bucquet* qui les publia. Il me fit l'honneur de me citer, à ce ſujet, dans ſon cours des écoles de médecine. On les trouve auſſi annoncés dans le nouveau dictionnaire de chymie. *Voyez* Pyrophore, *tom.* 3.

---

it was cool, ſcarce any viſible commotion was produced, or any heat, or other ſenſible effect. except the appearance of ſome red fumes, occaſioned by the production of a quantity of nitrous air.

« Les

« Les résidus charbonneux de plusieurs » composés, & sur tout des sels acéteux » à bases métalliques, sont aussi des py- » rophores qui ont la propriété de s'allu- » mer à l'air, long-temps même après leur » entier refroidissement. M. le duc d'*Ayen* » a observé ce phénomene d'une maniere » très marquée sur le *caput mortuum* de » la distillation des crystaux de Vénus; » M. *Proust* sur celui du sel de Saturne, » & sur plusieurs autres ».

Quoique M. *Macquer* ne me nomme qu'à l'égard du sel de Saturne, *il* est à croire qu'on *l'aura* mal informé sur le premier; car lorsque j'en fis part à M. *Bucquet*, il le publia avant que personne en eût parlé.

On décompose la crême de tartre à la maniere de M. *Margraff*: on sature une livre de craie avec une livre de crême de tartre dissoute dans suffisante quantité d'eau, une partie de l'acide tartareux se réunit à la craie, & la convertit en une sorte de gelée blanche insoluble, qui se précipite au fond de la liqueur, tandis que l'alkali fixe, devenu libre, s'empare de la portion de crême de tartre qui n'a pas eu le temps de se décomposer, & la convertit en sel végétal. Le dépôt lavé, séché & distillé dans une cornue de verre à feu nud, il passe de l'acide & de l'huile

Digitized by Google

peſante, produits ordinaires de la décompoſition de l'acide tartareux lui-même; le réſidu verſé de la cornue dans un flacon qui bouche bien, s'enflamme très facilement quand on l'expoſe à l'air; la partie charbonneuſe brûle pour ne laiſſer que de la chaux mêlée d'un peu de cendre: ce pyrophore bien examiné, avant ou après ſa combuſtion, n'indique aucune matiere ſaline.

On traite de la même maniere la *litarge* avec la crême de tartre: il ſe fait ici la même décompoſition; le ſel végétal, qui en réſulte, ne contient aucunement du plomb, comme l'a très bien démontré M. *Rouelle* qui a fait connoître le premier cette analyſe. On lave & deſſéche promptement le dépôt tartareux, car il lui arrive de moiſir, & de prendre une couleur verte. Si on le diſtille comme les précédens, les produits ſont les mêmes, & le réſidu s'enflamme quand on l'expoſe à l'air, très long-temps même après ſon refroidiſſement.

Le ſel de Saturne & le verdet donnent auſſi un réſidu charbonneux qui s'enflamme très facilement, quelquefois point du tout, ſuivant le degré de feu donné ſur la fin de la diſtillation; mais ils ne conſervent pas leurs propriétés auſſi long-temps que les premiers.

Digitized by Google

Le dépôt qui reste sur les filtres, après la préparation de l'extrait de saturne, est composé d'une partie de litarge non dissoute, d'une autre dans l'état de céruse, & avec le moins d'acide, d'une partie de plomb tartareux, & de la matiere colorante précipitée par du plomb, & cela suivant la loi ordinaire des solutions métalliques à l'égard des résines teignantes, que j'aurai occasion de faire connoître. Le dépôt distillé laisse un résidu métallique charbonneux, qui s'enflamme très bien quand on l'a *laissé refroidir*, & conservé dans la cornue bien bouchée: dans cette combustion le plomb se réduit en massicot.

Lorsqu'on prépare, pour l'usage des pharmacies, du tartre stibié, une partie du tartre se décompose; son acide se porte sur de la chaux d'antimoine, & la convertit en une gelée brune, ou jaune, que M. *Rouelle* a fait connoître dans deux mémoires: le premier lu à l'académie en 1769; le second, en 1770.

Cette gelée distillée donne un pyrophore très inflammable, souvent même, quelque refroidie qu'elle soit, on ne peut l'introduire dans le flacon qu'elle ne prenne feu en la versant.

Si on traite le verd-de-gris avec la crême de tartre, le vinaigre se dissipe,

Digitized by Google

une partie de l'acide tartareux s'unit à du cuivre, & se précipite en une poudre d'un verd pâle, laquelle distillée donne encore un pyrophore. Si l'on garde le sel végétal cuivreux qui résulte de ce mêlange, il se dépose, par la suite, une poudre en forme d'avanturine ayant l'éclat métallique le plus brillant : voici donc un départ sans l'intervention d'un autre métal.

La partie savonneuse des urines, mêlée de cuivre & calcinée dans un creuset recouvert, donne un pyrophore très inflammable ; une quantité d'autres substances, tels que le bleu de Prusse, les terres foliées, terreuses ou métalliques, sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire si les bornes du Journal me le permettoient, toutes les substances enfin qui laissent, après leur décomposition, un résidu charbonneux, simplement divisé par une terre ou une chaux métallique, sont dans ce cas.

Tous ces pyrophores demandent un coup de feu auquel on ne réussit pas toujours ; une distillation, plus ou moins brusquée, augmente ou diminue la réaction des matieres salines sur le principe huileux : de-là, plus de charbon dans le premier cas, & moins dans le second. Il m'a semblé, par exemple, que

les ſels végétaux terreux ou métalliques qui décompoſoient d'une maniere plus marquée l'acide qui les met à l'état ſalin, donnoient auſſi des réſidus plus charbonneux; que ces charbons plus abondans, & moins diviſés par la partie terreuſe ou métallique, étoient alors moins diſpoſés à l'inflammation ſpontanée; tels ſont, ſur tout, la terre foliée mercurielle, celle du zinc, l'arſenic, & la terre d'alun tartariſés; beaucoup d'autres enfin dont les acides ſont portés par le feu au plus haut terme de leur décompoſition, & *dont les charbons ſont* conſidérables. Tous ces pyrophores ne paroiſſent s'enflammer que par leurs *latus* charbonneux; différens en cela du pyrophore d'*Homberg*, qui m'a paru s'enflammer ſans cette circonſtance, comme je le ferai voir dans la ſuite.

Je paſſe à l'examen des faits que l'acide nitreux opere ſur ces pyrophores: je me ſuis ſervi d'acide nitreux dégagé par l'huile de vitriol, il donne, dans une bouteille qui tient une once d'eau, une once quatre gros vingt-trois grains.

J'ai verſé quelques gouttes d'acide nitreux ſur un réſidu de ſel de ſaturne qui ne s'enflammoit point, & nouvellement tiré de ſa cornue; le mêlange a détonné preſque auſſi-tôt, & d'une maniere très

Digitized by Google

vive; un résidu de verdet s'est pareillement enflammé avec beaucoup de facilité; il s'éleva de cette détonation une espece de gas que je respirai, & qui me mit dans un mal-aise incroyable; il me survint un grand mal de tête, & une envie de vomir, je ressentis une douleur dans les poumons, qui, sans gêner la respiration, m'incommoda beaucoup.

J'ai fait détonner aussi un charbon de matiere savonneuse d'urine, mêlé d'une partie de safran de mars.

Un charbon de tartre, bien lavé & calciné, détonna très bien.

Soupçonnant que les matieres terreuses ou métalliques de ces charbons ne concouroient en rien à leur inflammation, si ce n'est, peut-être, par l'espece de division qu'elles semblent leur procurer, je crus que les charbons les plus légers, & approchans le plus de cette division où ils se trouvent dans les pyrophores, pourroient bien aussi s'enflammer. Plusieurs considérations m'arrêterent, les expériences de M. *Priestley*, sur le gas du charbon obtenu par l'acide nitreux, & l'autorité de M. *Macquer* qui dit dans son diction. *tom. 3*, article INFLAMMATION:

« L'acide nitreux qui n'est retenu par au» cune base, quelque concentré qu'il soit » d'ailleurs, n'agit que très foiblement

Digitized by Google

» ſur aucune eſpece de charbon échauffé
» à tel degré qu'on voudra ».

A l'article DÉTONNATION :

« Qu'on prenne de l'acide nitreux, le
» plus déphlegmé qu'il ſoit poſſible, qu'on
» le verſe ſur des charbons noirs, ſi ſecs
» & ſi chauds qu'on voudra, pourvu qu'ils
» ne ſoient point rouges il n'y aura au-
» cune apparence d'inflammation, ni de
» détonnation ».

Je voyois encore que j'allois heurter de front l'axiôme généralement reçu parmi les chymiſtes, « que l'acide nitreux
» *libre*, & *hors de combinaiſon*, n'eſt
» point directement inflammable par le
» contact des matieres phlogiſtiques, mê-
» me embraſées ; que ſi cet acide paroît
» détonner à la ſurface des charbons ar-
» dens qu'on y plonge, c'eſt qu'il ſe forme
» du nitre qui détonne ſucceſſivement,
» & tant que l'alkali fixe, reproduit par
» la combuſtion continuelle de la ſurface
» des charbons, fournit une baſe à l'acide
» nitreux ».

Axiôme confirmé par une expérience de M. *Macquer* qui a fait bouillir un petit charbon dans de fort acide nitreux pendant quatre heures, ſans altération ſenſible. Tant de conſidérations ſuſpendirent mon jugement ; mais la pratique m'avoit appris que les faits ne perdent

point à être revus. Je fis les expériences ſuivantes :

Je pris un charbon lavé des matieres extractives de l'urine, je le réduiſis en poudre très fine, parce que *l'affinité d'aggrégation s'oppoſe à l'affinité de compoſition.* Après l'avoir calciné, & laiſſé refroidir, j'y verſai quelques gouttes d'acide nitreux ; il détonna après un léger mouvement d'efferveſcence, & à ma très grande ſurpriſe. Un charbon d'huile de corne de cerf, un autre de corne de cerf diſtillée s'embraſerent avec la plus grande facilité. Je fis pareillement détonner un bouchon de liége calciné, & froiſſé entre les doigts, ainſi que du noir de fumée que j'avois calciné pour le dépouiller du peu de matiere huilieuſe qui s'éleve avec lui en forme de ſuie.

Un charbon d'extrait de carthame, réduit en poudre & récemment calciné, détonna très vivement, & la rapidité de l'embraſement éleva la poudre comme une gerbe d'artifice très jolie : je calcinai de la poudre très fine de charbon ordinaire, la détonnation réuſſit très bien.

J'introduiſis environ un gros de poudre de charbon dans une cornue de verre très ſéche ; j'y verſai enſuite environ un gros d'acide nitreux : celui-ci n'eut pas plutôt gagné le fond de la cornue, que

Digitized by Google

la détonnation se fit avec la plus grande rapidité; il sortit du bec de la cornue, pendant que je la tenois à la main, un jet de flamme de plus de quatre pouces de long, qui entraîna avec lui de la poudre & des vapeurs très foncées d'acide nitreux. Ces vapeurs se condenserent en une liqueur verte, & peu fumante; c'étoit de l'acide nitreux affoibli par l'eau qui entroit dans la composition de celui qui détonna le premier. Je reversai de nouvel acide nitreux sur le charbon qui restoit dans la cornue; je l'enflammai de même *jusqu'à ce que j'en eusse* épuisé toute la quantité.

J'ai répété cette expérience avec du noir de fumée calciné; elle se comporta de la même maniere : on ne retrouve dans la cornue qu'une très petite portion de cendre quelquefois à demi vitrifiée, & adhérente au fond de la cornue.

Tous les charbons généralement se chargent d'une assez grande quantité d'humidité; il m'a paru que du charbon calciné, & gardé du soir au lendemain, n'étoit plus propre à ces détonnations, parce qu'il s'étoit sensiblement humecté dans cet espace de temps : mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces expériences sont capricieuses, & ne réus-

Digitized by Google

ſiſſent pas toujours, quoiqu'avec le même charbon, le même acide, & les mêmes proportions. Voici un tour de main qui m'a ſemblé en aſſurer le ſuccès, c'eſt que ſi l'on verſe l'acide ſur le milieu de la poudre, elle ne s'enflamme pas; ſi au contraire on laiſſe couler l'acide ſur le bord du creuſet ou de la capſule, & qu'il ſe rende au fond, la détonnation part de ce point, la poudre ſe ſouleve & s'embraſe par l'acide nitreux; lorſque l'acide nitreux vient à manquer, la détonnation ceſſe d'elle-même, & le charbon qui l'environne reſte noir.

Je fis fondre de la fleur de ſoufre dans une capſule de terre; quand les vapeurs commencerent à paroître, j'y verſai de l'acide nitreux qui détonna preſqu'auſſitôt : cette détonation ceſſe auſſi d'elle-même, &, pour la reproduire, il ſuffit de verſer de nouvel acide; mais elle eſt infiniment plus lente & moins rapide que celle que donne le charbon. D'après cette expérience, le ſoufre paroît inutile dans la poudre à canon; c'eſt auſſi un uſage très ancien, parmi les braconniers, de faire diſſiper le ſoufre de la poudre, en l'expoſant, dans un plat d'étain, ſur des cendres chaudes. L'uſage leur a appris que cette poudre chaſſoit la charge beau-

coup plus loin, & altéroit moins les armes à feu. Comme ces faits ne paroissent pas s'accorder avec les expériences de M. *Baumé*, il conviendroit, sans doute, de les répéter.

Je fis fondre du foie de soufre dans une capsule, sur un feu léger; j'y versai de l'acide nitreux qui détonna comme dans l'expérience précédente.

Si l'on verse de l'acide nitreux dans un verre où l'on a mis deux gros de liqueur fumante de *Boyle*, il se produit un coup aussi violent que pourroient le faire deux gros de poudre fulminante; on voit s'élever du mêlange une vapeur très épaisse qui s'enflamme quelquefois à l'approche d'une chandelle : si le mêlange a été un peu plus considérable, le verre se brise en éclats qui sont dangereux.

La suite au Journal prochain.



Digitized by Google

OBSERVATION

SUR une maladie ſinguliere ; par M. BONNARD, ancien chirurgien d'armée, chirurgien-juré du Roi aux rapports, & maître en chirurgie des ville & bailliage d'Heſdin.

L'explication des phénomenes qu'on remarque dans les maladies ſingulieres, appartient de droit à ces vaſtes génies ſans ceſſe occupés à épier la nature dans ſes différens écarts ; & comme la médecine pratique peut être éclairée par la phyſiologie, je ſoumets cette obſervation aux lumieres de l'une & de l'autre, pour en obtenir les moyens propres à combattre la maladie que je vais décrire.

Une demoiſelle, âgée de 47 à 48 ans, d'un tempérament ſanguin, d'une humeur ni ſombre, ni gaie, d'une bonne complexion, & d'un embonpoint à ne pas faire ſoupçonner aucune incommodité, ſouffre cependant depuis 8 ou 10 ans. Ses douleurs n'ont aucunement dérangé le cours menſtruel ; ſi depuis quelque temps elle s'apperçoit de quelque variation à cet égard, l'âge ſans doute y contribue.

Digitized by Google

Le ſiége du mal occupe conſtamment tantôt une petite étendue de la joue gauche, & tantôt une autre. Ce ſera, par exemple, aujourd'hui à côté du nez, demain vers la partie inférieure du crotaphite, & le plus fréquemment à la gencive ſupérieure un peu au-deſſus de la canine, montant même quelquefois juſqu'à l'éminence zygomatique, & quelquefois auſſi, mais plus rarement, au pariétal gauche, & à la gencive inférieure auſſi côté gauche.

Les douleurs qu'éprouve cette demoiſelle à chaque minute du jour, dans tous les lieux qu'on vient de déſigner, ſont ſi aiguës, dans certains momens, que les larmes coulent involontairement.

Ces douleurs, ſi ſouvent répétées, s'annoncent à chaque fois bien ſinguliérement. D'abord on voit un rouge qui monte au viſage, & la demoiſelle, dans cet inſtant, ferme les levres, les ouvre, les referme, les fronce, ſe *papette* même avec bruit & grimaces, comme quand on goûte quelque choſe de mauvais; elle crache enſuite, & rend quelquefois beaucoup de ſalive.

Il lui ſemble ſentir à chaque douleur un million de pointes d'épingles, & une flamme s'élever de l'endroit douloureux.

L'autre joue n'éprouve aucun de ces

Digitized by Google

phénomenes, & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'on ne voit jamais au viſage & aux gencives (ſiége des douleurs) aucune élévation ni trace de la maladie.

La demoiſelle dit avoir été ſujette, avant ce mal extraordinaire, à des boutons qui paroiſſoient, depuis quelques années, aux avant-bras, mais qui diſparurent au moyen d'une ſaignée qu'on lui fit, & qu'un an après la diſparution de ces boutons, elle eut un rhume de cerveau & de poitrine, qui, étant diſſipé, laiſſa une douleur ſur la partie latérale gauche du nez, & que c'eſt là l'époque de ſon mal.

Elle fut auſſi ſujette, dans ſa jeuneſſe, à des fluxions avec tumeurs aux joues, & à des maux de dents.

Il y a long-temps qu'elle ne mouche pas; elle eſt dans l'opinion que cette excrétion la ſoulageroit. Cependant il eſt bon de dire qu'elle a tiré de différens endroits pluſieurs plans de conduite, & qu'elle a fait uſage de bien des remedes, depuis 8 ou 10 ans, ſans trouver de ſoulagement; on lui a même ôté pluſieurs dents, & il y a 4 ou 5 ans qu'on lui a ouvert un cautere au bras gauche; mais tout cela infructueuſement.

Cette demoiſelle eut, il y a deux ou trois ans, une maladie au mois de mai,

Digitized by Google

qui n'a pas laiſſé d'allarmer. La fievre, qui étoit continue avec redoublement, la fit un peu délirer. Ces accidens furent précédés d'une peſanteur d'eſtomac & de vomiſſemens glaireux. Après quelques ſaignées on lui preſcrivit de légers vomitifs & purgatifs qui, ſans lui cauſer aucune agitation, l'évacuerent copieuſement, & la tirerent promptement d'affaire.

On a attribué cette maladie à un dérangement cauſé par un petit voyage; mais ſon médecin, avec raiſon, en trouva la cauſe dans quelques paquets de poudre d'*Aillaud*, pris à ſon inſçu environ trois ſemaines avant cette maladie. Ce remede draſtique (que l'empiriſme a rendu fameux, malgré les nombreuſes victimes qu'il a ſacrifiées) lui cauſa des vomiſſemens conſidérables avec des ſecouſſes & des contractions ſi laborieuſes des nerfs & des tendons, que la demoiſelle ne fut pas ſans fievre quelques jours après l'uſage de cette poudre. Depuis ce temps ſa ſanté a paru un peu dérangée; &, après tant d'évacuations, les accidens, loin de donner quelque relâche à la malade, ſe ſont au contraire fait ſentir au point qu'elle ne peut s'empêcher de gémir tous les jours ſur ſon ſort malheureux.

L'appétit qui étoit paſſable, il y a

quelque temps, n'est plus le même; elle a de temps en temps des nausées qui lui font rejetter une pituite glaireuse. Une simple tasse de thé au lait provoque quelquefois le vomissement.

Néanmoins la demoiselle n'a point perdu de son embonpoint; rien ne l'inquiéte que son mal singulier, dont elle desire ardemment d'être délivrée.

N. B. *Nous invitons les médecins à nous communiquer leurs sentimens sur cette maladie, & d'y joindre en conséquence le traitement qu'ils croiront pouvoir lui convenir particuliérement.*

SUITE

De l'observation sur une phthisie pulmonaire; par M. D'ASSY D'ARPAJEAN.

Ouvrons les ouvrages des grands maîtres, jettons les yeux sur le tableau du période inflammatoire de la phthisie, ils nous serviront à juger si, sur la foi des phénomenes renfermés dans le rapport & l'examen de Mlle L***, j'ai dû admettre ou ne pas admettre ce premier degré dans sa maladie.

« Incipit (phthisis pulmonaris) tussi » siccâ, dolore, oppressione thoracis, præ» cipuè post motum, pulsu celeri, appe» titu prostrato, siti, tristitiâ, sanguinis

» spumantis

» ſpumantis & rutilantis rejectione....
» HOME, *princip. med.* ... Sputum ſan-
» guinis, tuſſis ſicca, febricula, æſtus to-
» tius corporis, præſertim volæ manuum,
» &c. ſunt totidem phthiſeos prodromi.
» LIEUTAUD, *ſynop. prax. med...* Levis
» adeſt febricula, &c., tuſſicula ſequitur,
» ſed ſicca, &c., calor major, &c. VAN
» SWIETEN, *de cog. & cur. morb....* Hoc
» igitur primum tuſſis phthiſeos κριτήριον
» ſtatuimus, videlicet quod ſit arida. MOR-
» TON...... Tuſſi phthiſicæ ſicuti ferè
» ſemper inappetentia & ſitis accedunt,
» ita etiam poſt cibum vomitio ferè ſu-
» pervenire ſolet. *Ibidem....* Hæcque
» vomendi diſpoſitio cum tuſſi conjuncta
» mihi eſt inter certiſſima ſigna pathogno-
» monica tuſſis phthiſicæ. *Ibidem...* Hinc
» etiam reſpiratio moleſta, anheloſa, præ-
» ſertim à citatiori ambulatione. *Ibidem...*
» Undè reſpiratio difficilis, pectoris op-
» preſſio, hypochondriorum gravitas
» inſolita iracundiâ, triſtitiâ, cogita-
» tione ſtipatæ inſequuntur; quæ cum tuſſi
» conjuncta inter ſigna tuſſis phthiſicæ
» pathognomonica habere ſoleo. *Ibidem...*
» Aliqualis præternaturalis calor præci-
» puè in volis manuum & plantis pedum.
» *Ibidem...* Magis flacceſcentibus quàm
» conſumptis jam partibus ».

Sans les bornes que, malgré ſoi, il

faut se prescrire dans tout article qui doit être inséré dans un ouvrage périodique, j'entasserois les citations, les autorités, c'est-à-dire, les preuves. Il n'y a pas un auteur qui ne donne comme des signes de la phthisie commençante, les accidens dont a été atteinte notre malade.

Quant à la situation déplorable où je trouvai M[lle] L***, le 23 octobre 1776, je prononçai, sans hésiter, que son état étoit le période suppuratoire de la phthisie pulmonaire. Si j'interroge les médecins sur ce second degré, ils me répondent unanimement... « Pus expuitur viride, al- » bum, sanguineum, inodorum vel gra- » veolens, corpus extenuatur, febre de- » pascitur quæ vesperè advenit & manè » sudoribus colliquativis difflatur: calore » præsertim in volis manuum uritur; » bronchiorum partes abrasæ tussiendo re- » jiciuntur; corpus arescit, oculi subsi- » dunt, & intra cavitates sese recondunt » HOME .... hanc (phthisim) produnt » sputa fœtida, glutinosa & purulenta, » febris lenta, vox rauca & submissa, » dolor circa pectus vel ad dorsum per- » tingens. LIEUTAUD. Noctes ut pluri- » mum insomnes ducunt phthisici, pro- » rumpunt præsertim noctù sudores co- » piosissimi, ore salsedine affecto, cor- » pore jam macie confecto, excavantur

» oculi, nasus acuminatur, nonnulli tu-
» bercula cum sputis excreant, & ra-
» menta pulmonum vel membranæ bron-
» chia obvestientis. *Ibidem*..... Crura,
» brachia... arida spectantur... cutisque
» flaccida, aridaque existit, venæ sub ea
» latentes penè omni illorum ambitu fiunt
» conspicuæ. *Ibidem*..... Purulenta se-
» quitur per tussim excretio per quam
» pus sincerum, plerumque inodorum,
» aliàs fœtidum, nunc album, aliàs sub-
» flavum & virescens expuunt. *Ibidem*...
» Quandoque & pulmonum *putris* por-
» tiuncula cum *pure ejicitur*. *Ibidem*...
» Phthisica corpora dignoscuntur per spu-
» tum primò cruentum, tussim conti-
» nuam, febrem lentam nocte exacerban-
» tem, corporis extenuationem. LANZO-
» NIUS, *de phthis. animadv. XVIII*....
» Sputum verè purulentum & fœtidum
» quandoque striis sanguineis commixtum,
» &c. MORTON, *in tabe*..... Naribus
» acutis, &c., crura, manus, pedes, bra-
» chia arida spectantur, venæ interim
» prominent conspicuæ, &c. SYLVIUS DE
» LE BOE....... Phthisici omnes febre
» hecticâ præfiniuntur, postremò secun-
» dum totum corpus contabescunt. JU-
» LIUS CEZAR CLAUDINUS, *respon.* 38 ».

Ainsi tous les auteurs reconnoissent le période suppuratoire de la phthisie

pulmonaire aux ſymptômes exiſtans dans Mlle L*** : j'oſe donc proteſter contre la déciſion de M. *G.*; j'en appelle au jugement de tous les médecins. Un âge avancé a donné ſur moi à ce médecin, que je n'ai l'honneur de connoître que de nom, l'avantage d'une expérience conſommée : je ſuis convaincu qu'il mérite la confiance de tous ceux qui le conſultent. Je n'ai pas l'odieux projet de faire naître des doutes ſur ſa capacité; avec juſtice on peut lui ſoupçonner plus de lumieres que n'en a un jeune praticien. Cependant comme jamais on ne fut tenu de renoncer à ſon opinion, ſans en être diſſuadé par des raiſons qui la ruinent, il me permettra de perſiſter dans la mienne, s'il ne m'en prouve la fauſſeté, en convaincant d'erreur tout ce que nous avons d'auteurs & de praticiens : eh ! que pourroit-il oppoſer contre l'univerſalité de leurs ſentimens, contre l'évidence des ſignes caractériſtiques qu'on vient de rapporter ?

Diroit-il que la toux éprouvée dans le commencement de la maladie, n'étoit qu'un catarrhe ordinaire, un rhume invétéré, une toux chronique, un aſthme humide? Et l'abſence de cette toux, dans le période ſuppuratoire, ſeroit-elle pour lui une preuve de l'abſence de la phthiſie?

Digitized by Google

La toux phthisique légere, dans le commencement & pendant long-temps, sans irritation violente, ne sévit que par intervalles; elle est séche, & dure des mois entiers : celle de notre malade a été telle pendant cinq mois & demi : (*Tussis fit arida per aliquot menses.* MORTON). Humoral au contraire dans le commencement, violent tout de suite & presque continuel, le catarrhe ou la toux simple ne dure que quelques jours ou quelques semaines : (*Catarrhus fit ab initio humorosus & brevi terminatur.* Ibidem). Quoique ces deux especes de toux semblent se confondre par leur violence & par l'agitation fâcheuse qu'elles causent au malade, cependant, dans leur ressemblance, elles conservent des caracteres distinctifs qui ne permettent point au médecin de se tromper : leurs effets sont aussi différens que leurs causes, (*vide* MORTON). Mais la toux n'étoit pas séche, dira M. *G.*, puisque la malade dit avoir rendu très souvent une salive abondante, épaisse. . . . . Cette salive venoit, sans doute, des conduits salivaires, des glandes de la gorge & du gosier fortement comprimés dans l'action de la toux. La toux n'en a pas été moins séche, parce que jamais il n'a été rien rejetté de cette mucosité qui, dans les violens efforts du

poumon, se détache de ses bronches. (*Hæc tussis pro aridâ non minùs habenda, quod nihil phlegmatis à bronchiis excernatur.* MORTON). 2°. Ainsi que de plusieurs autres praticiens exacts, j'apprends du savant M. LIEUTAUD, que l'asthme humide, la toux chronique, le rhume invétéré, ont beaucoup d'affinité avec la phthisie; mais la purulence des crachats laisse-t-elle des doutes sur la nature de la maladie? (*Advertendum catarrhum contumacem & veram sæpè phthisim ementiri.* RIVERIUS). *Sola igitur sputa purulenta morbi caracterem produnt.* LIEUTAUD). 3°. Presque toujours, il est vrai, il y a toux dans les différens degrés de la phthisie: toujours elle accompagne l'espece appellée tuberculeuse, qu'ordinairement elle annonce par sa sécheresse & sa continuité; mais quelquefois la toux est habituelle & séche, quoique la poitrine soit sans tubercules & inondée de pus. Les praticiens savent encore que dans cet état, plusieurs malades ne toussent point: (*Notare expedit tussim nonnunquam esse siccam, etsi pectus pure scatet, imò & in quibusdam planè deficit tussis.* LIEUTAUD). LOUIS NONNIUS a vu mourir d'une fievre-quarte une fille de 30 ans, qui n'avoit jamais toussé, ni craché de pus. Cependant, au lieu de poumon,

l'ouverture du cadavre ne présenta dans la poitrine qu'un sac plein de sanie. La nature semble affecter souvent de tromper ainsi les médecins par des détours où s'égarent leurs connoissances ; aussi, avec quelle crainte ne doivent-ils pas prononcer ! En médecine, il n'appartient qu'à l'ignorance d'être hardie & tranchante.

M. *G.* opposeroit-il la respiration libre, la poitrine sans douleur, le long sommeil, la facilité de se coucher également sur les deux côtés ? 1°. Dans plusieurs phthisiques, quoique le thorax soit *surchargé* de pus, la respiration reste libre; *ils* ne sentent nulle douleur à la poitrine : (*Nec desunt phthisici liberè spiritum ducentes & doloris planè expertes.* Lieutaud). 2°. Si en général les phthisiques sont privés du repos de la nuit, ne se couchent qu'avec peine sur le côté affecté, l'observation apprend aussi que l'absence de ces signes est illusoire & trompeuse. 3°. On a vu des malades se coucher indifféremment sur les deux côtés, sans toux, sans douleur, sans oppression, avec un côté de la poitrine rempli de pus en place du poumon qui étoit détruit : ce phénomene est peut-être plus surprenant que rare. (*Cum haud desint ægri, quorum alteruter pulmo putredine planè absumptus pure totum spatium re-*

plente, post mortem deprehenditur, qui tamen in alterutrum, facili manente respiratione, cubare queunt, nullo dolore premuntur, nec tussi molestantur. LIEUTAUD).

Diroit-il que les crachats n'étoient pas purulens, qu'ils n'ont pu être jugés tels que sur des signes équivoques; qu'en leur supposant ce caractere, ils ne venoient pas du poumon, parce que, sans être phthisique, on rend du pus par les crachats, & qu'on vit long-temps avec cette excrétion purulente, même fétide? 1°. Un jugement sur la purulence des crachats est vraiment difficile: souvent, après un simple rhume, il en vient qui ont toute l'apparence du pus; comme lui, ils se précipitent dans l'eau. Selon *Manget*, *Morton* & M. *Lieutaud*, leur odeur, leur goût, leur couleur jaune, verdâtre, sont également des signes équivoques. Dans la déclinaison du catarrhe, la sérosité séparée des poumons, du nez, des glandes, acquiert cette couleur dès qu'elle entre en coction; quelquefois, en toussant, on rejette une pituite corrompue, qui ressemble à du pus: mais *Morton* nous apprend à distinguer les crachats purulens par trois signes particuliers, 1°. les narines en reçoivent l'impression d'une odeur particuliere distincte de celle de la sérosité; 2°. quoiqu'épais,

ils ne ſont pas collans comme la mucoſité; 3°. outre les couleurs jaune, verte, il eſt plus ſouvent cendré & noirâtre. Selon *Manget*, la différence ſe manifeſte encore, en ce que le pus eſt cendré, moins blanc que cette pituite; que dans l'eau tiéde, il tombe au fond, tandis que la pituite & la séroſité ſurnagent. (*Vide* MANGET & DEEKERS *in* BARBETTE.

Pour les garder juſqu'à ma viſite, les crachats de Mlle L*** étoient habituellement reçus dans une taſſe à café: le matin du 19 novembre, demandant une *taſſe de tiſanne* miſe depuis quelques minutes à refroidir ſur la cheminée, ſa femme-de-chambre ſe méprit, & lui préſenta celle qui contenoit les crachats. La chambre n'étoit éclairée que par un jour obſcur; elle les avala en ſe plaignant de ce que ſa boiſſon étoit ſalée & plus épaiſſe que de coutume : la mépriſe ne fut connue qu'une heure après, lorſqu'à mon arrivée je demandai les crachats. Quelque temps après ma viſite, la malade éprouve des tranchées; un mouvement tumultueux agite ſes inteſtins, il ſurvient une diarrhée qui ne céde qu'à l'évacuation de toutes ces matieres purulentes, au moyen d'un minoratif donné le 3e jour. Ces crachats auroient-ils produit ce déſordre, s'ils n'avoient été purulens &

mordicans? 2°. Dans les cadavres des personnes qui, tous les jours, rendoient abondamment des crachats purulens, on a souvent trouvé entier le poumon que, sur la foi de cette excrétion, les médecins avoient jugé détruit. Quoiqu'il soit constant, dit M. HAEN, *ratio medendi*, que le poumon soit le siége ordinaire de la phthisie, j'ai cependant vu les poumons entiers & sains dans les cadavres de quelques phthisiques dans lesquels, vu la grande quantité de pus qu'ils avoient rendu, on se seroit attendu à les trouver consumés. SCHNEIDER, *lib.* 4, *de catarrh.* pag. 103, parle d'un prétendu phthisique qui, en toussant, rejettoit abondamment du pus & du sang, & dans le cadavre duquel le poumon fut trouvé dans l'état le plus sain; mais le foie étoit ulcéré & plein de pus: (*Rejectum hoc pus frequentius quidem est ex pulmone, non tamen semper, quin etiam pus in ulceribus aliarum partium per sputum expurgari potest.* Et MULLER). Le baron de VAN SWIETEN a vu, dans l'hôpital de Vienne, un malade qui mourut à la suite d'une excrétion aussi longue qu'abondante de crachats purulens; l'ouverture du cadavre présenta le poumon dans l'état le plus sain; dans tel point de ce viscere que se portassent les recherches de la dis-

Digitized by Google

ſection, elles n'y découvrirent pas une goutte de pus, pas un veſtige de vomique ; on ne trouva qu'une eſpece de matiere purulente dans la trachée-artere : (*Quomodo cumque diſſecaretur* (*pulmo*) *nec guttula puris, nec vomicæ veſtigium inveniebatur.* VAN SWIETEN). Mais des obſervations certaines (*ibidem*) apprennent que, bien que la ſuppuration ne conſume pas toujours la partie d'où coule le pus, tout le corps, par la grande quantité qui s'en évacue tous les jours, tombe néanmoins dans la conſomption (1). Le poumon de Mlle L*** peut-il donc ne pas avoir été le ſiége de ſa phthiſie ? On

(1) Ces obſervations ſemblent établir deux claſſes de phthiſiques : dans les uns, la ſuppuration dévore les poumons ; dans les autres, ce viſcere reſte intact, quoiqu'ils crachent du pus. C'eſt là une recherche à laquelle on n'a pas encore penſé, à laquelle cependant auroient dû conduire la lecture des obſervations, l'ouverture des cadavres. Confondus par de grands traits de reſſemblance, ces deux états bien différens doivent, dans le concours des ſymptômes qui les rapprochent, avoir chacun des caracteres propres & aſſez diſtincts pour être ſaiſis : c'eſt aux praticiens à s'occuper de cet objet important. Pour un réſultat utile qui pût devenir une regle, il faudroit une longue chaîne d'obſervations qui s'accordaſſent ; &, dans tous les cas, un examen exact, ſuivi, répété des ſymptômes & de leurs différences.

Digitized by Google

pourroit en douter, si elle n'eût rendu ni tubercules, ni fragmens détachés de ce viscere. 3°. Souvent, j'en conviens, malgré des crachemens purulens, la vie se prolonge bien avant dans la vieillesse.

La fin au Journal prochain.

EXTRAIT du prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenu le 2 juin 1778.*

Il y a eu, dans le courant du mois précédent, quelques fluxions de poitrine qui n'ont pas été dangereuses. Le sang des premieres saignées que l'on a faites, a été couenneux; celui des dernieres ne l'a pas été.

On a vu aussi des affections catarrhales qui se sont terminées par l'asthme, des fievres scarlatines.

M. *Morizot des Landes* a lu un mémoire sur la mort subite de deux personnes, occasionnée chez l'une par l'ouverture d'un des rameaux de la veine-porte, & chez l'autre par une crevasse au cœur.

Digitized by Google

M. *Le Preux* a lu un mémoire qui a été envoyé à la faculté. L'auteur propoſe à la compagnie d'examiner l'analyſe & les expériences qu'il a faites ſur les racines de houblon mâle & femelle, pour les ſubſtituer à la ſalſepareille.

M. *Sigault* a lu la réfutation du mémoire des médecins d'Arras, au ſujet de l'opération de la ſection de la ſymphyſe.

M. le Doyen a lu une lettre des médecins de Seville, qui demandent l'avis de *la* faculté ſur la queſtion ſuivante : ſavoir, *s'il y a quelque danger à manger de la chair de moutons dans le foie deſquels on a trouvé des vers ?*

M. *Duchanoy* a fait voir à la faculté une portion d'inteſtin colon attaquée de cancer. Il a lu l'hiſtoire de la maladie qu'il a traitée.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

MAI 1778.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	A 2h. du soir.	A 9h. du soir.	Barometre. Au matin		A midi.		Au soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	8½	12½	8⅞	27	4	27	5⅞	27	7⅜
2	5½	13¼	10½	27	7⅞	27	7⅝	27	7½
3	10	15½	13¼	27	7⅛	27	7	27	6¼
4	12	15½	12¼	27	6¾	27	7⅜	27	8
5	7	13¾	10	27	9⅞	27	11	27	11½
6	7¾	13½	11	28	0½	28	0⅞	28	0⅛
7	9	13½	11⅛	27	11¾	27	11½	27	11⅛
8	9½	14¼	11⅜	27	11½	27	11⅞	27	11¾
9	11	15	11	27	11⅜	27	11⅝	28	0⅜
10	7¾	15¼	12¾	28	1⅛	28	1⅞	28	1¾
11	8⅝	17¾	13	28	1	28	0¼	27	11
12	10¼	17¾	12¾	27	9⅝	27	9	27	8¾
13	7¾	14¾	12½	27	8½	27	8½	27	8¼
14	9½	15¾	11⅞	27	8¾	27	10	27	11
15	9¼	12½	10¾	27	11¾	28	0½	28	0¾
16	8½	13½	12	28	0⅞	28	1	28	0¾
17	11	15¾	14¼	27	11¾	27	11	27	9¼
18	9	13¼	10½	27	9¼	27	10	27	11
19	5½	13¾	9½	28	0	28	1¼	28	2
20	6⅛	15⅜	12⅛	28	2½	28	2⅝	28	2¼
21	9	17¼	13¾	28	2	28	1	28	0¼
22	9¾	17¾	12	27	11¼	27	10½	27	10
23	9	15	10	27	11	27	11⅞	28	0
24	6	16	12	28	0	27	11¼	27	10¼
25	8¾	15¼	12¼	27	9	27	8¾	27	8¼
26	10¾	14	11	27	8½	27	9½	27	10⅛
27	6¾	11¼	8½	27	10⅝	27	10	27	10¼
28	8⅛	14	9½	27	10½	27	11¾	28	0½
29	8½	12	11¼	28	0¾	28	0½	28	0
30	10½	15¾	12½	28	0	28	0	27	11½
31	9	16¼	14½	27	11¼	27	11¼	27	11¼

Digitized by Google

VENTS ET ETAT DU CIEL.			
J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	S-O. couv. pl.	S-O. beau.	S-O. beau.
2	S-E. beau.	S-E. couv. pl.	S-E. couv. pl.
3	S-E. couvert.	S-E. beau, ch.	N-O. & S-O. couv. chaud.
4	S. *id.* chaud.	S-O. couv. pl.	S-O. couvert.
5	O. nuag. vent.	S-O. b v. frais.	S-O. beau.
6	S-O. nuages.	S-O. nuages.	S-O. n. *paraf.*
7	S. couvert, pl.	S. couv. pluie.	S-O. couv.
8	S. nuages.	S-O. beau.	S-O. nuages.
9	O. *id.* chaud.	S-O. *idem.*	N. beau.
10	N. beau, ch.	S. *idem.* chaud.	N-O. *idem.*
11	N-E. *idem.*	O. *idem.*	S-E. *idem.*
12	E. *idem.*	S-O. beau, fr.	S-O. *id.* frais.
13	S-O. nuag. gr. vent froid.	S-O. nuages.	S-O. nuages.
14	S-O. beau, v.	S-O. couvert.	O. couvert.
15	S. couv. pluie.	S-O. *id.* pl. & v.	S-O. *idem.*
16	S-O. coû.v. fr	S-O. couvert.	S-O. *idem.*
17	S. c. pl. & v.	S. *id.* gr. vent.	S-O. *id.* gr. v.
18	N-O. c.. v. fr.	S-O. nuag. fr.	O. nuages, fr.
19	N-O. n. fr. *gl*	S-O. beau.	N-O. beau.
20	N. b. *gelée bl.*	O. *idem.*	N. *idem.*
21	N. nuages.	N. *id.* chaud.	N. *idem.*
22	N. couv. ch.	N-O. nuages.	N-E. *idem.*
23	N. nuages.	N. beau.	N. *idem.*
24	N-E. beau, fr	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
25	N-E. c. *éleã.*	E. c. pl. tonn. au loin.	N-E. c. pluie.
26	S. couv. pl.	S. couv. froid.	N. c. froid.
27	N-O. *idem.*	O. couv. pl. v.	N-O n. v. fr.
28	N-O. nuages.	N-O. c. pl. *éleã.*	N. couvert.
29	N-E. couv. pl.	O. couv. pl br.	N-O. cou. fr.
30	N-O. cou. br.	N. beau, ch.	N-E. be. ch.
31	E. beau, ch.	E. *idem.*	N-E. *idem.*

Digitized by Google

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chaleur	17 $\frac{3}{4}$ deg.	les 11, 12 & 22
Moindre degré de chaleur	5 $\frac{1}{2}$	les 2 & 19
Différence	12 $\frac{1}{4}$ deg.	

	pou.	*lig.*	
Plus grande élévation du Mercure	28	2 $\frac{3}{4}$	le 20
Moindre élévat. du Mercure	27	4	le 1
Différence	0 p.	10 $\frac{3}{4}$ l.	

Nombre de jours de Beau 9
de Couvert 14
de Nuages 8
de Vent 8
de Tonnerre ... 1
de Brouillard ... 3
de Pluie 12

Quantité de Pluie .... 19 $\frac{3}{4}$ lignes.
D'Evaporation 55
Différence .... 35 $\frac{1}{4}$

Le vent a soufflé du N. .... 5 fois.
N.-E. 3
N.-O. 4
S. 3
S.-E. 2
S.-O. 10
E. 1
O. 3

Température : Variable, mais en général froide & humide. Les productions de la terre promettent beaucoup.

COTTE, Prêtre de l'Oratoire, Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce premier juin 1778.

MALADIES : Nous n'avons point eu de maladies ; & celles qui régnoient dans nos environs ont cessé. Nous avons perdu plusieurs personnes attaquées de maladies chroniques.

OBSERVATIONS

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de mai 1778, par M. Boucher, médecin.

La température de l'air a été à-peu-près au même point tout le mois, sans chaleur & sans froid marqués. La liqueur du thermometre n'a point été observée, les matins, au-dessous du terme de 7 degrés, & point au-dessus de 15 degrés les aprés-dîners. Le temps a été pluvieux au commencement du mois & à la fin.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, presque tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces.

Les vents ont varié du sud à l'ouest depuis le premier du mois jusqu'au 20; après quoi ils ont toujours été nord.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $15\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes, est de $8\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lign.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.
6 fois du nord vers l'est.
4 fois du sud vers l'est.
7 fois du sud.
12 fois du sud vers l'ouest.
5 fois de l'ouest.
5 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.
14 jours de pluie.
1 jours de tonn.
2 jours de grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, plus grande au commencement qu'à la fin.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de mai 1778.

LES angines ont encore été communes durant ce mois. Elles étoient plus inflammatoires qu'elles ne l'avoient été, le mois précédent. Dans quelques sujets elles se sont terminées par la suppuration.

Les vents du nord, qui ont soufflé à la fin du mois, ont produit des pleurésies & pleuro-pneumonies fâcheuses & rebelles.

Le genre de maladie, le plus répandu, a été la fievre tierce, & la double-tierce, plus communes néanmoins dans la garnison que chez le bourgeois; les accès, dans plusieurs, ont été assez violens pour obliger à des saignées répétées, sur tout dans la fievre double-tierce. On a dû aussi, dans le plus grand nombre des malades, employer le quinquina pour terminer la maladie qui, dans cette saison, cede aisément, pour l'ordinaire, aux remedes altérans & aux purgatifs.

Il y a eu encore des personnes travaillées de fievre continue-rémittente ou double-tierce continue, qui n'a point exigé de traitement particulier.

Nombre de pulmoniques sont morts à la fin du mois, la plûpart des suites de rhumes négligés ou de fievre catarrheuse mal traitée.



Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Dissertations sur l'organe de l'ouïe, 1°. de l'homme; 2°. des reptiles; 3°. des poissons. Par M. GEOFFROY, *docteur-régent de la faculté de médecine, & membre de la société royale de médecine. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez* Cavelier, *libraire, rue Saint-Jacques, près la fontaine S. Séverin.* M. DCC. LXXVIII. (*in*-8°.)

L'auteur, dans un avertissement, nous apprend que la *premiere* de ces dissertations fut envoyée, il y a plusieurs années, à l'académie des sciences & belles-lettres de Caen, qui lui fit l'honneur de l'aggréger au nombre de ses membres. La *seconde* fut présentée & lue à l'académie royale des sciences de Paris en 1752; elle se trouve imprimée dans le second volume des mémoires des savans étrangers, & paroît aujourd'hui avec quelques légers changemens. La *troisieme* a été aussi lue à l'académie royale des sciences de Paris en 1753; mais l'exemplaire déposé à l'académie a été perdu, ainsi que les figures & les dessins qui l'accompagnoient, ensorte qu'elle n'a pas vu le jour.

M. *Geoffroy* a réuni ces trois dissertations dans un même volume qu'il dédie à M. *de Lassone*, conseiller d'état, premier médecin de la Reine, & du Roi en survivance, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, président perpétuel de la société royale de médecine, &c.

Dans la *premiere dissertation*, M. *Geoffroy* décrit d'une maniere succinte l'organe de l'ouïe. Il

passe rapidement sur tout ce qui est connu, & il en tire des conséquences relatives à la théorie des sons & de leur perception..... Dans la *seconde dissertation* il expose ses découvertes sur l'organe de l'ouïe des reptiles. Pour en décrire la structure avec méthode, il les divise en deux classes : dans la premiere, on trouve quelqu'apparence de tympan ; dans la seconde on n'en rencontre aucune. Tout ce qui est relatif à l'organe de l'ouïe des poissons proprement dits, forme l'objet de la *troisieme dissertation*. En soulevant l'écaille des ouïes, M. *Geoffroy* a observé un trou bouché par une membrane très fine qui y tient lieu de celle du tympan. Les poissons, en général, ont trois osselets dont un très petit a été appellé, par *Casserius*, du nom d'*os lenticulaire* ; les deux autres sont plus gros, ils sont réunis par de petites poches ou vessicules membraneuses qui communiquent entr'elles. *Klein* a connu ces osselets & leur enchaînement, mais il n'a point apperçu les conduits demi-circulaires que M. *Geoffroy* dit être au nombre de deux seulement dans l'anguille, & au nombre de trois dans la carpe & dans la limande : d'ailleurs on n'y trouve point de limaçon.

Pour mettre à portée de savoir l'estime que mérite cet ouvrage, il suffit de faire attention qu'il a été accueilli, il y a plus de 20 ans, par l'académie des sciences, & récemment par la société royale de médecine.

Domestic medicine or a treatises on the prevention and cure diseases by regimen and simples medicines. With an appendix containing a dispensatory for the use of private practitioners. By WILLIAM BUCHAN. *M.D. fellow of the royal college of physicians,*

Edimburgh. The fifth edition, corrected. London, printed for W. Strahan; *T.* Cadell *in the strand; and* J. Balfour, *and W.* Creech, *at Edimburgh, 1776.* (*vol.* in-8°. *de 756 pages, plus 38 pages pour le titre, la dédicace, la préface, l'introduction & la table des chapitres.*)

On citeroit bien peu d'ouvrages qui aient été mieux accueillis que celui que nous annonçons. La *premiere* édition, qui a été tirée à plus de cinq mille exemplaires, étoit presque épuisée avant que l'auteur ait eu le temps de préparer la *seconde*. Celle-ci parut en 1772, *in*-8°.; la *troisieme* en 1774; la *quatrieme*, probablement, en 1775: nous ne l'avons pas vue, ni la *cinquieme*.

Cet ouvrage, dédié au célebre M. *Pringle*, est divisé en deux parties: la premiere est un traité d'hygiene; la seconde, qui est la plus étendue, est une nosologie thérapeutique, dans laquelle M. *Buchan* parle en médecin non moins praticien que philosophe; mais de maniere qu'il peut être entendu de tout le monde. Il n'y a donc personne qui ne puisse retirer beaucoup d'avantages du travail de M. *Buchan*: c'est le jugement favorable qu'en ont porté les maîtres de l'art en Angleterre. On en a jugé de même en Allemagne, où ce traité a été traduit, & imprimé à Altenbourg, en 1774, *in*-8°. La littérature françoise a été également enrichie de cette production angloise. Cette version est dûe aux soins de M DUPLANIL, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, & médecin ordinaire de son altesse royale monseigneur le *Comte d'Artois*. Elle est dédiée à M. *Lieutaud*, premier médecin du Roi.

En voici le titre: *Médecine domestique*; ou

Digitized by Google

traité complet des moyens de se conserver en santé, de prévenir ou de guérir les maladies par le régime & les remedes simples.... &c.... Paris, chez *Desprez*, imprimeur du Roi, rue S. Jacques, & *Didot* le jeune, quai des Augustins, 1775, 1776, 1778, *in*-12, 5 *volumes.*

Le traducteur françois ne s'est pas contenté de rendre avec fidélité l'original, il y a ajouté des notes physiologiques, anatomiques, diététiques, &c.... lesquelles ont été approuvées par M. *Buchan* lui-même.

Œuvres chirurgicales de M. PERCIVAL POTT, *de la société royale de Londres, & chirurgien de l'hôpital de Saint-Barthelemi; traduites de l'anglois sur la seconde édition, par M.* ***, *docteur en médecine.*

A certis potiùs & exploratis petendum esse præsidium; id est, quæ experientia in ipsis curationibus docuerit, sicut in cæteris omnibus artibus: nam ne agricolam quidem aut gubernatorem disputatione, sed usu fieri.

A. CORN. CELSUS.

Tome I. (*tome II.*) *A Paris, chez* Didot le jeune, *libraire de la faculté de méd. de Paris, quai des Augustins.* M.CC.LXXVII. (*in*-8°. 2 *vol., le premier de* 493 *pages, le second, de* 552. *Prix* 12 *liv. reliés*).

La plupart des traités, qui forment ces deux volumes, ont paru en différens temps. M. *Pott* exerce la chirurgie avec distinction, & ce qu'il a publié est marqué au coin de la saine doctrine; c'est le fruit d'ailleurs d'une pratique réfléchie. Avoir tra-

Digitized by Google

duit en françois ce recueil, c'eſt avoir augmenté, chez nous, les richeſſes de l'art : on a cette obligation à M. L... M. D. P.

On trouve, dans le *premier* volume, 1°. des obſervations ſur la nature & les conſéquences des accidens auxquels la tête eſt ſujette par cauſes externes; 2°. des obſervations ſur la fiſtule lacrymale; 3°. un traité des hernies; 4°. des obſervations relatives aux hernies. Le *ſecond* volume contient, 1°. un traité ſur la hernie aqueuſe ou hydrocele, & ſur les autres maladies du teſticule, de ſes tuniques & de ſes vaiſſeaux, avec des obſervations; 2°. un traité ſur la fiſtule de l'anus : il eſt ſuivi d'un court expoſé ſur le cancer du ſcrotum, ou *cancer des ramoneurs*, maladie particuliere que M. *Pott* a connue & décrite le premier. 3°. Des remarques générales ſur les fractures & les diſlocations; 4°. des remarques ſur la cataracte; 5°. des remarques ſur le polype du nez; 6°. obſervations ſur la mortification des pieds & des orteils. *Voyez*, pour ces derniers objets, l'extrait publié dans notre Journal, en janvier 1776, dans lequel on annonce une édition complette des œuvres de M. *Pott*, in-4°. à Londres.

A diſſertation on cancerous diſeaſes, by BER. PEYRILHE, *M. D. regius profeſſor of ſurgery, and member of the royal academy of ſurgery, at Paris; and of the academies of Montpellier, Toulouſe, &c... tranſlated from the latin, with notes. London; printed for* J. Wilkie, *n°. 71, St. Paul's church-yard.* M. DCC. LXXVII. (*in-8°. de 140 pages.*)

L'original ſur lequel on a fait cette traduction

Digitized by Google

angloise, a paru sous ce titre : *Dissertatio academica de cancro*, &c.... 1774, *in*-12. On en trouve l'annonce dans notre Journal, octob. 1774, *pag.* 383. Cette dissertation a depuis été mise en françois par M. *Mathey*, docteur en médecine de Montpellier ; elle porte pour titre : *Dissertation académique sur le cancer, qui a remporté le prix double de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Lyon*, le 8 *décembre* 1773, par BER. PEYRILHE. Paris, chez *Ruault*, 1776. (*in*-12 *de* 135 *pag.*)

Dictionnaire de chymie, contenant la théorie & la pratique de cette science, son application à la physique, à l'histoire naturelle, à la médecine & aux arts dépendans de la chymie, par M. MACQUER, docteur en médecine de la faculté de Paris, de l'académie des sciences, de la société royale de médecine, professeur de chymie au jardin du roi, &c. seconde édition revue & considérablement augmentée. Tome premier. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, 1778, chez Didot, *libraire, quai des Augustins.* in-4°. (*Ce premier volume est terminé par l'article* KERMÈS MINÉRAL. *Le même ouvrage paroît aussi petit* in-8° : *il y en a 3 volumes, & le dernier article est le mot* SUIE).

C'est bien sûrement à ce livre que l'on peut appliquer l'adage de Celse, *bonum vinum non opus*

Digitized by Google

habet hederâ. Auſſi nous diſpenſerons-nous d'en dire notre ſentiment d'une autre maniere, qu'en reconnoiſſant que cet ouvrage eſt au-deſſus de nos éloges, & nous nous bornerons à faire connoître quelle différence il y a de cette édition à la premiere. Nous tranſcrirons une partie de l'avertiſſement.

« Quoique, depuis la premiere édition de cet ouvrage, on ait fait un grand nombre de découvertes capitales, des plus brillantes, & qui ont ſemblé, à quelques perſonnes, devoir renverſer toutes nos idées ſur la théorie, j'ai trouvé, en les méditant avec toute l'attention dont je ſuis capable, qu'elles s'accordoient au contraire parfaitement bien avec celle qui m'a paru la plus propre à lier & à expliquer tous les grands phénomènes *de la chymie*: ainſi on ne trouvera, à cet égard, preſque aucun changement dans cette nouvelle édition; &, au lieu d'une grande refonte dans la théorie, on n'y verra guere que des additions, mais elles ſont aſſez conſidérables pour rendre cet ouvrage à peu près une fois plus étendu qu'il n'étoit.

Comme tous les objets de la chymie ont entr'eux beaucoup de liaiſon & de correſpondance, il n'y a, à proprement parler, aucun article qui n'ait été retouché ou augmenté relativement aux nouvelles découvertes: mais je crois devoir prévenir ceux qui connoiſſent la premiere édition, que les additions & les développemens les plus étendus de celle-ci, ſont aux mots *affinité*, *charbon*, *chaux métalliques*, *chaux terreuſe*, *combuſtion*, *eaux minérales*, *eſprit alkali volatil cauſtique du ſel ammoniac*, *fer*, *feu*, *lune cornée*, *nitre* ou *ſalpêtre*, *os des animaux*, *peſanteur*, *phlogiſtique*, *phoſphores pierreux*, *platine*, *ſel*, *ſoufre*, *tartre ſtibié* ou *émétique*, *teinture* (art),

Digitized by Google

vaisseaux & ustensiles de chymie, vernis, vin, vitrification, & plusieurs autres.

Indépendamment de ces articles qui renferment beaucoup de choses nouvelles, il y en a aussi dans cette édition un certain nombre d'entiérement neufs, dont la plupart sont d'assez grandes dissertations sur les découvertes faites depuis la premiere édition. Je n'indiquerai ici que les principaux, qui sont les mots *causticité, diamant, farine*, neuf ou dix grands articles sur les *gaz, magnésie du sel d'Epsom, molybdêne, nickel, nitre à base de magnésie, sang des animaux, savons acides, soudure, succin, sucre, vaisseaux servant aux alimens, verre ardent*, & plusieurs autres d'une moindre conséquence.

Il m'auroit été bien facile de grossir cet ouvrage encore infiniment plus qu'il ne l'est, sans me donner pour cela presque aucune peine. Si je n'avois cherché qu'à faire un gros livre, je n'avois qu'à copier ou extraire une grande quantité de notes & d'additions jointes à la premiere édition, dans les traductions qui en ont été faites en allemand & en anglois. Celles sur tout de cette derniere, qui est de M. *Keir*, étant excellentes, auroient pu assurément améliorer l'ouvrage à plusieurs égards; mais mon objet ayant été de le rendre aussi concis qu'il étoit possible, & les additions indispensables l'ayant presque doublé, je n'ai pas cru devoir y insérer de plus grands détails qu'il n'y en avoit dans la premiere édition, sur plusieurs sujets qui prêtent, pour ainsi dire, tant qu'on veut, tels, par exemple, que les travaux des mines, non plus qu'un très grand nombre d'articles sur beaucoup de sujets qui regardent plutôt l'histoire naturelle des différentes substances & des drogues d'usage, que la chymie proprement dite; & je me suis borné à celles sur lesquelles les chymistes ont

fait des recherches approfondies. Ce parti m'a paru d'autant plus convenable, que nous ne manquons pas d'excellens livres où ces objets sont traités avec plus d'exactitude que je n'aurois pu le faire dans celui-ci, même en le rendant d'un très grand volume. Je me suis donc borné à tirer des notes & additions de MM. *Pœrner* & *Keir*, seulement ce que j'y ai trouvé de neuf ou de relatif à mon plan ; & quoique en général elles soient très bonnes, ce n'est pas en cela que consistent les principales augmentations de cette nouvelle édition, on en pourra juger par les citations que je n'ai pas manqué de faire, & qui étoient bien dues à ces deux estimables savans ».

Ce plan devroit bien servir de modele à tous les auteurs. Les libraires peut-être y perdroient, mais ceux qui cultivent les sciences ne seroient plus exposés à l'ennui de trouver dans un livre dont le sujet est annoncé comme neuf, d'anciennes productions copiées, retournées & souvent gâtées.

PRIX

Proposé par la faculté de médecine en l'université de Paris.

QUELQUES personnes, non moins distinguées par leur naissance, que respectables par leur zele pour le soulagement de l'humanité, ont fait demander à la faculté une question sur un point de médecine-pratique, offrant une somme de trois cens livres à celui qui, au jugement de la faculté ou de ceux de ses membres qu'elle commettra à cet effet, aura le mieux traité cette question. La faculté, toujours jalouse de pouvoir être utile, & toujours empressée à seconder les vues bienfaisantes non-seulement du gouvernement, mais même des

particuliers, propose *le traitement de la fievre miliaire des femmes en couches.*

Elle avertit les auteurs qui voudront concourir, d'éviter toute explication systématique, d'emprunter leurs tableaux de l'observation seule, & de fonder le traitement sur l'expérience.

Elle desire qu'ils exposent clairement, 1°. le caractere de cette maladie d'après ses signes & ses symptômes.

2°. En quoi elle differe de la fievre miliaire qui, épidémique, attaque indistinctement les deux sexes.

3°. Si la diversité de couleur dans les boutons établit une différence réelle dans le caractere de la maladie.

4°. Quel traitement elle exige à raison du temps de son invasion, de ses symptômes, de la couleur des boutons & des autres circonstances où se trouve la femme en *couche.*

5°. Enfin s'il est quelques précautions à prendre même après que la maladie paroît dissipée, & pour préserver de la récidive dans une nouvelle *couche.*

Les auteurs seront les maîtres d'écrire en latin ou en françois.

Des raisons particulieres & adoptées par les fondateurs du prix, ont engagé à laisser la liberté de concourir, même aux membres de la faculté, excepté au doyen, au censeur & aux quatre commissaires de l'assemblée de la faculté, dite *prima mensis*; lesquels six docteurs seront seuls juges des ouvrages.

Il faudra envoyer les mémoires avant le 10 du mois d'octobre de cette année, passé lequel temps ils ne seront point reçus: 1°. ils seront adressés à M. le Doyen, francs de port, ou lui seront remis par une personne tierce.

2°. Les auteurs éviteront de se faire connoître; &, pour cela, ils auront soin de ne point se nom-

Digitized by Google

mer : ils écriront la devise qu'ils mettront à la tête de leur ouvrage, leurs noms & surnoms, leurs qualités, & leur adresse précise, sur une feuille séparée, attachée au mémoire, qui sera pliée & cachetée : à défaut de ces conditions, les ouvrages seront rejettés.

3°. De tous les cachets, on ne levera que ceux des deux auteurs dont les mémoires auront remporté le prix & l'*accessit* : les autres seront brûlés, à moins que la faculté n'ait une permission expresse des auteurs d'en user autrement.

4°. Pour éviter les méprises, monsieur le Doyen ne remettra le prix qu'à l'auteur même de l'ouvrage couronné, ou à quelqu'un chargé par lui d'une procuration en forme, & se fera représenter une double copie de l'ouvrage. La valeur de ce prix, qui est de trois cens livres, sera remise en especes, ou en une bourse de cent cinquante jetons d'argent, portant l'empreinte du doyen en charge.

5°. La proclamation s'en fera le jour de la séance publique qui aura lieu avant le premier novembre 1778. On rendra compte des différens mémoires qui auront été présentés, particuliérement de celui qui aura mérité le prix.

J. C. DESESSARTZ, *doyen.*

AVIS.

SA MAJESTÉ, sur le compte qui lui a été rendu par M. le directeur général des finances, d'après le rapport de la société royale de médecine, des traitemens de différentes maladies par le moyen de l'électricité, a accordé à M. *Mauduyt*, chargé d'administrer ces traitemens, une gratification annuelle, pendant 3 années, pour subvenir aux frais

Digitized by Google

qui y sont nécessaires. Cet espace de temps a paru nécessaire & suffisant pour constater d'une maniere plus suivie & plus exactement vérifiée, qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, l'efficacité de l'électricité, en faveur de laquelle, comme remede, les probabilités, qui existoîent déjà, sont confirmées & augmentées depuis six mois, par l'entiere guérison de quelques malades, & par le soulagement d'un plus grand nombre.

M. *Mauduyt* souhaiteroit traiter, plus souvent que l'occasion ne s'en est encore présentée, des paralysies récentes, parce que c'est sur tout de ces sortes de paralysies que l'électricité triomphe pleinement & constamment, suivant ce que plusieurs observateurs ont écrit à ce sujet.

M. *Mauduyt* desireroit aussi être à portée d'appliquer l'électricité à des malades affligés de tumeurs lymphatiques ou séreuses. Ces tumeurs sont ordinairement indolentes ; on y sent une fluctuation, ou au moins elles cedent mollement sous la main qui les comprime ; elles occupent le plus fréquemment les articulations. Les physiciens, qui ont appliqué l'électricité au traitement des maladies, assurent, la plupart, que ces tumeurs cedent au remede avec beaucoup de facilité.

M. *Mauduyt* avertit enfin qu'il ne peut & ne croit pas devoir répondre aux consultations qu'on lui adresse, soit de Paris, soit de la province, à moins qu'elles ne soient rédigées & signées par des médecins ou par des personnes dont le nom soit connu en physique ; autrement les réponses que M. *Mauduyt* pourroit faire sur des exposés trop

ſouvent vagues & inſuffiſans, les conſeils qu'il pourroit donner, qui ne ſeroient quelquefois pas entendus, ou ſouvent mal exécutés, exposeroient les malades à des riſques, & tourneroient à leur préjudice, au lieu de leur être utiles. Si les obſervations dont il s'occupe ſous les yeux de ſes confreres, & dont il rend compte à l'académie royale des ſciences, ſont couronnées par le ſuccès, elles ſeront publiées, & les moyens qu'il emploie ſeront décrits avec la plus grande exactitude. Mais il n'eſt ni poſſible, ni il ne ſeroit prudent d'entrer, pour les particuliers, dans de longs détails continuellement répétés, inutiles pour les perſonnes de l'art, & préjudiciables à ceux qui n'en ſont pas.

Faute à corriger pour le Journal de mai.

Page 473, en parlant de la verſion allemande, de l'eſſai ſur la rage de M. NUGENT, on lit : «*Cet ouvrage mérite une traduction françoiſe*». C'eſt une mépriſe très grande, il faut : *Cet ouvrage, imprimé en allemand, avoit déjà mérité une traduction françoiſe, qui parut ſous ce titre :*

« Eſſai ſur l'hydrophobie, &c... auquel on a
» joint une diſſertation ſur la chaux vive, &c...
» Paris, *Cavelier*, 1754, *in*-12. »

TABLE DU MOIS DE JUILLET.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de juillet 1778. A Paris, ce 24 juin 1778.

POISSONNIER DESPERRIERE.

Digitized by Google



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOÛT 1778.

EXTRAIT.

CONTREPOISONS de l'arsenic, du sublimé-corrosif, du verd-de-gris & du plomb; suivis de trois dissertations intitulées, la premiere : Recherches medico-chymiques sur différens moyens de dissoudre le mercure, &c. *La seconde :* Exposition de différens moyens d'unir le mercure au fer... *La troisieme :* Nouvelles observations sur l'æther, &c. *Par M. PIERRE-TOUSSAINT*

Digitized by Google

NAVIER, Docteur en médecine, conseiller-médecin du Roi pour les maladies épidémiques, dans la province & généralité de Champagne, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, membre de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Châlons-sur-Marne, &c... A Paris, chez la veuve Méquignon, & Didot, 1777. *avec approbation & privilege du Roi, 2 vol.* in-12. *Prix 4 liv. 10 sols.*

CET ouvrage est le fruit des veilles d'un homme sage, éclairé, consommé dans la pratique, estimé & aimé de ses concitoyens, connu avantageusement de la république des lettres. C'est en grande partie la réunion de différens mémoires présentés à l'académie royale des sciences de Paris. Cette compagnie, en leur donnant son approbation, & en les agréant pour être insérés dans ses recueils, a rendu justice aux talens de l'auteur : elle a cependant observé qu'il y avoit quelques erreurs à rectifier, plusieurs points à éclaircir. M. *N.* donne les extraits des jugemens de cette académie dans son ouvrage même, qu'on peut consulter.

MM. *Malouin*, *Macquer*, *Desessartz*, & *Bucquet*, nommés commissaires par la

faculté de médecine de Paris, pour examiner l'ouvrage de M. *Navier*, en ont rendu un compte favorable; & cette compagnie, en adoptant leur jugement, a généralement applaudi au zele de l'auteur. Cet ouvrage mérite donc, à bien des égards, une distinction honorable. Aussi nous sentons-nous infiniment de répugnance d'en publier une critique; mais le devoir nous impose cette obligation pénible.

Depuis long-temps la plûpart des écrivains semblent avoir pour but de se faire connoître, bien plus que d'instruire leurs contemporains & la postérité; ils veulent intéresser la foule des lecteurs, & esperent en rencontrer dans le nombre, qui, par leur rang & leur crédit, les conduisent rapidement à la célébrité & à la fortune. Plusieurs ouvrages nouveaux sont composés par des jeunes gens qui, dans un âge à peine mûr, se sont crus les maîtres de la matiere qu'ils traitoient. Quels fruits a dû produire leur imagination? des théories nouvelles, des systêmes qu'un nouveau concurrent s'est empressé de détruire; & celui-ci voit bientôt s'écrouler l'édifice qu'à son tour il venoit d'élever.

Pourquoi faut-il que l'ouvrage de M. *Navier* qui ne sauroit être accusé d'a-

Digitized by Google

voir écrit par de ſemblables motifs, & qui, par ſa conduite, s'eſt mis à l'abri de tout reproche; pourquoi faut-il, diſons-nous, que ſon ouvrage ne ſoit appuyé que de raiſons ſpécieuſes, & ne préſente guere que des préſomptions?

Nous diſtinguerons ce qui eſt du reſſort de la chymie, de ce qui tient à la pratique de la médecine. Nous applaudiſſons aux recherches, aux travaux, aux jugemens & expériences renfermées ſous l'idée que donne la premiere partie de notre diviſion. Mais lorſque nous examinons la partie médicale proprement dite, nous voyons à regret que les opinions de l'auteur ſont foiblement étayées, & ſes conſeils ſouvent dangereux.

D'abord M. *Navier* nous repréſente l'homme en ſociété, comme habituellement expoſé à l'uſage de poiſons éminemment dangereux, & d'autant plus perfides, qu'on y cherche moins les cauſes des maladies rebelles dont ils ſont l'origine. Leur nombre eſt immenſe; car ſous le titre *arſenic*, on trouve qu'il faut rejetter des uſages économiques l'étain qui contient toujours de l'arſenic, & qui, d'ailleurs, eſt conſtamment allié à du plomb, les vaiſſeaux de faïance, les émaux, la plûpart des couleurs, l'étamage, le bleu des lingeres, & probable-

ment les épingles dont la blancheur n'eſt dûe qu'à la fumée de l'arſenic.

L'article du cuivre fournit à M. *N.* une liſte de proſcription auſſi conſidérable. La plûpart des arts, qui ſervent au luxe de nos tables, nous offrent des vaſes de ce métal. Dans les uns il eſt à nud, dans d'autres il eſt couvert d'étamage; mais cette enveloppe eſt plus que ſuſpecte; l'argent n'eſt pas plus sûr, & ſon alliage expoſe effectivement une partie de cuivre ſous un très grand état de diviſion, à l'effet de quantité d'acides végétaux : auſſi la ſollicitude de M. *Navier* eſt-elle extrême; il la porte juſqu'aux écumoires & aux lardoires; il conſeille aux riches de faire exécuter celles-ci en or pur. Il craint enfin que les garnitures des trémies, des meſures & autres inſtrumens uſités dans les greniers à ſel, ne ſoient également autant de principes de mort.

Les funeſtes effets du plomb ſont, depuis long-temps, connus; mais quoiqu'ils ſoient différens de ceux que produiſent les ſubſtances dont M. *N.* s'eſt occupé d'abord, il trouve cependant le moyen d'y rendre applicable la méthode favorite de traitement que ſes recherches *théoriques* lui perſuadent devoir réuſſir.

Le plomb étant attaquable même par

Digitized by Google

l'eau, les tuyaux & les fontaines de ce métal doivent être proscrits; les vins & les autres liqueurs fermentées que ce métal a la propriété d'adoucir, sont bien réellement pernicieuses. M. *Navier* voudroit qu'on éloignât pareillement de nos maisons presque toute espece de peinture & de vernis, même ceux qui ont passé au feu; en un mot, cette poterie de terre, la plus commune ressource de la classe la plus mal-aisée du peuple, paroît à notre auteur une source d'empoisonnement insensible; le vernis de cette poterie est fait avec du plomb, & quoique vitrifié dans cette métamorphose, il n'a perdu ni sa solubilité, ni son énergie délétere.

Que conclure d'une énumération de dangers si effrayans, si multipliés? que, sans doute, M. *Navier* en nous présentant une réforme impossible, en exagérant ses craintes pour des dangers la plûpart imaginaires, a voulu nous engager au moins à rendre nos précautions de plus en plus exactes.

Mais jettons un coup d'œil sur le traitement tracé par M. *N.* dans un cas d'empoisonnement effectif. On y voit, à la vérité, une théorie bien suivie, des expériences & des résultats vrais en chymie. Le praticien y trouve-t-il des

Digitized by Google

lumieres ? Nous commençons par répondre avec M. *Bucquet* (1). « Je ne » connois pas de théorie qui puisse dé» cider une question qui intéresse la vie » des hommes. Il n'y a que des expé» riences faites avec soin, & multipliées » à l'infini, qui doivent servir de loi » en médecine ». Il ajoute un peu plus loin : « Je suis persuadé que la méde» cine doit être uniquement fondée sur » des faits, & que cette science ne peut » admettre aucune théorie ; car toute » théorie étant très voisine du systême, » *il seroit* fort dangereux que chaque » médecin pût en créer une à sa fan» taisie ». Nous citons ici, d'une maniere précise, M. *Bucquet*, parce qu'en qualité de commissaire de la faculté, il a rédigé le rapport de l'ouvrage de M. *N.* & parce que les sentimens énoncés dans cette citation, doivent persuader que les éloges renfermés dans le rapport, ne peuvent être que relatifs à l'ouvrage considéré comme un travail chymique.

Qu'on recherche effectivement, dans tout l'ouvrage, l'exposition suivie & méthodique du traitement, & la marche

(1) Mémoire sur la maniere dont les animaux sont affectés par différens fluides aëriformes méphitiques, &c. *De l'imprimerie royale*, 1778.

des accidens qu'auront éprouvés un ou plusieurs empoisonnés dans le cours de cette méthode, jusqu'à parfaite guérison, on n'en trouvera pas de vestige. La seule expérience *médicinale* se réduit à avoir examiné l'effet d'une goutte de solution arsenicale dans l'eau, posée sur l'extrémité de la langue : tout le reste ne tient qu'à des expériences chymiques. Ce sont des précipitations opérées dans des coupes de verre sur des solutions arsenicales, mercurielles, cuivreuses & saturnines, par différens hépars : toutes ces solutions furent adoucies par ces différentes précipitations, & de-là est née cette idée d'employer les hépars comme les seuls contre-poisons, vraiment curatifs dans le cas d'un empoisonnement métallique.

Mais un remede âcre, & stimulant au plus haut degré, tels que sont les hépars, peut-il être impunément versé dans un estomac déja déchiré, & brûlé par un poison corrosif? La quantité nécessaire pour altérer simplement, & non pas détruire l'arsenic; pour l'assimiler à l'orpiment, au lieu de lui laisser la forme arsenicale, est-elle si petite, lorsqu'on aura pris une quantité un peu considérable de ce demi-métal? M. *N.* conseille de prendre six grains d'hépar, en substance, de quart-d'heure en quart-

d'heure (1). A-t-il essayé un pareil remede? Le feu, qu'il auroit excité, eût bientôt égalé celui qu'il auroit dessein d'éteindre. Ce n'est pas tout, M. *Navier* prétend que ce remede passe des premieres voies dans les secondes, avec toutes ses propriétés chymiques, pour y suivre les loix connues des affinités : il raisonne d'après le même principe, en parlant des médicamens en général. Selon lui, des boissons acidules corrigeront, dans le sang, les parties absorbées d'un caustique alkalin, appliqué à l'extérieur : les solutions d'hépars iront pareillement chercher, dénaturer & précipiter dans les vaisseaux lactés, & dans le sang, les parties vénéneuses qui auront pu y pénétrer. Il est aisé d'enfanter une pareille théorie. Mais peut-on se permettre d'en faire la base du traitement, dans les cruelles angoisses qu'occasionnent les poisons métalliques? Nos corps sont-ils donc composés de vaisseaux insensibles & indestructibles?

Les accidens occasionnés par le plomb sont ainsi que l'observe M. *N.* très différens de ceux des autres solutions métalliques. Pouquoi donc, en proposant

(1) Page 157, tom. I.

Digitized by Google

de changer le nom de colique de Poitou, de potier, & des peintres, ſous lequel on les déſigne communément, ſubſtituer celui de colique métallique, bien plus impropre? Le ſeul nom convenable, eſt celui de colique de plomb: toute autre dénomination peut induire en erreur, & devient, dès-lors, dangereuſe. Cette colique, d'ailleurs, a des ſymptômes particuliers & ſpécifiques qui la caractériſe; & l'on s'y méprend difficilement, quand on les a obſervés pluſieurs fois. M. *N.* parle, avec éloge, de la méthode ſuivie à l'hôpital de la Charité de Paris, & reconnoît qu'il lui a dû des ſuccès, *en la modifiant toutefois ſuivant les circonſtances*. Il ſe flatte cependant qu'il y auroit de l'avantage à uſer d'abord des hépars dont il propoſe l'uſage.

Il eſt à préſumer qu'en s'exprimant ſur la méthode uſitée à l'hôpital de la Charité de Paris, comme nous venons de remarquer que M. *N.* l'a fait, ſon deſſein n'étoit pas d'en donner une idée fauſſe. Il en réſulte pourtant, ainſi que des autres articles concernant le plomb, qu'on croiroit très facilement que cette méthode ſe réduit à une ſorte de routine empirique. Nous devons en conſéquence dire que la méthode uſitée à la

Charité varie pour chaque malade, relativement à ſon âge, ſon tempérament, ſes forces & ſon métier; relativement à ce qu'il en eſſuie de douleurs, pour la premiere, ſeconde, ou toute autre repriſe; relativement aux ſymptômes qui forment actuellement le diagnoſtic de ſon état, à l'ancienneté de leur époque, & à la marche qu'ils ont tenue. D'après tous ces points différens le médecin ſe fait un plan de curation duquel, depuis long-temps, le mochlique a été rejetté, quoique les médicamens ſoient toujours actifs lors qu'aucune contre-indication ne s'y oppoſe.

Si la partie médicale de l'ouvrage dont nous rendons compte offre un ſyſtême qui nous a paru abſolument inadmiſſible, quoique défectueuſe, elle peint le cœur ſenſible d'un citoyen que les malheurs de ſes ſemblables affecte profondément, & qui, par cela ſeul, eſt digne de leur reconnoiſſance & de leur eſtime.

Nous n'oublierons point de remarquer que M. *N.* communique pluſieurs préparations *martio-mercurielles*. L'académie des ſciences a obſervé à l'auteur que la difficulté d'unir le fer au mercure avoit toujours été propoſée par les chymiſtes en conſidérant ces deux ſubſtances en

Digitized by Google

leur intégrité : il est à présumer qu'on pourra se servir avantageusement de ces préparations dans la plûpart des cas où M. *Navier* a dessein d'en tenter les effets, tels que les tumeurs scrophuleuses, & en général les congestions lymphatiques (1).

---

(1) L'ouvrage de M. *Navier* est précédé d'une lettre de M. son fils, bachelier de la faculté de médecine de Paris, à M. *Missa*, &c... Elle commence par ces mots : « Monsieur, je vous dois » plusieurs des réflexions sur les poisons & sur les » contrepoisons, que mon pere me permet de » mettre à la tête de son ouvrage ». Et finit ainsi : « Mes sentimens à cet égard ne connoissent point » de bornes. Ils n'entreront cependant jamais en » parallele avec les bontés dont vous m'honorez. » Mais ces mêmes sentimens perpétuent dans mon » ame, en se reproduisant, un genre de jouissance » bien flatteur. Ils sont, en cela, de concert avec » l'attachement respectueux & inaltérable que je » vous ai voué. Monsieur, votre très humble, &c. »

La vivacité de la reconnoissance de M. *Navier* le fils intéresse en sa faveur, & fait regretter que M. *Missa* n'ait pas saisi l'occasion de placer un nouveau bienfait. M. *N.* auroit vraiment une obligation de plus à M. *M.* s'il l'avoit dissuadé de publier une lettre dont le sujet ne vaut pas mieux que le style.

Digitized by Google

CURES

Opérées par les ſeules reſſources de la nature ; par M. BARON, médecin à Claviers, viguerie de Draguignan en Provence.

De las coſas mas ſeguras, la mas ſeguras es dudar.

JE communiquerai l'hiſtoire de la guériſon de deux maladies où la nature active, & j'oſe dire biſarre, ne m'a laiſſé que la moindre partie de la gloire du ſuccès.

Premiere obſervation.

Il y a environ un an & demi que je fus demandé à la campagne pour une fille âgée de dix ans, unique & la plus chere eſpérance d'une famille patriarchale. Cette fille étoit grande pour ſon âge, d'un tempérament très fort, & merveilleuſement précoce par le développement de ſes facultés morales ; elle étoit atteinte, depuis plus d'un mois, d'un *chorea ſancti Viti* le plus confirmé qu'il ſoit poſſible de rencontrer ; les convulſions étoient continuelles & dans tous les membres, la phyſionomie étoit altérée, la mémoire manquoit, l'eſprit étoit hébêté,

Digitized by Google

& la malade n'exprimoit le triste sentiment de sa situation & de ses répugnances, que par un rire convulsif accompagné de larmes; d'ailleurs elle étoit sans fievre, son pouls étoit réglé & fort, sa respiration libre, & son appétit bon. La constance d'un mal si singulier & si rare, le faisoit attribuer à un enchantement démonial, erreur ordinaire au peuple ignorant, crédule, & porté à supposer du surnaturel dans tout ce qui ne lui est pas familier.

Hippocrate a assigné deux causes diamétralement opposées à la convulsion (1); l'une est l'inanition & l'autre la réplétion: cette derniere paroissoit être applicable à notre malade, puisqu'elle étoit jeune, saine & robuste. L'autorité de *Sydenham* venoit à l'appui de notre opinion, & le traitement qu'il indique fut d'abord celui que nous employâmes. Un mois se passa sans que nous fussions plus avancés: les soupçons de tous les vices d'humeur possibles se présenterent à nous, vérole, écrouelle, galle, existence de vers, &c. tout fut pressenti, rien ne fut constaté; il nous restoit une vue, elle nous donnoit des grandes espérances: ces

(1) Les modernes en reconnoissent une troisieme, c'est l'irritation.

Digitized by Google

convulſions étoient-elles un effet ſympathique de l'orgaſme naturel aux filles quand leurs regles s'établiſſent, & de l'obſtacle que devoit leur oppoſer une conſtitution très robuſte? Cette fille n'avoit à la vérité que dix ans, mais quelquefois la nature ſe joue : l'idée étoit plauſible. En conſéquence j'ordonnai les bains, les fomentations, les tiſanes délayantes & inciſives; rien n'opéra. Enfin, application de véſicatoires, pilules fétides, & tous les anti-ſpaſmodiques appropriés, hormis l'électricité, tout fut employé ſuivant l'ordre & la méthode des plus grands maîtres, mais en vain. Le traitement duroit depuis trois mois. Il nous reſtoit à eſſayer de la valériane, nos mauvais ſuccès avoient abattu l'eſpoir des parens, & bien affoibli leur confiance. Nous ordonnâmes à la malade le changement d'air, & exhortâmes les bons campagnards à la patience, & à tout eſpérer d'une époque qui a la plus grande influence ſur la ſanté du ſexe. Du reſte les forces ſe ſoutenoient, & le mal n'empiroit pas. Deux mois ſe paſſerent encore ſans qu'il parût aucun changement dans ſon état, & les idées de ſortilege qui, dans l'eſprit de ces bonnes gens, expliquoient la cauſe de nos mauvais ſuccès, s'affermirent.

Il y a, dans la contrée, un prétendu magicien renommé, dont, suivant le peuple imbécille, les ressources sont d'autant plus infaillibles, qu'elles s'exercent sur des cas où les moyens naturels ont échoué. Ce magicien est demandé, il oppose maléfice à maléfice, ses tentatives sont d'abord vaines; enfin, après quinze jours d'épreuves, la malade se trouve mieux. Il part alors en prognostiquant un rétablissement absolu sous peu de jours, & l'événement justifie le présage.

Si la malade avoit conservé son intelligence, ou si l'imposteur avoit employé une manœuvre capable de faire une révolution en elle par la force des ébranlemens qu'une impression vive & inopinée peut faire sur le cerveau d'une jeune personne, on pourroit, à la rigueur, attribuer cette cure à monsieur le sorcier, & elle seroit due à une pratique naturelle, & même usitée; mais je m'en suis informé: ce misérable qui, à ce qu'on dit, est dupe de lui-même, opere publiquement, & tout consiste à faire sur l'énergumene, trois ou quatre fois par jour, quelques simagrées barroques, précédées de quelques mots, & d'un certain cérémonial qui semble indiquer qu'il dispose l'appartement où le malade se trouve, à la réception d'un esprit: ainsi il

il est clair que la cure n'est dûe qu'à l'influence du printemps qui, en donnant de l'énergie à la constitution de la malade, a accéléré la coction trop lente de l'humeur qui étoit la cause du mal, &, suivant ceux qui aimeroient à se flatter, au développement des principes jusqu'alors inertes de quelqu'un des médicamens employés.

J'ai vu depuis, plusieurs fois cette fille; j'ai vérifié son état, elle n'a eu, soit dans le temps du traitement, soit après, ni éruption, ni évacuation critique, ni accès de fievre, & les regles manquent encore: d'ailleurs point de rechûte. Je ne dois pas oublier de dire, que le sorcier a été exalté, porté aux nues, & sur tout bien payé; & qu'on n'a pas seulement remercié le médecin de ses soins. M. *de Maupertuis* eût applaudi à cette conduite, lui qui vouloit qu'on ne récompensât que les succès.

Seconde observation.

J'ai vu depuis une fille de douze ans passer par tous les degrés du marasme, arriver jusqu'au flux colliquatif qui en est le plus dangereux symptôme, & revenir, pour ainsi dire, de l'agonie, comme par un enchantement. Sa maladie étoit une fievre de suppuration entretenue par

un délabrement presque universel de la jambe droite, le pus qui en découloit étoit sanieux & fétide, le tibia étoit presque tout à nud, sa substance étoit noirâtre. Un dépôt se forme dans le genou, une commisération déplacée en retarde l'ouverture, enfin on la fait, & le pus qui en sort exhale une odeur révoltante; la plaie se ferme d'abord, & bientôt après il se manifeste un nouvel abscès à côté de l'endroit où étoit le premier; celui-ci paroissoit très profond. La malade souffroit des douleurs terribles, mais sourdes, & souvent lancinantes, tous les os étoient gonflés; on ouvre cet abscès, & la matiere qui en sort est noire, verdâtre, puante, indice infaillible de la lésion des os. Dans le même temps les autres plaies fluoient, elles étoient hideuses : cet enfant, excédé par les douleurs, invoquoit la mort à tout instant; le pansement le plus modéré & le plus méthodique, étoit pour elle une vraie torture, & un supplice pour ceux qui, par état, devoient y assister. A tous ces maux se joignoient l'insomnie, le dégoût, l'extrême maigreur, le dévoiement, une humeur si difficile & tant d'inflexibilité, qu'il n'y a pas eu moyen d'administrer, dans tout le cours du traitement, un seul remede interne; pas même une potion

calmante. Cet état a duré deux mois passés. Cependant cette fille est aujourd'hui presque guérie par les seules ressources de la nature, au grand étonnement de tous les médecins & chirurgiens qui l'ont vue, parmi lesquels j'ai le plaisir de compter M. le docteur *Verrion*, le médecin le plus justement renommé de nos contrées.

Nous devons observer que cette fille n'avoit aucun vice humoral, & que ces abscès étoient venus à la suite d'un érysipele malin qui embrassoit une grande portion du *fascia lata*; c'est un de ces cas d'étranglement que M. *Quesnay* a si bien décrit : celui-ci avoit été extrêmement négligé dans son principe. Le premier signe d'amélioration a été un changement de couleur dans l'os; elle est devenue naturelle, le périoste s'est régénéré sans exfoliation, l'appétit s'est rétabli, la fievre lente est presque dissipée, & la malade en sera quitte pour une ankylose au genou.

Ces deux cas manifestent assurément les ressources de la nature, & la confiance que le praticien doit y mettre dans des sujets jeunes & sains; mais, si je ne me trompe, il en résulte une autre vérité.

Dans l'un & l'autre cas la nature a

Digitized by Google

agi lentement, & donné le temps d'appliquer tous les remedes possibles. Si dans le premier j'avois employé la valériane, & dans le second la diéte blanche & le quinquina, le traitement eût convenu sans doute; mais les malades n'eussent pas mieux guéri : je n'eusse pas manqué cependant de faire honneur de la cure aux remedes prescrits; usurpation, comme on voit, que l'art eût fait sur la nature. De pareils cas ne sont pas rares, sans doute, mais on ne les observe point assez. Un médecin philosophe à qui le ciel eût donné le génie & le temps (supposition malheureusement chimérique) d'analyser toutes les observations étonnantes, & de tracer la ligne imperceptible qui sépare les effets de l'art de ceux de la nature, dissiperoit assurément bien du merveilleux, & rabaisseroit le crédit d'une foule de remedes peut-être trop vantés.

Il seroit injuste d'inférer de mes raisonnemens que je cherche à méconnoître l'efficacité de certains remedes auxquels la médecine doit infiniment, & à affoiblir la confiance que méritent les auteurs respectables qui les ont préconisés: ce n'est pas mon dessein. J'apprécie, autant qu'un autre, les vertus des médicamens qui fournissent bien souvent de grandes ressources, & j'accorde aux

Digitized by Google

grands médecins qui en ont introduit & ſoutenu l'uſage, toute mon admiration & toute mon eſtime : je les étudie, je les prends pour modeles. Heureux, ſi quelque ſuccès couronne mes travaux! Sans être trop crédule je proteſte contre tout pyrrhoniſme qui ne tend qu'à embrouiller les principes, & à ralentir le goût d'expérience ſi néceſſaire à l'avancement de notre art. Mon objet eſt de rendre les jeunes médecins circonſpects dans les jugemens qu'ils portent de leurs ſuccès, de révendiquer les droits de la nature ſans détracter l'art, & ſur tout d'engager les obſervateurs à ne reconnoître pour vraiment efficaces que les remedes éprouvés avec toute la ſagacité poſſible, d'autant qu'une confiance déplacée pour un prétendu ſpécifique, ſoutenu ſur tout par le mérite de la nouveauté, a le double inconvénient d'en rendre l'application trop générale, & de faire négliger des remedes quelquefois mieux indiqués.



Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur la section & la rupture du tendon d'Achille; par M. de Vildé, chirurgien-major du régiment des Carabiniers de MONSIEUR. (1)

M. le comte *de Savary*, capitaine au régiment des Carabiniers de MONSIEUR, se lavant les pieds, le 14 juin de l'année derniere 1777, dans un vase de faïance, qu'on nomme bidet, s'élança, ayant encore un pied dedans, pour prendre une serviette. La cuvette s'étant brisée sous lui, il se fit deux plaies à la partie postérieure & inférieure de la jambe gauche: l'une, triangulaire & superficielle, répondoit au talon immédiatement; elle fut peu considérable. L'autre, deux doigts au-dessus de celle-ci, coupant la jambe transversalement, avoit près de deux pouces d'un angle à l'autre, pénétrant obliquement de bas en haut, & divisoit

(1) Nous espérons que M. *de Vildé* trouvera bon que nous supprimions ses remarques en faveur du bandage de M. *Petit* pour contenir le tendon d'Achille. Ces remarques sont très bonnes sans doute; mais elles persuaderoient moins que ses observations.

Digitized by Google

le tendon d'achille en flûte, & presque entiérement ; je dis *presque*, parce qu'il s'en falloit si peu, que j'eus peine à en convaincre un chirurgien présent, qui m'opposoit l'enfoncement qui résulte de la section complette par l'éloignement ou écartement des extrémités du tendon divisé. J'observerai que M. le comte, pour appeller son laquais à son secours, se porta à la fenêtre de sa chambre sans grande difficulté ; il eut, à la vérité, la précaution de s'appuyer légérement sur sa jambe blessée.

M'étant décidé pour le bandage de M. *Petit*, je le fis exécuter en me servant de la pantouffle même du malade ; il n'y manquoit que le treuil auquel je suppléai par une boucle de fer qui partoit d'un cuir fort, cousu & bâti sur le corps de la genouillere, en patte d'oie ; deux de ses branches partoient de la portion supérieure qui répond au-dessus du genou ; celle du milieu, rapportée à ces deux-ci, s'attachoit à la portion inférieure ou branche tibiale de ladite genouillere ; dans la boucle passoit une lâniere de buffle (que je préférai au cuir à cause de sa résistance & de son inextensibilité), cousue & attachée à la pantouffle suivant sa longueur, & en passant sur le milieu du talon. A la faveur de

cette boucle je pus très aisément maintenir le pied plus ou moins étendu, en fixant son ardillon dans cette courroie, au degré convenable.

S'il m'eût été possible de me procurer le bandage imaginé par M. *Petit*, ç'eût été celui que j'aurois appliqué par préférence; mais, pressé par les circonstances, j'ai tâché d'y suppléer: je suis donc très éloigné d'avoir voulu réformer un bandage dans lequel je ne reconnois point de défaut.

Le pied fut mis dans un chausson, & ensuite dans la pantouffle: la genouillere, placée & arrêtée autour du genou, je ramenai le pied en arriere par gradation, & tins d'abord la jambe dans une médiocre flexion. Les plaies furent pansées simplement. Si c'est un langage commun, il est du moins vrai; celle du tendon avec une légere eau de *Goulard*, & un peu de baume d'*Arcæus* sur l'autre; de petites compresses longuettes furent posées sur les parties latérales du tendon, le tout soutenu par un bandage simple à 4 chefs, attaché avec des épingles. Il s'établit un peu de suppuration à la plaie triangulaire vers le troisieme jour de l'accident. Dix jours s'étant écoulés sans en avoir apperçu à celle du tendon, elle s'y annonça par un peu de chaleur & de

Digitized by Google

rougeur au bord des levres de la plaie, lesquelles devinrent semblables à une paupiere légérement enflammée; elle ne fut jamais abondante, & toujours superficielle; elle fut précédée de près par de légers soubresauts qui, dans la suite, prirent le caractere de mouvement convulsif, ou *tressaillement involontaire*. Ils eurent des retours différens, & des périodes remarquables: ils étoient, sans doute, l'effet de la nature de la lésion du tendon. Comme la suppuration est une suite des plaies faites par une cause non destinée à couper, ce fut le seul accident que nous eûmes à combattre dans tout le cours de cette cure. Le malade observa que ses soubresauts le frappoient réguliérement en entrant dans le sommeil, & qu'il en étoit saisi toutes les fois qu'il vouloit s'endormir. La douleur, qu'ils occasionnoient, partoit des régions de la plaie du tendon, & se perdoit dans le principe des muscles qui le composent, en lui laissant un sentiment approchant de celui que nous appellons frémissement, & qui nous reste par un ébranlement de l'organe de l'ouïe, à la suite de l'impression des corps sonores. Les topiques anodyns, relâchans & antispasmodiques, que je crus indiqués, furent mis en usage; l'eau-de-vie, qui y entra quelquefois, contre mon sentiment,

ne manquoit pas de produire ſon effet, & de les exciter. Je n'oubliai point à ſoutenir le mollet, aſſez volumineux de ſon naturel, par une compreſſe circulaire, maintenue par une bande légérement tendue : rien ne s'y oppoſoit. Je me décidai à changer le membre de poſition; enfin à ramener la jambe ſur la cuiſſe, peu à peu, en tendant mon bandage de maniere qu'au bout de trois jours de cette manœuvre, le pied ſe trouva vis-à-vis le genou du côté oppoſé; ſituation qui donna beaucoup de relâchement aux muſcles irrités, & la ſeule, toute gênante & forcée qu'elle étoit, & dont il eſt peu d'exemple, qui fut exempte de mouvemens convulſifs, malgré les progrès de ces treſſaillemens qui ſe répétoient par des ſecouſſes les plus violentes; ſeule poſition enfin, que M. le comte eût agréable. Je l'y maintins à-peu-près dix jours, & le malade n'eut aucun reſſentiment de ſes convulſions. J'aſſure qu'on eût pu aller au-delà de cette poſition, & qu'il s'en faut qu'on ſoit obligé d'en approcher dans les cas ordinaires de rupture ou diviſion parfaite de ce tendon.

Il eſt démontré que je ne parvins à y mettre le malade que dans cette néceſſité où tout ſemble être permis pour

vaincre ſon ennemi. Je réponds, en cela même, aux objections les plus raiſonnables qui nous ſoient oppoſées par nos adverſaires, & que nous ayons eues à combattre. M. *de Savary* guérit, dans l'eſpace d'un mois & demi, très parfaitement, & ſe trouva, en ce temps, à-peu-près dans l'état du bleſſé cité (1) par M. *Duchanoy*, docteur-régent de la faculté de Paris; c'eſt-à-dire, avec un peu d'engorgement œdémateux au bas de la jambe, lequel s'eſt diſſipé en reprenant l'exercice, & avec un peu de roideur dans les articulations du genou & du pied, accompagné d'un léger empâtement, ſur tout entre les condyles du fémur, que l'eau de chaux ſeconde, un peu animée, diſſipa bientôt.

On ne ſauroit, dit M. *Duchanoy* (2), trop multiplier les obſervations quand il s'agit d'un point auſſi intéreſſant. Quatre, ſix, dix bleſſés guériront, je le ſuppoſe, ſans bandage contentif, & le onzieme en ſera victime : pourquoi donc rejetter la méthode de M. *Petit*? Ce mé-

(1) La cicatrice eſt belle & bien unie, la conſolidation du tendon un peu apparente au toucher, & lui donne un peu plus de volume.

(2) *Journal de méd.* année 1775.

decin demande à réveiller l'attention des praticiens ſur le danger qu'il y a d'abandonner le membre à lui-même.

M. *de Savary* a donc été guéri très heureuſement par le bandage de M. *Petit*, contre & malgré l'opinion de ſes adverſaires dans cette même circonſtance où M. *Dupouy* le condamne, & le croiroit, dit-il, très préjudiciable & même pernicieux : tout en contraignant le membre, il a été le remede au ſeul accident que nous ayons eu à combattre. S'il eſt peu d'accidens plus fâcheux, il en eſt peu auſſi de réparés avec plus d'avantage ; c'eſt un tendon déchiré & coupé, en partie, par une cauſe propre à compliquer ces ſortes de plaies, & qui devoit néceſſairement être ſuivie de ſuppuration ; cauſe ſeconde des mouvemens convulſifs, ſans quoi M. *de Savary* n'eût été nullement gêné, & n'eût pas même ſenti l'application du bandage.

Cette obſervation forme une preuve de plus en faveur de la préférence que mérite la méthode de M. *Petit*. J'en communiquerai une autre qui conſtatera l'inſuffiſance & le danger de ſe livrer à une autre pratique.

Un boulanger de la Ferté dans le Maine, ſe rompit & ſe caſſa le tendon d'Achille, en faiſant un faux-pas, au commence-

ment de 1775 : le chirurgien qui fut appellé à ſon ſecours, lui appliqua ſeulement des compreſſes çà & là, & ſuivant la longueur du tendon, le tout ſoutenu d'une bande paſſée autour de la jambe & du pied, formant quelques étriers, & venant s'attacher à une jarretiere audeſſus du genou, de maniere qu'elle ramenoit un peu le pied en arriere. Il tint quelques jours ſon malade au lit, & bientôt il le vit lever ſans inquiétude, & placer ſa jambe à ſon gré. Soit que ce malheureux, abandonné à lui-même, ſe fût permis trop tôt de mouvoir ſa jambe, ſoit qu'il ait abuſé de la ſimplicité de ſon bandage & de ſa liberté, il ſe trouva réduit d'uſer très long-temps de béquille. Il n'y a pas plus d'un an qu'il eſt en état de faire deux lieues de pied, tout au plus. Ayant eu occaſion de le voir chez moi l'été dernier, il m'avoua que la foibleſſe de ſa jambe eſt telle qu'il a beſoin de s'aider d'un bâton.



Digitized by Google

OBSERVATION

SUR l'utilité de la décoction de tabac en lavement dans les hernies inguinales avec étranglement; par M. SOUVILLE, *maître-ès-arts & en chirurgie, professeur en l'art des accouchemens, & chirurgien-major de l'hôpital militaire de Calais.*

UN jeune pere minime de la communauté de cette ville, de forte & vigoureuse constitution, étoit affecté d'une hernie inguinale du côté gauche, depuis l'âge de deux ans. Ses parens avoient négligé cet accident qu'ils ne croyoient pas de grande importance, jusqu'à ce que leur fils eût atteint sa 21e ou 22e année. A cette époque on fit faire un bandage; soit qu'il fût mal construit, ou mal appliqué, la hernie reparoissoit sans cesse. Ce religieux, las de cet appareil & de son peu de succès, confia son incommodité à la nature, ou, pour mieux dire, au hasard. Il prit avec d'autant plus d'aisance ce parti toujours imprudent, qu'il avoit constamment réussi à la faire rentrer à l'aide du repos & de la situation, & qu'il craignoit, à raison de son état, de se confier à un

Digitized by Google

homme de l'art. Cette retenue, assez commune parmi les personnes en religion, qui l'a exposé aux plus vives alarmes, devroit être pour lui & ses semblables une leçon importante.

Jeudi, 21 du courant, ce religieux fut invité à dîner à une maison de campagne à trois lieues de cette ville, il s'y rendit à pied. Il s'apperçut, pendant le repas, que sa hernie s'échappoit; il ne discontinua pas de manger, & repartit de suite pour son convent. Il ressentit, en marchant, quelques douleurs à l'aîne, qu'augmenterent sensiblement les différens faux-pas qu'il fit en route. La fatigue, quelques légeres souffrances l'engagerent à se coucher & à boire quelques tasses de thé. Il s'endormit: au premier réveil, & se sentant en moiteur, il essaya de réduire sa hernie; il fit, à plusieurs reprises & sans succès, plusieurs tentatives, & se rendormit cependant, dans l'espoir que vers le matin, à l'heure de son lever, il seroit plus adroit: vain espoir. Il prit alors une dose de la poudre d'Ailhaud; ce purgatif drastique l'évacua puissamment, & ne changea en rien l'état des choses.

Le lendemain de ce purgatif, 23 du courant, la fievre & le hoquet étant survenus, je fus appellé; je mis successive-

Digitized by Google

ment en uſage tous les moyens indiqués, pendant quatre jours, ſans éprouver la moindre diminution dans les accidens. Leur perſévérance m'avoit décidé à demander l'avis de pluſieurs perſonnes de l'art, & j'allois propoſer ce deſſein à la communauté, lorſqu'il me vint en penſée d'eſſayer la décoction de tabac en lavement, dont j'avois lu la veille le bon effet dans la *Gazette ſalutaire* de Bouillon, n°. 21, à l'article de l'extrait des œuvres de M. *Percival Pott* de la ſociété royale de Londres, & chirurgien de l'hôpital de S. Barthelemi; & ce, dans deux cas en tout ſemblables à celui-ci.

Je pris en conſéquence une once de tabac haché, je le fis bouillir dans une pinte d'eau, & fis injecter au malade un lavement de cette décoction. Il lui ſurvint une légere évacuation qui fut ſuivie d'un évanouiſſement aſſez long. A cet état ſuccéda un vomiſſement d'un liquide verdâtre qui m'effraya par ſa durée: auſſi-tôt que ce phénomene ceſſa, il ſentit un mouvement étrange dans le bas-ventre, ainſi qu'à l'aîne, & 2 heures après, un léger ſommeil, au moment où j'allois lui faire injecter un ſecond lavement en tout ſemblable au précédent. J'examinai la tumeur herniaire, elle étoit diminuée de moitié; je confiai le reſte

à

à la nature, & le lendemain matin la réduction fut complette.

Le religieux, qui fait le sujet de cette observation, auroit certainement subi l'opération du bubonocéle, opération dont le succès est toujours incertain, si je n'eusse eu connoissance des œuvres de M. *Percival Pott.* J'engage les praticiens à recourir à ce moyen dans pareille circonstance, & leur souhaite le même succès.

Calais, ce 29 mai 1778.

EFFET singulier du tonnerre; par M. RAGNEAU, maître-ès-arts & en chirurgie, résidant au Leroux-Bottreau, près Nantes.

LE 24 mars dernier, environ les cinq heures du soir, il survint dans nos cantons un violent orage, accompagné de tonnerre, & d'une pluie mêlée de grêle. Une jeune fille d'environ 22 ans, qui travailloit à la vigne, courut se réfugier dans un moulin voisin, proche le bourg de Saint-Julien de Concelles, situé à trois lieues de Nantes, & à une demie du Leroux. Arrivée à ce moulin, elle s'appuie le dos contre un sac de farine, elle est à l'instant frappée de la foudre, &

expire. Ayant appris le lendemain matin ce funeste accident, je me transportai l'après-midi à la demeure de la défunte, muni des instrumens propres à faire l'ouverture du cadavre. Je pris, en passant, le sieur *Charbonnier*, chirurgien du bourg.

Nous commençâmes par l'examen de la tête, à laquelle nous ne découvrîmes qu'une très petite plaie. Mais nous trouvâmes sous les tégumens beaucoup de sang épanché, noir & coagulé. Le crâne enlevé, nous n'apperçûmes aucune lésion aux meninges ni au cerveau. Le trou du pariétal gauche nous parut augmenté du double environ de son diametre naturel. Ce trou répondoit à la plaie des tégumens; il n'y avoit à l'extérieur aucune trace de brûlure, pas la moindre aspérité; mais au-dedans l'ustion étoit très sensible (1): nous bornâmes-là nos recherches, toute la surface du corps nous ayant paru très saine.

Remarque.

Comment une aussi petite plaie qui n'intéresse point le cerveau, & dont tous les accidens ne consistent que dans un

(1) J'ai fait voir ce crâne à M. *Bisson*, professeur aux écoles de chirurgie de Nantes, & je le garde dans mon cabinet.

épanchement de sang entre les tégumens & le péricrâne, avec cette légere ustion au crâne, a-t-elle pu occasionner une mort aussi prompte, tandis que l'on a guéri des plaies de tête énormes avec fracas, déperdition de la substance même du cerveau, &c.? Témoin l'observation de M. *Limbourg* le jeune, consignée dans le Journal de médecine du mois de septembre dernier. Il est donc plus que probable que cette fille a été suffoquée par la vapeur sulphureuse de la foudre, peut-être encore par la peur qui aura tout à coup suspendu toutes les fonctions vitales. On n'a employé, après le coup, aucun moyen pour la rappeller à la vie.

Au Leroux-Bottreau, le 14 *avril* 1778.

SUITE ET FIN

Des observations sur des pyrophores sans alun; sur l'inflammation des huiles & des charbons; par M. Proust.

Les métaux font aussi détonner l'acide nitreux.

On verse quelques gouttes d'acide nitreux sur de l'orpiment fondu; la détonnation s'opere très facilement.

Le cuivre, réduit en poudre très fine,

c'eſt-à-dire, les avanturines de roſette échauffées juſqu'à ce qu'elles prennent la couleur bleue, font détonner aſſez bien l'acide nitreux; le biſmuth, l'étain, le zinc fondu, le font auſſi détonner. On obtient ces métaux réduits en chaux. La limaille d'acier, le ſafran de mars, légérement échauffés, font détonner l'acide nitreux. *Beccher* avoit connu cette détonnation.

Je fis part de toutes ces expériences à M. *Rouelle* qui m'honore de ſes conſeils, & à qui je dois la premiere idée de ces tentatives.

Je ne tardai pas à m'appercevoir qu'elles venoient à l'appui de la théorie que feu monſieur ſon frere avoit créée ſur les inflammations des huiles par l'acide nitreux. Cette théorie fut combattue par beaucoup de perſonnes, par de longs raiſonnemens, ſans fournir des expériences contradictoires à ce qu'il avoit avancé.

Feu M. *Rouelle* s'étoit convaincu que lorſqu'on verſe l'acide nitreux ſur les huiles eſſentielles, cet acide convertiſſoit une portion d'huile en charbon; qu'arrivée à ce changement, le nouveau charbon détonnoit par le contact immédiat de l'acide, & communiquoit l'inflammation à la portion d'huile très échauffée qui l'environnoit. Cet énoncé eſt rigou-

Digitized by Google

reuſement vrai ; car avec quelqu'attention dans la maniere de procéder, on devient le maître de convertir en charbon parfait toute une quantité donnée d'huile ſans l'enflammer, & de faire détonner enſuite ce charbon avec l'acide nitreux, après l'avoir dépouillé, par la calcination, du peu de ſubſtances huileuſes qui auroient échappé à cet acide. Donc, ſi l'on verſe ſur de l'huile de gaïac de l'acide nitreux, en ſuffiſante quantité pour obtenir le charbon, ſans toutefois l'enflammer, les chymiſtes qui ſe ſont occupés de ces expériences, ſavent qu'alors on eſt arrivé au terme le plus voiſin de l'inflammation, & qu'il ſuffit d'y verſer quelques gouttes d'acide pour l'obtenir auſſitôt. Mais ſi l'on enleve ce premier champignon, & qu'on verſe de nouvel acide ſur l'huile reſtante, on opere ce qui étoit arrivé précédemment, & l'inflammation n'arrive point, parce qu'il eſt de toute néceſſité que l'acide nitreux en ait reproduit un ſecond pour l'enflammer. On réitere cette manœuvre autant de fois qu'on le veut, ſans enflammer l'huile de gaïac ; on calcine tous ces charbons raſſemblés, on y verſe enſuite de l'acide nitreux qui les embraſe ſans flamme ni fumée. Mais ſi l'on remet toutes choſes dans l'état premier, & qu'on place un de

ces charbons, ainſi calcinés, dans un verre où l'on aura verſé de l'huile de gaïac bouillante, ou même de l'eſſence de térébenthine, afin qu'elles ſoient en expanſion, c'eſt-à-dire, dans l'état le plus favorable à leur inflammation; ſi l'on y verſe de l'acide nitreux, le charbon prend feu, & enflamme l'huile qui l'environne. M. *Bewly* a cité, dans ſa lettre à M. *Prieſtley*, une expérience ſemblable. « Si » l'on humecte, dit-il, un pyrophore im» parfait avec de l'eſſence de térébenthine, » & qu'on l'arroſe enſuite de quelques » gouttes d'acide nitreux, le charbon dé» tonne, & l'huile s'enflamme au même » inſtant ».

Lorſqu'on verſe de l'acide nitreux ſur une huile eſſentielle, cet acide l'épaiſſit ſenſiblement, la colore, la rôtit, & la porte à l'état de bitume; elle paſſe delà à celui de vrai charbon: c'eſt alors que l'acide nitreux l'enflamme; car cet acide ne détonne & n'enflamme jamais les corps gras qu'à l'aide de cette circonſtance, & la détonnation qu'on peut obtenir avec les corps gras, & le nitre en ſubſtance, ne differe en rien abſolument de celle que produit l'acide nitreux pris ſéparément, & verſé ſur les huiles eſſentielles. Cet acide trouvant peu de réſiſtance à déſunir les principes immédiats

Digitized by Google

de l'huile eſſentielle, & à la convertir en charbon, s'affoiblit auſſi moins vîte, & conſerve aſſez de ſa premiere énergie pour réagir inſtantanément ſur ce charbon : c'eſt pourquoi il eſt plus difficile de ſaiſir l'inſtant où il convient de l'enlever pour arrêter la détonnation ; mais ſi l'on augmente la réſiſtance que l'huile eſſentielle oppoſe aux efforts multipliés de l'acide nitreux, en y mêlant de la térébenthine ou du baume de copahu, la production du charbon eſt infiniment plus lente, & on a le temps de l'enlever avant ſa détonnation. Cette lenteur de l'acide nitreux, dans ſes effets, ne prouve-t-elle pas maintenant que la conſiſtance réſineuſe n'eſt pas la plus favorable aux inflammations, quoi qu'en diſe M. *Baumé* ; & qu'il faut bien auſſi ſe garder de comparer l'accroiſſement de conſiſtance que les acides font prendre aux huiles eſſentielles, à l'état vraiment réſineux lui-même ? Ces charbons ainſi obtenus antérieurement à l'inflammation, brûlent ſans flamme ni fumée ; diſtillés à la cornue, ils ne perdent rien de leur poids ni de leur volume : cette expérience eſt trop facile à faire pour que ceux qui pourroient en douter ne ſe procurent pas le plaiſir de s'en convaincre. Perſonne ne dira, ſans doute, qu'il eſt des réſines qui don-

Digitized by Google

nent un résidu charbonneux égal à leur poids & à leur volume. On lit néanmoins à la page 344 du *manuel de chymie* de M. *Baumé*, ce qui suit :

« Il est très certain que le champignon » en question, soit qu'il soit produit par » l'acide vitriolique ou nitreux, n'est point » du tout un charbon : le prétendu char» bon fournit, par la distillation, tous les » principes que peut fournir de l'huile ».

Quant aux effets de l'acide nitreux sur les huiles grasses, il paroît qu'il tend à produire sur elles l'action qu'il a sur les huiles essentielles ; mais la résistance trop considérable que les premieres, par leur ordre de combinaison plus parfaite, peuvent opposer au pouvoir destructif de cet acide ; suffit seule pour anéantir son activité : aussi cet acide n'arrive-t-il jamais à les approcher de l'état charbonneux. Ses plus grands efforts se réduisent tout au plus à augmenter leur consistance, & à s'affoiblir lui-même au dépend de leur eau principe. Il est certain cependant que si, par un degré de concentration plus considérable que celui qu'on lui connoît, il pouvoit créer du charbon dans son mêlange avec l'huile d'olive, & qu'après les efforts multipliés par lesquels il l'auroit produit, il pût conserver encore de sa premiere force, il les enflam-

Digitized by Google

meroit ſans le ſecours de l'acide vitriolique.

Si donc l'on diſpenſe l'acide nitreux de s'épuiſer en réaction redoublée pour produire un charbon qui coûte tant à ſes forces, & qu'on lui préſente une huile graſſe dans laquelle il trouve ce charbon tel qu'il l'auroit créé, s'il eût été concentré par l'acide vitriolique, il l'enflammera ſans peine; mais il faut avoir attention de préparer toutes choſes à l'état le plus favorable à l'effet en queſtion.

J'ai fait bouillir, dans un creuſet, de l'huile d'olive, j'y ai mêlé une certaine quantité de charbon bien calciné d'huile d'olive, produit par les acides réunis, & qui n'avoit point été embraſé; j'ai verſé enſuite ſur le mêlange de l'acide nitreux fait par le vitriol calciné; le mêlange a bouillonné, s'eſt répandu hors du creuſet; il en a ſorti du fond une quantité d'étincelles rouges qui ont enflammé l'huile en grande partie. Si mes occupations me le permettent, je varierai cette expérience de maniere à en rendre le ſuccès auſſi praticable que celui des inflammations ordinaires.

Si l'on conſidere actuellement que l'acide nitreux, pour faire du charbon avec les huiles graſſes, n'a beſoin que d'un grand degré de concentration, on verra

Digitized by Google

facilement par quel côté l'acide vitriolique, mêlé au premier, peut concourir à l'inflammation de ces huiles.

Feu M. *Rouelle* avoit obſervé que cet acide bien concentré s'échauffoit d'autant moins avec l'acide nitreux, que ce dernier étoit plus ſec ; il en avoit fort juſtement conclu que le premier ſervoit à la concentration du ſecond : ce ſentiment a paru probable à M. *Macquer* ; mais, étendant le rôle de l'acide vitriolique, il demande ſi cet acide ne déphlegme pas autant les huiles que l'acide nitreux ? Je réponds que pour peu qu'il déphlegme les huiles, ou qu'il précede ſeulement l'action de l'acide nitreux, il les met dans le cas d'éluder le pouvoir de ce dernier. Les expériences ſuivantes le démontreront ; mais il convient auparavant, de citer le ſentiment de M. Baumé, *manuel de chymie*, p. 340.

« On a prétendu que l'effet de l'acide » vitriolique eſt de déphlegmer l'acide ni» treux, & de lui donner plus de force ; » mais pour bien raiſonner ſur une opé» ration, il faut commencer par étudier les » ſubſtances qu'on y met en jeu. *Page* 342.

» Je crois être bien fondé à dire que » l'effet que produit l'acide vitriolique, » par ſon concours, eſt de changer leur » nature, & de les rapprocher de l'état

» des résines ; il sépare leurs principes mu-
» cilagineux, & s'empare de l'eau prin-
» cipe de ces huiles ; il les réduit enfin
» à la nature des huiles siccatives qui s'en-
» flamment par l'acide nitreux seul.

» J'ai mêlé de l'huile d'olives avec de l'a-
» cide vitriolique ; lorsque l'effervescence
» a été passée, j'ai lavé dans l'eau la ma-
» tiere *résiniforme* pour enlever, autant
» qu'il étoit possible, l'acide vitriolique ;
» la matiere résineuse, mêlée ensuite avec
» de l'acide nitreux fumant, s'est enflam-
» mée aussi facilement que de l'huile de
» lin pure : ainsi il est certain que ce n'est
» pas l'acide vitriolique qui déphlegme
» l'acide nitreux. Lorsqu'on verse un mê-
» lange de ces deux acides sur de l'huile
» d'olives, pour l'enflammer suivant la
» méthode ordinaire, il arrive la même
» chose, c'est-à-dire, que l'huile est con-
» vertie en matiere *résiniforme*, mais dans
» un instant, & l'inflammation suit ordi-
» nairement de très près. »

Desirant étudier la nature des substances que j'allois mettre en jeu, j'ai versé sur de l'huile d'olives déphlegmée, de l'huile de vitriol, qui pesoit une once sept gros douze grains, dans une bouteille qui tenoit une once d'eau ; après quelques légers mouvemens d'ébullition, le mêlange s'est fortement rembruni, & lorsque je l'agitai

avec une baguette de verre, il laiſſa échapper une quantité de bulles ſavonneuſes, abſolument ſemblables à celles que l'on fait avec l'eau de ſavon. Je voulus laver cette matiere prétendue *réſiniforme*, mais elle s'eſt diſſoute toute entiere dans l'eau qui en devint blanche, mouſſeuſe, & très ſavonneuſe au toucher. Cette eau, gardée quelques jours, devint filante & viſqueuſe; ſi on l'expoſe au bain-marie, elle s'éclaircit, & il ſurnage une ſubſtance blanche & épaiſſe comme de la crême: cette crême eſt un vrai ſavon acide qui ſe diſſout parfaitement dans l'eau & l'eſprit-de-vin. N'ayant pu retirer cette prétendue réſine de l'eau, pas même par les alkalis qui la rediſſolvent auſſi-tôt, je voulus l'enflammer par l'acide nitreux immédiatement après l'avoir faite, il me fut impoſſible de réuſſir. L'acide nitreux par le vitriol calciné, aidé de l'acide vitriolique, ne réuſſit pas mieux; & la matiere, de ſavon qu'elle étoit, devint ſuif après avoir eſſuyé l'action de l'acide nitreux. Si on fait ce ſavon dans une cornue bien ſéchée, & qu'après le mouvement fini on la diſtille au bain-marie, il paſſe de quatre onces de ce mêlange, environ deux gros d'acide ſulphureux très affoibli: or l'acide vitriolique s'empare d'une partie de l'eau de cette huile, s'en humecte, &

noie l'acide nitreux qu'on veut y ajouter.

Je voulus voir aussi à quel point cet état prétendu résineux, communiqué par les acides, pourroit être favorable aux inflammations; je versai de l'huile de vitriol sur de l'essence de térébenthine: la matiere bien épaissie, je versai l'acide nitreux fait par le vitriol calciné; d'abord seul, ensuite mêlé d'acide vitriolique qui ne put jamais l'enflammer. Ce mêlange me donna une résine jaune assez semblable à celle qu'on peut faire en versant de l'acide nitreux sur l'huile légere du succin.

J'essayai de laver cette matiere épaisse dans l'eau, je la fis dessécher ensuite sur le feu pour la dépouiller de toute son humidité, l'acide nitreux ne l'enflamma pas plus que la premiere. On peut conclure que l'acide vitriolique a réellement fatigué la texture de cette huile, que ses différens principes immédiats tiennent entr'eux d'une maniere très foible, & que l'acide nitreux s'humecte du principe aqueux en même temps qu'il perd son activité.

Je fis un mêlange d'huile d'olives déphlegmée, & d'acide nitreux fait par le vitriol calciné; au bout d'un quart d'heure je tentai de l'enflammer avec les acides nitreux & vitriolique: ce fut absolument sans succès, quelque moyen que j'employasse pour y parvenir.

Digitized by Google

Tel eſt le réſultat de ces expériences où je n'ai porté nul deſſein, nul intérêt d'altérer la vérité ; ſi elles ne répondent pas à celles de M. *Baumé*, il ſeroit poſſible que je n'y euſſe pas mis cette intelligence, cette exactitude d'obſervateur délicat, qu'il exigeoit de feu M. *Rouelle* en ſon *manuel de pharmacie*, pag. 260 ; en lui donnant cette marque de ſa conſidération. La mémoire de cet homme de génie ſera toujours chere aux chymiſtes. J'avoue que de mon côté je ſuis très flatté d'avoir trouvé l'occaſion, ſans l'avoir cherchée, de rendre hommage aux lumieres que ce ſavant a répandues ſur la chymie.

OBSERVATION SUR LE NATRUM.

Par le même.

LES fondemens des maiſons de la ville d'Angers ſont, la plûpart, bâtis avec des ſchyſtes ou ardoiſes qui ſervent également à leur couverture ; les caves ſont ceintrées de ces mêmes pierres enduites d'un mortier de chaux & de ſable. On trouve, dans celles qui ſont le plus ſéches, une effloreſcence que l'on peut recueillir tous les mois en aſſez grande abondance ; ce ſont des aiguilles très lon-

Digitized by Google

gues qui ressemblent, par leur figure, aux fleurs de benjoin. Le peuple & les gens non instruits l'appellent *salpêtre*. J'ai examiné ce sel par les moyens ordinaires; c'est un alkali minéral très pur, donnant du sel de Glauber avec l'acide vitriolique, du sel marin avec l'acide de ce sel, &c. En 1774 j'eus l'honneur d'en envoyer à M. *Rouelle* pour l'examiner. Je n'ai point rencontré ce sel effleuri immédiatement sur les schystes découverts de leur enduit par accident ou vétusté. Il y a des caves qui, de temps immémorial, fournissent ce sel abondamment; & l'enduit sur lequel on le retire n'a souvent pas plus de deux lignes d'épaisseur. Tout ce que l'on sait, c'est que la chaux qui paroît avoir servi de tout temps pour construire la ville d'Angers, a été faite avec des marbres que l'on tire des environs.

J'ai pareillement trouvé ce sel effleuri sur une pierre de moilon de notre maison de la Salpêtriere, que je recueille à mesure qu'il se reproduit. Cette efflorescence n'occupe pas un espace de plus de trois pouces d'étendue sur cette pierre; elle lui fournit, sans doute, le principe terreux, pendant que l'air & la lumiere font le reste. Ce dernier principe, d'après les effets surprenans qu'il produit sur les corps organisés, peut être, par

Digitized by Google

beaucoup de raiſons, rangé au nombre des élémens qui entrent dans la compoſition de tous les corps.

SUITE ET FIN

De l'obſervation ſur une phthiſie pulmonaire; par M. D'ASSY D'ARPAJEAN.

Van Swieten a vu un homme plus que ſeptuagénaire, qui, avec bon appétit, rempliſſant toutes ſes fonctions, vaquant à ſes affaires, rendoit tous les matins avec la plus grande facilité, depuis trente ans, pluſieurs onces d'un pus blanc bien digéré. Des confreres dignes de foi, qui, depuis long-temps, connoiſſoient le malade, atteſterent le fait à ce médecin qui, pendant quatre ans que vécut encore le ſujet, eut occaſion de le vérifier lui-même. Quelquefois on voit des malades qui touſſent, crachent ſouvent, rendent des crachats jaunâtres, purulens, ſans tomber dans l'état du dépériſſement phthiſique; ils ont de l'embonpoint, de la fraîcheur, ne ſe plaignent d'aucun mal; on les croiroit volontiers ſans affection morbifique: cependant ils ſont atteints de phthiſie pulmonaire. Ces malades, dit M. *Barbeyrac*, ont le poumon ulcéré; mais l'ulcere eſt muni & entouré

de

de matieres calleuſes, excepté du côté des bronches, où eſt apparemment quelque petite ouverture par où une partie du pus s'écoule, & eſt enſuite rendu avec d'autres matieres par les crachats. S'il n'y avoit point de dureté autour de l'ulcere, ou du moins quelqu'autre choſe qui empêchât le commerce du pus avec le ſang, ces gens tomberoient néceſſairement dans une fievre lente & dans la phthiſie, parce que le ſang ſe gâteroit inſenſiblement tous les jours en s'imprégnant des parties impures que l'ulcere lui fourniroit : ce qui n'arrivant pas, l'ulcere eſt apparemment dans le poumon de la maniere que je viens de le dire, & il eſt là comme une eſpece de cautere que la nature y a formé pour l'évacuation de ces ordures par la voie des crachats (1). De-là vient que ces perſonnes, à cette incommodité près, jouiſſent d'une aſſez bonne ſanté, mangent bien, reſpirent, dorment de même, deviennent enfin aſſez vieilles pour faire juger que leur indiſpoſition n'a pas de beaucoup avancé leurs jours.

---

(1) *Quod evenit ubi ulcus pulmonum haud latè ſerpens, fontanellæ inſtar ſentinam præbet, quâ humores è noxiis virulentiſque materiebus expurgatur.* LIEUTAUD.

Digitized by Google

Mais quelle reſſemblance entre tous ces états & celui de notre malade ? Il ne laiſſe aucun doute ſur ſa nature, ſur ſon ſiége. Quelles conſéquences peut-il permettre à M. *G.* ? On a vu auſſi des malades rendre abondamment des crachats fétides, & cependant vaquer ſans gêne à leurs affaires, & vivre long-temps. *Van Swieten* a vu un jeune homme qui, en touſſant, rendoit des crachats d'une fétidité ſi pénétrante, qu'il ne put en ſupporter l'impreſſion. Cependant cette fétidité eſt un mauvais ſigne ; & ſi *Benedictus*, avec quelques autres, ne la regarde pas comme le préſage d'une mort certaine, d'un autre côté *Van Swieten* objecte à *Aretée* que, dans l'expérience des crachats au feu & dans l'eau, on recherche moins l'exiſtence de la phthiſie, que le plus ou le moins de tendance à la mort : quoi donc ! un pus de cette nature, ſi dangereux pour ceux qui entourent le malade, pourroit-il être indifférent pour celui qui le fournit ? En effet, le jeune homme dont on vient de parler, infecta ſa ſœur & ſa ſervante qui lui donnoient leurs ſoins. (*Talibus phthiſicis conſueſcere tutum minimè videtur, &c.* VAN SWIETEN). Combien la reſpiration de tels malades eſt à craindre ! En expirant, une phthiſique imprime un

baiser d'affection sur le menton de son mari, toute la partie atteinte de ses levres ou de son souffle perd, pour toujours, son poil & reste nue : la barbe continua de croître tout autour. *ibidem.*

Parce que le même phénomene arrive aux enfans, aux jeunes gens affligés de catarrhes convulsifs, M. *G.* se refuseroit-il à admettre la disposition à vomir, jointe à la toux séche, comme le diagnostic propre de la toux phthisique? Mais, avec tous les auteurs, *Morton* la regarde comme le signe pathognomonique de cette affection. Pour une distinction exacte de la toux phthisique & catarrhale, nous avons, selon cet auteur, des guides certains, consacrés par l'expérience, dans l'âge du malade, dans la durée des symptômes, dans la férocité de la toux, &c.

Qui le croiroit? M. *G.* a fini par assurer à notre malade que, si elle eût été affectée de phthisie pulmonaire, nul remede n'auroit pu la sauver de la mort, parce que cette maladie est incurable: 1°. L'opinion désolante de l'incurabilité de la phthisie confirmée, est presque générale, & une triste expérience ne la favorise que trop; elle peut cependant être guérie, & il y a des exemples heureux de phthisiques revenus à la plus belle

santé. (*Non est omninò incurabilis (phthisis)*, RIVERIUS...... *Difficillimæ est curationis*, ETTMULLER... *Presque incurable*, dit M. LIEUTAUD.... Selon *Morton*, elle n'est incurable que parce que consultés trop tard, ou que n'en prenant pas, dans ses différens degrés, une idée assez juste, les médecins ne peuvent l'attaquer par une méthode convenable & appropriée. *Rulandus* guérit autrefois une phthisique âgée de plus de 34 ans, & dont l'état sembloit repousser tout espoir : (*Spiritus pessimè olebat : ad pectus olebat anhelosa & desperata, &c. Pulmone sputa emittebat putida, omni putrilagine affecta & fœtidissima, &c.* MART. RULANDUS, *curat. 78, cent. 3*). Les pilules de cynoglosse, un loock pectoral, une décoction de choux rouges, avec le sucre rosat, furent les seuls remedes avec lesquels fut guéri un phthisique de 25 ans, exténué, consumé par une fievre continue & des insomnies, qui perdoit ses cheveux, rendoit des crachats purulo-sanguinolens, avoit sur son corps des pustules rouges, desquelles s'écouloient, sous la pression des doigts, des ichorosités très âcres. *Vid.* BARBETTE.

Ainsi, toujours difficile à guérir, la phthisie accidentelle n'est cependant pas incurable : l'héréditaire n'est pas non plus

ſans eſpoir (1); c'eſt un avertiſſement conſolant de tous les obſervateurs. *Van*

(1) Par une diatheſe particuliere dans les humeurs, par une diſpoſition ſecrette dans les organes que dans la ſuite développe un concours déterminé de loix phyſiques, on tranſmet, dit-on, la phthiſie de pere en fils, comme on tranſmet le caractere; de maniere qu'on croit à l'exiſtence des familles de phthiſiques, comme on croit à celles de goutteux, de boſſus, &c. Pourquoi donc, dans les familles infectées, les médecins ne ſont-ils pas conſultés ſur le ſort des enfans? Ils préviendroient, ſans doute, les orages qui grondent ſur ces têtes innocentes. *Boerhaave*, par un régime & des préſervatifs appropriés, ſauva ainſi le ſeul héritier d'une illuſtre famille marquée du ſceau de cette funeſte maladie. Un homme robuſte & bien portant, dit *Van Swieten*, épouſa une demoiſelle née d'une famille infectée; ainſi que ſes freres & ſœurs, elle meurt phthiſique avant 30 ans: le pere, qui a vécu au-delà de 80 ans, reſte ſeul bien portant au milieu de quatre enfans atteints comme leur mere. Effrayé du ſort des trois premiers, le 4e s'abandonne aux ſaignées qui le ſauvent de l'hémoptyſie; il paſſe 36 ans: malgré des avis ſages, il abuſe de ſon préſervatif. Une trop grande perte de ſang le conduit à l'hydropiſie, & il meurt à 40 ans. De ſa femme qui vit encore, âgée de plus de 70 ans, il eut pluſieurs enfans dont quelques-uns périrent par des maladies attachées à l'enfance; une des filles mourut après 30 ans dans les douleurs d'un pénible accouchement; deux autres reſpirent encore; aucun d'eux n'a été ſujet à la maladie des poumons; ils ont été eux-mêmes peres d'autres enfans robuſtes déjà avancés en âge, & bien portans. On peut donc remédier à la

Digitized by Google

Swieten nous le donne d'après ſon expérience, & celle de ſon maître: (*Sic ſpes eſt hereditariam illam labem deleri poſſe.* VAN SWIETEN).

Preſſé par les faits, entraîné par l'évidence, M. *G.* avouera, peut-être, que notre malade a été réellement phthiſique; mais que, nullement guérie, elle vit, comme bien d'autres, avec un ulcere au poumon. Produite par des cauſes d'un genre particulier, la phthiſie devient quelquefois chronique; alors elle permet de longs prolongemens à la vie: il y en a beaucoup d'exemples. *Avicenne & Matthieu de Gradi* parlent de deux femmes phthiſiques dont l'une vécut dans cet état pendant 23 ans, & l'autre plus de 28 ans, quoique tous les jours expoſée, dans des travaux pénibles, à un feu très violent des fourneaux; d'autres perſonnes, crachant habituellement du pus, ont vécu dans le même état juſqu'à 20 & même 40 ans. *Alors*, dit M. LIEUTAUD, *l'ulcere borné du poumon eſt une eſpece d'égout qu'il ſeroit funeſte de deſſé-*

---

phthiſie appellée *héréditaire*; & quoique la confirmée ſoit contagieuſe, la premiere, dans l'un ou l'autre des époux, ne leur eſt pas nuiſible, & ne ſe communique pas à celui des deux qui n'en eſt pas atteint.

cher. (Vide ſuprà) *Citra periculum haud exſiccentur prædicta pulmonum ulcera*, LIEUTAUD). On dit guérie toute maladie dont il n'exiſte plus de traces, dont tous les ſymptômes ont diſpuru, à laquelle a ſuccédé le retour d'une brillante ſanté que par ſes impreſſions elle avoit détruite. Notre malade ne rend plus de pus par aucune voie; elle eſt très graſſe, très fraîche, mange, dort bien; en un mot, jouit du libre & conſtant exercice de toutes ſes fonctions.... Malgré cet état, je ne prétends pas qu'elle doive être dans une ſécurité à devoir négliger les précautions: peut-être ne jouit-elle que d'un calme perfide & trompeur. Quand une fois on a été phthiſique, dit *Morton*, la plus petite cauſe ramene le premier déſordre, ſi l'on n'obſerve le plus grand régime; les poumons reſtent plus ſuſceptibles de nouvelles impreſſions, & on peut, après la guériſon la plus parfaite, ſoupçonner des tuberculés cachés qu'un rien peut enflammer & faire ſuppurer: (*Quod ſi curationem pulmonis ulcus interdum recipiat, callum relinquit qui temporis progreſſu levi occaſione refricatur.* PERDULCIS). Je l'ai vue (la pulmonie), dit M. *Heriart*, parvenue au troiſieme degré, puiſqu'après des ſueurs nocturnes habituelles, la diarrhée colliquative &

les apththes s'étoient mises de la partie : qui croiroit qu'elle ait pu s'éclipser à cette époque avec tous les symptômes, laisser engraisser le malade, lui permettre de prendre des forces & la couleur la plus saine, pour revenir ensuite avec son appareil destructeur ? (*Gazette de santé*, n°. 2, *janvier* 1778).

C'est, peut-être, sur le danger d'une rechûte funeste, & non sur les suites bienfaisantes du cautere qu'elle porte, que, pour la déterminer à continuer les précautions qu'elle néglige un peu, M. *G.* auroit dû chercher à effrayer Mlle L***.

RÉPONSE

De M. FILLEAU, maître en chirurgie, à des questions insérées dans la gazette salutaire (1).

MES observations insérées dans le cahier de mars dernier, & qui ont rapport à celles de M. *Bouteille*, sur la vertu anti-spasmodique du quinquina, ont été critiquées avec un peu trop de légéreté,

(1) Sur de nouvelles instances de M. *Filleau* nous n'avons pas cru, sans injustice, pouvoir lui refuser de publier sa réclamation.

Digitized by Google

ce me semble, dans la *gazette salutaire*, n°. 13.

En effet, n'ayant détaillé que quelques-unes des circonstances qui ont accompagné les maladies des deux sujets de mes observations, parce que j'ai cru le récit des autres inutile à mon objet, comment a-t-on pu juger si je me suis bien ou mal conduit dans la cure de ces maladies, & conséquemment si l'usage du fébrifuge a été *inconsidéré* ou *déplacé*?

Je n'ignorois pas, lors du traitement de ces maladies, que la fievre-quarte a été plusieurs fois le terme de l'épilepsie; mais mon critique ne doit pas ignorer non plus, qu'il est des cas qui rendent l'usage du fébrifuge d'autant plus pressant, que les malades sont menacés de périr, & périroient en effet, si l'on n'y avoit pas promptement recours, « au » risque de ce qu'il pourra en arriver » dit M. *Lieutaud*, dont la prudence à tous égards, & singuliérement dans l'administration du quinquina, rend l'autorité irréfragable (1).

Etant donc bien convaincu que l'état de ces malades exigeoit absolument l'usage du fébrifuge, sans égard pour les

(1) *Précis de médecine-pratique*; 3e édition, chez *Vincent*, 1769, tom. I. pag. 102.

Digitized by Google

complications d'épilepſie & de tremblement univerſel, je n'ai point héſité à le leur faire prendre dans un véhicule convenable, même à forte doſe : auſſi ai-je eu la ſatisfaction de les voir guérir ſans aucune ſuite fâcheuſe. Ainſi, l'uſage de cette écorce, au lieu d'apporter un obſtacle à la parfaite guériſon de l'épilepſie de l'un, & du tremblement univerſel de l'autre, en étranglant la fievre intermittente, ou plutôt en fixant l'humeur fébrile, a au contraire été ſuivi chez le premier, d'un éloignement conſidérable de l'accès ſuivant ; & chez le ſecond, d'une diminution notable de ſon tremblement : effets très oppoſés à ceux qu'il devoit produire ſuivant mon critique, & ſi analogues aux obſervations de M. *Bouteille* ſur la vertu anti-ſpaſmodique du quinquina, inſérées dans le *Journal de médec.* du mois de janvier dernier, qu'on ne conçoit pas ſur quel fondement on a pu penſer qu'ils n'y étoient pas relatifs.



OBSERVATIONS (1)

Sur plusieurs fractures du crâne, & particuliérement sur l'espece d'enfonçure appellée, par les Grecs, thlasis *ou* phlasis; *par M.* Campardon, *chirurgien-major des eaux minérales de Bagneres de Luchon, inspecteur desdites eaux, associé de l'académie royale des sciences de Toulouse.*

Parmi les auteurs qui ont traité des fractures du crâne, plusieurs ont semblé révoquer en doute la possibilité de l'enfonçure des os de la tête, appellée, par les Grecs, *thlasis* ou *phlasis*. Néanmoins la plûpart de ceux qui ont écrit sur cette matiere, admettent la réalité de cette espece de blessure, où l'os se trouve enfoncé sans aucune solution de continuité, à la maniere des dépressions bossuées qu'on voit arriver sur des vases d'étain, ou de quelque autre matiere malléable, par l'application violente de quelque corps

(1) Ces observations ont été gratifiées d'une médaille d'or à la séance publique de l'académie royale de chirurgie de Paris, le jeudi d'après *quasimodo* de 1762.

Digitized by Google

dur qui les a choqués. Ils ne croient pas que cette enfonçure puiſſe avoir lieu dans les adultes dont les os du crâne ont atteint une parfaite oſſification : ce n'eſt que dans les enfans dont les os n'ont pas encore acquis leur entiere dureté, & qui conſervent un peu de molleſſe, qu'ils jugent cette enfonçure poſſible ; & c'eſt à la force de leur élaſticité qu'ils attribuent le rétabliſſement de leur niveau. Ces principes, aſſez généralement adoptés, ſont cependant appuyés ſur un petit nombre d'exemples. Parmi les obſervateurs que j'ai parcourus, je n'en ai trouvé que deux cités par *Fabrice de Hilden* ; de maniere que l'opinion commune ſur cette eſpece d'enfonçure paroît plus fondée ſur une diviſion ſcholaſtique, & ſur la tradition vague des auteurs, que ſur des obſervations bien préciſes. Celles que j'ai eu occaſion de faire, ſur ce ſujet, m'ont paru d'autant plus intéreſſantes, qu'en multipliant les exemples rares de ces faits, elles confirment évidemment la théorie & la réalité de cette enfonçure.

Premiere obſervation.

Le 27 octobre 1751, le fils de M. *de Pomarede d'Aujan*, âgé de 6 à 7 ans, tomba d'un chêne de la hauteur de 7 à 8 pieds. Il donna de la tête contre une ra-

cine de cet arbre, qui lui fit une contusion vers la région supérieure & moyenne du pariétal droit. Il perdit connoissance sur-le-champ; il saigna du nez, & vomit subitement : il fut transporté de suite dans la maison de M. son pere. Il ne tarda point à revenir à lui; on vint me chercher dans le moment, quoiqu'éloigné de deux lieues de sa résidence : je m'y rendis sans différer. Je trouvai l'enfant avec la fievre, de la rougeur au visage, & beaucoup de disposition à l'assoupissement. Après avoir examiné sa blessure, je préludai par une saignée; je remarquai une contusion d'environ trois pouces de diametre. L'enflure n'étant pas considérable, elle me permit de distinguer, dans son centre, un enfoncement au crâne de l'étendue d'un denier. Le pere du jeune blessé, qui l'aimoit comme son fils unique, étoit aux eaux de Bagneres, à une bonne journée de distance; je l'envoyai chercher en diligence, afin d'avoir son approbation pour toutes les opérations nécessaires. En attendant son arrivée, je me contentai de panser la blessure avec la boule de mars fondue dans l'eau-de-vie; je réitérai la saignée sur le soir. La fievre, la plénitude dans le pouls, la rougeur du visage, & un léger assoupissement persistant le lendemain, je

fis une très-légere ſaignée du bras, & enſuite une du pied. Ces ſymptômes perſévérant encore le troiſieme jour, j'inſiſtai ſur l'uſage des ſaignées : elles furent répétées avec tant de ſuccès, que le ſoir de ce même jour, à l'arrivée de M. *de Pomarede*, la fievre, & tous les accidens étoient très modérés. Ils furent totalement diſſipés le cinquieme jour. Cependant la contuſion de la tête guériſſoit auſſi par l'uſage de l'eau de boule; à meſure que le gonflement diminuoit, l'enfonçure du crâne devenoit plus inſenſible, de maniere que depuis le 4ᵉ jour, juſqu'au 12ᵉ, elle ſe rétablit parfaitement au niveau des environs. Un ſuccès ſi prompt & ſi heureux diſpenſa de recourir non-ſeulement au trépan que je craignois devoir être néceſſaire, mais encore à l'inciſion des tégumens que j'aurois faite ſur-le-champ, ſi M. de *Pomarede* avoit été auprès de monſieur ſon fils dans le temps de ſon accident.

Seconde obſervation.

Une fille, âgée d'environ 5 ans, demeurant auprès de madame la marquiſe *de Valence*, courant avec violence, fit une chûte le 6 mai 1758. Elle choqua vivement ſon front contre le ſeuil de la porte (du château du Maſsès), lequel eſt

Digitized by Google

de pierre. Elle fut étourdie par le coup qui lui fit une contusion ; mais comme il ne paroissoit aucune plaie aux tégumens, on regarda la blessure comme très légere ; on y appliqua une compresse trempée dans l'eau vulnéraire ; on lui fit boire un peu de cette liqueur, & on la fit monter de suite dans le carrosse, pour aller promener avec madame *de Valence*. A peine y fut-elle entrée, qu'elle vomit un peu ; ce qui donna des alarmes sur les suites de sa blessure. Je fus appellé pour l'examiner ; j'arrivai sur le soir : je trouvai la petite levée, exempte de fievre, mais un peu étonnée & morne. J'observai une contusion avec échymose à la partie latérale du front, près de l'éminence qui répond à la cavité du sinus sourcilier du côté de la tempe. Quoiqu'il n'y eut pas de plaie, j'y distinguai parfaitement, à travers les tégumens, un enfoncement égal & uni, qui auroit pu loger le bout du doigt index. J'insistai sur l'usage de l'eau vulnéraire, dans laquelle on avoit dissout de la boule d'acier ; j'établis la nécessité de lui faire garder un régime de vie, & je la saignai le soir même. Elle dormit assez bien la nuit suivante ; mais on observa qu'elle soupiroit & se plaignoit, par intervalles, durant le sommeil. Il ne se montra, dans la suite,

Digitized by Google

ni fievre, ni aucun autre accident fâcheux. Par les ſeuls panſemens avec l'eau vulnéraire & la boule de mars, la contuſion & l'échymoſe ſe diſſiperent dans l'eſpace de 8 à 9 jours. L'enfonçure du coronal ſe releva inſenſiblement, & regagna le niveau de ſa ſurface naturelle.

Il n'eſt pas difficile d'appercevoir les raiſons de la différence des ſymptômes de ces deux bleſſures. Dans la premiere, le jeune ſujet étoit tombé de la hauteur de 7 à 8 pieds; ſa tête avoit été rudement choquée contre la racine de l'arbre; ces deux circonſtances avoient aggravé la commotion du cerveau; la boſſe, que le crâne faiſoit intérieurement, devoit néceſſairement comprimer les méninges, & le cerveau lui-même. Le bleſſé, quoique bien jeune, étoit d'un tempérament vif & ſanguin; de-là devoient réſulter ſucceſſivement la perte de connoiſſance dans l'inſtant du coup, le ſaignement du nez, le vomiſſement, la rougeur du viſage, la fievre & ſes redoublemens irréguliers, l'aſſoupiſſement, &c. Les ſaignées répétées ont diſſipé ces déſordres généraux, tandis que le crâne enfoncé s'eſt relevé non-ſeulement par l'élaſticité de ſa ſubſtance, mais encore par les battemens réitérés de la duremere.

Dans

Dans le ſecond cas la petite fille, qui en étoit l'objet, n'étoit tombée que de ſa hauteur; le choc, à la vérité, avoit été bien violent, puiſqu'il avoit pu faire une enfonçure à l'os coronal; mais la commotion étoit moindre que dans le cas précédent, & peut-être que le cerveau & ſes méninges n'avoient point ſouffert de commotion, car la ſituation de l'enfonçure en queſtion m'a fait douter qu'elle intéreſsât la table interne de cet os; j'ai ſoupçonné qu'elle ne portoit que ſur la partie latérale externe du ſinus frontal. On ne ſera pas ſurpris de mes incertitudes à cet égard, lorſqu'on voudra ſe rappeller que ces cavités du coronal ont plus ou moins d'étendue dans les différens ſujets. La petite ne perdit pas connoiſſance dans l'inſtant du coup; elle ne vomit qu'après qu'elle eut éprouvé quelques ſecouſſes du train du carroſſe; l'on peut même plus raiſonnablement attribuer ſon vomiſſement aux cahots de cette voiture, qu'à la bleſſure même. La légéreté des ſymptômes, & la promptitude de la guériſon ſemblent confirmer ces conjectures.

M. *Dallas*, ancien chirurgien-major de l'hôpital de Taraſcon en Provence, à qui j'ai communiqué les obſervations précédentes, m'a dit avoir vu trois ou quatre

Digitized by Google

fois des contusions considérables à la tête, au milieu desquelles il avoit distingué un enfoncement à l'os, dont l'étendue étoit telle qu'il y plaçoit le bout du doigt : elles étoient la suite d'une chûte, ou de quelque coup violent qu'avoient reçu de jeunes sujets de l'âge de 4 à 5 ans. Les remedes spiritueux furent ceux dont il se servit avec succès. Il en bassinoit la partie affectée, & il y trempoit des compresses fort épaisses, qu'il appliquoit dessus, soutenues d'un bandage convenable. Ce pansement étoit répété plusieurs fois le jour; les saignées étoient pratiquées & réitérées selon les circonstances, & la gravité des accidens. A mesure que la résolution s'opéroit, l'enfonçure disparoissoit insensiblement, & la portion de l'os qui avoit cédé à la violence du choc & de la percussion, reprenoit son niveau : la guérison a toujours été assez prompte & heureuse. Sans doute que la commotion & l'ébranlement avoient été légers, à cause du peu de résistance des parties frappées. La compression des méninges & du cerveau étant produite par un corps uni, élastique & d'une petite étendue, n'a produit aucun effet considérable sur ces visceres.

Il paroît évident, par toutes ces observations, que les os des jeunes sujets con-

Digitized by Google

ſervant aſſez long-temps un certain degré de flexibilité & d'élaſticité, ils peuvent, par leur vertu de reſſort, ſe relever, ſe redreſſer, & ſe remettre dans leur état naturel, lorſqu'ils en ont été tirés par quelque cauſe que ce ſoit (1).

Toutes les enfonçures du crâne (même dans les enfans) ne ſe relevent pas avec le même ſuccès. Il eſt viſible que, ſi elles ſont aſſez conſidérables pour occaſionner un épanchement, ou une compreſſion

---

(1) Les os longs des jeunes ſujets gardent auſſi, juſqu'à un certain âge, une ſoupleſſe qui leur permet, dans certains cas, de ſe plier ſans ſe caſſer. Le même M. *Dallas* a fait cette obſervation ſur deux ou trois ſujets âgés d'environ cinq à ſix ans, qui étoient tombés à terre ſur l'avant-bras; au premier aſpect de la partie qui paroiſſoit fort courbée, il penſoit qu'il y avoit fracture; mais en l'examinant plus attentivement, & en palpant, pour en reconnoître l'eſpece & le ſiége, il ne trouvoit qu'une légere boſſe ou courbure des deux os de l'avant-bras, ſans inégalité ni craquement. Voici le moyen qu'il employoit dans ces cas : ſes deux mains appliquées aſſez près l'une de l'autre, il faiſoit enſorte de redreſſer les os, & de les remettre dans leur rectitude naturelle; après quoi il y appliquoit des compreſſes trempées dans l'eau-de-vie, deux longuettes fort épaiſſes, & une bande aſſez longue pour aſſujettir tout l'appareil. Par ces moyens ſoutenus de l'écharpe, & par l'inaction de l'avant-bras, les parties ſe fortifioient, & les malades guériſſoient ſans crainte de récidive, les os devenant durs avec l'âge.

Digitized by Google

grave ſur le cerveau, elles exigent abſolument l'application du trépan. Vouloir s'en diſpenſer dans ces cas, ce ſeroit expoſer les bleſſés aux plus ſiniſtres événemens; car, ſuppoſé que la mort ne fût pas la ſuite de cette imprudente omiſſion, on devroit au moins craindre le ſort miſérable d'un de ces deux enfans qui ſont le ſujet de deux obſervations rapportées par *Hildanus* (1). Cet auteur dit qu'un enfant âgé de dix ans, étant tombé ſur l'occipital, ſe fit une grande enfonçure à cet os. Comme il n'y ſurvint d'abord aucun accident fâcheux, ſes parens négligerent de faire traiter cette plaie. Peu à peu cet enfant perdit la mémoire & le jugement, quoiqu'avant ſa chûte il eût beaucoup d'eſprit: il ne put plus s'appliquer aux études; il ſe trouva même hors d'état d'apprendre aucun métier; enfin il devint entiérement ſtupide à l'âge de 36 ans.

Le ſecond enfant, âgé de trois ans, étoit tombé ſur le front où il s'étoit fait une enfonçure dans laquelle on pouvoit introduire le petit doigt. Pour tout remede on mit ſur la plaie une compreſſe trempée

---

(1) *Obſerv* 12, *cent*. 3. Voyez la *Chirurgie complette*, par M. LECLERC, au chapitre du parallele des maladies des os, avec celles dés chairs.

Digitized by Google

dans l'esprit-de-vin, qu'on renouvelloit tous les jours : l'enfant guérit sans qu'il lui restât aucune incommodité.

Mais ce n'est pas seulement dans les enfonçures du crâne, sans fracture, qu'on voit les os se relever par la force de leur élasticité, & les blessés guérir sans le secours du trépan (1). On trouve aussi dans la chirurgie complette de M. *de la Motte* (2), deux cures remarquables de fractures au crâne, avec enfonçure sur la dure-mere, opérées sans trépan. Ces blessures, à la vérité, n'étoient pas accompagnées d'accidens bien menaçans ; mais le célebre chirurgien, qui nous en a transmis l'histoire, croyoit cependant trouver des indications suffisantes dans les fractures même, pour établir la nécessité du trépan ; & il ne s'en dispensa qu'à cause de la résistance invincible des blessés auxquels, très-heureusement, cette obstina-

(1) On lit dans les mémoires de l'académie royale de chirurgie, deux observations communiquées par M. *Duprey*, chirurgien à Evreux, & par M. *Avellan*, chirurgien à Gignac, sur deux fractures du crâne avec enfoncement sur la dure-mere, avec des symptômes qui paroissoient réclamer l'application du trépan, & qui néanmoins guérirent sans le secours de cette opération, les os s'étant relevés d'eux-mêmes.

(2) *Obs.* 144 & 145.

tion ne fut pas funeste : car dans l'un & dans l'autre de ces cas, les os enfoncés se releverent d'eux-mêmes, & les blessés furent parfaitement guéris après un terme assez court. L'absence de tous les symptômes, qui annoncent le danger des fractures, rend moins surprenantes les guérisons que nous venons de citer. Il est, sans doute, plus étonnant de voir guérir sans trépan des fractures du crâne avec enfonçure & dépression sur la dure-mere, accompagnées de symptômes graves & alarmans, qui sembloient exiger cette opération. Tel est le succès de la cure dont la pratique m'a fourni l'occasion, & dont le détail est contenu dans l'observation suivante.

Troisieme observation.

Le 22 septembre 1756, une fille de M. *Cazaubon* de Béziers, âgée de 7 à 8 ans, reçut un coup de pied de cheval, un peu au-dessus & au devant de la tempe droite. Elle fut terrassée par le coup ; on la transporta sans connoissance chez son pere. Le chirurgien ordinaire, appellé pour la panser, ne porta son attention qu'à la plaie qui étoit longue de plus d'un pouce, & qui, commençant au milieu du sourcil, se continuoit vers la région su-

Digitized by Google

périeure & latérale droite du front. Sans ſe mettre en peine de ſonder la plaie pour s'aſſurer ſi l'os étoit fracturé ou non, il y fit quelques points de ſuture entrecoupée, afin d'en accélérer la réunion. Cependant la malade ayant la fievre, le viſage rouge, une diſpoſition à l'aſſoupiſſement & au délire, on la ſaigna pluſieurs fois au bras & au pied. Comme ces ſymptômes, bien loin de ſe calmer, augmentoient, on me pria d'aller voir cette petite fille le 24 du même mois, deux jours après ſon accident. Je remarquai une contuſion & un gonflement notables ſur tous les alentours de la plaie; ce qui me fit ſoupçonner quelque fracture. Je coupai les fils de la ſuture, je dilatai la plaie ſelon ſa direction, je trouvai le péricrâne ſéparé de l'os coronal, de l'étendue de deux travers de doigt en longueur, & de plus d'un en largeur; je diſtinguai parfaitement une fracture qui s'étendoit depuis le milieu du rebord ſourcilier de l'orbite juſque vers le haut de la tempe de la longueur d'un pouce & demi. La direction de cette fracture n'étoit pas exactement droite; elle formoit une portion d'un léger croiſſant qui imitoit l'arrondiſſement de la corne du pied du cheval; le bord inférieur de la fra-

cture, lequel étoit un peu convexe, se trouvoit enfoncé de l'épaisseur d'environ deux lignes, tandis que le supérieur, qui étoit un peu concave, demeuroit en place. Je tentai inutilement d'engager le bout d'une spatule, où d'un élévatoire entre les piéces fracturées, pour tâcher de relever celle qui étoit enfoncée; ce qui me détermina à dilater la séparation du péricrâne, dans la vue de préparer une place suffisante pour le trépan que je croyois indispensable. Je ne fis cependant aucune incision cruciale, afin de prévenir la difformité qui auroit pu en résulter. Je me contentai d'alonger les angles de la plaie, & de découvrir le coronal de son péricrâne, dans tous les environs de la fracture, autant qu'il me fut possible. Je pansai la plaie avec un tamponnage de charpie brute. En attendant l'arrivée du pere & de la mere de la petite, qui étoient absens depuis plusieurs jours, & dont nous voulions avoir le consentement pour l'opération du trépan; on insista sur les saignées, & sur tous les autres moyens dont on se sert en pareil cas. Malgré ces secours, la fievre persistoit avec violence; elle étoit accompagnée de redoublemens alarmans, d'assoupissement & de délire. Ces symptômes dé-

terminerent M. *Cazaubon*, qui arriva le 25, d'appeller le lendemain en conſultation M. *Dallas*, docteur en médecine de Maſſeoube, & M. *Dallas*, ancien chirurgien-major de l'hôpital de Taraſcon, très expérimenté dans la chirurgie, avec le chirurgien ordinaire, & moi. Nous fûmes tous d'accord ſur la néceſſité du trépan. L'appareil en étoit prêt; mais les parens de la jeune bleſſée ne voulurent jamais y conſentir. Ils aimerent mieux courir tous les riſques de ſon état critique, que de l'expoſer à une opération que le préjugé leur faiſoit regarder comme plus dangereuſe que les maux même dont elle eſt ordinairement le remede unique & triomphant. Ne pouvant vaincre leur obſtination, il fallut ſe retrancher ſur les ſaignées: elles furent réitérées tant au bras qu'au pied, & ſoutenues par un régime ſévere, par des boiſſons adouciſſantes & délayantes, & par des lavemens anodyns. On panſa la plaie avec de la charpie ſéche ſur les os découverts, & avec un digeſtif ordinaire ſur les bords des tégumens ſéparés. La ſuppuration s'établit, la fievre ſe modéra, les redoublemens diſparurent avec le délire & l'aſſoupiſſement, dans l'eſpace d'environ quinze jours, à compter du jour

de l'accident. Après ces heureux changemens, il ſurvint néanmoins une mortification aux tégumens détachés du crâne; ils tomberent en gangrène & en eſcare. La premiere table des os fracturés ſe ſépara par exfoliation, longtemps après la diſparition de la fievre. La ſeconde table ſe releva; elle pouſſa des grains charnus qui, ſe joignant à ceux qui naiſſoient des chairs voiſines, formerent une cicatrice qui ne fut parfaite que vers la fin de décembre. Elle eſt même enfoncée & difforme, à cauſe de la déperdition de ſubſtance cauſée par les exfoliations du crâne, & la chûte des eſcares des tégumens. La petite eſt d'ailleurs bien guérie, & ſon eſprit ne ſe reſſent nullement de cette bleſſure.

La ſuite au Journal prochain.

Digitized by Google

ASSEMBLÉE *de la faculté de médecine de Paris, du* 15 *juin* 1778.

M. *Cosnier* a lu un mémoire sur le baume & la préparation des peaux de chien, de feu sieur *Robert*. Un particulier, qui ne veut pas être nommé, a acheté ces secrets des héritiers du sieur *Robert*. Il les a confiés à M. *Cosnier* pour qu'il les déposât dans les archives de la faculté, & qu'elle les rendît publics après les avoir fait éprouver.

Il a lu l'histoire de la maladie du particulier qui a donné les remedes, & qui, s'en étant bien trouvé, a la générosité d'en faire présent au public.

M. *Leys* a lu un mémoire sur la grippe de 1775.

M. *Sigault* a lu le procès-verbal qui a été fait par les médecins & chirurgiens de Brest, en présence de M. *Poissonnier*, qui constate que la femme *Berrou*, de Saint-Paul-de-Léon en Bretagne, a subi l'opération de la symphyse des os pubis.

M. *Desessartz* a lu un mémoire sur la petite-vérole qui régna en 1772.

EXTRAIT *du* prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenu le premier juillet 1778.*

Il y a eu dans le mois de juin beaucoup de rougeoles, parmi les enfans. Elles ont toutes ou presque toutes été accompagnées d'une fievre très vive & très ardente. La peau étoit seche, la langue aride & brûlante. Les boissons légérement diaphorétiques, avec les acides, en ont été le remede. Un grand nombre d'enfans ont eu beaucoup de boutons par-tout le corps & sur tout au visage.

M. *Sollier* a lu une partie de ses observations sur les effets du verd-de-gris qu'il a administré, à des malades affligés de cancer, à l'hôpital Saint-Louis.

M. *Sallin* a lu l'analyse chymique d'une liqueur, qu'il a été chargé de faire con-

Digitized by Google

jointement avec M. *le Clerc*, par le magiſtrat. Il a lu auſſi une obſervation ſur l'utilité que l'on peut retirer de la correſpondance nerveuſe dans les maladies.

M. *Deſeſſartz* a continué la lecture de ſes obſervations ſur la complication de la petite-vérole avec le millet.



Digitized by Google

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

JUIN 1778.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	A 2h. du soir.	A 9h. du soir.	Barometre. Au matin	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	9 7/8	18	13 1/4	27 11 1/2	28 0 1/8	28 0 7/8
2	10 1/2	15	12	28 1	28 1	28 0
3	10	13 1/4	11 1/4	27 11	27 11	27 10 1/4
4	8 3/4	14 1/2	8	27 9 1/4	27 9 1/8	27 9 1/2
5	5 3/4	14 1/4	11 1/2	27 11	27 11 1/8	27 10 7/8
6	9	17	11 1/2	27 9 3/4	27 8 1/8	27 7 3/4
7	11	15 1/8	11 3/8	27 7 3/8	27 8 3/4	27 9 1/2
8	10	15 1/2	10 3/8	27 10	27 11	28 0
9	9	14 1/2	11 1/8	28 0 1/2	28 1 1/4	28 1 1/2
10	8 3/4	16 1/4	12 3/4	28 1 3/8	28 1 1/2	28 1 3/8
11	10 1/2	17	14 3/4	28 1	28 1	28 1
12	11	19	16 1/8	28 1	28 1	28 1
13	11 3/4	21 1/4	15 1/4	28 0 3/4	28 1	28 2
14	9 7/8	20 1/4	15	28 2 1/8	28 2 1/8	28 1 7/8
15	10 1/2	14 3/4	10	28 1 1/2	28 1	28 0 3/4
16	6 1/4	13 1/2	9 1/2	28 0 1/2	28 0 3/4	28 0 3/4
17	8 1/4	15 1/2	11 1/2	28 0 3/4	28 0 1/2	28 0 1/2
18	9 3/4	15 3/8	13	28 0	27 11 3/4	27 11 7/8
19	8 3/4	18	13	28 0	28 0 1/8	28 0 5/8
20	12	18	14 3/8	28 0 5/8	28 1	28 1
21	10 1/2	17 3/4	13 1/4	28 1 3/8	28 1 7/8	28 1 3/4
22	9 1/4	19 3/4	15 1/8	28 1 3/8	28 1 1/4	28 1 1/4
23	10 7/4	20 5/8	17 1/4	28 1 1/4	28 0 7/8	28 0
24	14 1/8	23	16 3/4	27 11 1/2	27 10 7/8	27 10 1/4
25	15	19 1/4	14	27 10 1/8	27 11 1/2	28 0 1/4
26	11 1/2	20	16 1/4	28 1	28 1	28 0 3/4
27	13 1/2	21 1/4	17 1/4	28 0	27 11 1/4	27 10 1/8
28	13 1/4	20 1/4	14	27 10 1/2	27 10 7/8	27 10 1/2
29	12 1/4	16	14 1/2	27 10 1/4	27 10	27 10
30	11	18	15 1/2	27 10	27 11	27 11 3/4

Digitized by Google

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	N. beau, ch.	O. beau, froid.	N-O. n. v. fr.
2	N. nuages. v.	O. nuages.	N-O. *idem.*
3	O. c. pl. gr. v. f.	S-O. nuages.	N. nuages.
4	S-O. nuag. pl.	S. beau, v. fr.	O. beau, fr.
5	O. beau, v. fr.	O. beau.	O. beau.
6	S-E. beau.	S. couv. pluie.	N-O. cou. pl.
7	S. & S-E. c. pl.	O. nuages.	S-O. nuages.
8	S-O. c. pl. *t. éle.*	E. *idem.* pluie.	N. beau, fr.
9	N-O. nuages.	S-O. couv. pl.	O. couv. pl.
10	N-O. *idem.*	N. & O. nuag.	N-E. & O. be.
11	N-E. beau, ch	S. beau, chaud	E. beau, ch.
12	E. *idem.*	E. *idem.*	E. *idem.*
13	N-E. *idem.*	N. *idem.*	N. *idem.*
14	N. *idem.*	N. *idem.*	N-E. c v. fr.
15	N. beau, fr.	N. beau.	N. be. v. fr.
16	N. nu. pl. *éleƈt.*	N. nu. pl. *éleƈt.*	N *idem.*
17	N. beau, fr.	N. beau.	N. beau.
18	N. couv. pl.	S-O couv. pl.	N-O. & S-O. n.
19	N. nuages, br.	N-O. & O. nuages, pl. *ton. éle.*	N-E. *idem.*
20	N. nuages.	N. nuages.	N-E. beau.
21	N-E. beau.	N. beau, ch.	N-E. *idem.*
22	N-E. *id.* ch.	N. *idem.*	N. *idem.*
23	N-E. *idem.*	E. *idem.*	E. *idem.* ch.
24	E. *idem.*	S-E. nu. très ch. pl. *tonn. éleƈt.*	N. couvert, *éclairs.*
25	N. couv. *tonn. au loin.*	O. beau, vent frais.	N-O. beau, vent frais.
26	N-O. beau.	N-O. beau, ch.	N-E. be. ch.
27	N-E. *id.* ch.	S. nua. *ton. éle.*	S-E. nua. *écl. de chaleur.*
28	O. beau.	S-O. nuag. pl.	O. nuages.
29	O. nuages.	S-E. n. pl. *to. ele.*	O. *idem.*
30	O. *idem.*	N-O. nuages.	S-O. beau.

Digitized by Google

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	23 deg.	le 24
Moindre degré de chaleur	5 $\frac{3}{4}$	le 5
Chaleur moyenne	13, 9 deg.	
	pou. lig.	
Plus grande élévation du Mercure	28 2 $\frac{1}{4}$	le 14
Moindre élévat. du Mercure	27 7 $\frac{1}{2}$	le 7
Elévation moyenne	27 p. 11. 9 l.	

Nombre de jours de Beau	14
de Couvert	2
de Nuages ...	14
de Vent	8
de Tonnerre ...	7
de Brouillard ...	2
de Pluie	13
Quantité de Pluie	17 $\frac{1}{2}$ lignes.
D'Evaporation	68
Différence	50 $\frac{1}{2}$
Le vent a soufflé du N.	9 fois.
N.-E.	4
N.-O.	4
S.	2
S.-E.	2
S.-O.	12
E.	2
O.	5

Température : Variable, froide & humide d'abord, chaude & féche enfuite ; favorable aux bleds, à la vigne & à la récolte des foins.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce premier juillet 1778.

MALADIES : Aucune. Treize perfonnes qui avoient mangé d'un ragoût confervé dans une cafferole de cuivre, ont toutes été attaquées en même temps de coliques violentes, contre lefquelles on a employé chez les unes l'émétique, & chez les autres le lait feulement. Cet accident n'a point eu de fuite.

OBSERVA-

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de juin 1778, par M. BOUCHER, médecin.

Le temps est resté constamment à un état de température moyenne jusqu'au 23 de ce mois, la liqueur du thermometre ne s'étant pas porté plus haut qu'au terme de 18 degrés du 23 au 30, elle ne s'est pas élevée au-dessus de celui de 21 degrés.

Quoiqu'il ait tonné à diverses reprises, il n'y a eu ni grosse pluie, ni grêle, ni coup de vent violent, comme cela arrive ordinairement ici vers le solstice d'été. Les vents de nord & d'ouest ont procuré une sécheresse constante tout le mois. Cependant les productions de la campagne étoient de la plus grande beauté.

Le mercure, dans le barometre, a presque toujours été observé dans le voisinage du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes, est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé	7 fois du nord.	5 fois du sud.
	3 fois du nord vers l'est.	6 fois du sud vers l'ouest.
	5 fois de l'est.	7 fois de l'ouest.
	3 fois du sud vers l'est.	5 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.	4 jours de tonnerre.
2 jours de petite grêle.	3 jours d'éclairs.

Digitized by Google

Les hygrometres ont marqué une légere humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de juin 1778.

IL y a eu peu de malades ce mois. La fievre tierce & la double tierce ont encore été les maladies dominantes : l'une & l'autre étoit opiniâtre ; & de plus sujette à récidive en ceux à qui la fievre avoit été fixée par le quinquina. Les accès portoient principalement à la tête. Cette circonstance, jointe à l'état inflammatoire du sang, obligeoit souvent à recourir à la saignée du pied, après en avoir pratiqué une ou deux au bras.

Les vents du nord-est & nord-ouest ont causé des crachemens de sang & quelques points de côté.

On vit à la fin du mois quelques personnes du bas peuple attaquées d'une fievre très maligne. Un homme de cinquante & quelques années fut apporté mourant dans un de nos hôpitaux de charité ; il n'étoit malade que depuis deux jours ; il mourut dans l'espace de vingt-quatre heures. Tout son corps étoit parsemé de petites taches de pourpre foncé, qu'on auroit prises au premier aspect pour des taches de puces. Le lit de ce malade fut remplacé le lendemain par un autre homme à peu près du même âge, & attaqué de la même fievre. La teinture fébrifuge d'*Huxham*, donnée de deux en deux heures, à une dose convenable, dans un mélange de vin & d'eau, entremêlée de lait de poule fait avec du vin blanc, ne put empêcher que le sujet ne mourût deux fois vingt-quatre heures après son arrivée. Nous n'apprenons point néanmoins que cette maladie fasse du progrès.

Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Médecine ou traité des maladies tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés dans leurs différentes positions de paix & de guerre, par ordre du gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de Cailleau, *rue S. Séverin, vis-à-vis de l'église, 1778.* in-8°.

Il paroît quatre volumes *in*-8°. de cet ouvrage, nous attendons les suivans pour en rendre compte.

Le parfait boulanger, ou traité complet sur la fabrication & le commerce du pain; par M. PARMENTIER, *pensionnaire de l'Hôtel royal des Invalides, membre du college de pharmacie de Paris, de l'académie des sciences de Rouen, & de celle de Lyon, démonstrateur d'histoire naturelle. A Paris, de l'imprimerie royale*, 1778, *chez* Monory, *libraire, rue & vis-à-vis l'ancienne comédie françoise.* in-8°.

Dans le Journal de mars 1777, *pag.* 195, en donnant l'extrait du mémoire qui a remporté le prix au jugement de l'académie de Dijon, *indiquer les végétaux qui pourroient suppléer en temps de disette*, &c. nous avons eu occasion de parler des productions de M. *Parmentier*, & particuliérement de ses recherches qui sont relatives à l'ou-

vrage que nous annonçons. Comme il eſt le fruit d'une expérience conſommée, il ne peut être que ſupérieurement fait, & conſéquemment de la plus grande utilité, puiſqu'il traite des moyens de perfectionner notre principal aliment.

Obſervations ſur différens moyens propres à combattre les fievres putrides & malignes, & à préſerver de leur contagion; par M. J. B. D. M. A Amſterdam, & ſe trouve à Paris chez Méquignon *l'aîné, libraire, rue des Cordeliers*, 1778, in-8°.

Le fond de cet ouvrage eſt un abrégé du traité des fievres du D. *Lettſom*. M. *Banau* rapporte des obſervations de fievres putrides & malignes, guéries en renouvellant l'air que les malades reſpirent, en les expoſant fréquemment à l'impreſſion de l'air froid, en leur donnant de fortes doſes de quinquina, & en leur faiſant boire du vin abondamment. On trouve dans cet ouvrage des notes dont la plûpart étoient indiſpenſables pour empêcher les amateurs de nouveautés de faire un abus dangereux des moyens propoſés.

Examen des faits relatifs à l'opération de la ſymphyſe, pratiquée à Arras, par M. RETZ, *docteur en médecine, & M.* LOUIS LESCARDÉ, *maître en chirurgie, ou réponſe faite par nous médecins & chirurgiens de cette ville, au détail de cette opération publiée dans*

les affiches de Picardie, &c. n°. 19, *pag.* 74 & 75.

Cet examen eſt une critique amere & injuſte. M. *Retz* la réfute avec des raiſons victorieuſes, dans un écrit qui a pour titre, *Obſervations intéreſſantes en faveur de la ſection de la ſymphyſe du pubis*; ouvrage dont le but eſt de répondre à un mémoire des médecins & chirurgiens d'Arras, intitulé, *Examen des faits relatifs à cette opération* &c. qui a été diſtribué le 23 mai dernier; & de ſervir de ſuite aux recherches hiſtoriques & pratiques, ſur la même matiere, de M. *Alphonſe le Roi*, docteur en médecine, de la faculté de Paris, par M. *Retz*, docteur en médecine & médecin à Arras, aggrégé au college des médecins de la faculté de Douay &c. : *quos audacia non ſuperbit, ratio tuetur*; 1778 *in-8o*, de 66 pag. Nous ſommes fâchés de trouver au commencement & à la fin de cette brochure des vers latins & françois également mauvais.

Tandis que les adverſaires de M. *Retz* ſe ſont occupés de donner au public un écrit dans lequel ils s'énoncent d'une maniere généralement peu favorable à la ſection de la ſymphyſe, M. *Siebold*, profeſſeur de médecine & d'accouchement à Wurtzbourg, a fait le 4 février dernier cette opération, dans des circonſtances qui en ont fait regarder la réuſſite comme un prodige. Ce ſavant ayant rendu publics les détails & le ſuccès, M. *Lader*, docteur en médecine de la faculté de Goettingen, a fait imprimer dans cette ville un traité fort applaudi, dont voici le titre : *Synchondroſeως oſſium pubis ſectionem in partu difficili inſtituendam expendit* Juſt. Chriſt. Lader, *doctor & profeſſor ordinarius*. M. *Lader* a démontré dans cet écrit l'utilité de la *ſection ſigaultienne* (c'eſt le nom qu'on donne en Allemagne à la ſection

de la symphyse), & a rendu un juste tribut de louanges au médecin de Paris qui en est l'inventeur, & à M. *Siebold* qui en a fait l'expérience en Allemagne.

D'un autre côté M. *Leppentin* vient de publier à Hambourg une petite brochure en allemand, sous le titre d'*Observations touchant l'écartement artificiel de la symphyse dans un accouchement difficile.* Il y apprécie cette opération d'une maniere convenable; mais il y conteste à M. *Sigault* la gloire de l'avoir imaginée, & il l'attribue au docteur *Camper*, en quoi il se trompe. Nous rendrons compte de ces écrits, dès que nous les aurons reçus.

Dissertation sur cette question : Quelles sont les causes principales de la mort d'un aussi grand nombre d'enfans, & quels sont les préservatifs les plus efficaces & les plus simples pour leur conserver la vie? *Par M. JACQUES BALLEXSERD, citoyen de Genève, couronnée par l'académie royale des sciences de Mantoue, en 1772.*

Extrà naturam error undique & damnum.

A Genève, chez Isaac Bardin, *libraire*, 1775, *& se trouve chez* Mérigot junior, *quai des Augustins.*

Le mérite de cette dissertation est généralement reconnu.

Dangers du maillot & du lait de femme; moyen d'y remédier; avis aux meres. Par M. LASCAZES DE COMPAGNE,

médecin de l'Isle d'Alby, docteur du Ludovicée de Montpellier. A Paris, chez Laporte, *libraire, rue des Noyers,* 1778, in-12. *Prix 36 sols broché.*

Pour apprécier cet ouvrage il faut se rappeller que : *libri volunt legi eo sensu quo sunt scripti.* L'auteur peint la nature telle qu'elle est ; il entre dans des détails intéressans, & capables de faire impression.

Eloge historique de M. THÉOPHILE DE BORDEU ; *par M.* ROUSSEL, *docteur en médecine de l'université de Montpellier. A Paris, chez* Ruault, *libraire, rue de la Harpe ; &* Méquignon, *libraire, rue des Cordeliers,* 1778, in-8°. *de 57 pages.*

M. *Roussel*, en s'acquittant d'un devoir que l'amitié & la reconnoissance lui ont imposé, donne également bonne opinion des qualités de son cœur & de ses talens. Cet éloge est sagement écrit, & on y trouve une notice judicieuse des ouvrages de M. *de Bordeu.* Nous en exceptons seulement celle qui regarde la doctrine du pouls, en convenant toutefois que le sujet étoit difficile à traiter par un panégyriste.

PRIX

PROGRAMME de l'académie royale des belles-lettres, sciences & arts de Bordeaux, du 19 mars 1778.

L'ACADÉMIE, par son programme du 13 Janvier 1772, avoit fixé au commencement de cette année, la distribution du prix extraordi-

Digitized by Google

naire, qu'un citoyen, auſſi généreux que ſenſible, avoit conſigné entre ſes mains, pour le mémoire qui indiqueroit *les meilleurs moyens de préſerver les negres qu'on tranſporte de l'Afrique dans les colonies, des maladies fréquentes & ſi ſouvent funeſtes qu'ils éprouvent dans ce trajet.*

Elle n'a reçu qu'un petit nombre de pieces ſur ce ſujet; & dans ce nombre, très peu lui ont paru mériter ſon attention. Elle a ſeulement diſtingué un mémoire imprimé, portant cette épigraphe: *le principal devoir de l'homme en ſociété eſt d'être humain, de l'être pour tous les états, pour tous les âges, & pour tout ce qui n'eſt point étranger à l'homme*; & une diſſertation manuſcrite, portant cette deviſe: *natura gaudet conſuetis, ægrè fert inſolita quæque.* Boerrh. *Inſt. med.* Mais ces deux ouvrages mêmes ne lui ayant point paru avoir ſuffiſamment rempli les différens objets qu'elle avoit tracés aux auteurs, relativement à la queſtion, & lui ayant laiſſé trop à deſirer, pour pouvoir la déterminer à leur décerner la couronne, elle n'a adjugé le prix à aucun.

Le citoyen zélé, qui avoit offert ce prix, toujours animé du bien public, a deſiré que la même ſomme de *douze cents livres* qu'il y avoit deſtinée, ſervît encore de prix, à quelqu'autre queſtion, également utile pour l'humanité.

L'académie a cru ne pouvoir mieux entrer dans ſes vues qu'en demandant pour ſujet de ce nouveau prix: *le moyen de prévenir dans l'uſage ordinaire d'allaiter les enfans-trouvés, les dangers qui en réſultent, ſoit pour ces enfans, ſoit pour leurs nourrices, & par une ſuite néceſſaire, pour la population en général*; *ou bien, que l'on indique la méthode la meilleure, & en même temps la plus économique, de ſuppléer au lait de femme pour la nourriture des enfans.*

En propoſant le dernier membre de cette que-

Digitized by Google

ſtion, l'académie n'ignore point que des médecins célebres s'en ſont occupés en divers temps; que de zélés adminiſtrateurs en ont fait l'objet de leur ſollicitude (1); que des citoyens reſpectables en ont fait celui de leurs recherches; qu'un magiſtrat dont les vues patriotiques rendront à jamais la mémoire chere à l'humanité, avoit, à ſes dépens, fait, à ce ſujet, l'entrepriſe la plus digne d'un grand cœur (2). Elle n'ignore pas que, même chez des nations étrangeres, le premier des devoirs maternels eſt ſacrifié à l'uſage d'élever les enfans ſans nourrices (3).

Cette compagnie ſait que des auteurs, prétendant que tout lait, en général, étant ſujet à s'aigrir facilement, pouvoit ainſi donner des tranchées & la diarrhée aux enfans, & être regardé comme la cauſe de tous les maux auxquels ils ſont ſujets, ont voulu l'exclure abſolument de leur nourriture, & lui ſubſtituer des bouillies, faites ou avec la fleur de farine, ou avec du pain, dans de l'eau ou la petite biere (4) .... que d'autres, proſcrivant ſeulement le lait de femme comme plus ſuſceptible de s'altérer par les cauſes phyſiques & morales, & regardant celui des animaux comme moins ſujet à cette altération, ont voulu qu'on ſubſtituât ce lait à celui des nourrices (5).

---

(1) En 1680, les adminiſtrateurs de l'hôpital des enfans-trouvés de Paris. En 1775, les adminiſtrateurs de celui d'Aix en Provence.

(2) M. *de Chamouſſet*, maître des comptes, mort le 27 avril 1773.

(3) En Angleterre, dans la Baviere, &c.

(4) Van-Helmont: *Infantis nutritio ad vitam longam*. . . .

(5) Brouzet, *Eſſai ſur l'éducation médicinale des enfans*. Vandermonde, *Eſſai ſur la maniere de perfectionner l'eſpece humaine*.

Digitized by Google

Mais elle sait que, contre le système des premiers, on a objecté que les bouillies, de quelqu'espece qu'elles soient, formoient un aliment trop indigeste pour les enfans nouveau-nés, auxquels il faut un chyle, pour ainsi dire, tout formé, qui séjourne peu dans leur estomac; & que cette nourriture, du moins jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge d'environ huit mois, n'étoit propre qu'à leur donner le carreau, ou des coliques convulsives des plus violentes (6).

Elle sait que contre l'opinion des seconds, on a relevé que les animaux n'étoient pas moins sujets à des passions vives, également propres à altérer leur lait; qu'on nuisoit à la qualité de cet aliment, si on gardoit les meres dans les étables; & que si on les laissoit paître dans les prairies, elles s'y nourrissoient souvent d'herbes dangereuses, telles que les tithymales, &c. qui changeoient le goût de leur lait, d'une maniere sensible, & pouvoient le rendre funeste: que d'ailleurs, en faisant chauffer ou cuire ce lait pour en faire de la bouillie, on lui faisoit perdre ses principes les plus subtils & les plus balsamiques, inconvénient inévitable, toutes les fois que le lait ne passe pas immédiatement de l'animal qui le fournit, dans la bouche de l'enfant qui le reçoit (7).

L'académie a donc vu des doutes subsister sur cette matiere, des inconvénients de toutes parts, & l'incertitude sur le meilleur moyen d'élever les enfans sans nourrices, errer toujours autour de leur berceau. Elle a vu les gens de l'art demander & attendre encore la réponse de l'expérience (8); & elle a cru devoir exciter un

---

(6 & 7) M. Lorry, *Traité des alimens*. M. Desessartz, *Traité de l'éduc. corporelle des enfans en bas-âge*.

(8) Consultation de la faculté de médecine de Paris, en 1680. *Voyez* le *Journal des Savans*, ann. 1680; & le *Journal de médecine*, ann. 1775, tom. XLIV, pag. 307.

Digitized by Google

nouveau zele sur cet objet, & inviter à de nouveaux efforts, qui puissent enfin assurer pour les enfans-trouvés, une nourriture exempte de tout danger, dans le cas où il ne seroit pas possible d'éviter tous ceux qu'on a plus particuliérement aujourd'hui à redouter du seul aliment que la nature sembloit avoir préparé pour ces êtres infortunés.

M. *Dupré de S. Maur*, intendant de Bordeaux, instruit du dessein de cette compagnie, & frappé de l'importance de la question qu'elle vouloit proposer, a desiré de concourir aussi à la juste récompense qui seroit dûe à l'auteur qui la résoudroit avec succès; & il a fait en conséquence remettre à l'académie une somme de *huit cents livres*, pour être ajoutées aux *douze cents* qui devoient former le prix; ensorte que ce prix sera de *deux mille livres*.

L'académie en fera la distribution le 15 Août 1781 : mais elle desire que les auteurs qui voudront concourir, lui fassent parvenir leurs ouvrages, dès le mois de Janvier de la même année : elle les prévient aussi qu'elle n'accueillera aucun des moyens qu'ils pourront avoir à proposer, pour satisfaire à sa demande, qu'autant qu'ils seront établis sur l'expérience, & que les succès en seront bien & dûement certifiés.

Au reste, quoiqu'elle ait circonscrit dans de certaines bornes, le sujet auquel elle a consacré ce prix, elle verroit avec plaisir les auteurs étendre aussi leurs recherches, & proposer leurs vues sur le meilleur régime à faire observer aux enfans-trouvés, au sortir du premier âge, & sur la maniere de les conduire & de les élever, la plus propre à les conserver à l'état. En présentant de nouvelles idées sur ces objets en particulier, ou en perfectionnant celles qui peuvent être connues, ils acquerroient d'autant plus de droits à la reconnoissance publique, que l'académie n'a pas cru devoir leur imposer cette obligation.

Digitized by Google

Les ouvrages pourront être écrits, ou en françois ou en latin ; on n'en recevra point dans d'autres langues ; & les auteurs sont priés de ne point se faire connoître ; ils mettront seulement leur nom avec leurs qualités, dans un billet cacheté, joint à leur ouvrage.

Les paquets pourront être envoyés à M. l'Intendant, qui les fera remettre à l'académie, ou adressés francs de port à M. *Delamontaigne, conseiller au parlement, & secretaire perpétuel de l'académie.*

PRIX *proposé par la société royale d'agriculture de Soissons, &c.*

La société royale d'agriculture propose pour sujet de deux prix : 1°. *d'indiquer les moyens de secourir les pauvres valides dans la ville de Soissons, & de les y occuper utilement*; *avec les procédés qu'il faudroit suivre pour que les secours fussent administrés avec le plus d'ordre, d'économie & d'équité qu'il sera possible.*

La ville de Soissons est située dans un riche vallon sur l'Aisne. Cette riviere, navigable depuis Réthel-Mazarin, dans les grandes eaux, se rend dans la mer au Havre, après s'être jettée dans l'Oise, près de Compiegne, & dans la Seine à Conflans. Cette position paroît favorable pour des manufactures; l s laines y sont belles, & les eaux excellentes pour la teinture. On a cependant essayé plusieurs fois d'établir des filatures en laine, des manufactures de blondes, la culture des vers à soie. Ces diverses tentatives n'ont pas réussi, vraisemblablement parce qu'elles ont été mal faites. On demanderoit donc un bon plan, où l'on indiquât la maniere de diriger ces établissemens, ou d'autres semblables, également utiles aux pauvres valides.

Digitized by Google

2°. *Quelles ſont les connoiſſances néceſſaires à un propriétaire qui fait valoir ſon bien, pour vivre à la campagne d'une maniere utile pour lui & les payſans qui l'entourent? Dans le cas où les propriétaires ne demeurent pas dans leurs biens, quelles ſeroient les connoiſſances néceſſaires pour que les curés, indépendamment de leurs auguſtes fonctions, puiſſent être utiles à leurs paroiſſiens?*

Les mémoires ſeront reçus juſqu'au premier avril 1779, par M. *de Latournelle*, ſecretaire perpétuel de la ſociété d'agriculture, ſous le couvert de M. *le Peletier de Morſontaine*, intendant de Soiſſons.

Toutes perſonnes ſeront admiſes à concourir, excepté les membres de la ſociété. Les auteurs mettront un numéro ou deviſe ſous cachet, attaché à leur mémoire. L'on n'ouvrira que le cachet du mémoire couronné.

Le prix de chacune de ces queſtions eſt une médaille d'or de 300 liv., ou pareille ſomme en argent.

PRIX propoſé par l'académie électorale des ſciences de Manheim.

L'académie électorale palatine des ſciences de Manheim, propoſe pour un des prix de 1779, *de trouver la cauſe de la mort des perſonnes tuées par la foudre naturelle ou artificielle, & de la démontrer par des obſervations & des expériences inconteſtables.*



Digitized by Google

LETTRE de *M.* IMBERT, *chancelier de l'université de médecine de Montpellier.*

MESSIEURS,

On vend chez *Didot* le jeune, libraire à Paris, un *in*-8°. intitulé : *Nouveaux élémens de la science de l'homme*, *par M.* Barthez, imprimé chez *Jean Martel* aîné, à Montpellier, 1778 (1). A la tête de cet ouvrage l'imprimeur a donné, par erreur, à M. *Barthez* le titre de chancelier de l'université de médecine de Montpellier, au lieu de celui de survivancier adjoint en la charge de chancelier de ladite université. Comme d'après le premier de ces titres, on pourroit croire ou que j'ai quitté cette charge dont je suis titulaire, ou que je suis mort, je vous prie de vouloir bien insérer ma lettre dans votre Journal. J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé*, IMBERT.

Avis de Libraires.

Lamy, libraire quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, donne avis au public qu'il vient de recevoir des pays étrangers les articles suivans :

1°. Morgagni *de sedibus & causis morborum*, édition de Louvain, 4 liv. le vol.

2°. Haller, *elementa physiologiæ*, 8 vol. *in*-4°. Je vends séparément les tomes 6, 7 & 8.

On trouve chez *Ruault*, libraire, rue de la Harpe, à Paris, les ouvrages suivans :

Sylloge selectorum opusculorum argumenti me-

(1) Nous ferons incessamment connoître cet ouvrage.

Digitized by Google

dico-practici collegit & edidit Ernest. Godefred. Baldinger, ordin. med. Gottingensis senior prax. professor, & h. t. prorector, 2 vol. *in*-8°. 1777.

Joh. Franc. Wilhelmi Boëhmer, commentatio anatomico-physiologica de nono pare nervorum cerebri, cum figur. in-4°. 1777, 2 liv. broché.

Henr. August. Wrisbergii, philos. & med. doct. societat. regiæ scientiarum Gottingensis sodalis, &c. observat. anatomicæ de quinto pare nervorum encephali & de nervis qui ex eodem duram matrem ingredi falsò dicuntur, cum figur. in-4°. 1777, 1 liv. 4 sols broché.

Meditationes theorico-practicæ de furore hæmorrhoïdum internarum methodicè conscriptæ, à Justo-Arnaldo Gulich, med. doct. editio altera priori auctior. in-8°. de 212 pag. à Leyde. Prix 2 liv. 8 sols.

Mémoires de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, pour les années 1774 & 1775, 2 vol. *in*-4°. avec figures. Prix 28 liv. broché.

Domin. Santorini septem-decim tabulæ de structurâ mammarum & de tunicâ testis vaginali, Parmæ è typographiâ regiâ, 1775. Et se trouve à Paris chez *Didot* le jeune, quai des Augustins, *in-fol.* avec figures. Prix 21 liv.

Nous avons reçu une lettre de Rouen, datée du premier avril 1778, dans laquelle on demande notre jugement sur un sel anti-acide; mais comme ce sel anti-acide est un secret, & comme la lettre est anonyme, nous sommes dispensés de nous expliquer sur les qualités médicinales & chymiques de ce sel.

Digitized by Google

TABLE DU MOIS D'AOUST.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois d'août 1778. A Paris, ce 24 juillet 1778.

POISSONNIER DESPERRIERE.

Digitized by Google



JOURNAL DE *MÉDECINE*, CHIRURGIE, *PHARMACIE*, &c.

SEPTEMBRE.

PREMIER EXTRAIT.

Mémoires sur les sujets proposés pour les prix de l'académie royale de chirurgie. Tome IV. *Premiere partie.* (*Seconde partie.*) *A Paris, de l'imprimerie de* Michel Lambert, *imprimeur de l'académie royale de chirurgie.* M. DCC. LXXVIII. (*in*-4°. 2 *vol. formant ensemble* 1094 *pages.*)

Comme on n'a fait mention, dans le *Journal de médecine*, que du 3ᵉ *volume* de cette collection, le premier ayant été

Digitized by Google

publié avant que le Journal exiſtât, & le ſecond avant qu'on ſe fût occupé de donner des analyſes ou extraits des ouvrages récemment imprimés, nous croyons devoir remonter à l'origine de l'académie de chirurgie, qui a propoſé les ſujets de ces prix. Un grand nombre de nos lecteurs, répandus dans les provinces, étoient à peine nés lorſque cet établiſſement ſe formoit pour le progrès de l'art : nous eſpérons qu'ils nous ſauront quelque gré du tableau que nous allons préſenter.

Depuis long-temps l'exercice de la chirurgie, à Paris, étoit entre les mains de deux ſortes de perſonnes, qui formoient deux corps diſtincts. Le premier étoit la communauté de S. Côme, régie par un ou pluſieurs prévôts. Le ſecond étoit la communauté des chirurgiens-barbiers, ſur laquelle le premier barbier du Roi avoit inſpection : cette communauté des barbiers, dont les membres paroiſſoient n'avoir pas eu une éducation brillante, & qui ignoroient, *pour la pluspart*, la langue latine, réparoient ce défaut par un zele ardent de s'inſtruire en françois, & par la louable émulation d'égaler, dans la chirurgie, les membres de l'autre corps qui avoit ſur le leur le premier rang : auſſi cette communauté

Digitized by Google

des barbiers a-t-elle produit des hommes estimables, qui se sont élevés par leur adresse, par leur intelligence, par leurs succès. Tels sont *Ambroise Paré*, qui devint, par la suite, 1er chirurgien du Roi; *Etienne de la Riviere*, depuis chirurgien ordinaire & valet-de-chambre du Roi; *Richard Hubert*, chirurgien du Roi; *Thierry de Hery*, lieutenant du premier barbier; *Antoine Portail*, qui fut ensuite premier chirurgien du Roi; *Jean Girault*, lithotomiste; *Pierre Pigray*, *Jacques de Marque*, *Nicolas Habicot*, *Jean Bonnart*, *Nicolas Thognet*, *Antoine de Corbye*, *Christophe Bernier*, qui presque tous ont écrit sur la chirurgie.

Il eût été à souhaiter que cette émulation se fût tenue dans de justes bornes; mais elle dégénéra en rivalité qui excita des animosités, des dissensions, des procès dont la source fut éteinte par le contrat d'union fait entre les deux communautés l'an 1655, confirmé & autorisé par lettres-patentes, l'année suivante.

Cependant le premier barbier du Roi, qui avoit aussi le titre de chirurgien, resta, même après ce contrat, *garde des chartres & privileges des maîtres chirurgiens & barbiers du royaume*; c'est en effet la qualité que *Le Quin* (*traité des*

bandages) donne, en 1665, à *François de Barnoin*, ainſi que le titre de *prévôt honoraire perpétuel des maîtres chirurgiens à Paris.*

Mais la chirurgie prit inſenſiblement une autre face. *François Félix* fut porté à la place de premier chirurgien, & en obtint, en 1662, la ſurvivance pour *Charles-François Félix* ſon fils. Celui-ci eut la confiance de Louis XIV, auquel il fit, avec le plus grand ſuccès, l'opération de la fiſtule en 1687. C'eſt en ſa faveur que fut rendu l'arrêt du conſeil d'état du 6 août 1668, *portant déſunion de tous les droits attribués à la charge de premier barbier, & union d'iceux à celle de premier chirurgien de ſa majeſté.* Devenu chef de la chirurgie du royaume, *Félix* en favoriſa les progrès. *Georges Maréchal*, qui lui ſuccéda en 1703, eut le même zele; mais il porta ſes vues plus loin que ſon prédéceſſeur. Dès 1724 il obtint de Louis XV des lettres-patentes pour l'établiſſement de cinq places de démonſtrateurs chargés d'inſtruire les éleves. Quelques années après il adopta le plan d'une correſpondance dont le gouvernement n'avoit pas voulu permettre l'établiſſement, & obtint l'agrément pour former, dans le corps des chirurgiens de Paris, une académie royale de chirurgie.

Digitized by Google

Le 18 décembre 1731, il y eut à Saint-Côme une assemblée de chirurgiens jurés, qu'on regarde comme la premiere séance académique. Elle fut convoquée par le premier chirurgien du Roi, (M. *Maréchal*) qui y présida. On y lut un projet de réglement pour une académie de chirurgie, établie sous la protection du Roi, & l'inspection du premier chirurgien; & une lettre de M. le comte *de Maurepas*, par laquelle il mandoit à M. *Maréchal*, que sa Majesté avoit approuvé le projet. On lut ensuite la liste de 70 académiciens qui furent présentés au Roi par M. *Maréchal.* Le réglement, qui contient XXXIII articles, fut imprimé & rendu public en janvier 1732. Les articles VII, VIII, IX, X & XI de ce réglement, statuent sur tout ce qui regarde la fondation des prix pour exciter l'émulation.

Cette même année (1732) le premier sujet du prix proposé pour l'année suivante, & annoncé par un programme, fut énoncé ainsi: *Pourquoi certaines tumeurs doivent être extirpées, & d'autres simplement ouvertes? dans l'une & l'autre de ces opérations, quels sont les cas où le cautere est préférable à l'instrument tranchant, & les raisons de préférence?*

Il fut adjugé (en 1733) à M. *Médalon*,

docteur en médecine, depuis médecin consultant des armées du Roi, lequel est mort, en 1750, médecin de l'hôpital de la Charité de Versailles. M. *le Cat*, qui se fit ensuite un nom dans la chirurgie, eut le premier *accessit ;* mais il remporta les prix des années 1734, 1735, 1738, ainsi que le premier prix de 1739, dont voici la question : *Si l'on doit amputer le carcinôme des mamelles, vulgairement appellé cancer*. Le second prix de cette année 1739, fut donné à M. *de la Sône*, pour lors étudiant en médecine ; & qui depuis est entré dans la faculté de médecine de Paris, & occupe actuellement la place de premier médecin de la Reine, & du Roi en survivance.

Lorsqu'il y eut un nombre de mémoires couronnés par l'académie, capables de former un volume, elle les fit imprimer. Il parut sous ce titre : *Recueil des pieces qui ont concouru pour le prix de l'académie royale de chirurgie*, tom. I. *Paris*, M. DCC. LIII. *in*-4°. & comprend les mémoires de dix années, c'est-à-dire, depuis 1733, jusqu'en 1743 inclusivement.

Le tome II fut publié en 1757 ; il renferme les mémoires couronnés en 1744, 1745, 1746, 1747 & 1748.

Digitized by Google

Le tome III, qui contient les mémoires couronnés depuis 1750 jusqu'en 1758, vit le jour en 1759. On peut consulter l'analyse de ce volume dans le *Journal de méd.* tom. XI. *septembre* 1759, *p.* 195.

Dix-neuf ans se sont écoulés sans que la suite de ces dissertations fût imprimée. On vient de satisfaire l'attente du public. Ce volume, qui s'annonce avec un changement léger, mais peu nécessaire, dans le titre, est divisé en deux parties, lesquelles, y compris la table, renferment 1094 pages : ce sont les mémoires couronnés depuis 1759 jusqu'en 1774.

M. *Louis*, qui, comme secretaire perpétuel de l'académie, a été éditeur de ce volume, y a mis une préface importante, & bien faite. Après avoir observé que la fondation des prix, dans les académies, est un moyen d'exciter l'émulation, quoiqu'il ne se soit pas toujours présenté à l'esprit des instituteurs des sociétés savantes, il rappelle les époques où elle a eu lieu dans l'académie françoise, dans celle des sciences, dans celle des belles-lettres; il observe que, lors de la formation de l'académie de chirurgie, le prix étoit une médaille d'or de la valeur de deux cens livres, dont M. *de la Peyronie* a fait les frais jusqu'à sa mort, en 1747; que par son testament il a ordonné qu'à l'avenir

cette médaille feroit du prix de cinq cens livres, & que le bufte de Louis XV y feroit repréfenté à perpétuité. Il expofe enfuite la maniere dont l'académie procéde à l'examen des mémoires qui lui font envoyés pour répondre aux queftions qu'elle propofe. L'hiftoire qu'il donne de ce qui s'eft paffé lorfque cette académie voulut publier le programme pour le prix de 1757, montre combien elle apporte d'attentions & de foins, tant pour choifir une queftion que pour l'énoncer. Le fujet, à la vérité, étoit de la plus grande importance; il s'agiffoit de l'amputation de la cuiffe dans l'article. Mais l'académie fe comporte avec autant de maturité à l'égard des queftions en apparence moins délicates; c'eft ce dont on fera convaincu en fuivant M. *Louis* jufqu'à la fin de la préface qui contient un précis hiftorique fur les fujets des prix propofés durant l'efpace de 19 ans. Il feroit à fouhaiter que les fecretaires qui ont précédé M. *Louis*, aient pris la peine d'entrer, pour les trois premiers volumes, dans un femblable détail.

Le fujet du PREMIER MÉMOIRE contenu dans ce volume 4[e], fut propofé en 1756 en ces termes: *Dans le cas où l'amputation de la cuiffe dans l'article paroîtroit l'unique reffource pour fauver la*

Digitized by Google

vie à un malade, déterminer si l'on doit pratiquer cette opération, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire. L'académie, peu satisfaite de ce qu'on lui avoit envoyé, remit le même problême au concours; & elle accorda le prix double, en 1759, à M. *Barbet*, maitre-ès-arts de l'université de Paris, & ancien chirurgien-major des vaisseaux du Roi.

Dans la premiere partie de son mémoire, l'auteur déclare, 1°. que les cas où cette opération semble être l'unique ressource, sont le fracas du col du fémur ou de la tête de cet os; l'anevrisme de l'artere crurale par une cause contondante; le sphacele borné à l'articulation de la cuisse, la carie, le *spina-ventosa* du col & de la tête du fémur. 2°. Que comme les moyens curatifs manquent, on doit se déterminer à faire cette opération qui n'est point mortelle relativement aux parties sur lesquelles elle doit être pratiquée, mais qui peut seulement le devenir par les accidens consécutifs; que l'art, en dirigeant le manuel de cette opération, leve les obstacles qui pourroient s'opposer à son exécution; qu'enfin si l'on abandonne le malade, il doit périr. 3°. Que cette opération sera utile & possible si l'accident avoit disposé les choses de façon qu'il y eût peu de parties

à diviſer, par conſéquent peu de douleur à faire reſſentir au bleſſé pour achever d'extirper le membre.... ſi le bleſſé paroît exempt de la commotion.... s'il a bon courage & n'eſt pas trop débilité par la maladie, s'il eſt jeune. 4°. Que la nature elle-même a montré la poſſibilité de cette amputation. L'hiver de 1748 on amena à l'hôtel-dieu d'Orléans un jeune garçon âgé de 13 à 14 ans, attaqué de gangrène cauſée par l'uſage du bled ergoté; maladie endémique chez les habitans de la Sologne dans les années pluvieuſes qui corrompent le bled de cette province. La gangrène occupoit les deux jambes, & une partie des cuiſſes. M. *la Croix*, chirurgien en chef de cet hôpital, s'oppoſa aux progrès de la maladie par les moyens uſités; mais, malgré les ſecours les mieux indiqués, la gangrène s'étendit du côté droit juſqu'à l'articulation de la cuiſſe, & du côté gauche juſqu'au grand trochanter. Le ſphacele ayant ſuivi de près, on jugea la maladie ſans reſſource, & l'on s'attendit que l'enfant périroit en peu de temps. Il n'en arriva pas ainſi : la ligne de ſéparation qui marquoit les bornes du mal, ſe manifeſta bientôt du côté droit, & s'étendit tout autour de l'articulation; la nature faiſant des efforts pour la conſervation

Digitized by Google

du sujet, sépara presque entiérement cette cuisse dans l'article; le fémur sortoit hors de la cavité, & n'y étoit plus retenu que par le ligament suspenseur; la cuisse ne tenoit plus au tronc que par le nerf sciatique. Dans ces circonstances M. *la Croix*, en présence de M. *le Blanc*, ne se servit que de ciseaux pour achever cette amputation que la nature avoit presqu'entiérement faite. Le malade étoit si bien le quatrieme jour, que M. *la Croix* pensa à amputer l'autre cuisse: la séparation de la partie saine d'avec la partie morte, laissoit un vuide qui lui permit de scier l'os le plus près qu'il pût de la partie saine. Ainsi ces deux opérations furent faites sans douleur ni hémorrhagie; le malade passa assez bien les dix premiers jours qui suivirent la premiere amputation; l'on remarquoit que l'ulcere étoit garni de bonnes chairs, & l'on voyoit déjà quelques bourgeons charnus dans la cavité. La seconde amputation étoit en assez bon état; enfin on commençoit à bien espérer du malade, lorsque malheureusement il lui survint de la fievre: la suppuration se supprima, & il mourut près de 15 jours après la premiere amputation.

On peut, ce me semble, dit l'auteur, tirer de cette observation trois consé-

quences. La *premiere*, que s'il se présentoit un cas pareil, on pourroit secourir la nature en amputant le membre dans la séparation commencée; la *seconde*, que si ce malade n'avoit pas eu à souffrir deux amputations aussi graves, on auroit peut-être eu la satisfaction de le voir guérir d'une maladie qui avoit été jugée sans ressource; la *troisieme*, que cette opération, toute dangereuse qu'elle est, peut quelquefois réussir, & qu'on doit l'entreprendre dans des cas désespérés, sur tout si le chemin en est tracé.

5°. L'opération devient inutile & absolument impraticable, si le fémur se trouve fracassé avec éclats près de son col, sans que le col & la tête aient souffert de fracture; s'il y a beaucoup de chemin à faire, par conséquent beaucoup de parties à diviser, & de-là beaucoup de douleur à faire ressentir au malade pour extirper le membre; si le malade est attaqué de fievre ardente, de délire, de phrénésie; s'il est âgé & cacochyme; si le sphacele s'étend au-delà de l'article; si dans le cas des maladies de l'articulation, l'on a lieu de soupçonner carie à la cavité; si le malade est trop affoibli par les douleurs, l'insomnie, la fievre lente, les suppurations abondantes, & la longueur de la maladie.

Digitized by Google

La ſeconde partie du mémoire de M. *Barbet* regarde la méthode à ſuivre dans cette opération. Comme elle doit être ſuſceptible de quelques modifications, ſelon la diverſité des cas, l'auteur ne s'eſt point attaché à en preſcrire une de préférence, il s'eſt contenté de démontrer que le choix de cette méthode dépendoit de diverſes circonſtances que tout chirurgien éclairé peut ſaiſir.

Le SECOND MÉMOIRE, qui traite des fiſtules, & qui fut couronné en 1760, a pour auteur M. *Marvidès*, pour lors éleve en chirurgie, & nommé peu de temps après chirurgien-major du régiment d'Artois. Afin de remplir exactement le deſir de l'académie, M. *Marvidès* établit pluſieurs genres de fiſtules. Sous le premier ſont rangées les fiſtules qui dépendent du vice de la peau : dénuée du tiſſu cellulaire, qui la double, par la pourriture ou par l'éroſion du pus, la peau, quoiqu'entiere, n'eſt plus ſuſceptible de ſe réunir avec la paroi oppoſée de la cavité de l'abſcès. *Jean Griffon*, dans ce cas, employa heureuſement le cautere ; ainſi que *Fabrice de Hilden* ſon diſciple ; cependant M. *Marvidès* eſtime que l'inſtrument tranchant eſt préférable.

Le ſecond genre comprend les fiſtules occaſionnées par la préſence des corps

étrangers ; parmi ces fiſtules il y en a dont on ne doit pas entreprendre la guériſon, & qui n'admettent qu'une cure palliative ; d'autres ſont ſuſceptibles d'une cure radicale, laquelle dépend principalement & abſolument de l'extraction des corps étrangers.

Les fiſtules produites par la carie des os forment le troiſieme genre. Elles ne peuvent être guéries qu'on n'ait détruit le vice de l'os : c'eſt la carie qui doit fixer toute l'attention du chirurgien. La fiſtule diſparoît & n'exiſte plus par l'opération même qui ſoumet l'os carié au traitement propre à détruire le vice dont il eſt attaqué.

Dans le quatrieme genre de fiſtules, établi par M. *Marvidès*, ſont placées celles qui ſont cauſées par l'ouverture des canaux ou réſervoirs, telle que celle d'un vaiſſeau lymphatique (ce qui peut arriver en faiſant une ſaignée) ; la fiſtule lacrymale, des glandes ſalivaires, de la véſicule du fiel, &c.... l'auteur diſcute & indique les moyens les plus convenables pour les guérir.

Il met dans le cinquieme genre les fiſtules qui pénetrent dans des cavités ; par exemple, dans le crâne, dans les ſinus frontaux & maxillaires, dans la poitrine, dans les capſules articulaires deſquelles

Digitized by Google

ſuinte l'humeur ſynoviale, dans le canal d'un os long. Les moyens employés dans tous ces cas par différens maîtres de l'art, ſont exposés avec des réflexions judicieuſes.

Le ſixieme genre nous préſente les fiſtules par duretés & calloſités. M. *Marvidès* rapporte la curation miſe en uſage, ſuivant les circonſtances, & finit en parlant ſuccinctement de la cure palliative des fiſtules.

Ce mémoire bien fait vaut un traité entier, par l'abondance des choſes excellentes qu'il renferme.

Le TROISIEME MÉMOIRE a pour objet *la théorie des maladies de l'oreille, & les moyens que la chirurgie peut employer pour leur curation*. Il fut couronné en 1763 : l'auteur eſt M. *Leſchevin*, chirurgien en chef de l'hôpital général de Rouen.

Le QUATRIEME a pour auteur M. *David*, alors éleve en chirurgie, & depuis chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Rouen, place dans laquelle il a ſuccédé à M. *le Cat* ſon beau-pere. La queſtion, qui ſe trouve diſcutée dans ce mémoire avoit été propoſée pour le prix de 1762; elle fut remiſe au concours pour l'année 1764, avec un prix double; le programme de l'académie demandoit

Digitized by Google

qu'on déterminât *la maniere d'ouvrir les abſcès, & leur traitement méthodique, ſuivant les différentes parties du corps.*

Pour rendre compte de ce que cette diſſertation renferme d'intéreſſant, il faudroit lui deſtiner à elle ſeule une analyſe (elle eſt de 127 *pages*). C'eſt à regret que nous ne pouvons pas le faire; les bornes, où nous ſommes obligés de nous contenir, s'y oppoſent. Nous dirons ſimplement que M. *David*, après avoir donné la définition de l'abſcès, & expoſé ce qu'on entend par le mot *pus*, explique ce que c'eſt que l'inflammation, ce qui la produit, & comment la ſuppuration en eſt une ſuite ordinaire. Comme il eſt de regle de n'ouvrir les abſcès que quand la ſuppuration eſt parfaite, il indique les cas où cette condition eſt eſſentiellement exigée; il s'arrête enſuite ſur le traitement général des abſcès. Ce ſont comme des notions préliminaires de la doctrine qu'il doit établir dans les deux parties de ſon mémoire. La premiere, partagée en VII *ſections*, eſt deſtinée à déterminer la maniere d'ouvrir & de traiter les abſcès qui ont leur ſiege dans les parties externes; dans la ſeconde, qui a III *ſections*, ſont expoſés la maniere d'ouvrir les abſcès internes, & le traitement méthodique qui leur convient.

Le

Le CINQUIEME MÉMOIRE a pour objet *d'établir la théorie des lésions de la tête par contre-coup, & les conséquences pratiques qu'on peut en tirer.* Ce sujet, proposé en 1761, avoit été remis au concours pour l'année 1766 avec un prix double. Un mémoire présenté en 1762, par M. *Grima*, maître en chirurgie de Florence, professeur d'anatomie & de chirurgie, &c.... qui avoit été jugé le meilleur de tous ceux qui furent présentés, parut tel encore en 1766 ; mais comme il ne remplissoit pas l'étendue des vues de l'académie, il n'eut que le prix simple, & le même sujet fut proposé une troisieme fois pour l'année 1768.

Ce mémoire de M. *Grima* est divisé en quatre sections. Il explique dans la premiere, ce que l'on doit entendre par contre-coup, & les différentes opinions des auteurs à ce sujet : il donne, dans la seconde, la théorie du contre-coup & de ses différentes especes, qu'il porte au nombre de sept ; il développe, dans la troisieme, les causes, les différences, les signes diagnostics & prognostics des contre-coups ; il expose, dans la quatrieme, les conséquences pratiques tirées de la théorie des contre-coups.

Pour le prix de 1765 l'académie avoit proposé ainsi le sujet : *déterminer le ca-*

ractere essentiel des tumeurs connues sous le nom de loupes, *exposer leurs différences, & quels sont les moyens que la chirurgie doit employer de préférence dans chaque espece, & relativement à la partie qu'elles occupent.* Ce prix n'ayant point été adjugé, il fut remis pour l'année 1768. Comme il étoit double, il fut partagé entre les auteurs des deux meilleurs mémoires, M. *Chopart* & M. *Chambon*; celui-là éleve en chirurgie à Paris, & depuis reçu maître au college de la même ville; celui-ci maître en chirurgie résidant à Brévane.

Le MÉMOIRE de M. *Chopart* est le SIXIEME. Après avoir fixé l'acception du terme *loupes*, il marque les différences qu'on observe entr'elles: 1°. l'unité ou la multiplicité des sacs membraneux; le méliceris & l'athérôme n'ont ordinairement qu'une seule poche membraneuse plus ou moins épaisse, plus ou moins dure; quelquefois la matiere du stéatome est dans un seul sac, mais on trouve le plus souvent cette matiere graisseuse dans plusieurs follicules. 2°. La matiere qui les forme est fluide, jaunâtre, tenue, dans le méliceris; moins fluide dans l'athérôme, plus pesante, blanchâtre; dans le stéatome c'est une graisse tantôt épaisse, blanchâtre comme du suif, tantôt molle,

de maniere qu'on pourroit confondre cette tumeur avec les deux premieres; dans la plûpart des loupes à base étroite, la graisse est très molle & jaunâtre. 3°. Le volume des loupes varie beaucoup; il y en a de la grosseur d'une noix, d'un œuf, qui pesent plusieurs livres. 4°. La figure; ainsi l'on a donné le nom de *taupe* à celles de la tête qui sont rondes & élevées, & celui de *tortue* à celles qui sont oblongues & plates. 5°. Leur siege : ce sont toutes les parties extérieures du corps. M. *Chopart* développe ensuite les causes de ces tumeurs, & leurs symptômes; il en établit le diagnostic & le prognostic; il indique les moyens qu'on peut employer pour les guérir, ce sont la résolution, la suppuration, l'extirpation, l'amputation, la ligature, la cautérisation. Il s'arrête sur tous ces points, & montre dans quel cas chacun de ces moyens doit être employé. Les regles, que prescrit l'auteur, sont appuyées de l'autorité des plus grands maîtres.

Le MÉMOIRE de M. *Chambon* sur le même sujet est le SEPTIEME. Sans être aussi méthodiquement divisé que celui de M. *Chopart*, sans être aussi rempli d'érudition, on y voit l'homme bien instruit de son art, & de la matiere qu'il traite.

Digitized by Google

Les TROIS DERNIERS MÉMOIRES de la premiere partie de ce volume, traitent le ſujet propoſé pour la troiſieme fois (*les contre-coups dans les léſions de la tête*). Les auteurs qui furent couronnés en 1768, ſont M. *Saucerotte*, maître en chirurgie, chirurgien ordinaire du feu roi de Pologne Staniſlas, & M. *Sabouraut*, maître en chirurgie à Toulouſe, mort jeune.

Le MÉMOIRE de M. *Saucerotte* eſt méthodique. Après avoir défini le contre-coup, il en établit les différences au nombre de huit; ſavoir, ſept pour les parties dures, c'eſt-à-dire, les os du crâne, & la huitieme pour les parties contenues. Il explique enſuite phyſiquement le méchaniſme de chacune de ces eſpeces. De-là il paſſe aux ſymptômes, il examine les primitifs & les conſécutifs; ces derniers, qui ſont quelquefois très tardifs, réunis & combinés avec les ſignes diagnoſtics, éclairent le chirurgien ſur l'exiſtence du contre-coup. Il s'occupe enſuite du diagnoſtic, & commence par celui des léſions externes; & comme le principe le plus lumineux du diagnoſtic des affections internes eſt la paralyſie du côté oppoſé à la maladie du cerveau, M. *Saucerotte* a recours à l'expérience & à l'obſervation, pour conſtater les divers croi-

Digitized by Google

ſemens des nerfs & leur origine dans le cerveau.

Ces expériences curieuſes, faites ſur des chiens qu'il a trépanés, & ſur le cerveau deſquels il a fait différentes inciſions, ſont au nombre de 21 : les obſervations chirurgicales ſont au nombre de 27. Les réſultats des unes & des autres inſtruiſent le chirurgien du lieu que peut occuper une léſion quelconque dans le cerveau. Ces indications établies, M. *Saucerotte* traite du prognoſtic, qu'il diviſe en général & en particulier; le premier ſe rapporte à toutes les léſions du crâne, & le ſecond aux léſions par contre-coup ſpécialement. Quant à la curation, il parle d'abord des moyens chirurgicaux que l'on peut employer pour prévenir ou diſſiper l'épanchement; & de ces indications curatives, il déduit des notions que lui a fournies le diagnoſtic. Les obſervations chirurgicales, dont nous avons fait mention, terminent cette diſſertation, & mettent ſous les yeux la théorie & la pratique.

Le MÉMOIRE de M. *Sabouraut*, qui eſt le NEUVIEME, & qui a partagé le prix double avec le précédent, eſt diviſé en deux parties.

L'auteur établit, dans la *premiere*, la théorie des léſions de la tête par contre-

coup; il y procede en examinant les effets du coup sur les os du crâne, les effets de l'ébranlement sur les parties molles, & en rapprochant les observations & les expériences faites par les plus habiles maîtres. La *seconde* partie renferme les conséquences pratiques qui résultent de la théorie qu'il a établie, en indiquant le traitement convenable à chacune de ces lésions. Il y expose, 1°. les désordres sensibles des contre-coups, tels que les contre-fentes, les ruptures de vaisseaux sanguins, les contusions avec engorgement des méninges & du cerveau, en un mot tous les désordres possibles que l'ébranlement du crâne peut produire, en conséquence d'une violente percussion. 2°. Les effets de cet ébranlement qui ne produisent point de dérangement organique sensible, & qui ne peuvent se manifester que par la lésion des fonctions: ces effets sont la diminution ou la perte du ressort des fibres du cerveau, & les contusions sans engorgement, que les coups peuvent causer à ce viscere & à ses membranes.

Le MÉMOIRE qui suit a mérité l'*accessit*; il est de M. *Chopart*, aujourd'hui maître en chirurgie de Paris.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR la convalescence; par M. BALME, médecin au Puy en Velay (1).

Undè non rarò hoc paradoxon ab ipsis medicis enunciari audias, « morbum quidem curatum esse, sed hominem interiisse. »

Praef. diss. de convalesc. in op. Frid. Hoffmanni, tom. 6, *suppl.* pag. 1.

LA multiplicité des affections qui affligent la vie de l'homme, a fixé l'attention, & a exigé l'étude des médecins de tous les siecles. Nous avons, ce semble, dans nos livres, toutes les classes, tous les genres, & toutes les especes de maladies tracées avec toutes les nuances, ou toutes les diversités que l'expérience, & trop souvent peut-être, l'imagination ont pu leur donner.

Aussi les auteurs se sont-ils arrêtés généralement à cette époque où la disparition des signes & des symptômes

(1) Nos lecteurs verront toujours avec grand plaisir les productions de M. *Balme*, & nous nous rappellons, avec reconnoissance, qu'il a enrichi le *Journal de médecine* d'observations précieuses, & d'excellens mémoires.

Digitized by Google

de la maladie a eu lieu ; à la ceſſation de la douleur, l'homme eſt entré dans un nouvel état que l'on a appellé *convaleſcence.* Ce n'eſt point la maladie, elle a ceſſé ; ce n'eſt point la ſanté, elle n'a pas lieu encore : c'eſt donc un état neutre proprement dit, qui tient à l'un & à l'autre, & qui mérite bien d'être conſidéré ſéparément.

Cet état ſingulier a cependant attiré un peu l'attention des médecins : l'obſervation leur a appris que leurs ſoins étoient néceſſaires, & ils ont établi quelques regles de précaution & de régime, qu'ils ont cru devoir ſuffire pour procurer l'état de ſanté. Mais ces regles ont été ſi génériques, ſi ſuperficielles, que tout le monde a cru pouvoir y ſuppléer ; & le médecin, par ſa négligence, a aidé le public à regarder ſes ſoins peu néceſſaires dans ce dernier état de la maladie, & à l'enlever de ſon domaine, ſi j'oſe m'exprimer ainſi.

Il paroît en effet que le miniſtere du médecin eſt rempli, que toutes ſes ſollicitudes doivent ceſſer à l'époque de la *convaleſcence.* Cet état que l'on s'eſt contenté, dans l'Encyclopédie, d'appeller l'*aurore d'un beau jour*, paroît ne plus appartenir à la maladie que l'on regarde comme terminée. Il n'eſt perſonne qui

Digitized by Google

ne croie être capable de ſuppléer avantageuſement aux ſoins du médecin dans la durée de cet état, dont toute la conduite ſemble ne conſiſter qu'à ménager l'air, les alimens, l'exercice au *convaleſcent*. L'œil du médecin n'eſt pas regardé plus néceſſaire à cette époque que dans l'état de ſanté; ſouvent même on le rencontre avec peine, & ſi on le ſouffre encore, c'eſt une ſorte de ſatisfaction qu'on croit devoir lui donner en reconnoiſſance de ſes inquiétudes ou de ſa vigilance paſſée.

Cependant combien d'exemples dans les familles, combien d'occaſions malheureuſes n'ont pas montré au public étonné la néceſſité indiſpenſable de la continuation des ſoins du médecin?... Combien d'événemens imprévus & funeſtes n'ont pas prouvé au médecin ou inexpérimenté, ou trop crédule, que ſon travail n'étoit point achevé, que ſon miniſtere n'étoit point rempli? & que la mort du prétendu *convaleſcent* alloit le réveiller de cette ſécurité aveugle où il étoit, dans le moment même qu'il croyoit l'avoir abſolument écartée? «La maladie étoit guérie, s'écrie-t-il, le malade étoit entré »en *convaleſcence*?... mais il eſt mort...» *Durus hic ſermo*.

Perſonne n'ignore combien il eſt aiſé

de se flatter, ou de s'étourdir dans ces conjonctures : « C'est une erreur ou une » continuation de fautes dans l'usage des » six choses non naturelles, ou bien en-» core, c'est une indigestion (dit ce mé-» decin sévere dans le régime) qui a pré-» cipité ce *convalescent* au tombeau... » « Cette maladie a été cachée dans le com-» mencement (dit cet autre médecin, » qui, pour prévenir tout événement, a » coutume de mettre de l'importance à » tout); j'ai toujours douté de son issue, » quoique je ne la croie pas si prompte... « « C'est une nouvelle maladie (dit encore » un autre médecin que ses connoissan-» ces bornées tiennent toujours dans l'in-» certitude), laquelle trouvant le malade » déjà épuisé, l'a fait succomber à son in-» vasion... C'est une apoplexie, un en-» gorgement, une affection spasmodi-» que.... » Que n'invente-t-on pas? quelles raisons, quelles causes n'allégue-t-on pas pour prévenir des reproches, pour pallier des lenteurs, ou pour couvrir des fautes ou des inattentions; & peut être encore, pour masquer les tristes effets de l'ignorance?

Mais l'expérience & l'observation journaliere prouvent beaucoup mieux que tout ce que je pourrois ajouter, combien il est intéressant, nécessaire, j'ose dire, in-

Digitized by Google

dispensable au médecin de bien connoître la *convalescence*, soit pour prévenir les incommodités & les malheurs qui se multiplient tous les jours, soit pour fixer d'une maniere sûre ou à peu près invariable, le jugement & la démarche du médecin, sur la fin de son travail, ou pour la perfection de la cure de la maladie.

C'est sur cet objet que je me suis déterminé à communiquer mes recherches; elles ne sont point le produit de l'imagination ou de quelque idée systématique. C'est l'expérience qui me conduit, c'est d'après l'observation que je parle. Je serois flatté si mon travail pouvoit exciter nos maîtres à diriger leurs travaux vers une partie aussi essentielle à l'art de guérir, & d'ailleurs si négligée & si peu approfondie jusqu'à présent, qu'on peut la regarder comme neuve.

En effet, soit que les recherches manquent à mon étude, soit que confiné dans des gorges de montagnes, où nous ne pouvons que très difficilement recevoir les rayons lumineux des sciences & des découvertes, je ne vois presque rien dans nos auteurs qui puisse faire preuve qu'ils se sont occupés essentiellement de cet état singulier où se trouve l'homme au sortir de la maladie.

Digitized by Google

Le ſeul auteur que j'aie rencontré, & qui m'a paru y avoir porté ſon attention, & fait un travail un peu ſuivi, ſe trouve dans la collection volumineuſe des œuvres de *Fred. Hoffman.* Le nom de l'auteur n'y eſt point marqué, & la préface de cette diſſertation d'ailleurs très intéreſſante, indique qu'elle n'appartient point à *Hoffman.* L'auteur ſe plaint auſſi de la négligence des médecins, ou de l'inſuffiſance des auteurs ſur cet objet; quoiqu'il rapporte avoir trouvé, dans la bibliotheque d'*Hoffman*, deux diſſertations ſur cette matiere, dont l'une d'un médecin de Leipſick, nommé *Adolphe*; l'autre d'un profeſſeur d'Erfort, appellé *Depré.* J'ignore s'il exiſte des preuves que bien d'autres médecins s'en ſoient occupés, & qu'ils aient fait part au public du fruit de leurs travaux ou de leurs études.

Les définitions, que l'on a données de la *convaleſcence*, expliquent aſſez bien la différence qui ſe trouve entre cet état de la maladie, & ceux de la ſanté; mais elles ne fixent pas aſſez les idées du médecin ſur un objet auſſi important. Cet état ſingulier, qui fait la nuance délicate entre la maladie & la ſanté, & qui, ainſi que nous l'avons déjà dit, eſt proprement neutre, demande des notions claires & poſitives, que des dé-

Digitized by Google

finitions ſuccinctes & trop préciſes ne peuvent donner, pour qu'on puiſſe en déduire un jugement ſolide, & des regles de conduite à l'avantage des malades, au profit des médecins, & à la gloire de l'art.

Lorſque les ſignes caractériſtiques d'une maladie ont diminué de leurs forces, & commencent à diſparoître; que les ſymptômes étrangers, & dont l'exiſtence n'eſt dûe qu'à des cauſes paſſageres, ont cédé aux remedes ou au temps; que la régularité commence à ſe mettre dans les ſécrétions & dans les excrétions; que l'ordre & l'équilibre paroît peu à peu s'établir entre les fluides & les ſolides; en un mot, à la ceſſation de la douleur, à l'apparition de l'état naturel, un nouveau temps, ou un nouvel état ſe montre pour l'individu. Ce n'eſt point la maladie, les ſignes & les ſymptômes ont diſparu; ce n'eſt point la ſanté, les fonctions n'ont ni leur force, ni leur régularité: c'eſt la *convaleſcence..... Qui convaliturus eſt ſine dolore agit, faciliùs ſpirat, noctu dormit, & alia ſigna ſecuriſſima habet.* (Hipp. *progn.* lib. 3.)

Mais c'eſt bien peu d'avoir établi l'exiſtence de cet état, ou d'avoir fait connoître la place qu'il occupe entre la maladie & la ſanté. Il s'agit de montrer quels ſont les ſignes qui l'annoncent, ceux qui

Digitized by Google

le conſtituent, ou qui le diſtinguent de tel autre état de la maladie, avec lequel il paroît avoir quelque reſſemblance. On doit encore faire connoître ſes différences en raiſon des diverſes maladies, ou des divers tempéramens, & en raiſon de ſa durée; enfin montrer qu'il a ſes temps ou ſes périodes marqués comme la maladie, & indiquer les cauſes qui s'oppoſent à ſon développement, & les moyens qui peuvent le favoriſer, &c....

C'eſt d'après ce point de vue qu'on peut juger de l'importance du ſujet, & combien il mérite l'étude du médecin, & les connoiſſances d'obſervation du praticien éclairé. Nous ne nous flattons pas de pouvoir remplir tous ces engagemens que notre début paroiſſoit promettre: ils excéderoient les bornes d'un mémoire deſtiné principalement à montrer combien la *convaleſcence* mériteroit d'être conſidérée, & traitée en particulier, & à préſenter les réflexions d'un médecin de province, qui, toujours jaloux de la gloire de ſa profeſſion, compte plus ſur les avis ou ſur les conſeils de ſes confreres, que ſur le peu de lumieres qu'il a pu acquérir.

Il faut que l'on me permette, avant d'entrer en matiere, quelques généralités eſſentielles, qui ont une liaiſon intime avec le ſujet que je traite; & qui, d'ac-

Digitized by Google

cord avec la vérité & l'obſervation, nous meneront inſenſiblement à connoître ce que c'eſt que la *convaleſcence.*

On a droit d'eſpérer que la derniere révolution opérée dans la médecine, fixera à jamais les idées des médecins ſur le pouvoir de la nature dans la guériſon des maladies ; & que déſabuſés des folles prétentions des détracteurs de la doctrine d'*Hippocrate*, les médecins ne compteront plus ſur le pouvoir unique & aſſuré de leurs remedes, ou de leurs ſecrets. Nous avons peut-être, & ſans doute trop tard appris, que la nature eſt le ſeul agent qui opere la guériſon des maladies ; que c'eſt une maîtreſſe impérieuſe & abſolue, qui ne connoît & ne reçoit que les ſecours dont elle uſe ainſi qu'il lui plaît ; & que le médecin n'étant abſolument & invariablement que ſon miniſtre, n'eſt fait que pour connoître ſes intentions, pour exécuter ſes ordres, pour être docile à ſes inſtructions, pour ſuivre la marche qu'elle lui montre, & lui donner les ſecours qu'elle lui demande....

Ainſi nous ne parviendrons jamais à connoître, ou à prévoir la fin d'une maladie, que lorſque bien inſtruits des opérations de la nature, nous découvrirons les mouvemens qu'elle ſe donne pour venir à bout de ſon travail, ceux qu'elle

médite pour opérer le dernier effort qui doit la rendre victorieuse de l'ennemi ou de la matiere morbifique, & solliciter la crise, qui la fait rentrer dans tous ses droits, & dans sa sécurité : c'est précisément l'époque de la *convalescence*.

Mais les médecins savent assez, par expérience, que nos corps affoiblis ne conservent pas à la nature tous ses droits ; & qu'on la voit rarement opérer tout d'un coup ou avec vigueur les mouvemens salutaires qui constituent la crise parfaite ; que ce n'est que peu à peu que le praticien attentif s'apperçoit des mouvemens de la nature, de leur continuation, de leur progrès, de leur foiblesse, & de leur interruption ; & qu'au lieu de pouvoir fixer d'une maniere prompte & sûre l'époque où la nature a mis la derniere main à son travail, ou à la perfection du jugement de la maladie, il est obligé d'avoir toujours présent tout ce qui s'est passé dans un long espace de temps, c'est-à-dire, tout ce qu'il a observé dans tous les temps de la maladie depuis son invasion, & rassembler sous un seul point de vue les signes épars qui caractérisent une crise parfaite, pour pouvoir fixer invariablement l'époque où une maladie est terminée, c'est-à-dire, le vrai temps de la *convalescence*.

Il

Digitized by Google

Il eſt un moyen bien ſûr de connoître la fin d'une maladie ; mais il n'exclut pas l'étude & la réflexion, il en eſt au contraire le produit. Ce moyen conſiſte à bien connoitre le caractere d'une maladie, ſa marche, ſa durée, le genre de terminaiſon qui lui eſt propre, le tempérament du malade, je veux dire les forces de la nature, celles qu'elle a employées, celles qui lui reſtent, les excrétions qui ont paru, celles qu'elle médite, & celles qui ſont néceſſaires pour ſa terminaiſon, avec les ſignes critiques qui ſont propres à chacune d'elles... Cela ſuffit, mais cela eſt abſolument néceſſaire.

Accoutumé, comme l'on eſt de nos jours, à ſimplifier toutes les ſciences, on ſera peut-être étonné de ce que j'exige pour connoître la *convaleſcence*. Mais quelles que ſoient les prétentions de certains médecins, j'oſe leur donner le défi de ſimplifier jamais le grand art de guérir, ſans induire en erreur ; ainſi on ne doit point compter, je dis plus, on doit être fort en garde contre ces ſignes iſolés, que l'on donne comme aſſurant la *convaleſcence*, ſignes qu'on retire généralement des excrétions quelconques, & qui raſſemblés dans un même ſujet, peuvent encore laiſſer dans l'erreur, & montrer au médecin étonné, qu'une maladie

n'étoit pas terminée malgré leur apparition; & l'ouvrage bien estimable de *Prosper Alpin* seroit encore en défaut, si on se bornoit uniquement à rassembler les signes tant multipliés qu'il nous donne de la vie & de la mort.

Conséquemment étant instruits, comme nous devons l'être, sur les opérations de la nature dans la marche des maladies, nous pourrons, après l'apparition des signes critiques ou de la crise, établir le *commencement de la convalescence*. Nous devons encore, d'après les mouvemens actifs, ou plus ou moins vigoureux de la nature, juger du *progrès de la convalescence*; enfin, d'après les signes qui nous annoncent la santé, nous pouvons prononcer sur le complément ou la *perfection de la convalescence*. Trois temps ou trois périodes à considérer dans la *convalescence*, & qui constituent cet état singulier, si peu connu, & qui mérite tant de l'être.

Nous ne pouvons donner ici les signes propres à chacun des temps que nous venons d'assigner à la *convalescence*; ils ne peuvent pas être considérés en grand, & ce seroit un détail qui nous meneroit trop loin. Ils se tireroient, par exemple, du caractere propre de chaque maladie, de la force plus ou moins grande de la

Digitized by Google

nature dans chaque tempérament, du genre d'excrétion critique, du temps de son apparition, de sa quantité, de sa qualité, &c., de chacune des fonctions de l'économie animale, qui s'opéreroit avec plus ou moins de vigueur, de l'âge, du sexe, & peut être encore de chaque profession ou occupation habituelle, &c. &c.

Mais la façon dont j'ai envisagé, dans ce mémoire, la *convalescence*, les différens genres que j'ai établis de cet état, suffiront peut-être (en attendant de nouveaux travaux) pour se fixer sur cet objet, ou pour en donner des idées assez claires & assez distinctes.

La *convalescence* est donc précisément l'état qui suit immédiatement la crise; état de foiblesse de la nature, après l'effort qu'elle a fait pour expulser la matiere morbifique; commencement de l'état naturel, où chacune des fonctions précédemment altérées, dérangées, se préparent à rentrer dans l'ordre, & former, par leur union, leur force & leur harmonie, l'état de santé: on n'aura donc point raison de croire à une *convalescence*, que la crise n'ait été opérée; & tout autant de fois que, sur l'apparition de quelques évacuations, ou de quelque diminution des signes ou des symptômes d'une maladie, le médecin prononcera sur la

Digitized by Google

certitude de la *convalescence*, tout autant de fois il sera dans l'erreur : il pourra être trompé dans ses espérances, & courra le risque de répéter le paradoxe singulier : *morbum quidem curatum esse, sed hominem interiisse.*

Ainsi la crise étant le jugement de la maladie, & le point qui marque le commencement de la *convalescence*, il s'ensuivra nécessairement que la crise n'étant point parfaite, on ne doit point compter sur la vérité de la *convalescence*. Par conséquent tous les signes critiques n'ayant point paru aux temps qui leur sont propres, & suivant la quantité & la qualité convenables à chacun d'eux, quelle que soit ou puisse être la disparition des signes ou des symptômes de la maladie, le médecin, en garde contre les opinions, & sur tout contre les fausses apparences, ne verra point dans cet état véritablement trompeur, des signes certains de la *convalescence*, mais bien des raisons & des preuves que la maladie n'est point terminée, & que d'un moment à l'autre elle va reparoître, & se montrer à des yeux inhabiles & inexpérimentés, qui avoient déjà prononcé sur la certitude de la *convalescence. Quæ relinquuntur in morbis, post judicationem, recidivas facere solent.* Hipp. *aph.* 12, sect. 2.

Digitized by Google

De cette premiere conſidération dérive la premiere & la principale différence de la *convaleſcence vraie*, d'avec la *convaleſcence fauſſe*. Mais ſuivons la marche de la nature dans les maladies, & chez les différens ſujets, nous verrons de même de nouvelles différences s'établir, & qui toutes dérivent à-peu-près de cette premiere diviſion la plus eſſentielle, & qu'il ne faut jamais perdre de vue dans la théorie comme dans la pratique.

Lorſque dans la maladie d'un ſujet fort & vigoureux, la nature aura conſervé toute ſa force, que le médecin n'aura point anticipé ſur ſes droits, que la matiere morbifique aura été préparée promptement, & expulſée en totalité, le temps que la nature emploiera pour recouvrer toutes ſes forces, & rétablir l'ordre & l'harmonie dans les divers organes, ſera très court, & formera ce que nous appellerons une *convaleſcence facile & courte*. *Concoctiones celeritatem judicationis, & ſanitatis ſecuritatem oſtendunt*. Hippocr. *epid.* lib. I.

La ſuite au Journal prochain.

Digitized by Google

OBSERVATION

SUR la vertu des cendres de genêt dans l'hydropisie qui succede aux maladies exanthématiques; par M. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane en Provence.

Beaucoup de remedes qui n'ont point le caractere des vrais *spécifiques*, ont pourtant mérité ce titre parce qu'ils exercent une vertu équivalente. Sans tomber dans l'abus des mots, qui est une source d'erreurs dans toutes les sciences, on peut, je crois, appeller *spécifiques du second genre*, tous les remedes qui, par la certitude & la promptitude de leur efficacité contre des maladies déterminées, ou dans des circonstances déterminées de certaines maladies, ressemblent à ceux qui ont une action directement opposée à la cause de la maladie, ou au moins une action capable d'en détruire l'effet le plus sensible, & qui, à ce titre, sont les seuls dignes du nom de spécifiques. Il est un de ces spécifiques du second genre, qui mérite singuliérement d'être remarqué : c'est la lessive des cendres de genêt dans les enflûres qui succedent aux maladies éruptives.

Dans ces contrées régnoit, l'année derniere, la fievre rouge qui étoit souvent compliquée avec la rougeole. Le fils aîné de *Joseph Berard*, ménager dans une petite paroisse voisine de Marignane, eut les deux maladies combinées; après la dessiccation il lui survint une enflûre générale, pour laquelle on demanda mon avis : je crus devoir l'attaquer par les purgatifs résineux, lesquels ne toucherent point à la maladie. Je me rappellai alors qu'il étoit fait mention dans les *mémoires de Stockolm*, qu'une fievre catarrhale épidémique qui se répandit dans l'armée suédoise en 1753, se terminoit ordinairement par l'hydropisie, & que les purgatifs ayant été inutiles pour combattre cette fâcheuse métastase, on employa, avec le plus grand succès, la lessive de cendres de genêt. *Voyez* collect. acad. *p. 3, tom. 13*. Je crus pouvoir assimiler ce cas au mien, & je me déterminai avec confiance à tenter ce remede sur le fils du nommé *Berard*, qui en éprouva un effet si prompt & si heureux, que les enflûres furent dissipées en quatre ou cinq jours, par un flux d'urine.

Un jeune garçon, fils d'un paysan de ce lieu, nommé *Lagrandeur*, ayant eu la fievre rouge, tomba aussi dans une boufflissure universelle, accompagnée d'une

Digitized by Google

hydrocele très considérable : je prescrivis la même lessive, & elle produisit le même effet. On peut dire que c'est le vrai remede *ad hoc*. Son succès a été constamment le même sur divers sujets qui se trouverent dans le même cas : j'en supprime le détail comme superflu.

OBSERVATION

SUR UNE MIGRAINE PÉRIODIQUE.

Par le même.

M. *B*...., âgé aujourd'hui d'environ 50 ans, étoit sujet, depuis quelques années, à une migraine qui revenoit réguliérement vers la fin de l'hiver ; il en eut, en 1767, une attaque des plus violentes. Les accès le prenoient tous les jours sur les 5 heures du soir, & duroient jusqu'au lendemain matin. La douleur étoit si vive, au fort du paroxysme, qu'elle le faisoit tomber dans un spasme universel où il perdoit tous ses sens, & où tout son corps étoit roide & froid, exactement semblable à un cadavre.

Nous crûmes devoir prévenir le danger de tels paroxysmes par l'usage de la liqueur anodyne d'*Hoffman*, donnée à haute dose : ce remede réussit. Il calma la vivacité de la douleur, & arrêta le spasme ;

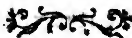
Digitized by Google

mais l'accès revenoit toujours à la même heure. Pour tâcher de l'emporter, je conseillai d'employer le quinquina reconnu pour efficace dans toutes les maladies périodiques. Le malade en prit un gros en poudre, de 4 en 4 heures, dans l'intervalle des accès. Le premier accès, qui suivit l'usage du quinquina, fut fort diminué ; le second manqua, mais il fut remplacé par un écoulement puriforme par la verge. Nous interrompîmes alors le quinquina, & la migraine qui reparut, fit cesser l'écoulement ; nous redonnâmes le quinquina qui suspendit de nouveau la migraine, & fit reparoître l'écoulement. Cette alternative, qui se soutint par trois ou quatre fois, & l'assertion du malade sur laquelle je pouvois compter, ne permirent pas de faire entrer l'accident de l'écoulement dans les circonstances qu'il auroit pu faire imaginer : ce qui le fit regarder, avec la derniere certitude, comme une dépendance de la maladie, & de l'effet du remede, c'est que la migraine & l'écoulement disparurent tout à fait par l'usage continué du quinquina.

On est obligé de tirer de cette observation singuliere, deux inductions bien intéressantes, qui tendent à prouver, l'une, que la cause de la migraine pério-

Digitized by Google

dique dépend d'un levain particulier qui exerce son action comme fait le levain des fievres intermittentes, &c.; l'autre, que le quinquina agit ou comme anti-spasmodique en communiquant aux nerfs & à toutes les parties irritables une force qui émousse l'action de la matiere morbifique, ou une disposition quelconque qui leur fait éluder son impression, ou bien que cette écorce, en altérant le levain de la migraine, par la combinaison qui s'en fait avec quelques-uns de ses principes, le change de maniere qu'il ne peut plus exercer d'impression sur les parties sensibles, & qu'il est évacué par quelque organe excrétoire, ou bien encore, que le quinquina agit de toutes les manieres ensemble. On pourroit étayer ces conjectures de beaucoup d'observations. Ceux qui ont plus de talens & plus de loisir que moi, pourront donner plus d'étendue aux légeres apperçues que j'ai osé présenter : en les perfectionnant on travaillera à fonder une théorie juste & complette sur le caractere de la migraine, & sur les vertus admirables du quinquina.



Digitized by Google

OBSERVATION
D'HISTOIRE NATURELLE.
Par le même.

Il est universellement reconnu aujourd'hui, que ce n'est que de toutes les observations particulieres, liées & comparées par le raisonnement, qu'on peut tirer l'éclaircissement des vérités générales qui forment les divers systêmes de la nature. Voici un fait d'histoire naturelle qui m'a paru digne d'entrer dans la concurrence de ceux qui peuvent fournir aux découvertes de ce genre.

Un paysan de ce bourg ayant cassé un œuf de poule, fut bien étonné de voir un autre petit œuf qui y étoit renfermé. Ce second œuf étoit un peu plus gros qu'un œuf d'alouette ; il étoit placé dans le jaune du premier où il avoit fait sa loge, non au centre, mais bien à côté. Sa coque étoit blanche comme celle du gros ; son blanc étoit naturel, mais le jaune étoit plus pâle, & comme fondu. Cette observation est doublement intéressante en ce qu'elle s'ajoute à plusieurs de ce genre, qui ont été communiquées (1).

(1) Voyez *Acad. des sc.* tom. X. *Idem.* 1706.

La nature, en réitérant les phénomenes ſinguliers, voudroit-elle déceler quelque choſe de ſon grand myſtere de la génération ?

OBSERVATION

SUR une paralyſie & ſur les effets de l'électricité; par M. MAUDUYT, *docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, & membre de la ſociété royale de médecine.*

M. *Mauduyt*, dans l'aſſemblée de la ſociété royale de médecine, du mardi 11 août, a préſenté à cette compagnie le ſieur *Charlemagne*, metteur-en-œuvre, âgé de 36 ans.

Le 15 ſeptembre 1776, il fut ſubitement attaqué de paralyſie du côté gauche. Le mouvement fut entiérement aboli, mais la ſenſibilité s'étoit conſervée ; on preſcrivit au malade les remedes uſités en pareil cas: ils produiſirent quelqu'effet. Au bout de trois ſemaines le malade fut en état de ſe lever; la paralyſie diminua inſenſiblement & graduellement pendant

---

Idem. 1742. Dans tous ces cas le petit œuf étoit ſans jaune. *Idem.* 1745, *collect. acad.* tom. 3. *Ephem. de l'acad. des cur. de la nat.* pag. 116. Idem. *act.* de *Copenhag.* tom. 4.

Digitized by Google

cinq mois. Au bout de ce temps elle parut s'être fixée ; mais depuis le malade étoit constamment dans le même état, sans que le printemps & l'été eussent eu sur lui aucune influence.

Le côté paralysé étoit constamment froid.

La jambe étoit lourde, traînante ; le pied heurtoit souvent le pavé ; le malade descendoit, montoit, marchoit, mais avec beaucoup de peine & de lenteur : il faisoit environ cent pas en un demi-quart d'heure.

Le bras exécutoit tous ses mouvemens, mais ils étoient lents & gênés ; la foiblesse étoit si grande dans cette partie, que le malade pouvoit au plus soulever un poids de deux livres, l'avant-bras étant plié, & aussi tôt que le malade l'étendoit, il laissoit échapper tout ce qu'il tenoit. Il est inutile de dire qu'il n'avoit pu, depuis treize mois, manier les instrumens de sa profession.

Le sieur *Charlemagne* a été électrisé depuis le 15 octobre 1777, jusqu'au 20 juin 1778, réguliérement tous les jours, excepté les dimanches & les fêtes, deux heures par jour ; savoir, une heure & demie de bain électrique, & une demi-heure d'étincelles.

Le premier mois se passa sans succès

apparens; ceux qui ont eu lieu depuis, ont été fort lents : ils ne sont devenus marqués qu'au commencement de février, & rapides qu'en avril.

Il s'établit de bonne heure une salivation abondante qui a continué pendant tout le traitement, & qui avoit lieu surtout le matin au sortir du lit : pour la favoriser, le malade mâchoit, le matin, quelques pincées de petite sauge. Il a été purgé tous les mois avec un minoratif.

Au commencement de juin le sieur *Charlemagne* alla passer quelques jours à la campagne ; il y fit six milles à pied en trois heures & demie. Il y a un mois & plus qu'il travaille du matin au soir. Ses journées sont complettes, & il exécute les travaux les plus pénibles dans un métier qui demande un degré de force assez grand. Cependant ses mouvemens ont encore un extérieur gêné ; le malade manque de souplesse & d'agilité, sur tout du côté de la jambe, & ce défaut est très sensible quand il marche. La chaleur naturelle est rétablie depuis longtemps dans les parties qui étoient affectées de froid.

Nous n'offrons pas une cure complette, mais un exemple d'un soulagement considérable, comme on peut s'en convain-

cre en comparant l'état du 15 octobre à celui qui existe depuis plus d'un mois.

Nous avons cru devoir rapporter ce fait sur tout pour encourager les malades à la persévérance dans l'usage d'un remede dont les effets sont lents, qui, dans le cas dont il s'agit, a paru sans action pendant plus d'un mois, & faire voir ce que les malades, trop sujets à abandonner ce remede, auroient lieu d'en espérer, s'ils avoient une constance qui pourroit être utile dans bien des cas, & dont le sieur *Charlemagne* seul a donné l'exemple jusqu'à présent, au moins sous nos yeux.

OBSERVATION

SUR une mort subite occasionnée par la rupture de l'artere stomachique, affectée d'anevrisme vrai ; par le sieur SOUVILLE, *maître-ès-arts & en chirurgie, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Calais, & professeur en l'art des accouchemens.*

Le nommé *Germain Charles*, sergent au régiment d'Aulbonne Suisse, compagnie du colonel, âgé d'environ 42 à 43 ans, de tempérament sanguin, se plaignoit, depuis deux ans, d'une oppression

de poitrine, & d'un battement excessif à la région de l'estomac. Le plus léger exercice augmentoit ce dernier accident de telle maniere, que pour en diminuer la violence, il étoit contraint de s'asseoir ou de se coucher. M. *Sturn*, chirurgien-major du régiment, qui l'a fréquemment vu dans le paroxysme, lui prescrivoit la saignée, le repos & un régime approprié. Il insistoit avec d'autant plus de raison sur tous ces moyens, qu'il suspectoit un anevrisme vrai de l'artere stomachique. Cette indisposition, presque continuelle, qui augmentoit sensiblement, soit par trop de mouvement, soit par la moindre erreur dans le régime, a amené un dépérissement sensible, & diminué les forces du sujet à un tel point, qu'il ne pouvoit que remplir les fonctions de facteur aux lettres: il s'en acquittoit par fois avec tant d'ardeur, que M. *Sturn* a été contraint de lui recommander la modération, & ce, crainte d'événement subit.

Soit excès de zele, soit forcé par les circonstances, il a commandé, le 23 du courant, l'exercice à quelques recrues; & au retour de cet acte violent pour lui, il est tombé en syncope. On a essayé, pour le rappeller de cet évanouissement, de lui faire avaler quelques cuillerées d'eau-

d'eau-de-vie ; il eſt ſurvenu à cet inſtant un ſi abondant vomiſſement de ſang, qu'il en eſt mort.

On le tranſporta alors à l'hôpital, où on lui adminiſtra, juſqu'au terme preſcrit, tous les ſecours d'uſage dans les aſphyxies.

On procéda le lendemain au ſoir à l'ouverture du cadavre, en préſence de M. *Coſte*, médecin de l'hôpital; de M. *Sturn*, chirurgien-major; & de M. *Vincent*, docteur en médecine, & chirurgien-major au régiment de Flandre.

La poitrine n'offrit rien digne de remarque; mais on découvrit dans le bas-ventre des preuves manifeſtes de la cauſe de la mort.

L'eſtomac étoit conſidérablement diſtendu par le ſang qu'il contenoit, ainſi que preſque tout le canal inteſtinal.

Cette obſervation prouve la néceſſité du repos & du régime dans toute eſpece d'anevriſme, & notamment dans ceux où les tuniques de l'artere peuvent s'étendre, n'étant retenues par aucun point réſiſtant.

Calais, ce 26 mai 1778.

Digitized by Google

SUITE

Des observations sur les fractures du crâne, & particuliérement sur l'espece d'enfonçure appellée par les Grecs, thlasis *ou* phlasis; *par M. CAMPARDON.*

QUATRIEME OBSERVATION

Sur une ouverture faite à l'os coronal par la crevasse d'un fusil dont la culasse a blessé le cerveau, & est demeurée nichée dans l'orbite pendant plus de trois mois.

Le 29 juin 1757, *Joseph Pujos*, laboureur, habitant du lieu de Pouy-Guilles, fut blessé au front par un fusil qui creva entre ses mains en tirant une tourterelle: cet homme fut terrassé par ce terrible coup. Des bergers y accoururent bientôt; ils le trouverent revenu à lui, & plein de connoissance: ils l'aiderent à se relever. Soutenu par deux d'entr'eux, il marcha jusqu'à une maison éloignée de plus de mille pas. Sa plaie rendit beaucoup de sang dans ce trajet; on tâcha de l'arrêter avec des chiffons de linge, & quelques compresses, en attendant l'arrivée d'un chirurgien qui

Digitized by Google

tarda plus de quatre heures à ſe rendre auprès de lui. Dans l'examen de cette plaie, il reconnut à l'angle interne de l'orbite gauche, une ouverture à l'os coronal, qui comprenoit une partie du bord ſourcilier, d'une figure ronde, & par laquelle on pouvoit librement introduire preſque tout le doigt indice, juſqu'à la baſe du crâne : la dure-mere étoit contuſe & déchirée. On vit ſortir même, dans les premiers panſemens, quelque petite portion de la ſubſtance du cerveau.

Le chirurgien panſa la plaie avec des bourdonnets trempés dans une diſſolution de boule d'acier dans l'eau-de-vie. Ce topique, ſoutenu d'une compreſſion, & d'un bandage convenable, acheva d'arrêter l'hémorrhagie. Comme elle avoit été très conſidérable, que le bleſſé n'avoit preſque pas de fievre, & qu'il étoit d'ailleurs exempt de tout autre ſymptôme alarmant, on ne crut pas devoir le ſaigner ce premier jour : il paſſa la nuit aſſez tranquillement. Le lendemain matin on le tranſporta chez lui ſur une eſpece de brancard formé avec des barres & des cordes, ſur leſquelles on avoit mis quelques matelas. Il ſupporta ce tranſport avec aſſez de courage. Son état n'ayant pas changé depuis la veille, on ſe contenta de réitérer les mêmes pan-

ſemens avec l'eau de boule : on profita de ſa tranquillité pour lui adminiſtrer les ſacremens.

Le premier juillet je fus prié d'aller voir ce bleſſé. Son pouls, quoique petit & affoibli, me parut aſſez réglé; il n'avoit preſque pas de fievre. Je ne reconnus en lui d'autre fâcheux accident qu'un léger aſſoupiſſement. L'ouverture de ſa plaie me permit de porter mon doigt juſqu'à la ſubſtance du cerveau; je ne trouvai, dans ce trajet, que quelques légeres aſpérités du côté de l'orbite : je les attribuai à la fracture de la partie du coronal qui contribue à former cette petite voûte oſſeuſe. Je ne ſçus diſtinguer aucun corps étranger.

Je ne pouvois ſavoir au vrai ſi cette fracture avoit été cauſée par quelque éclat du fuſil, ou par le recul de l'extrémité de ſon canon. Pour tâcher de m'éclairer, je demandai la repréſentation des pieces de cette arme : on ne put me faire voir toutes celles de la monture qui avoit été réduite en éclats; mais, dans l'exhibition qu'on me fit du canon, je trouvai de manque la vis de la culaſſe qui s'en étoit totalement ſéparée. Je fis faire des recherches inutiles pour la trouver dans le lieu où le coup avoit été tiré, qui étoit une piece de bled prête à ſcier. Il étoit à

Digitized by Google

préſumer que la fracture avoit été faite par cette vis, ou par un de ſes éclats, qui vraiſemblablement devoit être reſté dans la plaie; mais dès qu'on ne pouvoit point appercevoir ce corps étranger par les perquiſitions du doigt & de la ſonde, convenoit-il d'aller fouiller dans la ſubſtance du cerveau pour le découvrir, & pour tâcher de l'extraire? On aima mieux ſe repoſer ſur le travail de la nature, que de tenter des opérations incertaines & périlleuſes. On panſa la plaie avec des bourdonnets trempés dans l'eau-de-vie, & introduits juſque dans ſon fond; on les couvrit avec un plumaceau chargé d'un digeſtif; l'œil, de ce côté, étant fort enflé & entiérement fermé par une contuſion, & une échymoſe très conſidérables aux deux paupieres, & principalement à la ſupérieure, on baſſina toutes les parties avec l'eau de boule, & on les couvrit avec des compreſſes trempées dans cette liqueur.

L'émotion fébrile du pouls, & le léger aſſoupiſſement qui affectoit le bleſſé, déterminerent à le ſaigner. Au moyen de ces panſemens continués pendant pluſieurs jours, la contuſion & l'échymoſe des paupieres ſe diſſiperent. Le rétabliſſement de leur action permit enfin d'examiner le globe de l'œil: il parut lui-

Digitized by Google

même gonflé, rouge, & un peu jetté endehors; ſa prunelle étoit dilatée, & ne pouvoit jouir de ſon reſſort. L'uſage continué de l'eau de boule diſſipa l'ophthalmie, mais ne put rétablir l'action du proceſſus ciliaire qui tomba en paralyſie.

Je perdis le malade de vue à cauſe d'une abſence de deux mois, que je fus obligé d'aller paſſer aux eaux de Bagneres, auprès d'une perſonne de conſidération. A mon retour de ce voyage, j'appris que ce bleſſé avoit été d'une indocilité ſinguliere. Il n'avoit pas été poſſible de lui faire obſerver un régime exact, même dans les premiers jours de la bleſſure. Il commença à ſe lever le quatrieme ou le cinquieme jour de ſon accident. Il s'expoſoit continuellement au grand air, & aux impreſſions du vent; il tenoit les fenêtres de ſa chambre toujours ouvertes; il ſortoit même au-dehors de ſa maiſon pour viſiter ſes étables, & pour ſe promener. Il mépriſa toutes les répréſentations qu'on lui fit ſur le danger de ſa poſition critique; il n'eut aucun égard aux regles de régime qu'on lui preſcrivoit; il ne voulut abſolument ſe nourrir que des alimens les plus groſſiers & les plus ordinaires aux gens de ſon état. Auſſi ſon intempérance lui attira-t-elle des indigeſtions, & une plénitude dans les pre-

Digitized by Google

mieres voies, qui lui donnerent la fievre : elle fut accompagnée de plusieurs redoublemens avec délire. Elle céda néanmoins à l'usage de la saignée & des purgatifs réitérés, sans qu'on apperçût aucune augmentation dans la suppuration.

On avoit pansé la plaie en faisant chaque jour des injections dans sa cavité, avec des eaux minérales de Bagneres, de la source du Pred, qui sont les plus sulphureuses qu'on connoisse dans cette ville. On avoit eu soin d'y introduire une tente de charpie mollette trempée dans ces mêmes eaux. La suppuration de cette plaie avoit été très petite ; &, malgré les excès du blessé dans le régime, elle s'étoit cicatrisée vers la fin de septembre.

Pujos alloit déjà, depuis quelque temps & sans ménagement, par tout où ses affaires l'appelloient. Comme je m'informois de son état dans une maison de campagne que j'ai à Lourties, dans le voisinage de son habitation, je le vis passer, le 14 octobre 1757, allant à pied au marché de Seissan, distant de chez lui de plus d'une heure de chemin. Je l'appellai avec empressement pour connoître son état par moi-même ; il vint à moi sur le champ : je remarquai que la cicatrice de sa plaie étoit couverte par une petite croûte dure & épaisse ; je l'enlevai

facilement avec le bout de l'ongle. Mais quel fut mon étonnement en appercevant à l'angle le plus inférieur de cette cicatrice, & le plus voisin de l'œil, un petit corps dur de couleur brune ! Un examen réfléchi me convainquit que c'étoit une piece de fer dont le bout extérieur étoit quarré, & qui n'excédoit la superficie de la peau, que parce que la cicatrice étoit très enfoncée. Je reconnus dès lors que cette piece de fer étoit l'extrémité de la vis de la culasse du fusil ; mais je n'imaginai pas qu'elle pût être fort considérable. Pour m'éclaircir davantage, je la saisis avec des pincettes ; je tâchai de l'ébranler doucement, pour juger s'il seroit aisé d'en faire l'extraction. La grande résistance, que j'éprouvai dans cette tentative, me fit connoître que sa masse étoit plus considérable que je ne l'avois cru d'abord, & qu'il y auroit de la difficulté à l'enlever : je bornai là mes opérations. Je m'ajournai avec *Pujos* qui continua sa route pour aller au marché.

Je me rendis chez lui le 17 du même mois après midi ; je le fis asseoir sur une chaise un peu basse, je me plaçai derriere son dossier, sur l'extrémité duquel je fis appuyer sa tête un peu penchée en arriere ; je saisis le petit bout du fer qui

Digitized by Google

ſortoit de la cicatrice, avec des pinces aſſez fortes; je le tirai à moi d'abord doucement, & enſuite avec des forces graduées. Je compris, par ſa réſiſtance, que pour faire ſortir ce corps étranger, il falloit détruire toute la cicatrice; je fis donc une diviſion, dans toute ſon étendue, à la membrane cartilagineuſe qui fermoit le trou de la fracture; je tirai de nouveau, avec plus de force, ce bout de fer, en retenant la tête du bleſſé avec ma main gauche: ce fut avec aſſez de ſuccès pour la faire ſuivre l'eſpace de 3 à 4 lignes, & pour mettre à découvert l'écrou par où paſſe la petite vis qui attache la culaſſe du canon au bois de ſa monture. J'introduiſis alors une ſonde d'acier par ce trou; je paſſai par-deſſous cette tige cylindrique les doigts indicateur & long de ma main droite. Par le ſecours de ce levier, j'achevai de l'extraire, quoiqu'avec beaucoup de peine. Si je fus ſurpris d'abord de la difficulté que je rencontrai dans cette opération, je ceſſai de l'être en voyant la culaſſe du canon, que je venois d'extraire par ce moyen: elle peſoit environ deux onces. Son plus gros bout où eſt la vis qui entre dans la cavité du canon, étoit comme enſevelie dans la ſubſtance du cerveau, tandis que le reſte de cette piece, c'eſt-

à-dire sa plus grosse portion, étoit enclavée dans l'orbite. Je n'aurois pas cru qu'un corps aussi considérable eût pu séjourner si long-temps dans la plaie, sans causer de plus fâcheux accidens. Peut-être que si je m'étois douté de tout son volume, je n'aurois pas entrepris cette extraction avec autant de confiance. A la vérité je ne reconnus l'étendue de sa masse, qu'après en avoir tiré à peu près la moitié; mais cette découverte, en me faisant sentir l'inconvénient de laisser mon opération imparfaite, ne fit que m'animer d'autant plus à la finir sans retardement : elle ne fut suivie que de l'effusion de quelques gouttes de sang, le corps étranger sortit à sec, & sans être mouillé de matieres purulentes. Il n'en sortit pas même de la cavité qu'il laissa dans la plaie. J'eus l'attention de la remplir avec des bourdonnets secs, & liés avec des fils; j'achevai de garnir la plaie avec de la charpie brute, tant pour étancher la petite hémorrhagie, que pour préparer une issue libre aux humeurs que la suppuration pouvoit fournir; je fis mettre le blessé au lit, pour prévenir les suites que pouvoient avoir les violences que cette extraction avoit nécessairement exigées; je le saignai quelque temps après; je lui prescrivis une diéte sévere, dont

je tâchai de lui persuader l'étroite nécessité. Il passa la nuit assez tranquillement; il ne se ressentit de cette extraction que par une pesanteur de tête qui lui dura deux ou trois jours, & par une légere émotion dans le pouls, qui n'étoit pas bien décidément fébrile, & qui se dissipa dans le même espace de temps.

Le lendemain 18 octobre, je levai le premier appareil en présence du chirurgien ordinaire. Nous retirâmes de la plaie les bourdonnets & la charpie mouillés de quelques sérosités; mais nous ne pûmes y distinguer aucun vestige de matiere purulente. Nous pansâmes cette plaie avec des bourdonnets trempés dans l'eau-de-vie, à laquelle nous substituâmes, dans la suite, l'esprit de térébenthine: on l'injectoit dans sa cavité d'où il ne sortit jamais que très peu de pus. Nous jugeâmes cette derniere liqueur convenable, tant pour favoriser l'exfoliation de la dure-mere, que pour prévenir le danger d'une suppuration abondante de la part du cerveau, dont nous ne pouvions nous dissimuler la lésion.

Comme ce blessé étoit éloigné de ma résidence d'environ une heure & demie de chemin, & que des absences indispensables ne me permettoient pas de suivre assidument cette importante cure, je

convins avec le chirurgien ordinaire de la méthode qu'il falloit obſerver pour la conduire à une heureuſe fin. Je lui repréſentai ſur tout le danger qu'il y avoit de laiſſer fermer cette plaie, ſans être aſſuré de la cicatriſation de ſon fond ; & par conſéquent la néceſſité de la tenir dilatée pour empêcher que les matieres retenues ne s'accumulaſſent inſenſiblement, & ne produiſiſſent dans la ſubſtance du cerveau quelque dépôt funeſte. Ce chirurgien, qui eſt très occupé dans ce canton, ne pouvant pas réguliérement panſer lui-même ce bleſſé, & étant obligé de le confier aux ſoins de ſes éleves peu expérimentés, le fond de la plaie ſe ſerra bientôt par le reſſort des parties voiſines, & particuliérement par le rapprochement du globe de l'œil, qui avoit été pouſſé & jetté en-dehors par la compreſſion du corps étranger. D'un autre côté le bleſſé ſe laſſa bientôt d'obſerver le régime que nous lui avions preſcrit. Au bout de quelques jours de l'extraction, il reprit ſa maniere ordinaire de vivre ; non ſeulement il reſtoit levé tout le jour, mais il alloit ſe promener ſans précaution, même aſſez loin de ſa maiſon. La ſaiſon des ſemailles commençant dans ce pays vers la mi-octobre, il ſortoit chaque matin au point du jour, pour aller

Digitized by Google

jetter la ſemence en terre, laiſſant à ſon jeune fils le ſoin de la couvrir. Il continua cet exercice pendant près d'un mois, malgré toutes les répréſentations qu'on pût lui faire ſur les dangers où il expoſoit ſa vie, & ſans qu'une conduite ſi imprudente lui attirât encore aucun fâcheux accident.

Cependant ſa plaie ne rendoit preſque pas de ſuppuration, ſa cavité ſe combla dans très peu de temps. La membrane cartilagineuſe, qui avoit antérieurement fermé ſon ouverture, & que j'avois été obligé de diviſer pour opérer l'extraction, ſe conſolida, & par le concours des chairs que la ſurface des os découverts fournit ſans aucune exfoliation apparente, la cicatrice parut parfaite vers le 15 de novembre.

Avant même cette époque *Pujos* alloit par tout ſans éprouver aucune inquiétude ſur ſon état. Le 26 du même mois il étoit à la foire de Mirande, diſtante de ſon habitation de près de deux heures de chemin. Trois jours après il lui prit une fievre violente, accompagnée d'un accablement extrême, de beaucoup d'aſſoupiſſement, & d'un gonflement douloureux ſur l'œil gauche & ſes paupieres. M. *Montaut*, ſon chirurgien ordinaire, mit d'abord en uſage les ſaignées, mais

sans succès. Craignant avec raison que ces nouveaux accidens ne reconnussent pour cause quelque dépôt au fond de l'ancienne plaie, il se hâta de la r'ouvrir : il en sortit beaucoup de matiere lymphatique un peu trouble & purulente : on tint cette ouverture dilatée. On tâcha de favoriser l'écoulement par l'usage d'un digestif, & de quelques injections : ces moyens ne produisirent aucune effusion de véritable pus, mais seulement l'issue d'une matiere semblable à celle qui étoit sortie après l'ouverture. Cette évacuation ne diminua point la fievre, ni les autres accidens. Il y survint des redoublemens & des délires qu'on ne put appaiser par les saignées répétées, ni par les lavemens, les anodyns, les purgations, & beaucoup d'autres remedes qu'on mit inutilement en œuvre : enfin *Pujos* mourut le 13 décembre suivant.

Le lendemain on fit l'ouverture de sa tête. On y remarqua, 1°. le trou fait à l'os coronal, qui avoit une figure ronde, & le diametre de près d'un pouce ; il étoit situé au-dessus du grand angle de l'œil, anticipant sur l'apophyse orbitaire interne. Cette ouverture avoit été deux fois cicatrisée par la membrane cartilagineuse susdite. 2°. Une fracture à la partie du même coronal qui forme la

Digitized by Google

voûte ſupérieure de l'orbite, avec une perte de ſubſtance, d'une figure étroite & proportionnée au volume de la culaſſe du fuſil, qui y avoit été enchâſſée, & dont la plus grande partie, logée dans l'orbite, avoit pouſſé & déjetté en dehors le globe de l'œil. 3°. Cette fracture s'étendoit juſque au trou qui donne paſſage au nerf optique, lequel n'avoit pu manquer d'être comprimé & déchiré par ce corps étranger. 4°. Une perte de ſubſtance qui formoit un vuide conſidérable dans le cerveau vers la baſe du crâne.

N'ayant pu être préſent à cette ouverture, je ne ſaurois rapporter les autres particularités obſervées dans le reſte de la ſubſtance de ce viſcere. On borna les recherches anatomiques à l'inſpection de la tête.

Il paroîtra d'abord ſurprenant qu'on n'ait pas ſçu reconnoître dans le premier examen de la bleſſure, la préſence du corps étranger qu'elle recéloit; mais, 1°. on pouvoit préſumer que le ſeul recul du canon, ou quelque éclat de ſa monture, avoit été ſuffiſant pour former le trou qu'on trouvoit au crâne. 2°. En introduiſant le doigt par cette ouverture, juſque à la ſubſtance du cerveau; on trouvoit une voie libre qui n'offroit que de très légeres aſpérités du côté de la

voûte de l'orbite. On pouvoit aisément se méprendre par rapport à ces petites inégalités; & il étoit assez naturel de les envisager comme de petits éclats de la fracture de la partie du coronal qui concourt à former l'orbite. 3°. La contusion & le gonflement dont les paupieres & l'œil étoient affectés, ne permettoient pas de voir celui-ci, ni de discerner que le globe fût un peu jetté en-dehors; ce qui auroit pu faire soupçonner dans l'orbite la présence d'un corps étranger, capable de forjetter l'œil. 4°. Lorsqu'on s'est apperçu de ce petit déplacement du globe, n'a-t-on pas pu l'attribuer à la seule violence de l'impulsion de l'arme qui a fait le coup, sans supposer la présence d'un corps étranger pour entretenir ce léger éloignement de l'œil? ne pouvoit-on pas avec autant de vraisemblance, l'imputer à l'atonie du globe de l'œil, & de ses muscles, occasionnée par une forte contusion?

Si l'on insiste en disant que le détachement de la culasse du canon devoit faire soupçonner qu'elle étoit demeurée dans la plaie, on peut répondre, 1°. qu'un soupçon n'est pas une preuve; 2°. qu'une conjecture douteuse n'a pas paru suffisante pour tenter des perquisitions incertaines & dangereuses; 3°. dans ce chaos ténébreux, sur quelles parties falloit-il

porter ſes recherches ? dans le cerveau, ou dans l'orbite ? L'un & l'autre préſentoient de grands inconvéniens qu'il eſt facile d'appercevoir. Quoique bien différens, ils ont paru propres à inſpirer une ſage retenue. On a mieux aimé repoſer ſes eſpérances ſur les reſſources merveilleuſes que la nature emploie ſouvent dans les cas les plus déſeſpérés, que de s'expoſer à la prévenir, ou à la troubler témérairement par des manœuvres haſardées & périlleuſes.

Si toutes ces raiſons ne paroiſſent pas ſuffiſantes aux yeux des juges éclairés & impartiaux, pour diſculper les doutes de mon diagnoſtic, je me flatte que mes bonnes intentions me concilieront du moins leur indulgence, & qu'ils me ſauront quelque gré du courage que j'ai de leur expoſer fidélement ma conduite. Puiſſe-t-il être utile au progrès de la chirurgie, & au bien de l'humanité !

Il n'eſt pas douteux que l'extraction de la culaſſe en queſtion n'eût été faite plus utilement dans le premier temps de la bleſſure, qu'après ſa guériſon apparente. J'oſe dire cependant que ſi elle n'étoit pas impraticable dans les commencemens, elle auroit été du moins extrêmement difficile dans ces premiers inſtans ; 1°. la moindre partie de ce corps

étranger étant imperceptible, on ne pouvoit tout au plus que le ſoupçonner; on ne pouvoit par conſéquent avoir que peu ou point de priſe ſur lui. 2°. Il étoit enclavé de telle maniere dans l'orbite, qu'il n'y avoit que quelques légeres aſpérités de ſon bord le plus mince, qui anticipaſſent dans l'intérieur du crâne, (aſpérités qui, comme je l'ai déjà dit, furent priſes pour des inégalités de la voûte de l'orbite fracturé) tandis que preſque toute cette culaſſe logeoit dans la cavité orbitaire. 3°. Cet enchâſſement étoit ſi ſerré qu'on n'auroit pu retirer ce corps étranger ſans faire de grandes violences.

Mais d'où vient, peut-on demander, qu'inviſible dans le premier temps, on pût l'appercevoir dans le ſecond? 1°. C'eſt parce que dans le premier temps de la plaie, les tégumens de tous ces environs étoient gonflés & enflammés, & que par conſéquent leur engorgement augmentoit la profondeur de la plaie, dont les bords ſurpaſſoient d'autant plus l'extrémité du corps étranger enfoncé & caché ſous le bord de l'ouverture du crâne, vers le grand canthus de l'œil. 2°. Les tégumens ayant été dégorgés par la ſuppuration, & s'étant formé une cicatrice un peu enfoncée, relativement au niveau de l'os, le bout de la culaſſe, un peu

ramené vers le bord de l'ouverture du crâne, se trouvoit d'autant plus rapproché de la cicatrice, & se montroit extérieurement dès qu'on eût enlevé la croûte qui la couvroit. 3°. L'autocratie (ou les mouvemens de la nature qui tendent toujours à se débarrasser de tout ce qui peut opprimer les fonctions de l'économie animale) avoit, sans doute, fait des efforts pour dégager & repousser au dehors ce corps étranger; mais quoique les contractions redoublées de la dure-mere, des muscles de l'œil, & de toutes les autres parties de cet organe, ne pussent jamais être assez victorieuses pour opérer l'exclusion de cette culasse, à cause de son intime enchâssement, l'oscillation réitérée de toutes ces parties avoit été du moins capable de l'ébranler insensiblement, pour leur faire regagner, sur ce corps étranger, une petite portion de la place qu'il avoit usurpée sur elles; ce qui devoit le rapprocher de la cicatrice de la plaie, & le rendre sensible dans ce dernier temps.

Mais comment cette cicatrice a-t-elle pu se former, tandis que le fond de la plaie renfermoit une masse étrangere aussi dure & aussi volumineuse? Ce fait, tout admirable qu'il puisse d'abord paroître, n'est pourtant pas unique dans ce genre.

On en connoît une infinité d'analogues qui rendent sa certitude d'autant plus vraisemblable. Voyez les *observations* de M. *Manne*, & de M. *Majault*, & tant d'autres extraites d'un grand nombre d'auteurs anciens & modernes cités par l'illustre M. *Quesnay* dans son mémoire sur les plaies du cerveau, au premier tome des mémoires de l'académie royale de chirurgie, *pag.* 314 & suivantes.

Il paroît néanmoins étonnant que ce corps étranger n'ait pas produit plutôt quelque suppuration abondante dans les parties accessoires du globe de l'œil, & dans la substance du cerveau lui-même, pour entretenir un écoulement dans la plaie, & pour s'opposer conséquemment à sa cicatrisation.

Ce corps étranger ne causoit véritablement aucune compression sur le cerveau, puisqu'il étoit enchâssé presque en entier dans l'orbite; mais il devoit d'autant plus opprimer le globe de l'œil, ses muscles & les expansions que la dure-mere fournit à cet organe. Il est cependant vraisemblable que cette compression n'étoit pas la cause principale de l'inflammation & de l'engorgement dont le globe de l'œil & les paupieres furent d'abord affectés, mais qu'on devoit plus naturellement attribuer ces accidens à la

Digitized by Google

violente contuſion de ces parties. En effet s'ils euſſent uniquemeut dépendu de la compreſſion, ils auroient dû ſubſiſter auſſi long-temps que la préſence du corps étranger, au lieu qu'ils ſe diſſiperent en peu de jours par l'uſage des remedes, malgré la conſtance de la compreſſion. Il n'eſt donc pas moins étonnant que cette derniere cauſe n'ait pas produit & entretenu la fievre; la douleur, l'inflammation & la ſuppuration de l'œil, & de toutes ſes appartenances; car tous les effets de cette compreſſion ſe ſont bornés à la paralyſie de l'iris, & à un petit gonflement du globe, ou plutôt à un petit forjettement de cet organe, qui néanmoins a conſervé ſon mouvement.

Il eſt à préſumer que la premiere fievre, qui ſurprit le bleſſé, fut principalement occaſionnée par un vice de digeſtion, fruit de ſon intempérance, puiſqu'elle céda à la ſaignée & aux purgations dûement adminiſtrée, & que d'ailleurs on ne remarque aucun ſurcroît de ſuppuration, malgré les attentions à obſerver ſa terminaiſon. On ne doit pas être ſurpris de cet accident lorſqu'on réfléchit ſur les abus dans le régime, auxquels *Pujos* ſe livra, au mépris des répréſentations les plus ſages, & les plus inſtantes. On doit trouver étrange au contraire,

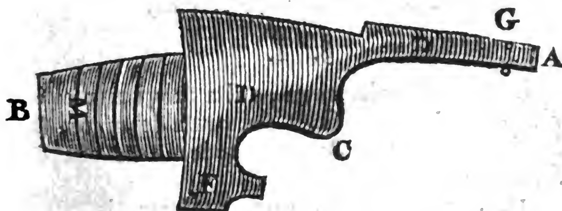
qu'il n'ait pas été plutôt la victime de son opiniâtre indocilité. C'est aussi sans doute à ses excès inouïs qu'on peut rapporter la derniere fievre qui a préparé sa fin tragique. Comment imaginer en effet, qu'un homme avec une blessure aussi grave, dans des parties aussi délicates & si essentielles, ait pu s'exposer impunément aux impressions variées de l'air & de tous les vents, aux travaux les plus pénibles de la vie rustique, & aux fatigues de plusieurs voyages assez considérables, ne se nourrissant d'ailleurs que des alimens les plus grossiers & les plus indigestes ?

Loin d'être surpris d'une fin aussi malheureuse, ne doit-on pas admirer les forces prodigieuses d'un bon tempérament qui a pu résister pendant si long-temps à tous les moyens que ce misérable blessé sembloit s'obstiner à mettre en usage pour se procurer la mort ? N'est-il pas vraisemblable que s'il eût voulu s'assujettir à un régime convenable, il auroit enfin obtenu une guérison solide, dont les funestes apparences ne l'avoient que trop faussement ébloui ?

Peut-être aussi que quelque inexactitude dans les pansemens a pu concourir à son malheur ; & j'avoue que j'ai toujours eu beaucoup de regret de ce que

mes occupations & mon éloignement ne m'ont pas permis de donner mes assiduités à cette cure, dont le succès m'auroit extrêmement flatté.

FIGURE de la culasse dont il est question dans cette observation.



Elle a été envoyée en nature à l'académie royale de chirurgie de Paris.

EXPLICATION DE LA FIGURE.

A, petite extrémité de la culasse couverte par le bord du trou fait au coronal, & par les levres de la plaie.
B, grosse extrémité de la culasse enfouie dans le cerveau à la base du crâne.
C, petites inégalités qu'on rencontroit le long de la fracture de l'orbite, prises pour de légeres aspérités de l'os.
DD, parties de la culasse, logées dans l'orbite.
Σ, portion de la culasse enfouie dans le cerveau.
F, autre portion de la culasse enfouie dans le cerveau.
G, trou ou écrou de la petite vis de la culasse.

La suite au Journal prochain.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur l'urine de chameau, fraîche & putréfiée; par M. ROUELLE, démonstrateur en chymie au Jardin du Roi.

Du 16 avril 1777. (*a*)

§. I.

L'urine de chameau, qui a servi aux expériences des réactifs, a été prise le matin sur les huit heures, & les expériences ont été faites à onze heures.

1°. Cette urine a une couleur de biere blanche peu foncée, couleur qui varie plus ou moins; elle est un peu nébuleuse.

2°. Elle a plus l'odeur de l'urine de vache que de toute autre urine, & en differe peu; mais elle differe beaucoup de celle du cheval, ainsi que de l'urine humaine.

3°. Elle n'a point l'état mucilagineux de l'urine de cheval, ne file point comme elle, & ne dépose aucun sédiment terreux.

4°. Cette urine soumise au pese-liqueur qui contient une once d'eau distillée, pese 33 grains de plus que la même eau distillée.

Celle de vache, traitée de même, pese 20 à 21 grains de plus.

Celle du cheval, 24 grains.

L'urine humaine, 15 grains.

(*a*) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en insérant dans notre Journal ces observations dont on n'a tiré qu'un très petit nombre d'exemplaires.

Digitized by Google

5°. L'urine de chameau eſt légérement ſavonneuſe & onctueuſe au toucher, comme une légere leſſive alkaline; ce qui lui donne encore de la reſſemblance avec l'urine de vache.

6°. Elle verdit l'infuſion des fleurs de violettes, comme fait une leſſive alkaline un peu foible.

7°. Avec les trois acides minéraux affoiblis d'eau, & avec l'acide du vinaigre, elle fait une effervescence aſſez marquée qui augmente beaucoup par l'agitation : preuve qu'elle contient un alkali tout développé.

8°. Lorſqu'on y mêle les alkalis fixes & volatils en liqueur, elle n'en reçoit aucune altération.

9°. L'alkali indiqué, n°. 7, dans cette urine, par l'effervescence qu'elle fait avec les acides minéraux & celui du vinaigre, eſt l'alkali végétal. Pour s'en convaincre, il ſuffit d'obſerver qu'en y mêlant de l'acide nitreux le plus foible juſqu'au point de ſaturation, on obtient, par une évaporation convenable, un vrai nitre. On pourroit peut-être ſoupçonner que ce nitre eſt dû à la décompoſition du tartre vitriolé contenu dans cette urine, parce qu'il eſt poſſible qu'il s'en décompoſe une portion; mais tout le nitre qu'on obtient, n'eſt aſſurément pas le produit de cette décompoſition : d'ailleurs il eſt facile de s'aſſurer du fait; en ſaturant cet alkali fixe de l'urine de chameau, avec de l'acide vitriolique, ou de l'acide du ſel marin, on obtient plus de tartre vitriolé ou plus de ſel fébrifuge que n'en donne naturellement une même quantité d'urine: cela prouve donc que le nitre qu'on obtient de l'urine de chameau n'eſt

nullement le résultat de la décomposition du tartre vitriolé de cette urine, par l'acide nitreux.

10°. Une pinte d'urine de chameau, évaporée au bain-marie en consistance de bol un peu ferme, donne trois onces six gros, plus ou moins, de résidu.

Celle de vache, traitée de même par l'évaporation au bain-marie, en donne deux onces sept gros & demi.

Celle de cheval, également évaporée à la même consistance, en donne trois onces deux gros, plus ou moins.

On doit observer que toutes les fois qu'on répete les expériences, n°. 10, on a toujours des variétés dans les produits, comme je l'ai déjà fait remarquer sur l'urine humaine (1).

§. II.

Des substances contenues dans l'urine de chameau.

1°. Cette urine contient aussi deux substances, l'une savonneuse & l'autre extractive, toutes deux très solubles dans l'eau, comme celles des autres urines (2), telles que l'urine humaine, celles de vache & de cheval.

2°. La partie savonneuse, qui y est en grande quantité, se dissout aisément dans l'esprit-de-vin, & favorise aussi la dissolution de l'alkali fixe.

3°. Cette substance savonneuse donne, dans son analyse, les mêmes produits que celle de l'urine de vache.

---

(1) *Voyez* Journal de médecine du mois de novembre 1773.

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

4°. La partie extractive est plus abondante dans cette urine que dans l'urine humaine, en cela elle ressemble beaucoup plus à l'urine de vache.

5°. L'urine de chameau contient les matieres suivantes, savoir :

Un vrai tartre vitriolé en assez grande quantité

Du sel fébrifuge de Sylvius.

De l'alkali végétal parfaitement semblable au sel de tartre. Cet alkali se trouve abondamment dans l'urine de chameau,

Quant au sel acide volatil que j'ai remarqué dans l'urine de vache, mes expériences n'ayant point été faites sur une quantité assez considérable d'urine fraîche de chameau, elles ne m'ont pas encore permis de déterminer précisément si cette urine en contient. Je suis d'autant plus volontiers porté à le croire, que l'urine de chameau a une parfaite ressemblace avec celle de vache, tant par les différentes substances qu'elle contient, (telles que la partie savonneuse & la partie extractive), que par les sels & par l'odeur. Cette ressemblance est au point qu'il est difficile de les distinguer. Je déterminerai par la suite l'existence ou la non-existence du sel acide volatil dans l'urine de chameau. Je supprime ici beaucoup de détails sur les procédés de cette analyse, dont plusieurs sont minutieux; je les réserve pour une dissertation sur ces quatre especes d'urine.

Je dirai cependant que l'urine de chameau après avoir été brûlée, & le charbon bien lessivé, donne, par pinte, depuis une once jusqu'à une once & un gros de tous les sels dont nous avons parlé ci-dessus.

Digitized by Google

Le charbon, réduit en cendres, donne depuis un gros jusqu'à un gros & deux scrupules, & plus de véritable terre ou cendre.

Quant au sel ammoniac, on doit voir d'un coup d'œil ce qu'on en doit penser. On a cru jusqu'à ces derniers temps, qu'il étoit contenu en si grande abondance dans l'urine de chameau, qu'on étoit persuadé que tout celui qui nous vient de l'Egypte, lui devoit son origine; on avoit imaginé que cette urine répandue par ces animaux sur les sables brûlans de la Libye & de l'Arabie, y étoit cuite par l'ardeur du soleil, & convertie, pour ainsi dire, en sel ammoniac, que les habitans recueilloient ensuite, & sublimoient en pains, tels qu'on les reçoit par la voie du commerce. Ce n'est pas qu'on n'ait pu autrefois, & qu'on ne puisse même encore aujourd'hui, trouver du sel ammoniac sur les sables brûlans de ces contrées; mais ce sel y a une toute autre origine, & n'a rien de commun avec l'urine des chameaux: d'autres ont regardé les excrémens du chameau comme préférables à ceux des autres animaux: mais *Hasselquist* nous assure que cela n'est pas vrai, & que ceux de l'homme & des quadrupedes de toute espece sont également employés, & sont aussi propres à la fabrication de ce sel. « Les excrémens du chameau, dit-il, ne » valent pas mieux que ceux des autres ani- » maux; & quant à son urine, il est faux » qu'on s'en serve, quoique plusieurs auteurs » l'aient assuré ».

En effet l'analyse de cette urine fait voir qu'elle ne contient point de sel ammoniac. Le peu qu'elle en fournit n'est que l'ouvrage du feu; & s'il y existoit tout fait, l'alkali,

Digitized by Google

qui y eſt preſque à nu, & qui n'y tient qu'à une très légere combinaiſon avec les matieres ſavonneuſe & extractive dont nous avons parlé, ſeroit bien plus que ſuffiſant pour le décompoſer: ce n'eſt donc qu'à l'aide de la diſtillation de quelques-uns des principes de cette urine, qu'on peut obtenir une petite quantité de ce ſel.

NOTICE

Sur M. BERNARD DE JUSSIEU.

M. *Bernard de Juſſieu* naquit à Lyon, le 17 août 1699, de *Laurent de Juſſieu*, docteur en médecine, puis maître en pharmacie de la même ville, & de *Lucie Couſin*.

Tandis qu'il faiſoit ſes premieres études dans ſa patrie, *Antoine de Juſſieu* ſon frere ſe diſpoſoit à entrer dans la faculté de médecine de Paris, qui le reçut docteur le 9 décembre 1712.

Le jeune *Bernard* vint, en 1714, à Paris achever ſes études ſous les yeux de ſon frere. Celui-ci ayant entrepris, en 1716, un voyage pour examiner les plantes des Pyrénées, d'Eſpagne & de Portugal, voulut que le jeune *Bernard* l'accompagnât. Ce fut ce voyage qui développa & décida le goût du jeune homme pour la botanique. A ſon retour d'Eſpa-

gne, il ſuivit encore les courſes botaniques de ſon frere dans le Lyonnois, & ſur une partie des Alpes. Il le quitta pour aller étudier la médecine à Montpellier, ſon deſſein étant d'exercer cette profeſſion dans ſa patrie. Auſſi-tôt après ſon doctorat, *Bernard de Juſſieu* ſe rendit à Saint-Chamond, petite ville ſituée à ſix lieues de Lyon, pour y pratiquer l'art qu'il avoit embraſſé. Il ſe vit bientôt obligé d'y renoncer; ſon extrême ſenſibilité pour les maux de ſes ſemblables, lui cauſoit de violentes palpitations de cœur. Il n'avoit alors que 22 ans: ſans doute que l'âge, les réflexions, les efforts, le deſir d'être utile, l'auroient mis en état de diminuer l'impreſſion que faiſoit ſur lui la vue des malades, ſi une autre carriere ne ſe fût ouverte pour lui.

M. *Vaillant*, démonſtrateur au Jardin royal des plantes, deſira d'avoir M. *Bernard de Juſſieu* pour ſurvivancier. Il fut donc appellé à Paris. M. *Vaillant* étant mort le 26 mai 1722, M. *Bernard de Juſſieu*, qui n'avoit pas encore 23 ans, fut nommé pour en remplir la place. Fixé dans la capitale, il voulut être attaché à la faculté de médecine de Paris: il ſe mit ſur les bancs en 1724.

Il ſeroit aſſez inutile de repréſenter M. *de Juſſieu* exerçant les travaux de bo-

taniſte, ils ſont trop connus pour avoir beſoin d'être rappellés. La capitale, la France, l'Europe entiere, ſont remplies de témoignages vivans, d'hommes qui ont été inſtruits par ſes leçons ſavantes, & auxquels il a confié, ſans aucune réſerve, tout ce qu'il poſſédoit de connoiſſances en botanique & en hiſtoire naturelle.

Dès 1725 M. *Bernard de Juſſieu* entra dans l'académie des ſciences. Cependant ce botaniſte illuſtre a très peu écrit. Il compoſa, pour l'inſtruction des éleves, un traité ſur les uſages des plantes; il le dictoit chaque année au Jardin royal, dans la ſaiſon où s'y fait le cours des plantes. Jamais ce profeſſeur n'a ſongé à le faire imprimer: il l'a été cependant. On le trouve preſque tout entier dans un ouvrage qui a pour titre: *Dictionnaire raiſonné univerſel de matiere médicale*, *Paris*, 1773, *in*-8°. 4 vol. Toutes les fois qu'on y rapporte la doctrine de M. *Bernard de Juſſieu* ſur la maniere d'agir des médicamens, le rédacteur de cet ouvrage a eu ſoin d'en avertir par ces mots, *dit un célebre profeſſeur*. On peut conſulter les articles *Alexitéres*, tom. I, pag. 228; *Céphaliques*, tom. I, pag. 698; *Evacuantes*, tom. II, pag. 341; *Fébrifuges*, ibid. *pag*. 349, &c... &c... &c...

Digitized by Google

M. *Tournefort* avoit fait imprimer l'*hiſtoire des plantes qui naiſſent aux environs de Paris, avec leur uſage dans la médecine. Paris, imprim. royale*, 1698, *in*-12. M. *Bernard de Juſſieu* en publia une *ſeconde édition, revue & augmentée. Paris*, Jean Muſier, 1725, *in*-12, 2 vol. Cette édition fut traduite en anglois par *J. Martin*, membre de la ſociété royale de Londres. *London*, 1732, *in*-8°. 2 vol. & *London*, 1736, *in*-8°. 2 vol.

Comme académicien M. *Bernard de Juſſieu* donna, en 1739, un mémoire dans lequel il décrit les parties de la fructification de la plante nommée pillulaire; un ſecond mémoire ſur le lemma; un troiſieme en 1741, dans lequel eſt décrite une eſpece de plantain.

M. *B. de Juſſieu*, qui avoit toujours joui d'une bonne ſanté, eut une attaque d'apoplexie le 20 ſeptembre 1777. De prompts ſecours le rappellerent à la vie; il recouvra toute ſa préſence d'eſprit & ſa mémoire; mais ſes forces s'affoiblirent inſenſiblement, & il mourut le 6 novembre, âgé de 78 ans, 2 mois & 20 jours.

Les mœurs de ce célebre naturaliſte étoient pures & même ſéveres; tout ce qui étoit contraire à la décence le bleſſoit.

Son frere aîné, *Antoine de Juſſieu*, qui

avoit

Digitized by Google

avoit long-temps pratiqué la médecine, & partagé avec les médecins de la capitale les plus occupés, la confiance du public, s'étoit fait une fortune considérable : M. *Bernard* en fut le seul héritier. Il l'a conservée, & laissée entiere au neveu qu'il avoit adopté, lequel est médecin de la faculté de Paris, membre de l'académie des sciences, & démonstrateur de botanique au Jardin royal des plantes.

ASSEMBLÉE de la faculté de médecine de Paris, du 15 juillet 1778.

On a vu des éruptions cutanées & des érysipeles qui affectoient sur tout le visage. Ces maladies ont cédé aux saignées, aux anti-phlogistiques en boisson, & aux évacuans.

Il y a eu aussi des fievres continues, des fluxions de poitrine & des dévoiemens.

M. *Sollier* a achevé la lecture de ses observations sur les effets du verd-de-gris.

M. *Desessartz* a fini la lecture de ses observations sur la complication de la petite-vérole avec le millet.

M. *Saillant* a lu ses observations sur la constitution épidémique qui a régné dans le printemps.

M. *Dubourg* a lu des observations sur

l'eau aërée des brasseurs, prise en boisson pour la guérison de la gravelle.

M. *Deslon* a lu une observation sur une fievre pétéchiale survenue dans le traitement de la vérole, à la suite d'une dysenterie.

M. *Mallet* a lu les observations de M. *de Badier*, voyer & habitant de la Guadeloupe, sur les propriétés & usages de divers remedes employés avec succès à la Martinique & à la Guadeloupe.

M. le doyen a lu des éclaircissemens envoyés par MM. les médecins de Bourges, sur les usages & propriétés des eaux minérales de Bourges.

EXTRAIT du prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenu le premier août 1778.*

Il y a eu, dans le courant du mois dernier, des coliques simples, des coliques bilieuses & des coliques inflammatoires. Ces dernieres étoient accompagnées de constipation, elles affectoient la passion iliaque. Les adoucissans, unis avec les narcotiques & les lavemens, ont guéri ces maladies.

M. le Doyen a lu une lettre de M. *Dufour*, au sujet du remede pour la folie.

Digitized by Google

M. *Desessartz* a lu des observations sur les effets de la galle.

M. *le Tenneur* a lu une observation sur les funestes effets du sublimé-corrosif administré comme anti-vénérien.

M. *Duhaume* a lu une observation sur un second ver solitaire, rendu par une dame de quatre-vingt ans, par l'effet de l'huile douce de *Ricin*, trois mois après le premier.

M. *Sigault* a lu une lettre de M. *Desmarets*, chirurgien de Bonniere, qui lui mande qu'il a fait l'opération de la symphyse, après laquelle les deux parties de la symphyse se sont exfoliées, & que néanmoins la malade a guéri.

Il en a lu une autre d'un chirurgien de Prusse, qui dit qu'en faisant l'opération de la symphyse, il a été obligé de séparer, avec une scie boutonnée, la moitié inférieure de la symphyse qui étoit ossifiée; que cinq jours après l'opération, il s'est séparé une croûte gangreneuse; qu'il s'est formé une carie; qu'il est sorti des esquiles de la plaie, & que, malgré tous ces accidens, la femme a guéri.

M. *le Preux* a lu une consultation qui a été faite par la faculté pour la ville de Morlay qui demandoit, si la fumée qui résulte du brûlement des côtes de tabac, peut être nuisible à la santé.

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JUILLET 1778.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	12, 3	17, 5	16, 0	28 0, 0	28 0,0	27 11,10
2	12, 5	19, 1	16, 0	28 1, 0	28 1,3	28 1, 0
3	13, 5	21, 8	16, 5	28 0, 6	28 0,0	28 0, 2
4	12, 5	21, 2	18, 3	28 0, 3	28 0,6	28 0, 0
5	15, 5	25, 5	20, 4	27 11, 6	27 11,0	27 10,10
6	16, 9	23, 0	17, 0	27 11, 6	28 0,0	27 11,10
7	14, 8	14, 5	12, 2	27 11, 3	27 11,0	27 11, 6
8	12, 0	18, 0	13, 7	27 11,10	28 0,6	28 1, 2
9	11,10	19, 5	15, 5	28 1, 6	28 1,6	28 1, 9
10	12, 0	21, 0	17, 0	28 1, 6	28 1,3	28 1, 3
11	12, 5	20, 5	15, 5	28 1, 2	28 1,3	28 1, 5
12	12, 2	21, 0	17, 0	28 1, 5	28 1,9	28 1,10
13	15, 2	22, 0	18, 2	28 1,10	28 1,3	28 0, 9
14	15, 8	21, 7	19, 3	28 0, 0	27 11,6	27 11, 6
15	14, 9	24, 2	19, 4	28 0, 0	28 0,3	28 0, 3
16	16, 2	24, 1	21, 4	28 0, 4	28 0,0	27 11, 4
17	15, 5	18, 9	14, 2	27 11, 2	27 11,3	28 0, 0
18	10, 9	18, 2	16, 3	28 0, 4	28 0,2	27 11, 4
19	14, 9	22, 8	20, 4	27 10,10	27 9,3	27 8, 0
20	16, 3	18, 9	12, 8	27 6, 9	27 7,0	27 6,10
21	11, 0	12, 2	12, 1	27 6, 0	27 8,1	27 9, 3
22	12, 4	17, 4	13, 0	27 9, 9	27 10,5	27 10,10
23	12, 2	18, 9	15, 5	27 10,10	27 10,9	27 10, 3
24	12, 3	20, 5	16, 9	27 10, 2	27 10,0	27 10, 4
25	14, 1	20, 6	15, 5	27 10, 2	27 9,2	27 9, 6
26	11, 4	16, 9	15, 1	27 10,10	27 11,0	27 10,10
27	13, 4	15, 3	14; 4	27 10, 3	27 9,9	27 9, 6
28	12, 4	17, 5	15, 5	27 10, 2	27 10,0	27 9, 0
29	10, 0	16, 5	13, 5	27 8, 0	28 0,0	28 2, 0
30	10, 0	13, 5	13, 0	28 0, 0	27 9,0	27 8, 0
31	11, 0	16, 5	11, 5	27 10, 0	27 9,0	27 11, 0

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	S-O. couv. v.	S-O. beau, v.	O. n. v. fr.
2	O. nuages.	O. beau, ch.	N-E. beau.
3	N-E. beau, ch.	S. *idem.*	N-O. *idem.*
4	S-E. & N-E. b. br.	E. & S. *idem.*	S-E. *id.* ch.
5	E. be. étouff.	S. beau, étouff.	S. c. ét. *éc. de ch.*
6	N-O. nua. ch.	S. beau.	N. cou. v. fr.
7	N. couv. pl.	N. couv. pluie.	N-O. c. pl.
8	N-O. nuag. v.	N. *idem.* vent.	N. beau, fr.
9	N. nuages.	N. beau, frais.	N. *idem.*
10	N-E. beau.	N. beau, ch.	N. beau.
11	N-O. nua. br.	S. beau.	N-O. *idem.*
12	N-O. nuages.	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*
13	N-E. beau, ch.	N-E. *idem.* ch.	N-E. *id.* ch.
14	N-E. *idem.*	E. *id.* très-ch.	N. *idem.*
15	N-O. *idem.*	N. *idem.*	N-E. *idem.*
16	N-E. *id.* tr. ch.	N. *idem.*	N. *id.* étouff.
17	N-O. & E. c. v. pl. *t. au loin.*	N. nuages, vent frais.	N. beau.
18	N. beau, v. fr.	N. beau, ch.	N. beau.
19	N-E. beau, ch.	S-E. be. très ch.	N-E. *id.* ét.
20	S-E. c. v. pl. *ton. élect.*	S. couvert, ouragan.	S. c. gr. v.
21	S-O. c. gr. v.	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. c. froid.
22	O. *idem.*	S-O. beau.	O. beau.
23	S-O. n. g. v.	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. c. gr. v.
24	S-O. c. gr. v, pl.	S-O. c. gr. v.	S-O. *idem.*
25	S. nuag. gr. v.	S-O. *id.* ou. pl. *él.*	S-O. *idem.*
26	O. b. pl. d'o. *él.*	S-O. beau.	O. beau.
27	E. & S-O. c. pl.	N-E. nuages.	N-O. couv.
28	S-O. nuages.	S-O. *id.* gr. v.	S-O. nuages.
29	S-O. couv. v.	S-O. nuag. pl.	S-O. beau.
30	S-O. couv. pl.	S-O. c. gr. pl.	S-O. c. fr. pl.
31	S-O. cuuvert.	S-O. c. pl. *ton. au loin, élect.*	S. couvert.

Digitized by Google

RECAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	25, 5 deg.	le 5
Moindre degré de chaleur	10, 0	le 30
Chaleur moyenne	16, 1 deg.	
Plus grande élévation du Mercure	pou. 28	lig. 2, 0 le 29
Moindre élévat. du Mercure	27	6, 0 le 21
Elévation moyenne	27 p. 11. 4 l.	

Nombre de jours de Beau	16
de Couvert . . .	10
de Nuages	5
de Vent	13
de Tonnerre . . .	3
de Brouillard . . .	2
de Pluie	13
Quantité de Pluie	23, 6 lignes.
D'Evaporation	84, 0
Différence	60, 6
Le vent a soufflé du N.	6 fois.
N.-E.	4
N.-O.	4
S.	3
S.-E.	1
S.-O.	9
E.	2
O.	2

Température : Séche & très chaude, le temps a été très favorable pour la récolte des foins & des bleds, & pour la vigne.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 4 août 1778.

MALADIES : Aucune n'a régné ici ni dans nos environs.

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de juillet 1778, par M. BOUCHER, médecin.

Les vents de nord & d'eſt, qui ont ſoufflé le plus ſouvent depuis le 10 juin juſqu'au 20 de ce mois, avoient tellement deſſéché la ſurface des terres, que la plûpart des productions de la campagne en avoient beaucoup ſouffert. Le temps s'étant mis, le 20, à la pluie, elle continua le reſte du mois; de maniere qu'en retardant la moiſſon des bleds mûrs, elle faiſoit craindre que cette denrée précieuſe n'en fût altérée.

Du 5 au 21, nous eſſuyâmes des chaleurs vives. Le 5, la liqueur du thermometre s'éleva au terme de 25 degrés au-deſſus de celui de la congélation.

Le mercure, dans le barometre, a été obſervé, pendant la plus grande partie du mois, au-deſſous du terme de 28 pouces; mais ſans s'en éloigner, ſinon le 20 & le 21, qu'il deſcendit à celui de 27 pouces 6 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 25 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 11 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes, eſt de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 5 ½ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 6 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 7 fois du nord.
3 fois du nord vers l'eſt.
5 fois de l'eſt.
6 fois du ſud vers l'eſt.
2 fois du ſud.
9 fois du ſud vers l'oueſt.
4 fois de l'oueſt.
5 fois du nord vers l'oueſt.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

18 jours de pluie. } 5 jours de tonnerre.
2 jours de grêle. } 3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une légere humidité au commencement & à la fin du mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de juillet 1778.

LES angines, qui avoient été moins communes dans le mois précédent que dans ceux d'avril & de mai, ont repris avec assez de violence dans le cours de celui-ci. Elles ont été néanmoins presque bornées au bas peuple. Dans plusieurs le siége de la maladie s'est étendu jusques dans la trompe d'Eustachi; & dans quelques-uns de ceux-ci elle s'est terminée par la suppuration, qui a eu son écoulement, en partie, par l'oreille. Personne, que je sache, n'a été la victime de cette maladie.

La fievre double-tierce a été, ainsi que l'angine, la maladie dominante parmi le peuple. Dans les uns, les accès avoient une intermission marquée; dans d'autres il n'y avoit que de la remission. Quelques personnes ont succombé à ce dernier genre de fievre, qui cependant n'étoit pas mortelle de sa nature. Il n'en étoit pas de même de la fievre continue putride, dont un petit nombre de personnes ont été encore attaquées ce mois.



Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Guérison de la paralysie par l'électricité : ouvrage dédié à M. le maréchal duc de Noailles, par M. l'abbé SANS, *chanoine, professeur-doyen de philosophie en l'université de Perpignan, dans lequel on expose la méthode qu'il faut suivre pour guérir la paralysie par l'électricité, lue à la société royale de médecine le 9 & le 30 septembre 1777, avec figures. A Paris, chez* Cailleau, *imprimeur-libraire, rue Saint-Séverin,* 1778, in-12. *Prix 48 s. broché, & 3 liv. relié.*

L'auteur, recommandable à plusieurs égards, l'est sur tout en ce qu'il communique ses connoissances sans aucune réserve.

M. l'abbé *Sans* nous a fait parvenir un manuscrit ayant pour titre : *Replique de M. l'abbé* Sans *à la réponse de M.* Mauduyt, *insérée dans le Journal de medecine du mois de juin* 1778, *pag.* 509. Mais nous avons été dispensé d'insérer cette replique dans notre Journal, puisqu'elle a été distribuée à la faculté de médecine, à la société royale de médecine, & à l'académie de chirurgie.

Idée sur la cause & le traitement des maladies vénériennes, confirmées par quelques observations intéressantes : par M. LAFONT, *chirurgien ordinaire du Roi*

Digitized by Google

en sa grande prévôté. A Madrid, & se trouve à Paris chez l'auteur, rue Mauconseil; & chez Valade, *libraire, rue S. Jacques*, 1778, *petit* in-8°. *de* 84 *pages.*

Dans cet imprimé on lit, *page* 2 : « Tous les gens de lettres verront toujours avec plaisir un livre qui réunit la critique la plus judicieuse & la plus vaste érudition ; & qui, par l'élégance de sa latinité, semble avoir été écrit sous le regne d'Auguste ». Ce jugement, porté sur le traité de M. ASTRUC, *de morbis venereis*, ne permet point de prendre M. *Lafont* pour l'auteur des *idées sur la cause*, *&c.* Aussi pourrons-nous dire notre sentiment sur cet imprimé, sans qu'on puisse nous prêter l'intention de faire directement de la peine à M. *Lafont*, nous ne pensons pas même en faire à son écrivain. Son adresse à masquer la charlatanerie, doit le faire rechercher des gens à secrets.

Il parle avec éloge de MM. *Astruc*, *Sanchès*, *de Horne* & *Louis* ; il fait un examen des principaux systêmes sur la nature du virus vénérien ; il apprécie les méthodes les plus accréditées pour les combattre : mais cet examen n'est qu'un jargon arrangé pour donner le change au public, & faire valoir l'annonce & le remede de M. *Lafont.*

*Le naturisme, ou la nature considérée dans les maladies & leur traitement, conforme à la doctrine & à la pratique d'*Hippocrate *& de ses sectateurs, ouvrage qui a remporté le prix de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, sur la médecine agissante & expectante, le 18 août 1776 ; par*

M. PLANCHON, licentié en médecine de l'université de Louvain, correspondant de l'académie de Dijon, &c... A Tournay, chez Varlé, 1778; *& à Paris, chez* Mérigot, jeune, *sur le quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

Nous avons donné, au mois de décembre 1777, l'extrait du mémoire fait par M. *Voulonne*, pour répondre à la même question. Nous ignorions que le prix avoit été double, & que M. *Planchon* avoit obtenu également une médaille d'or. Le secretaire de l'académie rendant compte dans la séance publique, de son ouvrage, s'exprime en ces termes :

« Son plan, également bien conçu, offre un ensemble lumineux : des détails du plus grand effet, des tableaux, tracés de main de maître, transportent les lecteurs au lit des malades, & rendent sensibles les motifs qui, dans l'occasion, doivent les décider à agir ou à rester dans l'inaction prudente d'un observateur attentif & éclairé. Avec cet ouvrage sous les yeux, *tout homme qui sait voir & comparer*, peut, sans crainte d'errer, se charger des maladies les plus compliquées ».

Sans doute M. *Planchon* fait, dans cet ouvrage, preuve d'un grand travail ; ses idées, en général, sont justes & saines sur la médecine-pratique, & s'il eût moins multiplié les autorités, s'il eût osé penser d'après lui-même, s'il eût donné moins de confiance à des auteurs dont l'imagination n'a enfanté que des chimeres toujours pernicieuses en médecine, lorsqu'elles ont trait à la pratique, son ouvrage auroit été d'une utilité plus positive entre les mains des jeunes médecins. Peut-on effectivement voir citer & conserver les rêveries

Digitized by Google

de M. F..... sur les variations imaginaires du pouls. L'ouvrage de M. *Planchon* est cependant plein de choses excellentes ; mais il demande un jugement formé dans les lecteurs.

*Eloge historique d'*Albert de Haller, *seigneur de Goumouens le Jux & d'Eclaguens, conseiller d'état & médecin du roi de la Grande-Bretagne, chevalier de l'étoile polaire, & membre du conseil souverain de la république de Berne, président de la société royale des sciences de Goettingen, & de la société économique de Berne, membre de l'académie impériale des curieux de la nature, & de celle de Péterſbourg ; des académies royales des sciences de Paris, de Londres, de Berlin, de Stockolm, des sociétés de Bologne, d'Upsal, de Harlem, de Zell, de Zurich & de Baviere, associé de l'académie royale de chirurgie de Paris, du college des médecins d'Edimbourg, de la soc. botan. de Florence ; avec un catalogue complet de ses œuvres.*

Nonne decebit
Hunc hominem numero divûm dignarier esse,
Cum benè præsertim multa, ac divinitus ipsis
Immortalibu' de divis dare dicta suerit,
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.
LUCRET. *lib.* V. *verſ.* 51 — 55.

A Geneve, *chez* Isaac Bardin, *libraire*, 1778. *in*-8°. *de* 104 *pages*.

Il paroît aussi deux éloges de M. *de Haller* en

allemand, l'un imprimé à Basle chez *Jean Schweighauser*, 1778, petit *in*-8°. de 58 pages; l'autre imprimé à Berne 1778, grand *in*-8°. de 93 pag. Ce dernier éloge se fait lire avec le plus grand plaisir; l'édition en est fort soignée, & ornée du portrait de M. *de Haller*. Cet éloge a été lu à la société économique de Berne le 25 mars, par M. *B. V. Scharner*, sénateur & ancien grand-bailli d'Aubonne.

M. *Zimmerman*, médecin du roi de la Grande Bretagne, à Hanovre, se propose de donner incessamment *une vie du célebre* HALLER. Son dessein est d'insérer dans cet ouvrage une notice raisonnée de tous les écrits de cet auteur. Il invite tous ceux qui ont des matériaux qu'ils croiront pouvoir être insérés dans cette biographie, de les lui communiquer.

Le docteur *Hope*, professeur de botanique dans une assemblée tenue le 5 de ce mois (avril au jardin des plantes (Edimbourg) prononça l'éloge du célebre *Linnæus*; & immédiatement après, en présence de la noblesse & des étudians de l'université, on posa la premiere pierre du monument qui doit être élevé à la mémoire de cet homme immortel.

Nous donnerons la notice des ouvrages de Linnæus *dès que nous aurons reçu l'éloge que nous annonçons.*

LETTRE de MM. les Syndics du college des médecins de Lyon.

MESSIEURS,

Il paroît un ouvrage sous le titre de *Pharmacopée de Lyon*, par M. VITET. Le college des mé-

decins de Lyon a seul le droit de donner à un ouvrage le titre de *Pharmacopée de Lyon*. C'est donc illégitimement & illégalement, que M. *Vitet* a donné ce titre au livre qu'il vient de publier.

Nous avons l'honneur d'être, Messieurs, &c.

MAGNEROL, D. M. *premier syndic.*
BRAC, *second syndic.*

LETTRE *aux auteurs du Journal de médecine.*

MESSIEURS,

Vous avez inséré dans votre Journal une lettre de M. *Imbert* qui prétend que c'est par erreur que le titre de chancelier de l'université de médecine de Montpellier m'a été attribué au frontispice du premier tome que je viens de publier de mes *nouveaux élémens de la science de l'homme*.

Je crois que ce titre est bien fondé d'après mes provisions de la charge de chancelier de l'université de médecine de Montpellier, qui m'établissent adjoint & survivancier de M. *Imbert*; & en même temps m'autorisent *à jouir dès à présent, conjointement avec lui, des honneurs de cette charge.*

Mais de plus, M. *Imbert* n'a accusé d'erreur dans ce cas, que parce qu'il est tombé lui-même dans un oubli extraordinaire; puisqu'il conste par des écrits faits de sa main, & signés de lui (en mars & avril 1774), qu'il a acquiescé à ce que je prenne le titre de chancelier de l'université de médecine de Montpellier, à la tête des ouvrages que je ferai imprimer. J'ai déposé ces écrits chez M. *Vezian*, notaire à Montpellier.

Je sens parfaitement combien cette discussion

Digitized by Google

est peu intéressante pour le public que M Imbert a voulu en occuper. Cependant j'avoue qu'on ne peut blâmer la crainte que M. *Imbert* vous a témoignée dans sa lettre, qu'on ne croie qu'il est mort, ou qu'il a quitté sa charge.

J'ai l'honneur d'être, &c. BARTHEZ.

AVIS.

Plusieurs malades anonymes nous ont adressé des mémoires à consulter, nous sommes peinés de ne pouvoir satisfaire leurs desirs en les publiant. Mais si nous craignons d'abuser de la patience de nos lecteurs par une complaisance déplacée, nous nous empresserons de communiquer aux maîtres de l'art des mémoires à consulter, qui présenteront des détails assez singuliers pour mériter leur attention. Bien entendu toutefois que ces mémoires nous seront adressés non par des malades, mais par leurs médecins & leurs chirurgiens qui se nommeront.

NOTA.

M. BONNET DE LA BRAGERESSE *nous avoit adressé une observation intéressante sur une stalactite. Comme ce manuscrit se trouve égaré, & que nous ne nous rappellons point le lieu où l'auteur fait sa résidence, nous nous servons de la voie du Journal pour le prier de nous envoyer une autre copie de cette observation.*

Digitized by Google

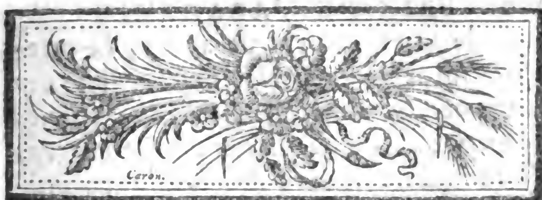
TABLE DU MOIS DE SEPTEMBRE.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Septembre 1778. A Paris, ce 24 août 1778.

POISSONNIER DESPERRIERE.

Digitized by Google



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OCTOBRE.

SECOND EXTRAIT.

MÉMOIRES sur les sujets proposés pour les prix de l'académie royale de chirurgie. Tome IV. *Premiere partie.* (*Seconde partie.*) *A Paris, de l'imprimerie de* Michel Lambert, *imprimeur de l'académie royale de chirurgie.* M. DCC. LXXVIII. (*in*-4°. 2 *vol. formant ensemble* 1094 *pages.*)

La seconde partie de ce recueil contient cinq MÉMOIRES dont nous allons donner une notice.

L'académie royale de chirurgie proposa

Digitized by Google

pour le ſujet du prix de 1769, la queſtion ſuivante : *Expoſer les effets des contre-coups dans les différentes parties du corps, autres que la tête, & les moyens d'y remédier.* Aucun des mémoires préſentés n'ayant été jugé digne d'être couronné, le prix ne fut point adjugé, & réſervé double pour l'année 1771.

De ſept mémoires envoyés à l'académie, un ſeul mérita ſes ſuffrages; l'auteur eſt M. *Jean-Martin Bazille*, ancien chirurgien interne de l'hôtel-dieu de Rouen.

Pour procéder avec méthode, M. *Bazille* a diviſé ſon MÉMOIRE en deux parties. La premiere eſt deſtinée à parler des contre-coups ſur les différentes parties externes du corps humain. Après avoir mis ſous les yeux quelques vérités propres à faire ſaiſir le méchaniſme des contre-coups, & le rapport de leurs effets à la premiere cauſe qui les produit; il expoſe (*article* 1er) les effets des contre-coups ſur les différentes pieces qui conſtituent les extrémités inférieures, & la curation qui leur convient.

Ainſi, lorſque dans les ſauts ou dans des chûtes de haut, le corps porte plus ſur un pied que ſur l'autre, il ſurvient quelquefois des accidens qu'il faut attribuer au contre-coup; tels ſont la dou-

Digitized by Google

leur, l'engourdiſſement, la difficulté du mouvement. Si l'on ne travaille point à calmer & à diſſiper ces premiers ſymptômes, le mal fait des progrès, il ſe forme des dépôts dans l'articulation, les os ſe carient, & l'amputation, à laquelle on eſt obligé d'avoir recours alors, eſt ſouvent inſuffiſante pour ſauver les jours du malade.

Le contre-coup, dans l'articulation du pied avec la jambe, peut encore donner lieu à une fracture; c'eſt celle du péroné dont l'extrémité inférieure, frappée un peu de côté dans une chûte oblique ſur les pieds, réſiſte, pendant que la partie frêle de cet os céde & ſe caſſe, ſans cependant qu'il arrive luxation du pied ſur le côté.

La fracture complete de la jambe eſt ſouvent elle-même la ſuite d'un contre-coup. Un homme chargé d'un fagot (dit M. *Bazille*) fit, ſur un terrein en pente, un pas un peu bruſque, ou, pour mieux dire, un petit ſaut, dans lequel tout le poids du corps porta preſque en entier ſur l'extrémité inférieure droite. Le mouvement, en venant ſe perdre ſur l'articution de la jambe avec le pied, n'y produiſit aucun déſordre apparent; mais le tibia, dont les fibres ſont déjà naturellement un peu arquées en-devant, céda

& se rompit au-dessous de sa partie moyenne. L'extrémité de la piece supérieure de cet os perça les tégumens; &, en suivant la direction oblique de son mouvement, alla se ficher dans le terrein.

M. *Bazille* admet dans le tibia une autre espece de contre-coup, dont l'effet est la rupture des filets de traverse qui constituent soit la substance spongieuse, soit la substance réticulaire. Il soupçonne qu'un désordre de cette nature peut donner lieu à un dépôt dans le cylindre de l'os, & à tous les accidens qui en dépendent; il rapporte un fait qui semble favoriser son opinion.

Il arrive encore des contre-coups dans l'articulation de la jambe avec la cuisse; ces contre-coups ne bornent pas toujours leur effet à des désordres dans l'intérieur de l'articulation, ils produisent souvent une fracture du fémur. Cet os néanmoins peut être fracturé par d'autres causes; mais la fracture, qui arrive au col de cet os, n'est jamais l'effet d'un choc reçu immédiatement sur cette partie; les circonstances, dans lesquelles cette fracture se fait ordinairement, démontrent qu'elle est toujours l'effet d'un contre-coup. Une chûte sur le grand trochanter l'a souvent produite; & quelquefois elle est occasionnée par une chûte sur les pieds, sur les

Digitized by Google

genoux. Mais une chûte ou un choc, même violent, ſur le grand trochanter ne produiſent pas toujours une fracture du col du fémur, ils cauſent une autre eſpece de déſordre plus dangereux ſouvent que la fracture; c'eſt la contuſion de l'articulation, & ſur tout le froiſſement de quelques-unes des parties qui y ſont, tels que le ligament rond, les glandes ſynoviales. L'auteur indique les moyens que le chirurgien doit employer dans tous ces cas pour ſoulager les malades auxquels ſont ſurvenus ces accidens.

M. *Bazille* expoſe (*art.* 2) les effets des contre-coups ſur les différentes pieces qui forment le tronc. Il peut arriver, dit-il d'abord, que dans une chûte ſur les pieds le fémur réſiſte, & que cependant quelques-unes des pieces inférieures du tronc reçoivent un contre-coup propre à y occaſionner des déſordres. Il entre à cet égard dans des détails intéreſſans, appuyés d'obſervations & d'ouvertures de cadavres, qui prouvent que l'effet des contre-coups ſe porte ſur l'os ſacrum, ſur la ſymphyſe ſacro-iliaque, ſur les vertebres lombaires; il peut même avoir lieu ſur les côtes & ſur le ſternum.

Les extrémités ſupérieures ne ſont point à l'abri des contre-coups; c'eſt à le démontrer qu'eſt deſtiné l'*art.* 3. Lorſque

Digitized by Google

l'homme, en marchant, vient à perdre ſon à-plomb, il tombe; ſi c'eſt en arriere il porte, autant qu'il eſt en lui, les coudes & les épaules de ce côté-là, pour multiplier les points de contact ſur le terrein; ſi c'eſt en-devant, il offre les mains & les genoux; ſi c'eſt de côté, il préſente le coude. C'eſt de cette maniere qu'on évite machinalement la commotion du cerveau ou la fracture du crâne; mais la nature ne parvient fort ſouvent à parer ces accidens qu'aux dépens des parties moins eſſentielles, qui paroiſſent ſe préſenter (dit l'auteur) d'une maniere ſi généreuſe pour la conſervation de ce viſcere précieux. En effet, les paumes de la main viennent-elles à porter ſur le terrein dans une chûte quelconque, alors ces parties étant bruſquement arrêtées, le corps l'eſt auſſi-tôt, & les os qui les conſtituent, reçoivent le choc de l'extrémité ſupérieure chargée elle-même d'une partie du tronc en mouvement. Cette eſpece de choc, qui eſt un véritable contrecoup, peut produire & produit quelquefois des déſordres dans l'articulation, ou une diſtenſion, une divulſion des ligamens qui lient les os voiſins entr'eux, ou une luxation. Il explique enſuite pourquoi ces déſordres ſont moins communs qu'ils ne paroiſſent devoir l'être. Mais ces

contre-coups causent aussi fracture à l'avant-bras, à l'humérus, celle de l'apophyse acromion de l'omoplate, celle de la clavicule.

Dans la seconde partie de son mémoire, M. *Bazille* expose les effets des contre-coups sur les différens visceres renfermés dans les capacités du corps humain, autres que le crâne. L'auteur, qui a divisé cette partie en *deux articles*, montre, dans le premier, les effets des contre-coups sur les visceres de l'abdomen; tels sont l'avortement dans les femmes grosses, une hernie momentanée, ou la sortie d'une ancienne. Outre ces effets dangereux des contre-coups sur les principaux visceres du bas-ventre, combien de fois (ajoute l'auteur) cette espece de cause n'a-t-elle pas donné lieu à une commotion mortelle dans la moëlle épiniere? Il est peu de praticiens qui ne puissent fournir quelque exemple de paralysie dans les extrémités inférieures, survenue à la suite d'une chûte, sans qu'il y eût ni luxation, ni fracture des vertebres lombaires. Une jeune fille de sept ans, marchant dans une chambre cirée & frottée, étant tombée sur les fesses, ne put jamais se relever; mise au lit on l'examina: on ne trouva point de déplacement dans aucune des pieces qui composent l'épine;

& cependant les extrémités inférieures se trouverent privées de tout mouvement. Le pere n'ayant pas voulu qu'on employât la saignée dans les premiers temps, on se contenta de frotter ces parties avec des linges chauds, de les fumiger avec des aromates, de faire prendre des vulnéraires intérieurement, &c... Malgré tous ces secours, & la saignée qui fut pratiquée par la suite, ces parties ne recouvrerent pas la faculté de se mouvoir; & la malade ne survécut que deux mois & demi à sa chûte.

M. *Bazille* (dans le 2e *article*) expose les effets des contre-coups sur les visceres contenus dans la capacité de la poitrine : ce sont des divulsions, des ruptures de vaisseaux, des hémoptysies, &c...

L'auteur, dans tous les accidens produits par des contre-coups, ne manque point d'indiquer les moyens capables d'en arrêter les suites fâcheuses, & ceux qui ont été employés (mais souvent infructueusement) lorsqu'on a négligé d'implorer, dans les premiers momens, le secours de l'art.

Les QUATRE MÉMOIRES qui suivent & terminent le volume, traitent un même sujet. Il avoit été énoncé ainsi pour le prix de 1770 : *Exposer les inconvéniens qui résultent de l'abus des*

Digitized by Google

onguens & des emplâtres, & de quelle réforme la pratique vulgaire est susceptible à cet égard dans le traitement des ulceres. Les auteurs, qui ont concouru, n'avoient pas pris le sens littéral de la proposition; ils ont cru devoir prononcer la proscription des moyens dont on desiroit qu'ils fissent connoitre l'usage abusif accrédité par la pratique vulgaire, & comment il pouvoit être réformé. Le prix ne fut point adjugé; il fut remis pour l'année 1772, avec un prix double. Bien que l'académie ait reçu vingt-huit mémoires, elle ne fut point encore assez satisfaite, & proposa la même question avec un prix triple pour l'année 1774.

Vingt-sept concurrens sont entrés en lice: trois ont mérité d'être couronnés; & un quatrieme eut l'honneur de l'*accessit*. Les mémoires de ces quatre athletes sont imprimés.

Le PREMIER de ces *quatre mémoires*, qui a mérité une médaille d'or, est de M. *Champeaux*, chirurgien gradué à Lyon, professeur d'anatomie, &c... Il est divisé en deux parties; division marquée dans la maniere même dont le problême a été énoncé par l'académie. Il s'éleve dans la premiere, subdivisée en chapitres & en sections, contre les abus dans le choix des drogues qui composent

Digitized by Google

les onguens & les emplâtres; le pharmacien infidele emploie les drogues les moins cheres, en supprime d'autres, substitue une substance à une autre. Il observe ensuite que la quantité des drogues, qui entrent dans la composition des onguens & des emplâtres, est souvent surabondante, & par conséquent contradictoire; que la base de tous est à-peu-près la même, & la diversité nuisible; qu'on peut en réduire considérablement le nombre; qu'alors la pratique devenant moins arbitraire, seroit plus certaine. Il indique ensuite les abus qu'il y a dans la manipulation, dans les doses, & dans les succédanées. Il passe ensuite aux inconvéniens qui naissent de la distinction des classes d'onguens & d'emplâtres, qu'on a qualifiés de résolutifs, de mondificatifs, de sarcotiques, détersifs, cicatrisans: distinction véritablement chimérique. Après avoir montré la maniere incertaine dont ces remedes externes agissent, M. *Champeaux* conclud, avec raison, qu'on doit en rejetter la plus grande partie. Il va plus loin: il expose les dangers de leur application sur le rhumatisme, l'érysipele, les dartres & la gale, le phlegmon, la gangrene, l'œdême, le squirrhe, les contusions, le sein des nouvelles accouchées, le cancer, les plaies

d'armes à feu; ce qui est appuyé & prouvé par des faits & des observations : mais ces dangers ne sont pas moins grands dans le traitement des ulceres en général, & de chaque espece en particulier; c'est ce qu'observe encore notre auteur, & c'est par-là qu'il finit la premiere partie de son mémoire, en disant avec raison : « Que l'on observe, que l'on réfléchisse, » que l'on compare, & l'on reconnoîtra » l'inutilité des onguens & emplâtres dans » bien des cas, l'abus & le danger dans » un grand nombre. Le praticien éclairé » les laissera dessécher dans les boutiques, » il n'en fera l'emploi qu'avec discerne- » ment, & s'efforcera d'y suppléer par les » moyens que son génie & ses recherches » lui suggéreront ».

Dans la seconde partie de son mémoire, M. *Champeaux* se propose de faire voir de quelle réforme la pratique vulgaire est susceptible dans le traitement des ulceres. Avant que d'entrer dans les détails, il donne une idée de ce qui forme l'ulcere, de ses différentes especes, & des objets qu'on doit se proposer dans leur traitement. Il termine ainsi cette espece de prolégomene : Le méchanisme de la cicatrice est l'ouvrage de la nature, & non celui de l'art; celui-ci ne doit servir qu'à la seconder, à l'aider dans ses opé-

rations, & il la trouble souvent par l'application irréfléchie & abusive des onguens & des emplâtres. La chirurgie nous apprend qu'il faut enlever tout ce qui fait obstacle aux opérations de la nature, & nous enseigne les moyens qu'il faut employer pour qu'elle agisse avec aisance. Voilà en général ce que nous devons faire dans le traitement des ulceres.

D'après ces principes incontestables, l'auteur expose le traitement qu'il convient d'employer à l'égard des ulceres simples d'abord, & ensuite à l'égard des ulceres compliqués, tels que sont les calleux, les sinueux & fistuleux, secs, fongueux, variqueux, vermineux, putrides, gangreneux, avec carie & malins.

On ne sauroit trop recommander d'adopter & de suivre une pratique aussi simple, aussi méthodique, aussi sage; & qui, dans des mains intelligentes, aura constamment le succès qu'elle a eu dans les siennes.

Le MÉMOIRE suivant, également récompensé par une médaille d'or, a pour auteur M. *Camper*, docteur en médecine, professeur en médecine dans l'université de Groningue, &c... Il fut écrit en latin; mais on trouve ici la traduction françoise à côté du texte, laquelle ne paroît point avoir été faite ni revue par l'auteur.

Digitized by Google

Il l'a divisé en trois sections : il détermine, dans la premiere, ce que c'est que l'ulcere, il en marque les especes & les variétés, ainsi que l'action & le travail de la nature dans ces maux ; il examine les caracteres & les vertus des onguens. Il conclud en disant que la nature, toujours occupée de la guérison, indique à son ministre la route qu'il doit tenir ; que sa fonction se borne à ne pas troubler la nature, & à défendre les plaies de tout ce qui pourroit leur nuire ; que la chirurgie n'a pas besoin de remedes pour procurer la guérison, puisqu'elle s'opere par la nature elle-même ; que l'art, dans les commencemens, a mis en usage une trop grande quantité de médicamens huileux ; que ce défaut a été corrigé par l'usage des astringens & des escharotiques ; mais que l'abus qu'on a fait de ces derniers, a introduit les remedes magiques & sympathiques dont le principal mérite est de ne pas troubler la nature.

M. *Camper*, dans la seconde section, fait l'histoire des moyens curatifs employés à l'égard des ulceres & des plaies. Tout ce qu'a dit, tout ce qu'a fait *Hippocrate* est présenté ici avec netteté, avec précision ; il nous donne ensuite la méthode de *Celse*, la méthode de *Galien*, & leur doctrine ; celles d'*Oribase*, d'*Aëtius*,

Digitized by Google

de *Paul*. Il rappelle ensuite celles des Arabes, c'est-à-dire de *Rhazès*, car il a été copié par *Avicenne*, *Avenzoar*, *Averrhoès*, *Albucasis*. M. *Camper* nous conduit ainsi jusqu'au XIVe siecle, dans lequel parut *Gui de Chauliac*, pour nous mettre ensuite sous les yeux un tableau plus riche & plus fécond, dans lequel on voit *Mundinus* le restaurateur de l'anatomie, *Vésale*, l'immortel *Vésale*, *Paré*, *Pierre de la Forest*, *Tagault*, *Houllier*, *Marianus Sanctus*, *Paracelse* même, & *Van Helmont*; il nous donne une exposition succincte de leur méthode sur la curation des ulceres. Nous touchons enfin au XVIIe siecle qui a produit *Félix Wurtz*, *P. Barbette*, *Wiseman*, *Muys*, *Saviard*, *Belloste*, *Purmann* : leurs idées, leurs vues, leur doctrine, leur méthode de traiter les ulceres sont rapportées d'une maniere claire & précise. La chirurgie, dans notre siecle, a fait de plus grands progrès; il étoit juste de faire connoître quelques-uns de ceux auxquels ils sont dûs. M. *Camper* nous les montre ces progrès entre les mains de *Le Dran*, de *Sharp*, éleve de Chéselden, &c. Rien de plus savant, & de plus instructif que cette seconde section du mémoire de M. *Camper*.

La troisieme traite de la cure des ulceres; il seroit difficile de rendre un

compte exact de la méthode prescrite par l'auteur, sans copier tout ce qu'il dit sur cet objet important. Nous renvoyons au mémoire même, qu'on ne sauroit trop lire & trop méditer, étant fait de main de maître, & d'un praticien exercé, qui, malgré une multitude d'affaires, s'est occupé, durant plusieurs années, de l'examen & du traitement des ulceres chironiens, & dont les soins ont été heureux. Quant à l'espece nommée *spina-ventosa*, M. *Camper* avoue qu'après s'y être pris de toutes les manieres, qu'après avoir essayé de toutes sortes de médicamens, tant internes qu'externes, il a eu la douleur de travailler infructueusement. Il reconnoît encore l'incurabilité du cancer ou carcinôme, contre lequel cependant des affronteurs prônent des remedes infaillibles, & osent même se vanter de guérisons qu'ils n'ont pas faites : rien ne coûte au charlatan sans pudeur, parce qu'il n'a rien à perdre, & beaucoup à gagner au contraire, dès qu'il peut faire des dupes. Ecoutons ce que dit M. *Camper* sur cette maladie terrible : « Ainsi que moi, messieurs, vous avez observé que les (prétendus) spécifiques les plus célebres, & vantés dans ce siecle, comme opérant des miracles, le *solanum furiosum*, & la ciguë, non-seulement ne

procuroient point de guérison, mais n'apportoient pas même de soulagement au malade. J'ai pansé souvent des ulceres cancéreux, afin de pouvoir prononcer plus sûrement sur la vertu des remedes : de tous ceux que j'ai employés avec le plus d'avantage, c'est la décoction de quinquina ou d'écorce de saule, ou d'autres semblables, dans laquelle on ajoutoit de l'esprit de sel marin, ou de l'esprit thériacal ou camphré. M. *Gooch*, anglois, dans son ouvrage intitulé : *Practical treatise on wounds*, pag. 140, déclare qu'il a reconnu dans le quinquina la même efficacité : mais j'avouerai que je n'ai pu guérir aucun cancer ».

Il résulte de tout ce que dit M. *Camper* dans son mémoire, que les corps humides, l'air même, les huiles & les graisses sont contraires aux ulceres de toute espece, & que les astringens, tant fossiles que végétaux, leur sont convenables; & que, d'après les excellentes observations de l'illustre & savant M. *Pringle*, tous les remedes qui résistent à la pourriture sont de la plus grande utilité.

M. *Chambon*, maître en chirurgie, résidant à Brévane, pour récompense de son travail sur le même objet, a reçu aussi une médaille d'or. Il observe d'abord, dans

Digitized by Google

dans ſon MÉMOIRE, que dans la plus haute antiquité les remedes employés pour ſoulager ou guérir les maux externes étoient d'une extrême ſimplicité; l'infuſion ou la décoction d'une plante, la pulpe d'un fruit ou d'une plante ſous la forme de cataplaſme. Aujourd'hui même encore chez des nations entieres, que nous appellons barbares, les plaies & les bleſſures ne ſont traitées qu'avec un baume naturel. Mais enfin on négligea ces remedes ſimples offerts par la nature, pour leur en ſubſtituer de compoſés, dont l'huile, le beurre, la graiſſe, le miel furent la matiere; on y fit entrer enſuite la réſine, la cire, la térébenthine, le maſtic, la myrrhe, l'encens, & cent autres ſubſtances. Ces compoſitions faſtueuſes ont différens noms; tantôt elles portent le nom de l'inventeur, tantôt celui de la drogue qui y domine, tantôt un nom plus ſuperbe, celui-ci étant appellé *royal*, celui-là *apoſtolique*, *main de dieu*, *divin*. M. *Chambon*, après avoir montré les défauts de ces compoſitions, fait voir le danger ou l'inutilité de leur application. Il propoſe la réforme dont les onguens & les emplâtres ſont ſuſceptibles. Il veut que pour le panſement des plaies & des ulceres, on revienne à la ſimplicité des premiers hommes. Ce cri ſe fait

entendre, il eſt vrai, depuis plus de deux cens ans ; il frappe les oreilles de la multitude, mais la routine aveugle & l'empiriſme parviennent trop ſouvent à l'étouffer. On trouve d'ailleurs dans ce mémoire des obſervations qui confirment puiſſamment les réflexions de l'auteur.

Le DERNIER MÉMOIRE, qui a eu l'*acceſſit*, eſt de M. *Aubray*, chirurgien en chef & membre de l'académie des ſciences & belles-lettres à Caen. L'auteur l'a diviſé en trois ſections. Il conſacre la premiere à l'hiſtoire de l'art dans les variations de la pratique en différens temps & en différens lieux ; mais cette pratique elle-même (dit-il) fut toujours ſubordonnée & relative aux variations de la théorie ſur la nature des chairs ulcérées, ſur le méchaniſme de leur réproduction, ſur les différens états ou périodes des ulceres, ſur les indications qu'elle tiroit de ces temps ; enfin ſur la forme, le mélange, & les propriétés des ſubſtances d'où réſulterent les onguens & les emplâtres. L'examen & l'appréciation de ces idées théoriques, ajoute-t-il, doit donc eſſentiellement précéder & préparer la démonſtration des inconvéniens qui réſultent de l'abus des onguens & des emplâtres, qui fait l'objet de la ſeconde ſection. M. *Aubray* s'occupe, dans la troi-

Digitized by Google

ſieme, de la réforme dont la pratique vulgaire eſt ſuſceptible à l'égard des onguens & des emplâtres dans le traitement des ulceres.

Nota. *Ce recueil des mémoires qui ont concouru pour les prix de l'académie royale de chirurgie, eſt encore imprimé de format* in-12, *&* *forme* 13 volumes *qui ſe vendent* 32 *liv.* 10 *ſols.*

SUITE ET FIN

Du mémoire ſur la convaleſcence ; par M. BALME.

Mais dans une maladie dont le génie ou le caractere particulier eſt d'employer un temps très long à ſe produire, à ſe ſoutenir, & à ſe terminer, il n'eſt point douteux que la nature conſéquemment affoiblie par un travail long & ſoutenu, ne puiſſe, dans un court eſpace de temps, recouvrer facilement ce qu'elle a perdu. Ce ne ſera que peu à peu & inſenſiblement, qu'on la verra rentrer dans tous ſes droits.

Il en ſera de même lorſque le médecin employant une méthode contraire, annullera les forces de la nature, néceſſaires

Digitized by Google

pour une prompte & heureuſe criſe ; ou bien encore, lorſque le malade, épuiſé avant la maladie, ſe trouvera d'un tempérament ruiné par des excès, ou affoibli par des cauſes antérieures, qui donnant naiſſance à des ſymptômes nerveux (fléaux fatiguans & ſouvent inſurmontables de la coction & de la criſe), feront que la nature ſe trouvera gênée dans ſes mouvemens, pareſſeuſe dans ſon travail, lente dans ſes opérations ; & ne pouvant que procurer à la longue, & d'une maniere lente & pénible la criſe néceſſaire, il ne lui reſtera par conſéquent que très peu de forces pour la *convaleſcence*, que le médecin ſera obligé de ménager, ſoutenir, augmenter peu à peu, pour parvenir, après beaucoup de temps & de ſoins, au but de la ſanté. C'eſt ce qu'on appellera alors une *convaleſcence longue & pénible. Summa potius præſagitionis, in morituris convalituriſque eſt, quoties vis morbi cum ægri facultate conferatur.* Galen. *in text. 6, progn.* Hipp.

On obſerve certaines maladies annoncer dès leur invaſion par une multiplicité de ſignes & de ſymptômes, combien elles ſeront graves, & leur terminaiſon pénible & très éloignée : la criſe cependant ſe montrer bientôt, & comme à l'improviſte, & faire paſſer de ſuite le

malade à une *convaleſcence* prompte & sûre, dont la durée n'eſt qu'une nuance très légere entre la maladie & la ſanté. C'eſt ce que je nomme une *convaleſcence ſubite & inattendue.* J'en ai, entr'autres, deux exemples ſinguliers.

Mlle *D.*, d'un bon tempérament, a tous les ſignes d'une vraie pleuréſie, contre laquelle j'emploie les remedes appropriés; il ſurvient dans la nuit du 6e au 7e jour, une ſueur aſſez abondante, qui laiſſe la malade ſans fievre, & dans un état vraiment naturel. Je me défie, je crains, je recommande diéte & régime, on ne m'écoute pas, la guériſon eſt complette, & la *convaleſcence* tient à la ſanté.

Pour ſoulager une femme aſcitique depuis deux ans, chez laquelle quelques remedes majeurs n'avoient rien fait, j'ordonne de faire la ponction, perſuadé qu'elle eſt au dernier période de la maladie, & que cette opération, que je preſcris avec crainte, à raiſon de la foibleſſe & de l'affaiſſement, diminuera un peu ſes douleurs qui étoient fort graves, & prolongera ſa vie de quelques inſtans. On en retire environ vingt livres d'eau couleur de café; les douleurs diminuent & ceſſent; point de diéte, point de régime, point de remedes, je la perds de

vue; je ne peux la reconnoître au bout d'environ un mois, à sa vigueur, à son embonpoint, à sa fraîcheur, en un mot dans le meilleur état de la santé. *Morborum acutorum* (& chronicorum) *prædictiones, non omninò certæ sunt nec vitæ, nec interitûs.* Hipp. *aphor.* 19, sect. 2.

Lorsqu'à la disparition plus ou moins prompte, ou à la diminution des signes ou des symptômes d'une maladie, on compte, on se décide, sur le commencement de la *convalescence*, & que les preuves d'une coction parfaite n'ont pas eu lieu, de même que les mouvemens & les excrétions critiques, on se trouve trompé par les apparences, parce que, comme nous l'avons déjà dit, c'est une *fausse convalescenee.*

Mais en raison de la gravité de la maladie, de son caractere caché, de sa marche dissimulée, souvent encore de quelques restes d'affection qui ne paroissent pas mériter attention, & qui sont de la plus grande conséquence, on doit non-seulement former des doutes sur les apparences de cette *convalescence*, mais même trembler de ce calme trompeur, dont l'expérience a montré les tristes suites. C'est souvent une métastase mortelle qui se prépare; c'est un dépôt qui va pa-

Digitized by Google

roître, & du plus mauvais caractere; c'eſt une évacuation ſourde, qui, en ſe montrant, précipitera le malade, &c.: on doit en conclure que ce ſont les caracteres d'une *convaleſcence fauſſe & dangereuſe*.

Un exemple aſſez récent ſe préſente de ſuite, & m'a mérité la haine d'un confrere, parce que j'ai été ſoupçonné, connoiſſant le danger, de n'avoir pas averti le malade, qui étoit ſon pere, pour un arrangement d'affaires, que la mort précipitée n'a pas permis de faire à ſon avantage. J'en fais encore ici l'aveu, je fus ſurpris; on doit m'en croire ſur ma parole: le *Journal de médecine* peut fournir des preuves de ma bonne foi dans l'exercice de ma profeſſion.

Je ſuis appellé pour M. *C...*, je ne trouve pas des ſymptômes fébriles bien violens; un mal-aiſe depuis quelques jours, peu de fievre, dégoût, laſſitude, avec un peu de jauniſſe. Je preſcris des délayans, quelques anti-bilieux, qui ſont ſuivis d'un purgatif légérement émétiſé. Après l'effet d'un ſecond purgatif, le malade eſt mieux, peu ou point de fievre; il appete le bouillon, le potage eſt bon; accoutumé au vin, il le deſire, & la petite quantité accordée eſt trouvée excellente; le malade, craignant du

commencement, eſt dans la ſécurité. Au terme de 5 ou 6 jours que je l'ai vu, il ſurvient dans la nuit une diarrhée ſanglante, avec abondance, beaucoup de douleur, & à pluſieurs repriſes; je ſuis appellé de grand matin, tout eſt changé: le ventre eſt tendu, la bouche ſeche, le pouls petit, preſque perdu, les extrémités froides, le viſage vraiment hippocratique, & le malade ne fait que balbutier. D'après une conſultation on preſcrit tout ce qui peut adoucir les coliques, diminuer l'évacuation ſanguine, donner des forces à la nature, mais en vain; le malade meurt au bout de 18 à 20 heures, ſans qu'il ait ſuccédé d'évacuation égale à celles de la nuit.... Combien d'exemples chaque médecin ne pourroit-il pas produire en ce genre?... *Iis quæ non cum ratione ſublevant, non oportet fidere.* Hipp. *aph.* 27, ſect. 2.

Mais lorſqu'une maladie a parcouru tous ſes temps, que les ſignes de coction ont indiqué ſon déclin, & que le malade, après quelques mouvemens critiques, n'eſt pas trop épuiſé par la longueur de la maladie, ſi les ſignes de la *convaleſcence* ſe perpétuent; on peut bien compter un peu ſur leur valeur; quoique la *convaleſcence* ſoit *fauſſe*, parce que les mouvemens critiques, quoiqu'avantageux, ont

été imparfaits, & n'ont produit qu'une crise partielle; mais le médecin attentif doit être en garde contre tout ce qui peut altérer la continuation des mouvemens de la nature; & bien loin de laisser le malade à lui-même sur les apparences de la *convalescence*, bien loin de se contenter de prescrire un régime, ses soins doivent être continués; il a toujours l'œil ouvert sur tout ce qui se passe, il favorise, il aide la nature en arrêtant tout ce qui peut la troubler, il tient ferme contre les prétentions d'une *vraie convalescence*, qui en effet ne tarde pas à paroître, & qui montre évidemment que les précédentes apparences indiquoient une *convalescence fausse & peu dangereuse*, mais qu'une autre maniere d'agir auroit aggravé, & changé en une *convalescence fausse & dangereuse*. Nous sommes d'ailleurs avertis depuis si long-temps : *Quæ judicantur, & judicata sunt, nec moveto, nec innovato, sed finito.* Hip. *aph.* 20, sect. 1.

L'observation nous montre tous les jours combien il est absolument nécessaire que le médecin connoisse les mouvemens de la nature, ceux qu'il peut ou qu'il doit favoriser, aider, modérer, ou encore abandonner à la nature elle-même; puisque, sans ces connoissances absolument indispensables, nous faisons des écarts,

Digitized by Google

des méprises dangereuses, des fautes graves, & c'est le plus souvent pour vouloir trop faire, trop précipiter, qu'on brouille tout, qu'on dérange tout; que la nature affoiblie & affaissée par nos remedes, ou nos prétendus secours, ne peut plus rentrer dans ses droits; qu'on ne doit plus compter sur ses forces, quelques moyens qu'on emploie, quelques soins qu'on se donne pour lui fournir les secours convenables, afin de parvenir à l'état de santé.

C'est ce qu'on voit arriver à la suite de ces grandes maladies, où une méthode active & fougueuse a cru devoir être seule chargée de préparer & d'expulser la matiere morbifique. Ce sont ces saignées abondantes dont le nombre a souvent été incroyable, qui ont jetté le sujet dans un état de foiblesse dont il ne se relevera jamais; ce sont ces purgatifs multipliés, depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, qui, en dérangeant le travail de la nature, ont procuré toutes ces fausses crises, & ont changé ce tempérament autrefois fort, vigoureux, à présent foible, débile, qu'un rien affecte, qu'un rien dérange, & auquel le régime le plus exact suffit à peine pour procurer un état toujours chancelant entre la santé & la maladie. Ce sont encore ces mé-

Digitized by Google

thodes particulieres, nées dans le ſein du charlataniſme, pour traiter certaines maladies chroniques, qui, en portant un déſordre abſolu dans la machine, y laiſſent à jamais les preuves de l'ignorance de l'artiſte, & l'empreinte ineffaçable des remedes, dont l'action ne procure au malade que des regrets & un état de vie, tel que la maladie ſeroit plus à deſirer, & laiſſeroit au moins l'eſpérance de la ſanté. C'eſt cet état malheureuſement ſi multiplié de nos jours, que j'appelle *convaleſcence continue juſqu'à la mort.*

Mais on doit dire auſſi avec vérité, qu'on obſerve certaines maladies dont le caractere féroce épuiſe par lui-même, ou par ſon effet propre, le tempérament du malade à un tel point, qu'on ne doit plus eſpérer qu'il recouvre jamais la vigueur & le bien être qui le conſtituoient tel auparavant, ſans qu'on puiſſe en aucune maniere accuſer la méthode ou le traitement employé par le médecin, ou ſans qu'il ait lui-même rien à ſe reprocher ſur ſes ſoins, ſa précipitation ou ſa lenteur, ainſi que ſur le choix & l'emploi des ſecours. On voit arriver en effet des cas ſemblables à la ſuite de quelques fievres malignes, & de quelques maladies chroniques; mais ces cas ſont peut-être plus rares qu'on ne penſe: ce n'eſt pas

d'ailleurs le public qui doit les connoître, ou qui peut en être le juge, c'est le médecin seul, livré à ses réflexions & à son jugement propre... *Quamquam equidem vehementer hunc medicum laudarim, qui parùm peccet : at exacta certitudo rarò cernitur.* Hipp. *de prisc. med.*

On sera peut-être étonné que j'ose avancer que l'art devient quelquefois supérieur à la nature ; & c'est là aussi son triomphe & son côté le plus avantageux : mais le médecin n'en recueille le fruit que de sa satisfaction intérieure, par le bien qu'il procure au sujet qui n'en connoît jamais le prix, & par les avantages qu'il retire pour étendre de tout son pouvoir les limites de l'art. Ces cas se montrent, & ils sont assez fréquens ; c'est assez de les indiquer ici : c'est mieux de les connoître, & c'est bien plus si on peut les renouveller.

Je m'explique : dans un sujet précédemment attaqué de quelque effection qui ne constituoit pourtant pas l'état véritablement malade, mais qui tient véritablement plus à la maladie qu'à la santé, lorsqu'une maladie survenue postérieurement ou accidentellement est jugée, & que la *convalescence* se montre de suite avec plus ou moins de force, & avec les signes qui lui sont propres, le médecin éclairé

& adroit profite de ce temps où la nature est encore occupée d'un reste d'évacuation critique, pour qu'en prolongeant ce travail, & ménageant les forces, il dirige les derniers efforts de la nature vers l'ancienne affection, afin d'emporter & détruire ensemble les causes qui la produisoient, & assurer une convalescence inattendue.

On peut en voir quelques exemples chez les femmes en couche, chez lesquelles l'obligation ou l'habitude de rester renfermées, & d'observer un régime soutenu pendant un temps déterminé & souvent très long, produit le même effet qu'on pourroit en attendre des soins d'un médecin attentif. On présume sans doute, que je ne veux pas parler de ces affections qui ne sont que les suites de la grossesse, & dont l'accouchement est la crise; je ne veux pas y comprendre encore rigoureusement ces anciennes affections que la malade porte souvent d'une couche à l'autre, & qui sont le produit de quelque engorgement laiteux : alors c'est le propre de la fievre de lait bien ménagée, de détruire cette matiere morbifique, & de l'évacuer.

Je me restrains à ce nombre d'affections vaporeuses auxquelles un mauvais régime ou des excès ont donné naissance;

à ces maladies de la peau, si souvent rebelles, qui ne doivent leur apparition qu'à des veilles, à des exercices violens, à des alimens échauffans, &c. auxquelles le médecin soigneux porte la plus grande attention, & pour lesquelles il prolonge la *convalescence*, afin de pouvoir les détruire heureusement.... Trop heureux le malade qui se voit ainsi trompé par son médecin!... Heureux le médecin qui rencontre des gens dociles à l'approche de la santé!... *In arte medicâ, quæ rectè fiunt, plerumque quidem hominum vulgus non admodùm laudat: at si in aliquo repugnans natura, eum qui curatur interemerit, medicos incusat.* Hipp. *epist. ad Dem.*

J'aurai sans doute bien de la peine à persuader qu'on doit ranger certaines affections, ou certaines maladies, dans le genre des *convalescences;* mais l'expérience est mon appui, & l'observation journaliere ne le prouve que trop. Combien de gens dans le monde ne jouissent de la vie qu'au prix de certaines affections ou maladies habituelles, dont la disparition les jette dans le danger le plus grave de perdre la vie, & qui ne peuvent la racheter qu'au prix du renouvellement de l'ancienne maladie? Combien de tempéramens, soit foibles & dé-

Digitized by Google

licats, qui n'ont d'autre espérance de voir terminer une grande maladie, que par le moyen d'une plus légere, qui sera pour eux, ou pour le médecin, le signe le plus évident de la *convalescence*; & l'adoucissement de cette maladie postérieure, ou son état moins vif & moins douloureux, constituera à jamais pour eux l'état de santé.

Les maladies dont il est question, & qui caractérisent la *convalescence*, ou qui l'assurent, sont très connues, & le vulgaire en nomme quelques-unes *maladies de santé*. *Hippocrate* nous en fournit bien des exemples; mais ce n'est pas ici le lieu de surcharger cette matiere de passages. Je me contente d'en indiquer quelques-unes, telles sont bien des maladies de la peau, comme dartres, croûtes, &c.; quelques évacuations muqueuses, comme hémorrhoïdes, flueurs blanches, diarrhées, sueurs, crachats, urines troubles, épaisses, &c.; certaines tuméfactions des glandes, comme du col, du sein, des aisselles, des jambes, &c.; les loupes même à certains égards, la goutte, la sciatique, les douleurs rhumatismales, &c. &c. &c., affections en général qu'on ne peut détruire qu'en procurant des maladies très graves, & qui constituent, pour divers sujets, l'état de *convalescence*.

Digitized by Google

Enfin on peut dire, à la rigueur, que la ſanté n'étant qu'un objet idéal, *notre vie n'eſt qu'une convaleſcence continuelle*, qui mérite, demande, exige les ſoins continuels du médecin, & les ſecours de la médecine. Nous devons donc bien applaudir avec raiſon à *Hoffman*, d'avoir avancé & ſoutenu, que les ſoins du médecin étoient autant néceſſaires à l'homme regardé dans l'état de ſanté, qu'à l'homme que l'on conſidere malade. Diſſert. *de neceſſario ſanis medico*, tom. 6, part. 1, *ſuppl.* 2.

Au Puy, ce 25 juin 1778.

OBSERVATION

SUR UNE STUPIDITÉ SINGULIERE.

Par M. LALLEMANT, docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier, correſpondant de la ſociété royale de médecine de Paris, conſeiller-médecin du Roi, des baillages d'Epernay, &c.

Les recherches journalieres & ſcrupuleuſes des phyſiciens, pour examiner & ſurprendre la nature, & l'admirer juſque dans ſes écarts, en ont beaucoup facilité l'étude, & augmenté les connoiſſances. L'homme

Digitized by Google

L'homme, qui en a toujours été le premier objet, a discouru sur tout, & cherché à tout expliquer; s'il est soumis à la raison, il veut aussi tout soumettre à son raisonnement. Le méchanisme des sensations, l'explication des mouvemens du corps, celle de l'action des nerfs & du fluide nerveux, &c. ne sont plus pour lui des problêmes; il a même été jusqu'à vouloir expliquer l'empire de l'ame sur le corps: ce souffle de la Divinité qui le rend si supérieur à tous les autres animaux, qui cependant est soumis au développement des parties matérielles de ce même corps, & obligé d'en suivre les progrès, a toujours, jusqu'à présent, démontré la supériorité de son empire, & su se mettre au dessus de l'instinct de la brute. Ni le défaut, ni l'augmentation de quelque partie, n'ont jamais paru pour lui des obstacles insurmontables. Telle est l'idée sublime que le sentiment intérieur nous donne de notre existence. A Dieu ne plaise que je cherche à l'affoiblir par l'observation suivante, je vais l'exposer simplement, & laisserai faire à ceux qui la liront les réflexions qu'elle pourra leur suggérer.

Appellé, les derniers jours du mois de juillet, à Fétigny, village éloigné de quatre lieues d'Epernay, pour y voir un

Digitized by Google

malade, le curé de l'endroit me fit entrer dans une maiſon pour y obſerver une petite fille âgée d'environ onze ans, d'une ſtupidité dont il y a peu d'exemple. Cet enfant, qui ne ſait faire aucun uſage, je ne dirai pas ſeulement des facultés de ſon ame, mais même de celles de ſon corps, s'eſt toujours bien porté, eſt grand & formé pour ſon âge; il ne commence à faire uſage de ſes jambes que depuis ſix mois; tous les autres mouvemens de ſon corps ſont en pure perte pour ſa conſervation & pour ſes beſoins. Il ne diſtingue aucun de ſes parens, pas même le pain qu'on lui met à la main, puiſqu'il ne lui eſt jamais arrivé de le porter à ſa bouche. Il n'eſt ni ſourd, ni muet, cependant il ne parle pas. Il exprime ſes beſoins par un cri ſi ſingulier, qu'on ne peut le définir, & qui ne reſſemble ni à la joie, ni à la triſteſſe, & qui ne paroît pas même tenir de l'impatience. On lui met les alimens dans la bouche, & on a ſoin de ne lui donner que de la ſoupe, de la bouillie, ou autre aliment qu'il ne faut pas mâcher, dans la crainte qu'il ne ſuffoque en avalant. Si on le met ſur ſes pieds, & qu'on l'abandonne, il va également ſe précipiter dans le feu, dans la muraille & en bas des eſcaliers: la vue n'eſt point hagarde,

Digitized by Google

les mouvemens de la prunelle sont naturels, on les excite par la présence des objets qu'on place immédiatement devant. Voilà ce que j'ai observé : j'ai questionné la mere pour voir à quelle cause elle pouvoit attribuer de si tristes effets, me doutant que depuis onze ans, elle auroit eu le temps de se forger un systême; elle me dit que dans sa grossesse, étant à demi terme, elle avoit eu une peur si considérable d'un revenant qu'elle avoit vu, qu'elle avoit pensé en mourir, & qu'elle en avoit été malade tout le reste du temps de sa grossesse.

RÉPONSE

Au sujet de la maladie singuliere dont M. BONNARD, ancien chirurgien d'armées, &c., a donné le détail dans le Journal du mois de juillet 1778.

Dolores in quâcumque corporis parte periodicè exacerbantur, & statâ quâque horâ recurrunt; peccans illorum materies in affecto loco non generatur, sed aliundè venit. BAGLIVI, *pag.* 113.

Par M. LONGAVAN, docteur en médecine à Avranches.

Il est sans doute difficile, & d'autant plus difficile de rendre raison de la nature & des causes des violentes douleurs

Digitized by Google

que Mlle, âgée de 47 à 48 ans, éprouve à chaque minute, depuis huit ou dix ans, dans différens endroits alternativement, de très petite étendue de la face du côté gauche seulement, précédées d'un rouge qu'on voit monter au visage, & suivies de crachats, & quelquefois d'excrétion abondante de salive, que le défaut d'altération dans les parties affectées depuis si long-temps, & le changement des douleurs d'un endroit à un autre, ne laissent guere soupçonner un vice local au moins qui soit seul cause des accidens. Ainsi je m'attacherai plutôt à proposer les remedes qui pourroient apporter quelque soulagement, qu'à faire bien des recherches pourquoi une joue plutôt que l'autre, un petit espace plutôt qu'un autre, ou plusieurs autres sont le siege permanent des violentes douleurs, pensant que pour produire un tel phénomene, il ne faut peut-être qu'une disposition vicieuse & particuliere dans les petits tuyaux des parties affectées à admettre une matiere âcre dont la présence excitera, 1°. le tiraillement & l'agacement des fibres nerveuses, d'où s'ensuivra la douleur causée comme par un million de pointes d'épingles, avec une flamme que la malade sent s'élever de l'endroit douloureux; 2°. l'arrêt du sang

dans les vaisseaux capillaires, d'où vient le rouge qu'on voit monter au visage. Pour ce qui est de l'excrétion des crachats & de la salive abondante, c'est une suite du relâchement alternatif, quoique très court, qui arrive aux vaisseaux glanduleux après leur constriction spasmodique & sympathique.

D'après cela, il pourra paroître moins étonnant qu'on ne voie jamais aux parties affectées aucune élévation ni trace de la maladie, la cause physique excitante étant ou me semblant être une sérosité âcre très ténue & très déliée, qui y est portée & en est rapportée dans des périodes très courts ; & on peut avec d'autant plus de fondement soupçonner une telle cause, que la malade doit l'époque de son mal à des boutons qui paroissoient depuis quelques années aux avant-bras, & dont la disparition, au moyen d'une saignée, fut suivie, un an après, d'un rhume de cerveau & de poitrine, qui, étant dissipé, laissa une douleur sur la partie latérale gauche du nez, ces deux derniers accidens étant souvent le produit de semblable accrimonie.

J'ai vu dans une personne d'environ 45 ans, dont le tempérament paroît approcher de celui de la malade, qui avoit eu aussi quelques maladies de la peau,

& immédiatement après la cessation d'un rhume de poitrine, succéder les accidens les plus alarmans, dont le siege paroissoit être dans les environs de la glotte, & suivis, dans leur cessation périodique, d'excrétion d'humeur pituiteuse, que j'ai guéris radicalement, & dont les remedes furent quelques doux purgatifs, un vésicatoire, & sur tout quelques anti-spasmodiques & narcotiques. J'ai vu, dans une autre personne avancée en âge, des douleurs périodiques atroces sur un des pariétaux, dont elle fut délivrée par quelques accès de goutte assez modérés. Dans le premier cas, la personne n'étant pas encore guérie, il se fit une métastase sur la peau du col, par une éruption de petits boutons rouges, qui contribua sans doute, avec les remedes, à sa guérison.

Ces faits & les accidens qui ont précédés les douleurs actuelles de la malade dont il est question, me porteroient à penser qu'elle ne sera délivrée ou soulagée de ses douleurs que par le transport à la surface de la peau, de l'humeur morbifique, soit par les forces de la nature, soit par les secours de l'art, ou enfin par quelque accès de goutte qu'elle pourroit d'autant plus attendre qu'elle seroit née de parens goutteux, & qu'elle est dans un âge à éprouver bientôt une révolution assez capable de la produire.

Digitized by Google

Quant aux vues curatives : la ſaignée, s'il n'y a pas de ſignes de pléthore, ni les purgatifs hydragogues ou draſtiques, ne me paroiſſent nullement atteindre au but. Les derniers évacueront bien une portion de la ſéroſité âcre, mais l'agacement qu'ils cauſeront ſera toujours très propre à la reproduire ou à l'augmenter, autrement les douleurs de goutte auroient bientôt trouvé leur remede. J'ai pour garans de ce que j'avance, *Mead*, *Boerhaave*, *Van Swieten*, *Sydenham*. Ils ont reconnu, ces grands hommes, que les purgatifs ne produiſent pas tout l'avantage qu'on en eſpere communément pour l'expulſion de l'humeur de goutte par les ſelles. *Sydenham* même condamne abſolument tous les purgatifs dans tous les temps, ſoit du paroxyſme, ſoit de l'intermiſſion de la goutte.

Je ne ſerois pas d'avis non plus, que, pour combattre les douleurs opiniâtres de cette demoiſelle, on employât bien des remedes compoſés de la claſſe des ſudorifiques inciſifs échauffans. La fievre continue avec redoublement, qu'elle éprouva, il y a deux ou trois ans, ſans avoir fait ceſſer ni diminuer les accidens, eſt une preuve acceſſoire de l'inutilité qu'on pourroit en attendre.

Il faut donc chercher d'autres ſecours

Digitized by Google

& d'autres remedes qui puissent remplir plus sûrement les indications qui paroissent se présenter, de corriger la masse des humeurs, de remédier à l'état de spasme & d'irritation de la fibre ; en un mot, de faire déloger ou évacuer & détourner par différens émonctoires la cause excitante.

J'ai dit, faire déloger ; car il pourroit se trouver, par complication, quelques corps étrangers, insectes ou vers, &c. dans les sinus qui communiquent avec les narines, dont la présence ne contribueroit pas peu à la durée ou à l'augmentation des douleurs, vers lesquelles il est assez nécessaire de diriger ses vues, sur tout si les autres secours sont absolument inutiles ; & ce seroit pour cette raison, au moins en partie, que cette Demoiselle feroit bien, à mon avis, de faire usage, sur tout en fumée, de quelques remedes vermifuges, capables en même temps de provoquer une plus abondante excrétion d'humeurs par les narines & par la bouche, tels que la sauge, la tanaisie fumées en guise de tabac, & dont la vapeur seroit aussi souvent attirée par le nez. Le lait, retenu long-temps & souvent dans la bouche, seroit encore un adoucissant propre à soulager.

Pour les révulsifs capables de détourner l'humeur agaçante des parties affectées ;

outre l'application des sangsues vers ces endroits, dont peut-être on retireroit peu d'avantage, je conseillerois celle d'un véficatoire à la nuque ou à la tempe, qui seroit plus propre que le cautere ouvert depuis 4 ou 5 ans au bras, d'attirer à la surface de la peau l'humeur morbifique, quelle que soit sa nature.

Mais les remedes propres à corriger le caractere des humeurs & l'irritation spasmodique de la fibre, me paroissent tenir un des premiers rangs dans la cure. Entre plusieurs autres j'aurois à proposer, 1°. le petit lait, soit seul ou altéré de deux pincées de fleurs de tilleul qu'on y feroit infuser, qu'on continueroit pour boisson ordinaire pendant un certain temps; 2°. des bains & demi-bains tiédes domestiques, au nombre de 20, auxquels on reviendroit de temps en temps, suivant le bien qu'ils produiroient, & dans leur intervalle l'immersion des jambes dans l'eau tiéde; 3°. quelque narcotique anti-spasmodique, donné soir & matin pendant quelques jours, comme 4 ou 5 grains de pilules de cynoglosse du codex, pour chaque dose, à laquelle on pourroit encore ajouter 2 grains de camphre: remedes auxquels on reviendroit également de temps en temps. Ces secours n'empêcheront nullement l'usage

de quelque doux purgatif, combiné ſur tout avec quelque altérant approprié, tel que 2 onces de manne fondue dans un verre de décoction d'un demi-gros d'écorce du Pérou, qu'on feroit paſſer de temps en temps, dans le cas ſur tout de dégoût ou de ſignes de plénitude dans les premieres voies; après quoi on ſongeroit à ſoutenir & à ranimer l'action de l'eſtomac, qui influe tant ſur la qualité des humeurs, par quelque amer tonique, comme la petite centaurée ou l'écorce du Pérou en décoction, dont la vertu d'ailleurs ne ſe borneroit pas à l'eſtomac. Enfin ſi tous les moyens devenoient inutiles, on pourroit encore trouver quelque reſſource dans l'uſage du lait, dans un exercice convenable à l'état & aux forces de la malade, & un régime analogue qui doit exclure toutes les liqueurs ſpiritueuſes, & tous les alimens ſalés, épicés, &c.

Voilà mon ſentiment, les remedes & les moyens que je croirois les plus propres à combattre les accidens de la Demoiſelle dont il eſt queſtion. Je ſouhaite que quelqu'un, & ſur-tout de ces vaſtes génies, s'en ſoit occupé pour communiquer une théorie de leur nature & de leur cauſe beaucoup plus ſatisfaiſante que la mienne, & des remedes plus sûrs,

Digitized by Google

plus prompts & plus efficaces, pour dévoiler & exterminer l'hydre caché; il me restera toujours la satisfaction d'avoir cherché les moyens au moins d'adoucir & de rendre les douleurs plus supportables.

SENTIMENT de M. LAUGIER, *docteur en médecine à Corp en Dauphiné, sur la même maladie.*

C'EST par la connexion ou la communication immédiate de leurs nerfs, que *Willis* (dont l'opinion a été ensuite adoptée par *Vieussens*, & successivement par le plus grand nombre des physiologistes) s'est occupé à expliquer les différens phénomenes de sympathie qui s'observent entre les diverses parties du corps; & *Wyhtt* a cru pouvoir les rapporter entiérement au cerveau & à la moëlle de l'épine, qui donne naissance aux nerfs. Ce n'est pas ici le lieu de nous égarer dans aucune discussion à ce sujet; il nous suffit de faire remarquer que la correspondance qu'il y a entre la tête & le canal alimentaire, est, sans doute, sinon la plus grande, du moins une des plus considérables, des plus familieres & des plus constantes qui existent dans le systême animal. Les cardialgies, les nausées,

Digitized by Google

les vomissemens sont, pour l'ordinaire, la suite des blessures, des commotions, des contusions du cerveau. On éprouve un serrement subit d'estomac, en apprenant une fâcheuse nouvelle, au récit d'une histoire tragique, au souvenir ou à l'aspect d'un combat, du danger d'un poison dont on auroit été menacé, d'un ennemi redoutable, d'un cri d'alarme; on vomit en voyant vomir, en tenant les yeux fixés, pendant quelque temps, sur le cours précipité des eaux d'un fleuve, ou bien en regardant quelque chose de dégoûtant, &c.; & si d'un côté les affections fortes de l'ame, dont les opérations, d'après le témoignage même de notre conscience, s'exécutent dans la tête, portent les plus vives atteintes aux fonctions de l'estomac, soit en causant l'inaction de ses fibres musculaires & nerveuses, soit en diminuant ou troublant la sécrétion des sucs digestifs; de l'autre aussi le calme & la tranquillité de l'être pensant facilitent les digestions, & mettent leur organe à son aise.

L'estomac, à son tour, n'étend pas moins ses influences sur la tête; & il est rare que celle-ci ne souffre, en tout ou en partie, du mauvais état du premier, Les étourdissemens, les vertiges, les céphalalgies, l'imagination déréglée,

Digitized by Google

l'insomnie, le sommeil pénible, les rêves effrayans, le cochemar, &c., ainsi que le clou, la migraine, la crampe de l'occiput & du syncipur, les flammes passageres au visage, la langueur des yeux, l'obscurcissement de la vue, la dilatation de la prunelle, le strabisme, la souris, le tintoin, l'otalgie, l'odontalgie, le tic, &c., tiennent souvent à l'affection des nerfs de l'estomac, causée par les vers, les vents, les glaires ou quelque autre humeur nuisible; & c'est en remédiant aux vices de ce viscere, qu'on réussit à les faire cesser.

Le spasme douloureux, que la malade de M. *Bonnard* éprouva dans la joue du côté gauche, ne reconnoîtroit-il pas un pareil principe? Les glaires, dans l'estomac, n'en seroient-elles pas un agent suffisant? La cause procatartique, comme tout le monde sait, ne produit pas toujours ses plus grands effets dans les parties qui en sont le siege; & celle que nous indiquons seroit bien capable, par les impressions désagréables qu'elle feroit sur les tuniques de l'estomac, de mettre en action le pouvoir extraordinaire des nerfs sur les muscles de la joue affectée. Les maux de dents, qui fatiguoient la malade dans sa jeunesse, peuvent bien avoir disposé les nerfs des parties

actuellement malades, à recevoir l'effort; les fluxions, auxquelles elle étoit sujette, le rhume de cerveau & de poitrine, qu'elle essuya avant le cas dont il s'agit, déposent en faveur de la viscosité des sucs, & les vomissemens d'une pituite glaireuse paroissent bien en dénoter un amas dans les premieres voies. Il ne faut pas s'étonner si les symptômes sont devenus plus graves, & se présentent plus fréquemment, depuis l'usage des trop fameuses poudres d'*Aillaud*, de ce remede répandu pour le malheur des hommes, & qui, à raison des maux qu'il leur a faits, ne peut qu'être sorti de la boîte de Pandore.

Il faudroit donc, dans ces circonstances, détruire le foyer glaireux, & rétablir la force musculaire de l'estomac en calmant en même temps l'irritabilité des nerfs par le moyen de quelques doses d'ipécacuanha, & successivement de quelques gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac, étendu dans une infusion, faite à chaud, de racine de gentiane, ou bien de celle de livesche & de valériane sauvage. Par cette méthode j'ai guéri, il n'y a pas long-temps, une femme qui, entr'autres symptômes nerveux, tels que des pesanteurs, des gonflemens d'estomac, des nausées, le dégoût, l'oppression, &c.

qu'elle ressentoit depuis plusieurs mois, souffroit encore des douleurs vives sur la joue & les dents du même côté, lesquelles ne se terminoient, par une enflûre qui occupoit toute cette même partie du visage, que pour reparoître le lendemain ou le sur-lendemain.

Si cependant, après avoir remédié au mauvais état de l'estomac, le spasme au visage subsistoit, on réussira toujours, & dans tous les cas, à le faire cesser, en coupant ou cautérisant le nerf maxillaire supérieur à sa sortie par le trou sous-orbitaire; & même, s'il le faut, la grosse branche supérieure de la portion dure de la septieme paire, entre l'angle de la mâchoire inférieure & l'oreille. On peut voir, dans les observations d'*André*, plusieurs exemples de guérisons de tics, de douleurs atroces & de mouvemens spasmodiques au visage, opérées par ces moyens. *Guérin* (dans son traité sur les maladies des yeux) nous assure aussi qu'il a fait la section du nerf maxillaire supérieur, & celle de l'inférieur, & qu'il arrêta tout-à-coup la convulsion dont l'un & l'autre malade se plaignoient vivement. Il nous apprend encore que, par le moyen de celle du rameau supérieur du nerf orbitaire, *Moreau*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Paris, fit cesser,

Digitized by Google

dans une jeune fille, la convulsion des paupieres.

EXTRAIT

De la consultation de M. DES-ONDES, *docteur en médecine à Millau en Rouergue; sur la même maladie.*

Le thé au lait, au rapport de M. *Bonnard*, causant le vomissement, il est à présumer que ce vomissement ne vient point, à présent, par irritation, mais par plénitude d'estomac; c'est pourquoi je conseille l'ipécacuanha, suivi d'un minoratif; les eaux de Balaruc, le kina ou, à sa place, le suc de chicorée amere de jardin. Quant aux topiques, mon avis est qu'on fasse au plutôt, par jour & pendant quelque temps, plusieurs fumigations de mauve, tête couverte, & des scarifications avec la pointe de la lancette; aux gencives, plus ou moins profondes, principalement du côté gauche; les cantharides, appliquées derriere les oreilles, pourroient bien attirer trop de fluxion sur la joue qui est le siege des douleurs; cependant si les choses tournoient toujours de même, on pourroit les essayer, selon l'avis de *Celse*, mais toujours avec ménagement: on pourroit aussi appliquer

Digitized by Google

appliquer les sangsues à côté du nez, sur le mal même, & derriere les oreilles. On ne dit pas si l'on a essayé des erthines de quelque espece.

D'après tous ces remedes, ayant donné quelque chose au temps & à la nature, s'il restoit quelque chose à faire, on reviendroit au même traitement, observant de répéter les remedes déjà prescrits, s'ils ont apporté quelque amélioration. Un médecin ne sauroit prévoir de loin, tous les changemens qui peuvent survenir; il suffit d'avoir donné, en général, un plan de curation que ceux qui sont près de la malade pourront suivre selon les occurrences des cas.

Les moyens suivans pourroient encore convenir. Par exemple, un cautere à chaque jambe, quoique celui qu'on lui avoit ouvert, n'ait rien produit. Les choses peuvent avoir changé, la personne étant déjà sur son retour, ces cauteres tiendront lieu d'un agent menstruel. Les frictions séches derriere les épaules & aux jambes avec une brosse ou un morceau de drap, faites de haut en bas; les ligatures, dans le temps du paroxysme, les bains domestiques, la musique, le spectacle, sur tout l'équitation, &c. &c.

A Millau, ce 21 juillet 1778.

Digitized by Google

IDÉES sur la même maladie; par M. MENURET, médecin du Roi à Montelimart.

UN principe irritant qui agace, par intervalle, des organes éminemment nerveux, & extrêmement sensibles, paroît être la cause déterminante des symptômes qu'éprouve la demoiselle qui en est l'objet.

Mais quel est ce principe? dans quelle partie réside-t-il? est-il caché dans quelque repli profond du tissu cellulaire, errant dans ses infractuosités, charié avec la partie rouge dans les vaisseaux sanguins, ou mêlé avec la lymphe nerveuse & nourriciere? Pourquoi sa funeste activité a-t-elle des temps plus ou moins inégaux d'exercice & de relâche? Ce sont autant de mysteres dont le médecin éclairé dédaigne l'explication oiseuse, inutile ou impossible, & qui n'empêchent pas même la marche sûre & méthodique du praticien. Quoique borné par cette ignorance théorique à une sorte d'empirisme, il n'en traite pas avec moins d'avantage & de sûreté les fievres intermittentes; & cependant il ne connoît ni la nature, ni le siege du principe qui les détermine,

& moins encore la cause du retour constant & varié des accès.

Dans le cas présent, où il faut un correctif réel d'un principe irritant, un tonique propre à corriger le pli vicieux des nerfs, & l'espece d'habitude physique qu'a contractée une humeur quelconque d'entrer dans une espece d'orgasme à certains intervalles plus ou moins irréguliers, j'oserois fonder quelque espérance sur l'usage de la ciguë & du quinquina : je conseillerois de leur associer la magnésie, & de former ce mélange de maniere que la malade prît deux fois par jour un demi-gros de bon quinquina en poudre, douze grains de magnésie, & une dose d'extrait de ciguë journellement augmentée de deux grains : on pourroit faire prendre, par-dessus chaque prise, une tasse de quelque décoction appropriée, de bardane, de squine, de carotte, de fumeterre, suivant les indications particulieres & la constitution propre de la malade.

Je ne pense pas que les purgatifs fussent nécessaires, quoiqu'il soit assez d'usage de les joindre à la ciguë ; il m'a paru qu'on pouvoit plus facilement s'en dispenser quand elle étoit associée au quinquina. Cependant, s'il y avoit lieu à quelque purgatif, je préférerois les eaux

Digitized by Google

minérales, dites acidules, imprégnées d'air fixe & d'alkali fixe. Il eſt inutile d'avertir que ces remedes doivent être continués très long-temps; mais je crois à propos de prévenir que, ſi l'on étoit dans le cas de ſoupçonner un vice dartreux acquis ou héréditaire, une obſervation heureuſe m'a appris que pour le déraciner on peut compter ſur l'aſſociation convenable des extraits de fumeterre, de ciguë & du mercure doux; ce vice dartreux ſe rencontre ſouvent comme cauſe des maladies qui paroiſſoient au premier abord lui être fort étrangeres.

A Montelimart, ce 25 juillet 1778.

CONSULTATION

De M. DUPOUY, membre du college de chirurgie de Paris, réſident à Bayonne, ſur la même maladie.

JE crois, monſieur, que vous ne trouverez la ſolution des problêmes que vous propoſez ſur une maladie ſinguliere, qu'après avoir fait l'examen de l'état où peut ſe trouver le ſinus maxillaire du côté malade, par la raiſon de l'axiôme, bien qu'il ſoit trompeur, que

là où eſt le ſiege de la douleur, là eſt le ſiege de la maladie. Or il eſt certain que les principaux ſymptômes affectent particuliérement cette région, & que les autres n'en ſont que des correſpondances : quantité de faits, rencontrés d'ailleurs dans la pratique de ces maladies, me confirment dans cette idée. En conſéquence je juge cette maladie comme dépendante d'une humeur catarrhale qui ſe dévoie des parties adjacentes dans cette cavité ; elle eſt quelquefois ſi difficile à connoître, que pour y parvenir il faut la ſoupçonner. Il eſt cependant rare que l'humeur ne ſe pratique pas quelque iſſue, mais le plus ſouvent imperceptible, ou elle s'échappe par la paroi nazale dans la narine (je n'entends point parler du conduit naturel du ſinus), ou par-deſſous la gencive le long de la racine de quelqu'une des dents molaires, ou même de la dent canine, quoiqu'elle ne donne pas dans le ſinus : ces iſſues ſe font communément ſur le côté dans l'intervalle des dents, ce qui arrive quand cette humeur ſe trouve dégagée de toute ſuppuration ; car alors il ſeroit difficile qu'elle ne donnât point lieu à des ſymptômes plus caractériſtiques. Il eſt donc eſſentiel, dans ces cas, de s'occuper de ces recherches ; le cure-dent du dentiſte, qui eſt mince & plat, eſt alors

Digitized by Google

le ſeul convenable à cet examen ; s'il entre dans le ſinus, on doit s'attendre à trouver ſes tables plus ou moins dépouillées de leur membrane, & à coup sûr cariées; ſi on n'a trouvé aucune communication, il n'en faut pas moins procéder à la perforation de cette cavité, qu'on pratiquera avec une eſpece de trois-quart, plutôt gros que grêle, vers le milieu de l'arcade alvéolaire qui contenoit les dents molaires, j'imagine qu'avec cette maladie on en conſerve peu. Il convient d'injecter le ſinus tout de ſuite avec de l'eau tiéde, peu à peu, & en obſervant de ne pas le remplir : ſi les premiers jets ſortent auſſi-tôt par la narine, ce ſera une preuve que la paroi nazale eſt ouverte à ſa partie inférieure, & que le déſordre ſoupçonné eſt exiſtant, on prend alors une ſonde un peu recourbée, pour examiner toute l'étendue de la cavité. Il arrive quelquefois que la membrane qui revêt le ſinus eſt fongueuſe, qu'elle cache la carie, & qu'elle fournit beaucoup de ſang pour peu qu'on la touche ; ce qui n'arriveroit pas ſans cela.

Vous avez ſans doute jugé, monſieur, qu'il n'y a rien de plus difficile que de connoître une maladie dont on ne ſauroit avoir les premieres notions, & c'eſt bien ici le cas. Ce qu'on peut faire de mieux,

Digitized by Google

c'eſt de s'arrêter à un objet capable de fixer nos idées, quoique douteux, parce qu'il eſt en même temps le plus apparent. On ne peut donc alors qu'indiquer les vues qui peuvent conduire à la connoiſſance de la maladie. Nous deſirerions, pour l'avantage de la malade, que nos doutes fuſſent juſtifiés, parce qu'elle ſeroit aſſurée de ſa guériſon. Il n'y a ici qu'un ſeul local d'affecté, il eſt admiſſible à l'examen le plus rigoureux, & ſans aucun danger : qui pourroit empêcher d'y avoir recours, puiſque c'eſt tout faire, ſi l'on y réuſſit. Si on eſt fruſtré dans ſon attente, tout le travail qu'on aura fait doit être regardé ſans conſéquence, les douleurs en ſont bientôt paſſées, & la nature, ſans qu'on ſe donne aucun ſoin, réparera en peu de jours le délabrement occaſionné par l'opération. On peut ſeulement profiter de l'ouverture du ſinus tant qu'elle ſubſiſteroit, pour y porter quelques injections adouciſſantes qui ſeroient ſuperflues dans le cas de la carie. Il ſeroit très poſſible qu'on vous conſeillât d'y en faire à la faveur de ſon conduit naturel ; mais outre qu'elles ſont difficiles & très chatouilleuſes, c'eſt qu'elles ne remédieroient à rien, & n'inſtruiroient en aucune façon de l'état du ſinus.

A Bayonne, ce 31 juillet 1778.

Digitized by Google

OBSERVATION

Sur des accidens graves ſurvenus après l'uſage du ſublimé-corroſif & de l'eau végéto-minérale, à la ſuite de dartres répercutées; par MM. TRUYART, *docteur en médecine, &* ALLOUEL, *membre du college royal de chirurgie de Paris, docteur en médecine, &c.*

Madame ***, âgée de 38 à 39 ans, eſt d'un tempérament foible, vaporeux & hyſtérique : ſa ſenſibilité naturelle a été miſe à l'épreuve par des accidens répétés, & des plus fâcheux. Cette dame avoit toujours eu un ſuintement d'oreilles qui devenoit quelquefois conſidérable ; il ſourdoit même, à travers les tégumens du crâne, une humeur de mauvaiſe odeur : d'ailleurs une dartre paroiſſoit & diſparoiſſoit de temps à autre.

Les écoulemens dont nous parlons augmentant de plus en plus, déterminerent la malade à conſulter un médecin qui, pendant pluſieurs mois, la tint à l'uſage des adouciſſans, des fondans, des dépuratifs, &c. Adminiſtrés par une main prudente, ces moyens contentoient la malade ſans produire un grand effet : c'étoit l'intention. Pour remplir des vues

Digitized by Google

plus ſalutaires, on lui fit un cautere au bras.

Une mort prématurée enleva, dans le commencement de cette année, le médecin en qui madame *** avoit mis ſa confiance. Elle continua, pendant quelque temps, les remedes qu'il lui avoit preſcrits; mais, s'ennuyant de n'être plus dirigée, elle céda à des circonſtances qui la jetterent entre les mains d'une de ces perſonnes qui ne doutent de rien, & qui, cherchant à complaire aux malades, plutôt qu'à ſuivre les regles d'une ſaine & ſévere pratique, entreprennent tout. Quelle que ſoit l'iſſue, ils ſont toujours parvenus à leur but.

Suivant les diſpoſitions des choſes, on crut qu'il n'y avoit rien de mieux, rien de plus facile que d'arrêter ces écoulemens : ils incommodoient, ils dégoûtoient la malade. Un traitement de trois mois ſuffiſoit, à condition que l'on usât de tant de bouteilles de tels remedes : propoſitions faites, propoſitions acceptées. Ce moyen étoit l'*eau de Van Swieten* (1).

(1) *Note des éditeurs*. Les abus révoltans & funeſtes de la liqueur de *Van Swieten* ſe multiplient tous les jours. Ce remede, qui produit les effets les plus heureux, adminiſtré par un habile médecin, eſt toujours un poiſon entre les mains d'un empirique.

Digitized by Google

Nous croyons que le ſublimé étoit à la doſe recommandée; mais nous ne ſommes pas auſſi tranquilles ſur le genre des précautions pendant ſon uſage. Après peu de temps, les humeurs, auxquelles la nature avoit ouvert des iſſues avantageuſes, commencerent à s'arrêter. Un éryſipele ſurvint au bras qui portoit un cautere ſuperficiel; c'étoit ſans doute un nouvel effort de la nature, mais on cherchoit à l'accabler entiérement: on appliqua des compreſſes imbues de l'eau *végéto-minérale.* L'humeur reparoiſſoit-elle à l'une ou l'autre oreille? même lotion *deſſiccative.*

Enfin, après quelques bouteilles des *eaux* de *Van Swieten*, & de *Goulard*, tout diſparut. Vers le 12 de juillet dernier, Madame *** fut attaquée de la rougeole: elle fut traitée par le même conſulté (1).

On fut très ſurpris de voir naître & ſe ſuccéder des accidens que l'événement met au rang des plus ſiniſtres. Suivons l'ordre des temps.

---

(1) Nous ne ſommes pas abſolument certains du caractere de l'éruption, que nous appellons ici *rougeole* ſur les bruits publics: les ſuites nous font ſoupçonner qu'on pourroit avoir donné ce nom à un nouvel effort de la nature opprimée. Nous expoſons nos doutes.

Digitized by Google

La *rougeole* paroît guérie, la tête s'embarrasse, la fievre continue, les disparates ne semblent être que l'effet d'un cerveau inquiet & simplement troublé. On donne l'émétique, on purge; dès-lors convulsion, délire. La malade est mise dans les bains tiédes; & par une gradation que nous ne caractériserons pas, on la fait passer aux bains froids; on verse même de l'eau de puits, en forme de douches, sur la tête. Les accidens répondent au traitement, ils acquierent la plus grande intensité: en 15 ou 20 jours la malade est réduite au plus déplorable état.

La famille alarmée demande une consultation: nous nous assemblons le 26 juillet. La malade sortoit froide & roide du 7e bain.

Tout examiné, nous voyons que la matiere des écoulemens de tout temps établis, est absolument répercutée; que n'ayant point été évacuée par art, à mesure qu'on en diminuoit la sortie naturelle, elle étoit rentrée & confondue dans la masse des liquides; qu'une partie, refoulée vers le cerveau, causoit tous les ravages qui n'étonnoient pas encore celui qui traitoit la malade.

Nous soupçonnâmes (& ces idées se représentent encore sans être trop combattues) qu'à la suite de la *rougeole* il y

eut diſpoſition à fievre maligne; diſpoſition ſuſpendue, bouleverſée par l'effet des bains froids, & des promenades dans un jardin.

Nos premiers ſoins furent de rappeller la ſuppuration du cautere deſſéché; de déterminer & de ſoutenir d'amples évacuations, ſans agacer la machine affoiblie, & qu'un rien portoit à l'état le plus convulſif.

Les délayans, les légers anti-ſpaſmodiques, les ptiſanes nitrées, les lavemens émolliens, les bains de jambes, à l'eau chaude, furent les premiers moyens que nous employâmes.

Le 27 juillet il paroît un peu de relâche. Le ſoir, nouvelles convulſions (1).

Le 28, plus de tranquillité. Le ſoir, un affaiſſement abſolu ſuccede.

M. *Coſnier*, qui jouit d'une réputation auſſi bien établie que méritée, vint voir la malade, & nous anima par ſes ſages conſeils. Il propoſe la ſaignée du pied... mieux apparent : il dure peu. Potion fortifiante.

L'aſſoupiſſement revient; il précéde le coma ſoporeux qui ſe ſoutient trois jours. La malade boit un peu plus facilement;

(1) La malade s'eſt toujours plainte, & ſe plaint encore de l'eſtomac.

Digitized by Google

on l'agite, on la tourmente, elle ouvre des yeux hagards & roulans : elle répond cependant assez juste.

Les convulsions reprennent, mais avec moins de violence; elle retombe dans le coma : deux jours après elle recouvre, pour quelques heures, la parole & la connoissance.

On applique le garou aux deux jambes, la suppuration s'établit, elle est blanche, épaisse, & semblable à celle que commence à donner le cautere.

Le 2 août la malade garde 15 heures trois demi-lavemens, & un entier fait avec la décoction de plantes émollientes & le miel de *nymphæa*. Les regles paroissent, mais en petite quantité : en vain veut-on les entretenir.

A une potion cordiale simple on ajoute ou le lilium de *Paracelse*, ou l'esprit v. a. h. Tantôt foible & languissant, tantôt élevé, tantôt dur, tantôt doux & paisible, tantôt convulsif, le pouls varioit même dans l'espace d'une heure.

Le 4, saignée du pied : la connoissance, le bon sens, la parole se rétablissent. Ce mieux marqué se continue jusqu'au second jour; enfin jusqu'au 9 (quinze de nos visites) le mieux ne fut jamais qu'un éclair. Le véritable état étoit, ou le coma vigil, ou le coma soporeux.

Digitized by Google

On plaça encore les potions huileuses & camphrées ; elles ne procurerent que des évacuations par bas, mais copieuses. La suppuration se ralentit, on réapplique des bandelettes de garou. Il y a grande agitation, une potion calmante rend la nuit tranquille. Dans la journée suivante, la malade sort précipitamment, & comme en sursaut, de l'assoupissement, tient une conversation suivie avec des parens qu'elle n'a point vu depuis quelque temps. La secousse est assez vive pour lui permettre de parler d'affaires : la nuit est réellement calme.

Le 12, au réveil, Madame *** nous paroît comme de mauvaise humeur. Le soir, à peine répond-elle ; elle semble étourdie : son pouls est foible, mais égal ; elle se leve & se promene.

Le 13, l'assoupissement est à-peu-près le même. Potions huileuses, infusion de quinquina, lavemens.

Le 14, même état... épispastique au col... la tête est rasée : application de la calotte divine.

Le 15 & le 16 de même. On réapplique les vésicatoires sur les endroits où l'on avoit posé le garou : les petites plaies commençoient à ne plus suppurer. Depuis le 12 la malade ricane de temps en temps ; les vésicatoires agitent, & ren-

Digitized by Google

dent la parole. Un demi-grain de tartre ſtibié par pinte d'eau... émulſion... évacuations, foibleſſe, froid, colere, délire.

Le 18 le pouls eſt meilleur, la malade parle beaucoup; il y a quelques éclairs de raiſon.

Le 19, évacuations, ſueurs, point de connoiſſance: la nuit eſt tumultueuſe.

Le 20, aſſoupiſſement: le ſoir elle eſt tranſportée à Paris pour être ſous les yeux de M. *Coſnier*.

Nous rejettons la cauſe de tous ces déſordres ſur la diſparition trop prompte de la dartre & des écoulemens que la nature entretenoit depuis la naiſſance. Si l'on ne peut apporter trop de ſoins, lorſqu'il s'agit de détourner un égout naturel, quelle doit être la circonſpection lorſqu'on ſe permet de le deſſécher & de le tarir? Mais ici, falloit-il penſer à arrêter une humeur dont le cours ne pouvoit qu'être favorable à la ſanté déjà foible de Madame *** ? Les circonſtances s'y oppoſoient, les écoulemens avoient toujours exiſté, la malade avoit la fibre très irritable; elle avoit eſſuyé pluſieurs chagrins; elle arrivoit à ce temps où, dans ſon ſexe, l'on emploie les moyens d'une évacuation artificielle.

A Senlis, *ce* 21 *août* 1778.

SUITE ET FIN

Des obſervations ſur les fractures du crâne, & particuliérement ſur l'eſpece d'enfonçure appellée par les Grecs, thlaſis *ou* phlaſis; *par M. CAMPARDON.*

CINQUIEME OBSERVATION

Sur une fracture conſidérable du crâne, avec fracas & enfoncement des pieces ſur la dure-mere, au-deſſus de l'oreille gauche, dans laquelle on a enlevé pluſieurs eſquilles de la portion inférieure de l'os pariétal, & de la ſupérieure du temporal.

Le nommé *Matthieu Monlong*, boulanger, habitant de Déveze dans le pays de Magnoac, âgé d'environ 45 ans, d'un tempérament maigre, ſec & bilieux, d'un caractere vif & ardent, voulant ſeller un cheval hargneux, pour aller à un marché le 27 juin 1759, en reçut un coup de pied au-deſſus de l'oreille gauche, vers les huit heures du matin, comme il ſe baiſſoit pour prendre un bâton afin de le battre. Il fut totalement aſſommé de ce coup; il demeura ſur la place, ſans connoiſſance,

Digitized by Google

noiſſance, ſans parole, & ſans mouvement. Il vomit, à pluſieurs repriſes, les alimens qu'il venoit de prendre à ſon déjeuner. On appella ſur le champ un jeune éleve, fils d'un chirurgien mort depuis peu de temps dans le village. Il ſaigna d'abord le bleſſé au pied; il réitéra la ſaignée au bras ſur le ſoir de la journée; il ſe contenta d'appliquer ſur la contuſion qu'avoit faite le coup, le baume de l'évangile.

Vers l'entrée de la nuit M. *Gaye*, chirurgien ordinaire du malade, arriva auprès de lui. Ce fut à-peu-près dans ce temps-là ſeulement, qu'il recouvra la parole; mais ſes diſcours étoient ſans ſuite & ſans arrangement. Il ne ceſſoit de parler que pour ſe livrer à un grand aſſoupiſſement qui le tint toute la nuit ſuivante juſqu'au lendemain matin, & qui n'étoit interrompu que par des paroles vagues & inconſéquentes. M. *Gaye* examina plus attentivement la bleſſure: il reconnut une contuſion au-deſſus de l'oreille gauche, de l'étendue de la paume de la main. La molleſſe des tégumens, jointe à la crépitation des os, lui rendit ſenſible une fracture avec fracas vers la ſuture ſquammeuſe. La ſonde, introduite par deux petits trous faits par l'empreinte de deux cloux du fer du cheval, le rendit

encore plus certain de tous ces désordres. (On prétend même qu'en retirant la sonde du petit trou postérieur, on avoit vu sortir quelque petite partie de la substance du cerveau). On dilata ces trous, qui étoient à deux pouces de distance l'un de l'autre, par deux petites incisions dirigées de haut en bas, mais qui ne mettoient nullement à découvert les pieces fracturées. Il appliqua, sur la blessure, un appareil assez simple; &, comme elle lui parut fort grave & fort dangereuse, il applaudit volontiers à l'empressement des parens qui m'avoient fait prier de venir lui donner mon secours.

J'arrivai chez lui vers les trois heures de l'après-midi, le 28 juin, lendemain de son malheureux accident. Prévenu par ce récit succinct, je le trouvai plongé dans l'assoupissement; son pouls étoit très petit, un peu serré, mais assez réglé, & exempt de fievre; il avoit tout le corps froid, mais principalement les mains; il paroissoit dans un grand abattement. Frappé de plusieurs cris que je lui fis, pour connoître plus parfaitement son état, il se réveilla de son assoupissement. Il proféra plusieurs paroles bien articulées, mais étrangeres à mes demandes. Il ne répondit jamais catégoriquement, & d'une maniere satisfaisante.

Digitized by Google

Après ces observations, je procédai à l'examen de sa blessure. Je reconnus sans peine, à travers les tégumens, le fracas des os. Ainsi je me décidai sur le champ à ouvrir la contusion. J'établis une communication entre les deux petites plaies, par une incision que je fis de l'une à l'autre, & qui répondoit au centre des fractures. Comme cette premiere incision étoit directement & transversalement à un travers de doigt au-dessus de l'oreille, j'en fis une seconde qui vint aboutir à l'angle inférieur de la petite plaie postérieure, & plongeoit derriere l'oreille; une troisieme, qui se terminoit à l'angle supérieur de la même petite plaie, & qui s'étendoit vers la région supérieure & postérieure de la tête; enfin une quatrieme, dont la direction étoit vers la fontanelle, & aboutissant à l'angle supérieur de la petite plaie, ou impression antérieure du second clou. Comme le muscle crotaphite étoit intéressé dans la contusion, & même dans la premiere incision que j'avois faite sur son centre, je crus pouvoir me dispenser d'en faire une cinquieme du côté de la tempe, pour ménager ce muscle dont les blessures sont susceptibles de tant d'accidens fâcheux.

Je séparai les tégumens & le péricrâne, non-seulement de toutes les pieces fra-

ſturées, mais encore des bords de tous les os ſains des environs. La plûpart des pieces fracaſſées étoient enfoncées ſur la dure-mere, & je crus d'abord être obligé d'appliquer pluſieurs couronnes de trépan pour les relever. Je réuſſis néanmoins à introduire le bout pointu d'une ſpatule, entre la portion ſaine & inférieure du pariétal, & une eſquille très conſidérable, formée par la fracture de la portion de cet os qui s'unit avec le temporal, par la ſuture écailleuſe, vers l'angle antérieur & inférieur du pariétal. Par le moyen de cet inſtrument, je parvins à détacher & à enlever, ſans aucune déchirure, cette groſſe piece d'os, qui avoit un pouce & demi de long, & plus d'un pouce de large à ſon extrémité antérieure : elle étoit moins large à ſon extrémité poſtérieure ; ſon bord ſupérieur conſervoit la forme arrondie du fer qui l'avoit ſéparée du pariétal ; l'inférieur étoit borné par la ſuture ſquammeuſe qui la joignoit au temporal. Cette piece oſſeuſe avoit pluſieurs petites gouttieres qui logeoient des ramifications de l'artere de la dure-mere. J'enlevai trois ou quatre autres eſquilles moins conſidérables ; ce qui formoit une ouverture au crâne, irréguliérement ovale, de plus de deux pouces de long, & de plus d'un pouce

Digitized by Google

de large. J'obſervai de plus une autre piece du temporal, fracturée & un peu enfoncée ſur la dure-mere; mais comme elle tenoit encore beaucoup, & que pour l'enlever il auroit fallu faire de grandes violences au péricrâne & au muſcle crotaphite qui la recouvroient, je me contentai de la relever juſqu'au niveau des autres os, pour remédier à la compreſſion qu'elle auroit pu faire ſur la dure-mere & ſur le cerveau, ne doutant point qu'elle ne ſe détachât aiſément dans la ſuite, comme cela eſt effectivement arrivé.

Comme dans ma premiere inciſion j'avois néceſſairement ouvert une branche de l'artere temporale, dont le ſang fut d'abord arrêté par l'application du doigt d'un aſſiſtant, je crus devoir me mettre en garde contre l'hémorrhagie. Je fis donc une compreſſion ſuffiſante avec de la charpie brute; mais craignant, avec raiſon, qu'elle ne portât trop ſur la dure-mere & ſur le cerveau, je me hâtai de lever cet appareil le lendemain de bon matin. Je le remplaçai par un autre plus léger, compoſé d'un plumaceau trempé dans l'eau-de-vie, que j'appliquai ſur la dure-mere, de charpie ſéche ſur les os découverts, & d'un doux digeſtif ſur les lambeaux des tégumens renverſés, dont j'avois conſervé

les angles. Le blessé fut saigné le soir du 28 ; il passa assez tranquillement la nuit. Il étoit encore sans fievre le lendemain matin 29 ; mais il étoit morne & un peu assoupi. Il ne répondoit jamais précisément aux questions qu'on lui faisoit. Il se plaignit d'une maniere très vive & très impatiente, à la levée du premier appareil.

Après ce pansement je me retirai d'auprès du malade qui étoit éloigné de chez moi de trois heures de chemin. Je le laissai entre les mains de M. *Gaye* son chirurgien ordinaire, après être convenu avec lui, des moyens qu'il convenoit d'employer tant pour remédier aux accidens présens, que pour prévenir & corriger ceux qui pourroient survenir. Le même jour, 29 juin, le blessé ayant été tourmenté par beaucoup de visites, malgré nos défenses les plus précises, il parut avoir quelque disposition au délire. Il parloit avec beaucoup de véhémence, & sans aucun ordre bien conséquent. Il avoit le pouls ému, mais non pas décidément fébrile ; cet état détermina à réitérer la saignée sur le soir : elle calma le malade qui passa assez tranquillement la nuit suivante.

Le 30 les mêmes indices de délire s'étant montrés, sans aucun caractere de

Digitized by Google

fievre dans le pouls, on répéta la ſaignée avec le même ſuccès. Le premier juillet on détacha quatre autres eſquilles de la portion ſupérieure de l'os temporal : on panſa le bleſſé à l'ordinaire.

Le 2 juillet, quoique toujours exempt de fievre, il donna de très grands ſignes d'inquiétude & d'impatience. Trompant la vigilance de ſes gardes, il ſe leva de ſon lit, & ſortit hors la maiſon pour aller dans une écurie. Cette démarche imprudente ne lui cauſa cependant aucun fâcheux accident.

Le 3, je revins auprès du bleſſé. Je trouvai qu'il s'étoit tranſporté lui ſeul dans le lit d'une chambre voiſine : il n'avoit abſolument point de fievre. Sa parole étoit libre, ſes réponſes préciſes, ſes raiſonnemens juſtes & conſéquens. Il ſe plaignoit qu'on vouloit le laiſſer mourir de faim; il demandoit à manger avec une obſtination auſſi aveugle qu'inflexible. J'avois beau lui repréſenter le péril évident où il s'expoſoit en s'écartant du régime ſévere auquel je l'avois condamné, rien ne put le convaincre de ſon imprudence. Il fallut ſe réduire à uſer des précautions convenables pour l'empêcher de ravir les alimens qu'on lui refuſoit avec autant de conſtance que de ſageſſe... Je trouvai la plaie dans un état très favo-

Digitized by Google

rable : la ſuppuration commençoit à s'établir d'une maniere ſatisfaiſante. Nous continuâmes de le panſer ſelon la méthode que nous avions établie.

Je revins le 11 auprès du bleſſé ; je retrouvai la ſuppuration louable : la dure-mere nous parut menacer de former une hernie. Pour la prévenir, nous la comprimâmes avec de la charpie artiſtement arrangée. Nous en couvrîmes auſſi tous les os découverts. Le malade étant ſans fievre, & toujours affamé, nous lui permîmes de manger un peu de ſoupe.

L'ayant viſité le 16, j'appris qu'il avoit eu, quelques jours auparavant, un peu de fievre pour avoir mangé des prunes qu'il avoit été lui-même cueillir ſur l'arbre. Je trouvai ſon pouls bien remis, de même que ſa connoiſſance. Il étoit pourtant embarraſſé pour ſoutenir la longueur de la converſation ; ſa plaie étoit très belle ; les os découverts, & ſains, commençoient à rougir & à montrer le germe de nouvelles chairs. La diſpoſition à la hernie avoit cédé à la compreſſion : il fut panſé avec de la charpie ſéche.

A ma viſite du 23, je trouvai ſa connoiſſance & ſon jugement parfaitement rétablis. La ſuperficie des os ſains pouſſoit des grains de chair d'une qualité toute favorable ; une exfoliation conſi-

Digitized by Google

dérable commençoit à se séparer : la plaie étoit parfaitement belle.

Le 31, j'enlevai, sans effort, une exfoliation de la premiere table du pariétal; elle étoit bornée par une fente qui aboutissoit à l'ouverture du crâne. Je séparai aussi une autre petite exfoliation de la table externe du temporal, qui anticipoit sur le bord de ladite ouverture. Toute la superficie des os sains poussoit des mamelons de chairs rouges & grenuës, de même que la dure-mere. Les lambeaux des tégumens, que nous avions soin de rapprocher, commençoient à se recoller sur les os.

Le 7 août, je trouvai le fond de la plaie très beau. La dure-mere, couverte de nouvelles chairs, commençoit à se durcir; mais le lambeau supérieur des tégumens menaçant de former une bosse par le resserrement de ses bords, & par leur union trop précipitée avec les chairs qui couvroient les os, je crus devoir détruire cette adhésion vicieuse & récente. Je fis des scarifications sur les bords trop froncés de la peau, afin de la faire étendre vers le milieu de la plaie, & de prévenir & détruire par-là la formation de cette bosse. Dans cette vue j'appliquai par-dessus ce lambeau des compresses graduées, & trempées dans une liqueur,

Digitized by Google

pour opérer une compreſſion plus efficace. Je n'obſervai encore aucun commencement de calus à l'ouverture du crâne.

Le 13, j'enlevai une exfoliation des deux tables du pariétal. Cette piece étoit de la longueur de 5 à 6 lignes, & de la largeur de 3 à 4 : elle avoit la figure d'un quarré long ; ſon bout inférieur aboutiſſoit au milieu du bord ſupérieur de l'ouverture du crâne ; les chairs, qui avoient pris naiſſance de la ſurface de la dure-mere, me parurent ſe lier avec celles des environs, & acquérir un peu d'épaiſſeur & de réſiſtance.

Le 22, je trouvai que les bords du lambeau ſupérieur des tégumens ſe recoquilloient, & s'attachoient vers les bords du trou du crâne : je détruiſis derechef ces adhérences. Je ſcarifiai les bords des tégumens pour tâcher de les faire étendre vers le centre de la plaie, au moyen d'un léger ſuppuratif, & de quelques compreſſes graduées : il fallut auſſi modérer pluſieurs fois la croiſſance trop rapide des chairs par l'application de la pierre infernale.

Ces manœuvres, conduites avec aſſiduité, rappellerent en effet les lambeaux au centre de la plaie. Ceux-ci, réunis avec les chairs nées de la ſurface exté-

rieure de la dure mere, formerent enfin une cicatrice un peu enfoncée, qui ne fut bien parfaite qu'au commencement d'octobre ſuivant.

Qu'il me ſoit permis, en finiſſant l'hiſtoire de cette cure, de faire quelques obſervations ſur la formation de cette cicatrice. 1°. Dans le cours de ce traitement, j'ai été très attentif à conſidérer de quelle maniere ſe fermeroit l'ouverture du crâne; je n'ai jamais pu appercevoir le moindre indice de dépoſition du ſuc oſſeux par l'extrémité des os découverts. La plus grande partie de ces os a pouſſé des mamelons charnus ſans éprouver aucune exfoliation. Dans ceux qui ont ſouffert ce dépouillement, j'ai vu ces mamelons, naiſſans de la partie ſaine, chaſſer les lames mortes par une eſpece d'anathême; la dure-mere, qui ſe montroit dans le trou du crâne, s'eſt elle-même couverte de petits grains rouges qui, dans peu de temps, lui ont donné toutes les apparences de la chair; elle s'eſt inſenſiblement durcie juſqu'à acquérir la ſolidité & l'élaſticité d'un ligament. Telle étoit ſa forme & ſa conſiſtance tant que j'ai pu la voir dépouillée des tégumens. J'y ai encore reconnu un peu de molleſſe après que la plaie fût parvenue à ſa conſolidation; mais dans le mois de

Digitized by Google

juin dernier, c'eſt-à-dire, un an après le coup reçu, les parties couvertes par la cicatrice m'ont paru avoir acquis la réſiſtance & la fermeté des os.

2°. La perte de la ſubſtance du crâne formoit une ouverture irréguliérement ovale de l'étendue d'un petit œuf de poule. J'avois mis à nud les os des environs, de l'étendue au moins de trois travers de doigt (excepté du côté de la tempe & de l'oreille), afin de me ménager un eſpace ſuffiſant pour l'application du trépan, dans le cas où je n'aurois pas pu réuſſir à relever ou enlever les pieces enfoncées; & d'ailleurs afin de mettre à découvert toutes les fentes qui aboutiſſoient à la fracture. Si je n'avois pas conſervé les angles de la peau, quelle cicatrice énorme n'auroit pas réſulté de leur ſection? Combien ce retranchement, preſcrit par l'ancienne chirurgie, n'auroit-il pas alongé la cure? La cicatrice, formée par le ſeul deſſéchement des chairs fournies tant par les os, que par la duremere, n'auroit oppoſé qu'une foible défenſe contre les injures extérieures, au lieu que les tégumens conſervés, rapprochés & incorporés avec les chairs nées de la dure-mere, ont établi une cicatrice dure, ſolide & capable de prémunir le cerveau contre les atteintes dangereuſes

qui pourroient l'aſſaillir du dehors. Tous ces lambeaux ſont exactement garnis de cheveux, excepté dans le point de leur réunion, où il ne reſte cependant qu'un léger enfoncement. On auroit peine à reconnoître, par la ſeule inſpection de la partie, l'étendue du délabrement qu'elle a ſouffert.

OBSERVATION

Sur une fille noyée rappellée à la vie; par M. Warnier, maître en chirurgie en la ville de Ribemont en Picardie.

Le 7 mai 1778, la nommée *Antoinette Bail*, âgée de 18 ans, paroiſſe de Meziere, à une lieue de Ribemont, tomba dans l'Oiſe, la tête la premiere, en y puiſant de l'eau; entraînée par le courant, elle ne put en être retirée que trois quarts d'heures après, par le ſieur *Paringaut*, laboureur, cent cinquante pas au-deſſous du lieu où elle étoit tombée. Elle ne donna d'abord aucun ſigne de vie; mais les mouvemens qu'on lui procura, en la tranſportant dans la maiſon voiſine, lui

firent rendre, par la bouche, une assez grande quantité de sang noirâtre. Il est probable que cette hémorrhagie fut salutaire à ladite *Bail*, puisqu'elle donna ensuite quelques signes de vie. M. le curé de cette paroisse, informé de l'accident, vola au secours de sa paroissienne. Il ordonna (en m'attendant) de lui ôter ses habits, & de la mettre aussi-tôt dans un lit bien chaud; il la fit frotter par tout avec des linges & de la flanelle imbibée d'eau-de-vie chaude : on lui en mit dans la bouche, & on lui introduisit de la fumée de tabac dans le nez & dans la bouche. Arrivé auprès de cette infortunée, avec la boîte de secours, du dépôt de Ribemont, (dont M. le marquis de *Condorcet* a fait présent à cette ville) une heure après qu'elle fut tirée de l'eau, je la trouvai sans mouvement & sans connoissance; cependant elle respiroit un peu, mais d'une maniere très laborieuse : elle avoit le visage gonflé, d'un rouge livide, sur tout les levres dont la couleur étoit noirâtre; le bas-ventre étoit tendu & fort gros; le pouls étoit petit, serré & très irrégulier. Croyant que la saignée étoit indiquée, & qu'il étoit possible de la pratiquer après ces premiers secours si heureusement administrés, j'en fis une fort

Digitized by Google

ample au bras ; &, pendant ce temps, je fis respirer souvent la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac : la saignée n'étoit pas encore achevée, que la respiration étoit déjà moins laborieuse, & que ladite *Bail* commençoit à secouer la tête, lorsque la membrane pituitaire étoit vivement affectée par la vapeur ci-dessus.

Je lui fis des frictions, principalement le long de l'épine du dos, avec un morceau de flanelle imbibée d'eau-de-vie camphrée ; je lui fis prendre ensuite quelques cuillerées de bouillon qu'elle avala, & en moins d'une demi-heure de ce traitement, la connoissance lui est revenue au point qu'elle a pu se plaindre de suffocation, de picotemens considérables à la poitrine, de nausées fréquentes. Sachant que cette fille avoit déjeuné avant de tomber à l'eau, & ces derniers symptômes me faisant croire que l'estomac étoit surchargé, je lui donnai deux grains de tartre émétique, fondu dans un demi-gobelet d'eau ; elle rendit son déjeuné un quart d'heure après, ainsi que de la bile fort verte, puis elle fit une selle copieuse, dans laquelle il y avoit beaucoup de sang. Après ces évacuations, la malade recouvra toute sa présence d'esprit ; mais peu après le pouls s'éleva, il lui

Digitized by Google

ſurvint une groſſe fievre, beaucoup d'oppreſſion, de ſpaſme, avec mal à la tête, & une perte de connoiſſance momentanée. Ces nouveaux accidens céderent à la ſaignée du pied & aux lavemens ſimples, de maniere que le calme fut réel, & que la plus grande partie de la nuit ſuivante fut très bonne.

J'ai trouvé cette fille, le lendemain, mangeant un œuf & ne ſe plaignant plus que de foibleſſe. Lui ayant demandé ce qu'elle avoit éprouvé dans l'eau avant de perdre toute connoiſſance, elle m'aſſura qu'elle avoit ſenti comme un poids énorme qui l'écraſoit au moment qu'elle avoit beſoin de reſpirer, & qu'elle avoit même porté la main à la bouche pour empêcher l'eau d'y entrer; que la néceſſité abſolue de reſpirer ſans pouvoir le faire, avoit rendu ce poids ſi inſupportable qu'elle en étoit étouffée; que c'étoit tout ce dont elle ſe reſſouvint.

Nous rendons avec plaiſir un témoignage public au zele & à l'humanité du ſieur *Paringaut* qui a retiré de l'eau cette fille; mais les mouvemens qu'on lui a donnés pendant ſon tranſport, l'hémorrhagie qui lui eſt ſurvenue par la bouche, les premiers ſecours ſur tout qui lui ont été adminiſtrés ſous les ordres de

M.

M. le curé de sa paroisse, sont les véritables moyens qui ont commencé à rappeller dans cette infortunée le principe vital suspendu, & facilité le succès de ceux que j'ai cru devoir employer ensuite.

Si je publie cette observation c'est moins pour m'attribuer l'honneur de cette cure, que pour faire connoître les phénomenes que j'ai observés, & pour augmenter la liste des noyés rappellés à la vie, sur tout depuis 12 à 15 ans que le gouvernement s'occupe de cet objet si essentiel au bien de l'humanité.

ASSEMBLÉE de la faculté de médecine de Paris, du 14 *août* 1778.

M. le Doyen a lu une lettre d'un curé qui demande l'avis de la faculté pour savoir si un enfant qui a été tiré du ventre de la mere par l'opération césarienne, un quart d'heure après la mort, lequel enfant étoit blanc dans certaines parties, bleu & noir dans d'autres, ayant été baptisé, pouvoit être réputé vivant ?

M. *Descemet* a montré à la faculté les dessins qu'il a faits des fleurs de plusieurs

Digitized by Google

eſpeces d'apocyns qui renferment des organes de la génération, analogues à ceux des quadrupedes. Ces organes conſiſtent dans un gland, deux cordons de vaiſſeaux ſpermatiques, & deux teſticules. Chaque fleur a cinq de ces organes; chaque gland eſt placé dans une vulve particuliere.

M. *Bucquet* a lu un mémoire ſur la préparation de la pierre à cautere.

M. *Dubourg* a demandé des commiſſaires à la faculté pour examiner un nouveau remede anti-vénérien, dans lequel il n'entre point de ſubſtances métalliques.

On a obſervé, dans le courant du mois, des rhumes de cerveau, qui ſe renouvelloient à chaque inſtant; & des morts ſubites en grand nombre. Il y a eu auſſi des fievres rouges, & des eſquinancies à la ſuite des fievres rouges; des pleuréſies qui ſe ſont terminées, la plûpart, par des ſueurs le ſeptieme jour, quelques-unes par les ſelles.

Digitized by Google

EXTRAIT du prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenu le 2 septembre 1778.*

Il y a eu, dans le courant du mois dernier, des fievres intermittentes, des crachemens de sang, des maux de gorge. Les coliques simples & inflammatoires ont été très communes, ainsi que les dévoiemens.

M. *Thierry* a lu plusieurs observations sur l'hémoptysie.

M. *Sallin* a lu un mémoire sur la galle des prisons.

M. *Goubelly* a montré à la faculté un nouvel instrument de son invention pour tailler les femmes.



Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

AOUT 1778.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	11, 0	17, 0	13, 2	28 1, 0	28 1, 0	28 1, 4
2	10, 0	18, 5	14, 9	28 1,10	28 2, 0	28 2, 0
3	11, 2	19, 0	16, 5	28 2, 1	28 2, 0	28 1, 6
4	12, 5	21, 5	17, 7	28 1, 0	28 0, 3	27 11,10
5	13, 5	22, 5	17, 8	27 11, 4	27 11, 0	27 10, 9
6	13, 4	21, 8	18, 9	27 10, 8	27 10, 8	27 10, 3
7	14, 0	22, 8	17, 2	27 10, 9	27 10, 8	27 10, 7
8	14, 0	19, 2	14, 8	27 10, 8	27 11, 2	27 11,11
9	12, 3	19, 6	14, 8	28 0, 0	28 1, 0	28 1, 1
10	13, 4	20, 8	17, 4	28 1, 2	28 1, 1	28 1, 0
11	13, 2	21, 8	17, 3	28 0, 4	28 0, 0	28 0, 0
12	13, 1	19, 5	18, 0	28 1, 0	28 1, 0	28 0, 9
13	13, 0	24, 0	20, 2	28 0, 0	27 11, 1	27 9,10
14	15, 0	22, 6	14, 5	27 9, 4	27 9,10	27 10, 5
15	11, 8	17, 8	14, 0	28 0, 0	28 0,11	28 1, 6
16	10, 8	19, 4	14, 8	28 2, 0	28 2, 8	28 3, 2
17	10, 8	20, 6	16, 0	28 3, 3	28 2,11	28 2, 0
18	14, 0	21, 2	17, 0	28 2, 0	28 1, 2	28 1, 0
19	13, 6	22, 5	18, 4	28 1, 0	28 1, 0	28 0,11
20	12, 2	23, 0	17, 8	28 0, 9	28 0, 9	28 0, 6
21	12, 5	22, 0	19, 0	28 0, 7	28 0, 2	28 0, 0
22	13, 0	22, 8	18, 9	27 11,10	28 0, 0	28 0, 4
23	10, 6	21, 1	15, 5	28 1, 1	28 2, 0	28 2, 9
24	12, 3	20, 2	16, 9	28 3, 2	28 4, 0	28 4, 2
25	13, 2	22, 9	18, 0	28 4, 3	28 4, 0	28 3, 0
26	14, 3	21, 0	15, 1	28 2, 9	28 2, 1	28 2, 3
27	9, 4	17, 0	12, 5	28 2, 4	28 1, 9	28 1,11
28	8, 5	17, 2	13, 0	28 2, 4	28 2, 6	28 3, 2
29	8, 2	17, 5	13, 8	28 3, 9	28 3, 1	28 2, 4
30	9, 0	17, 2	12, 0	28 1, 4	27 11, 8	27 11, 6
31	7, 5	14, 0	9, 0	28 0, 0	28 0, 5	28 1, 0

Digitized by Google

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	S. nuages.	N-O. nuages.	N-E. nuages.
2	N-E. beau.	N. & E. beau.	N-E. beau.
3	N-E. *id.* chaud.	N-E. *id.* chaud.	N-E. *id.* chaud.
4	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
5	N-E. *idem.*	O. *id.* très chaud.	N-O. nuag. étouf.
6	N. *idem.*	S-O. *idem.*	N. beau.
7	N-E. *id.* brouill.	N. nu. pl. *ton. él.*	N. couvert.
8	N. cuuvert.	N-O. beau, v. fr.	N-O. beau, v. fr.
9	N-O. beau.	N-O. *idem.*	N. *idem.*
10	N-O. couvert.	O. *idem.*	N-O. *idem.*
11	N-E. beau, brouillards.	O. beau.	N-O. beau.
12	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*
13	N-E. beau, ch.	S-O. *id.* étouffant.	S-E. *id.* étouffant.
14	S. *idem.*	S-O. *idem.*	N-O. beau, vent.
15	N. nuages, pluie.	N-O. *idem.*	N. *idem.* frais.
16	N. beau, v. frais.	N-E. beau.	N-E. beau.
17	N-E. *idem.*	E. *id.* vent frais.	E. *idem.*
18	E. *idem.*	E. beau, chaud.	N. & S-E. *id.* ch.
19	N-E. beau, ch.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
20	N-E. *idem.*	N. *idem.*	N. *idem.*
21	N. *idem.*	N. *idem.*	N. *idem.*
22	N. *idem.*	O. *idem.*	N. *idem.*
23	N-O. *id.* brouill.	N. *idem.*	N. *dem.*
24	N. beau.	N. *idem.*	N-E. *idem.*
25	N. *idem.*	N. *idem.*	N. *idem.*
26	N. *idem.*	N-E. beau, v. fr.	N-E. beau, v. fr.
27	N-E. beau, v. fr.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
28	N-E beau, grand vent froid.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
29	N. *idem.*	E. *idem.*	E. *idem.*
30	N. *idem.*	O. *idem.*	N-O. *idem.*
31	N. beau, grand vent, pet. pluie.	N. *idem.*	N. *idem.* froid.

Digitized by Google

RECAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	24, 0 deg.	le 13
Moindre degré de chaleur	7, 5	le 31
Chaleur moyenne	16, 0 deg.	
Plus grande élévation du Mercure	pou. lig. 28 4, 3,	le 25
Moindre élévat. du Mercure	27 9, 4,	le 14
Elévation moyenne	28 p. 0, 8 l.	

Nombre de jours de Beau	28	
de Couvert	0	
de Nuages	3	
de Vent	5	
de Tonnerre . . .	1	
de Brouillard . . .	6	
de Pluie	3	
Quantité de Pluie	1, 3	lignes.
D'Evaporation	110, 0	
Différence	108, 9	
Le vent a soufflé du N.	10	fois.
N.-E.	10	
N.-O.	5	
S.	1	
S.-E.	0	
S.-O.	1	
E.	2	
O.	2	

Température : très chaude & très séche ; toutes les productions de la terre, & sur-tout la vigne, languissoient.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce premier octobre 1778.

MALADIES : Nous n'avons point eu de maladies ici, mais il y avoit beaucoup de fievres ardentes dans nos environs.

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'août 1778, *par M.* BOUCHER, *médecin.*

Le vent s'étant remis au nord dès le premier de ce mois, & y étant resté presque tout le mois, la moisson s'est faite sans pluie. Celle des bleds étoit même achevée le 15 presque par tout; chose très rare dans notre petite contrée : ils étoient très abondans & de la meilleure qualité. Nous n'avons eu que trois jours de pluie; ce n'a été même que des ondées.

Quoique le temps ait été chaud tout le mois, il n'y a pas eu de chaleurs excessives. La liqueur du thermometre ne s'est pas élevée au-dessus de 21 degrés, & elle ne s'est portée jusqu'à ce terme qu'un seul jour, le 14 du mois. Le temps s'est rafraîchi dans les derniers jours.

Le mercure, dans le barometre, s'est maintenu, pendant presque tout le mois, à la hauteur de 28 pouces. Le 24, il s'est élevé à 28 pouces 3 lignes. Il étoit descendu le 14 à 27 pouces 8 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés. La différence entre ces deux termes, est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du nord.
10 fois du nord vers l'est.
3 fois de l'est.
2 fois du sud.
4 fois du sud-ouest.
9 fois de l'ouest.
8 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.
4 jours de pluie. | 8 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois, à l'exception des trois ou quatre premiers jours.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'août 1778.

La maladie aiguë, dominante de ce mois, a été une fievre continue, bilieuse, effet des chaleurs jointes à la sécheresse. Elle s'annonçoit, après un frisson, par un grand accablement, un violent mal de tête, chaleur vive à la peau & par tout le corps, &c. Ces symptômes persistant pendant plusieurs jours dans toute leur intensité, malgré des évacuations sanguines plus ou moins considérables, des boissons rafraîchissantes en grande quantité, les lavemens répétés, & l'emploi des autres remedes indiqués. Aux symptômes désignés se joignoient assez souvent des signes de saburre dans les premieres voies; mais l'intensité de la fievre, & l'état phlogistique des visceres en général, ne permettoient guere l'usage des émétiques : il étoit plus sûr de s'en tenir aux laxatifs du genre des aigrelets, tels qu'une décoction de tamarin, nitrée & aiguisée d'une dose suffisante de manne, &c., aidés d'une abondante boisson de petit-lait. Il arrivoit assez souvent qu'en s'en tenant à ce traitement, la fievre & les symptômes violens se relâchoient tout à coup vers le septieme jour, & la maladie se terminoit même assez vîte sans crise manifeste. Il n'étoit plus question que de purger une ou deux fois.

Dans un certain nombre de sujets la maladie a pris le caractere de la fievre double tierce-continue. Pour lors, après les évacuations suffisantes du

Digitized by Google

ventre, procurées tant par les lavemens que par les remedes laxatifs, nous avons eu recours, avec succès, aux décoctions de quinquina, nitrées ou rendues aigrelettes, selon les circonstances, avec le jus de citron ou l'acide vitriolique.

Nombre de personnes, dans le bas peuple sur tout, & principalement à la fin du mois, sont tombées dans la fievre maligne. Elle n'a pas été néanmoins d'un caractere aussi fâcheux, ni aussi meurtriere que dans le mois précédent. Nous n'avons point observé d'éruption cutanée, pas même de taches d'aucune espece sur la peau. Dans les uns le cours de ventre avoit lieu; d'autres étoient constipés, & avoient le ventre tendu. Un sujet robuste, réfugié à notre hôpital Comtesse, a eu une double parotide. Nous remettons au mois prochain à dire un mot du traitement de cette maladie.

Il y a eu aussi des pleuro-pneumonies fâcheuses, avec grande oppression de poitrine, toux importune, crachemens de sang, &c. qui exigeoient de prompts secours.

LETTRES-PATENTES DU ROI,

PORTANT établissement d'une société royale de médecine, données à Versailles au mois d'août 1778, *regiftrées enparlement le premier septembre* 1778. *A Paris, chez* Simon, *imprimeur du parlement, rue Mignon, S. André-des-Arts; & à l'imprimerie royale.*

SA MAJESTÉ, par ces lettres-patentes, établit sous le titre de *Société royale de médecine*, l'as-

femblée & conférence des médecins qui fe font déjà réunis, par fes ordres, depuis le mois d'avril 1776, pour s'occuper du foin d'étudier l'hiftoire & la nature des différentes épidémies. En conféquence Sa Majefté ordonne ce qui fuit :

ARTICLE PREMIER.

La fociété royale de médecine fera fous notre protection fpéciale.

II.

Elle fera préfidée à perpétuité par notre premier médecin & fes fucceffeurs en ladite charge; lefquels, en leur qualité de préfidens, feront infpecteurs généraux pour les épidémies & autres objets que Nous foumettons aux recherches & aux obfervations de ladite fociété. Nommons, dès-à-préfent, pour remplir lefdites places de préfident & d'infpecteur général, les fieurs *Lieutaud* & *de Laffone*, nos premiers médecins, pour en jouir pendant leur vie.

III.

La fociété fera compofée de trente affociés ordinaires, tous docteurs en médecine, réfidens à Paris, & dont vingt feront toujours choifis dans la faculté de médecine de notre univerfité de ladite ville. Lefdits affociés éliront parmi eux chaque année, au fcrutin, un directeur & vice-directeur, lefquels feront fuppléés, en leur abfence, par le plus ancien de leur ordre, fuivant le rang de leur réception. La place de fecretaire perpétuel fera également occupée, à l'avenir, par un defdits affociés ordinaires; & néanmoins avons nommé & confirmé le fieur *Vicq d'Azir*, pour continuer à remplir ladite place. Seront auffi admis douze affociés libres réfidens à Paris, pour concourir, avec les affociés ordinaires, aux fins de l'établiffement de ladite fociété.

Digitized by Google

I V.

Indépendamment des associés mentionnés en l'article précédent, seront choisis soixante associés regnicoles, domiciliés dans les provinces, & un nombre égal d'associés étrangers; lesquels associés regnicoles & étrangers perdront ce titre au bout d'une année de résidence à Paris. Outre ces membres, qui feront partie du corps de ladite société, elle pourra désigner & élire, au scrutin, dans les différentes villes de notre royaume & des pays étrangers, ceux avec lesquels elle croira utile d'établir une correspondance habituelle; & pourront les personnes ainsi élues se qualifier correspondans de la société royale de médecine, tant & si long-temps qu'ils se rendront utiles aux travaux de la société; à l'effet de quoi il sera formé chaque année une liste de ceux auxquels la société jugera à propos de conserver ce titre.

V.

La société, procédera, par scrutin, à l'élection du secrétaire perpétuel, des associés ordinaires, libres, regnicoles & étrangers; & elle Nous présentera le sujet qui lui paroîtra le plus propre à remplir la place vacante; voulant néanmoins que lesdites places d'associés soient & demeurent remplies par ceux qui les occupent présentement, dont Nous connoissons le zele, l'expérience & la capacité, Nous les avons confirmés & confirmons dans lesdites places, conformément à l'état annexé sous le contre-scel de nos présentes.

V I.

La société tiendra des assemblées particulieres & publiques, dans les lieux, aux jours & heures qui lui ont été ou seront indiqués par les réglemens que Nous proposons de lui donner incessamment.

Digitized by Google

VII.

Le doyen en charge, & le doyen d'âge de la faculté de médecine en l'université de Paris, auront droit d'assister à toutes les séances de la société ; leurs noms seront inscrits entre ceux des officiers de ladite compagnie, & ceux des associés ordinaires, & ils jouiront des prérogatives qui appartiendront auxdits associés.

VIII.

Pour favoriser encore plus la communication des lumieres, & faciliter les succès que Nous nous promettons du présent établissement, la société nommera, tous les ans, deux commissaires qui se transporteront deux fois l'année en l'assemblée de ladite faculté, à laquelle ils feront part des découvertes, recherches ou observations de la société sur les objets qui pourront être relatifs aux progrès de la science.

IX.

La société s'occupera de tous les faits de médecine théorique & pratique, & essentiellement de tout ce qui peut avoir rapport aux maladies épidémiques, & autres qui se répandent quelquefois dans nos provinces ; sans discontinuer néanmoins les recherches que nous lui avons ordonné de faire sur les maladies contagieuses des bestiaux, & sur les remedes & moyens propres à les prévenir ou à les arrêter.

X.

Attribuons à ladite société l'examen des remedes nouveaux, tant internes qu'externes, de quelque nature qu'ils puissent être, pour lesquels on nous demanderoit des brevets : Voulons qu'aucun desdits remedes ne puisse être vendu & distribué sans une délibération de la société qui les aura ad-

Digitized by Google

mis, & sur laquelle il sera expédié, par le secrétaire d'état ayant le département de notre maison, des brevets en la forme ordinaire : révoquons, en tant que de besoin, la déclaration du 25 avril 1772, & toute autre commission relative à ces objets demeurera supprimée, à compter du jour de la publication des présentes. Ne pourront le lieutenant-général de police de notre bonne ville de Paris, & tous autres juges ou officiers quelconques de nos provinces, donner des permissions de vendre & débiter aucun remede, sans s'être fait représenter ledit brevet, dont il sera fait mention dans les permissions qu'ils accorderont : comme aussi supprimons & révoquons tous brevets & permissions précédemment accordés, sauf à ceux qui les auront obtenus à se pourvoir pardevant ladite société, en la forme prescrite par le présent article.

XI.

Voulons que, pour ce qui concerne l'examen des remedes externes & chirurgicaux qui seront présentés pour demander des priviléges, il soit formé un comité particulier, qui sera tenu le premier lundi de chaque mois, dans la salle d'assemblée de ladite société ; lequel comité sera composé du président de ladite société, ou, à son défaut, du directeur ou du vice-directeur, du secrétaire perpétuel, du doyen de la faculté de médecine de Paris, & de quatre autres membres de la société (que cette compagnie choisira toujours parmi les docteurs de ladite faculté) ; de notre premier chirurgien, & de cinq autres chirurgiens à son choix. Seront renouvellés chaque année les membres de ce comité particulier, à l'exception des officiers de la société, du doyen de la faculté, & de notre premier chirurgien.

XII.

Avons confirmé & confirmons les lettres-pa-

Digitized by Google

tentes du 19 août 1719, enregistrées en notre cour de parlement le 4 septembre de la même année; &, icelles interprétant & expliquant en tant que de besoin; nous avons ordonné & ordonnons que tout ce qui concerne la distribution des eaux minérales & médicinales de notre royaume, mentionnées èsdites lettres-patentes, sera soumis à l'examen de ladite société. Notre premier médecin, comme président de cette compagnie, continuera de se dire & qualifier surintendant des eaux minérales & médicinales de notre royaume; il nommera les intendans particuliers de ces eaux, auxquels les brevets seront expédiés *gratis*; lesdits intendans seront tenus d'instruire, de tout ce qui pourroit être relatif à leurs fonctions, ladite société qui choisira parmi ses membres des commissaires pour faire les analyses nécessaires & se transporter sur les lieux où leur présence sera jugée utile.

XIII.

Pourra au surplus ladite société prendre telle délibération qu'elle jugera convenable, Nous donner tels mémoires & proposer tels projets de réglemens qu'elle avisera nécessaires; sur lesquels mémoires & projets il sera par Nous statué, & toutes lettres nécessaires expédiées & adressées à notre cour de parlement, pour y être enregistrées en la maniere accoutumée.

XIV.

N'entendons, par ces présentes, déroger aux honneurs, émolumens, privileges & prérogatives dont jouissent la faculté de médecine en l'université de Paris, & les autres facultés de médecine de notre royaume: les avons maintenues & gardées dans tous leurs droits. En conséquence, déclarons très expressément que les associés ordinaires, libres, regnicoles & étrangers, & les corres-

Digitized by Google

pondans de ladite société, ne pourront, à raison desdites qualités, enseigner ou exercer la médecine dans notre bonne ville de Paris, ou dans notre royaume, à moins qu'ils n'en aient d'ailleurs le droit, conformément aux ordonnances. SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amés & féaux conseillers les gens tenant notre cour de parlement à Paris, que ces présentes ils aient à faire registrer, & le contenu en icelles garder & observer selon sa forme & teneur, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchement, & nonobstant toutes choses à ce contraires : CAR tel est notre plaisir; &, afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, Nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes. DONNÉ à Versailles au mois d'août, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre regne le cinquieme. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas :* Par le Roi. AMELOT. Et scellées du grand sceau de cire jaune.

On a joint à ces lettres-patentes le tableau des membres, c'est-à-dire, la liste de tous les associés, tant ordinaires, libres, regnicoles, qu'étrangers, qui composent ladite société.

N. B. Dans toutes ces classes il y a quelques places vacantes, à l'élection desquelles la société procédera lorsque SA MAJESTÉ l'aura ordonné.

ERRATA pour le mois de septembre 1778.

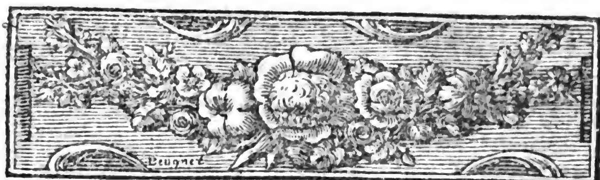
Page 270, ligne 24e, au lieu de 1772, il faut 1722.

TABLE DU MOIS D'OCTOBRE.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois d'octobre 1778. A Paris, ce 24 septembre 1778.
POISSONNIER DESPERRIERE.

Digitized by Google



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1778.

PREMIER EXTRAIT.

BASSIANI CARMINATI, Laudenſis, de animalium ex mephitibus & noxiis halitibus interitu, ejuſque propioribus cauſis, libri tres. Laude Pompeiâ, 1777, *excudebant regii typographi publicâ autoritate*, (in-fol. carr. min. conſtans 218 paginis).

On trouve, chez les anciens, pluſieurs paſſages ſur les mofettes, mais on ne voit nulle part qu'ils aient fait des recherches ſur la maniere dont ces vapeurs nuiſibles produiſent leurs effets ſur les animaux. La principale raiſon de ce

ſilence, ſelon notre auteur, vient de ce que les anciens attribuoient communément aux dieux toute influence dont ils ne devinoient point la cauſe. Ce n'étoit pas, ſans doute, le moyen de parvenir à la connoître, mais c'étoit un motif pour s'imaginer que ces exhalaiſons funeſtes reſſortiſſoient du département de quelque divinité qu'ils imploroient ſous le nom de *Mephitis*. Il eſt certain, continue M. *Carminati*, que dans notre Milanez on lui rendoit des honneurs divins. *Tacite* nous apprend qu'aux portes de Crémone on lui avoit conſacré un temple; ce qui eſt encore prouvé par l'inſcription d'un marbre que l'on voit à Lodi, & qui, peut-être, y a été transféré de Crémone.

Depuis qu'on a fait de nouvelles découvertes en phyſiologie & en chymie, on a examiné plus particuliérement quels étoient la nature & l'effet des mofettes; mais quoique *Hoffman* & *Boerhaave* ſemblent les avoir bien connus, & qu'ils aient indiqué contre leurs impreſſions funeſtes des moyens juſtifiés par l'expérience, cependant les opinions ſur cet objet n'ont point été fixées. Notre auteur, à l'exemple de *Leonard de Capoue*, de pluſieurs autres médecins & phyſiciens, ſe propoſant de découvrir

Digitized by Google

la véritable cause de la mort des animaux tués par les vapeurs méphitiques, a fait des expériences ingénieuses & multipliées sur des animaux à sang chaud & à sang froid. Il les a exposés à la vapeur du souffre, de la poudre à canon, de l'acide nitreux, à la vapeur de l'arsenic & du charbon, à des exhalaisons putrides, à celles de la fermentation vineuse, acide, à la fumée de l'opium, du tabac & du camphre. Avant que de présenter les principaux résultats de ces expériences, nous devons avertir nos lecteurs que M. *Carminati* fait une remarque générale sur les expériences des modernes. Soit parce qu'il est difficile de les faire avec exactitude, soit parce qu'on ne les a pas assez multipliées, elles ont donné lieu à deux systêmes précisément opposés. Suivant le premier, les mofettes tuent en détruisant l'irritabilité; suivant le second, au contraire, l'irritabilité subsiste après la vie; & ces exhalaisons pernicieuses ne causent la mort qu'en anéantissant la sensibilité. L'auteur prévient que ses expériences ont été faites en juillet & août, le mercure du thermometre de *Reaumur*, étant au 20e degré & plus, au-dessus de la glace.

Les premieres expériences, que notre auteur rapporte, ont été faites sur des

Digitized by Google

grenouilles expoſées dans un appareil convenable à la vapeur du ſoufre. Il en réſulte qu'elle détruit entiérement l'irritabilité du cœur; qu'elle diminue l'irritabilité des muſcles dont l'action dépend de la volonté, & qu'elle diminue, qu'elle détruit même preſque entiérement la ſenſibilité des nerfs. Les viſceres des grenouilles, qui ont ſervi à ces expériences, ont préſenté pluſieurs variétés. Le cœur d'une de ces grenouilles a palpité pendant une minute; les poumons de huit grenouilles étoient gonflés d'air; dans ſix, il n'y avoit de l'air que d'un côté des poumons, & les poumons des autres étoient affaiſſés. L'eſtomac & les inteſtins conſervoient quelquefois leur irritabilité pendant une demi-heure; la couleur de ces viſceres varioit beaucoup, ainſi que celle du foie; ils étoient quelquefois enflammés, d'autres fois livides, ou même ſans aucun vice apparent. Le ſang étoit auſſi quelquefois noir & coagulé, mais plus ſouvent dans l'état ordinaire. Il y avoit de grandes variétés dans les muſcles, même à l'égard de l'irritabilité: elle avoit diminué chez douze grenouilles; elle étoit preſque détruite chez ſept, & enfin on n'en trouvoit abſolument aucune chez treize. M. *Carminati* penſe que cette différence vient de ce que parmi ces gre-

nouilles les unes n'étoient pas encore mortes, tandis que les autres l'étoient réellement. Les mêmes exhalaisons pouvant agir diversement sur des animaux de différentes especes, il falloit tenter de nouvelles expériences sur des oiseaux & sur des chats. Comme elles sont venues à l'appui des précédentes, M. *Carminati* n'hésite point d'admettre, avec MM. *Fontana*, *Verrato* & *Caldanius*, que les vapeurs sulfureuses deviennent nuisibles & meurtrieres en diminuant, en détruisant l'irritabilité : reste à examiner comment cela arrive. Notre auteur, après avoir dit que la qualité pernicieuse du soufre allumé dépend du phlogistique & de l'acide vitriolique, mais nullement d'aucune espece d'air qui en émane pendant sa déflagration, convient que, pour expliquer de quelle maniere ces vapeurs diminuent l'irritabilité & la détruisent, il faudroit connoître les causes même de l'irritabilité. M. *Carminati* adopte l'opinion de *Haller*, il propose un systême plausible, & qui se prête assez aux phénomenes qu'ont éprouvés les animaux soumis aux expériences rapportées. Mais si la vapeur du soufre éteint l'irritabilité du cœur, & si elle porte sur les nerfs en diminuant leur sensibilité, n'y a-t-il pas de danger, demande M. *Carminati*, de vouloir pu-

rifier l'air par cette vapeur ? Selon lui, elle ne peut guere convenir que dans les cas où les poumons sont engoués d'humeurs qui, par leur alkalescence, tendent à la pourriture. M. C. voudroit aussi qu'on prescrivît l'esprit de soufre pour l'usage intérieur, plus sobrement qu'un auteur moderne ne le conseille. A trop forte dose, & s'il n'est pas suffisamment étendu dans un véhicule aqueux, il épaissit effectivement les liqueurs, il crispe les vaisseaux, il peut même entamer leur tissu.

Les expériences faites sur des grenouilles exposées à la vapeur de la poudre à canon, prouvent que cette vapeur diminue & détruit l'irritabilité des parties musculeuses, mais que le mouvement du cœur & son irritabilité n'en souffrent point. L'auteur conclud de-là que la vapeur de la poudre à canon est moins délétere que celle du soufre, puisque la premiere, quoiqu'elle détruise l'irritabilité des muscles soumis à la volonté & celle des intestins, n'agit cependant point sur le cœur même.

L'ouverture des grenouilles, mortes dans la vapeur qui s'éleve de la dissolution du fer par l'acide nitreux, a permis d'observer que le cerveau, les poumons & le foie étoient dans l'état naturel, ainsi

que la qualité du ſang ; de plus, que l'irritabilité des inteſtins étoit exquiſe, mais que celle des muſcles ſoumis à la volonté, étoit preſque détruite & fort diminuée dans le cœur. On a trouvé quelque différence dans les cœurs de trois poulets exposés à la même vapeur. Dans l'un on appercevoit des oſcillations & des contractions dans les oreillettes : ces contractions étoient lentes, mais elles durerent un quart d'heure ; le cœur & les oreillettes des deux autres poulets étoient abſolument ſans action & ſans irritabilité. D'ailleurs, l'ouverture de ces trois poulets a préſenté les mêmes phénomenes : leur ſang étoit également noir, & de la conſiſtance du miel. Les poumons étoient tachetés d'un rouge brun, intérieurement corrodés & remplis d'un ſang noir ; le cerveau, les inteſtins & le foie étoient dans l'état naturel ; les inteſtins avoient conſervé quelque irritabilité.

L'ouverture d'un chat, tué dans la même vapeur, a fait voir le cœur ſans mouvement & ſans irritation, les poumons étoient livides, le foie préſentoit des taches noires, le ſang étoit fluide & très noir ; les muſcles étoient flaſques, & ils n'étoient irritables ni par les ſtimulans méchaniques, ni par les chymiques ; l'eſtomac & les inteſtins étoient enflammés,

& leurs vaiſſeaux gorgés d'un ſang très rouge, comme ſi leur calibre eût été forcé par injection : on n'a remarqué aucune léſion ſenſible dans le cerveau. L'ouverture de deux autres chats, tués par la même vapeur, a exactement préſenté les mêmes phénomenes. On voit, d'après ces expériences faites ſur les animaux à ſang froid & à ſang chaud, que les muſcles ſoumis à la volonté perdent leur irritabilité avant que les autres parties ſoient léſées. On voit également que les nerfs perdent leur ſenſibilité dans une ou pluſieurs parties. Il réſulte de plus de ces expériences, que le cœur des grenouilles perd beaucoup de ſon mouvement & de ſon irritabilité, mais que celle-ci ſubſiſte encore après la mort; tandis que dans les animaux à ſang chaud le cœur reſte abſolument ſans action. M. *Carminati* obſerve cependant que l'ouverture du premier poulet fournit une exception.

Notre auteur attribue la cauſe de la mort de ces animaux non-ſeulement à la privation de l'irritabilité des muſcles ſoumis à la volonté, mais bien plus à la léſion & au défaut de la ſenſibilité; & il penſe que c'eſt par cette double action que les acides ſont capables d'exercer ſur notre corps, que, dans certains cas, lorſ-

qu'ils ſont convenablement adoucis, ils deviennent carminatifs & anti-ſpaſmodiques.

D'après les expériences faites ſur des grenouilles, des lapins & des chats, la vapeur arſénicale détruit l'action des muſcles & celle des nerfs; elle enflamme & corrode les viſceres. Cependant elle tue moins promptement que les autres vapeurs méphitiques dont nous venons de faire mention.

Les expériences faites ſur des corbeaux, des lapins & des chats, les phénomenes qui ont précédé la mort, & l'exploration anatomique, ne permettent point à notre auteur de douter que la vapeur du charbon ne tue en détruiſant la ſenſibilité des nerfs; il eſt vrai que l'irritabilité ne diminue pas beaucoup, & le défaut de l'irritabilité ne devance jamais la léſion des nerfs. M. *Carminati* a cru devoir faire mention des expériences que M. *Portal* a faites ſur des oiſeaux, des chats & des chiens, & des procès-verbaux anatomiques du même médecin, qui l'ont induit à penſer que la principale cauſe de la mort dépendoit du défaut d'inſpiration. Ce ſyſtême eſt trop connu pour nous y arrêter. Il nous ſuffira de remarquer que M. *Carminati* eſt toujours plein d'égard lorſqu'il ſe croit obligé de

contredire, & qu'il trouve occasion de louer M. *Portal* en démontrant son erreur.

Notre auteur termine la premiere partie de son ouvrage en examinant si les vapeurs méphitiques ne sont nuisibles qu'en pénétrant par la voie de la respiration. A cet effet il a exposé des grenouilles à la vapeur sulfureuse, dans un appareil disposé de maniere que la tête & les pattes de devant étoient dans l'air atmosphérique ordinaire, & ne pouvoient aucunement ressentir l'impression de la vapeur sulfureuse contenue dans l'appareil. Ces grenouilles avoient les yeux dans l'état naturel, & la respiration entiérement libre. Après dix minutes cependant la respiration s'embarrassoit, & cinq minutes après ces grenouilles mouroient. L'observation anatomique a fait voir les mêmes phénomenes que dans les grenouilles dont nous avons parlé d'abord, & dont tout le corps a été exposé à la vapeur du charbon. Mais, pour remplir encore mieux son objet, M. *Carminati* a choisi, pour ces expériences, des animaux qui fussent dépourvus de trachées & de poumons. Il a exposé plusieurs fois des sangsues (1) à la vapeur du soufre; elles se

(1) M. *Carminati* rapporte une suite d'expériences très curieuses pour prouver, contre le sentiment de *Redi*, que les sangsues ne respirent point.

ſont repliées, elles ont éprouvé des mouvemens convulſifs, elles ſe ſont deſſéchées & reſſerrées juſqu'à ce qu'enfin elles euſſent perdu la vie dans un quart d'heure. Les parties diſſéquées n'avoient plus aucune vibration, aucune contractilité. M. C. conclud des expériences faites ſur des grenouilles, des ſangſues & d'autres inſectes, que la vapeur méphitique pénetre auſſi dans le corps par d'autres voies que par celle de la reſpiration, & qu'elle peut tuer ſans offenſer les poumons. Mais comme la mort ſurvient plus tard lorſque les organes de la reſpiration ne ſont pas expoſés à la vapeur méphitique, l'embarras de la reſpiration peut concourir à donner la mort; elle eſt ſur tout accélérée, ajoute notre auteur, parce que la vapeur vénéneuſe peut pénétrer dans le corps en plus grande quantité par les voies de la reſpiration.



Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur une nouvelle analyse des eaux minérales de Provins, que M. Raulin vient de donner au public. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Didot le jeune, *quai des Augustins. Par M. Opoix, apothicaire à Provins.*

L'analyse que j'ai faite des eaux minérales de Provins (1) en 1770, prouve qu'elles contiennent une terre martiale, une terre argilleuse, une terre calcaire, unies dans ces eaux à un acide vitriolique volatil, avec lequel elles forment un vitriol de mars, une petite quantité d'alun de plume & un sel séléniteux. Ces eaux, concentrées par l'évaporation, paroissent donner encore un peu de sel de *Glauber*, & quelques indices de sel marin ; mais l'existence de ce dernier mérite peu de considération. Le vitriol & la légere portion d'alun sont les seuls principes actifs de ces eaux. Une fouille profonde, faite dans la montagne au-dessous de laquelle la source minérale est située, démontre

(1) Cette analyse se trouve à Paris chez *Cailleau*, imprimeur-libraire, rue Saint-Séverin.

cette vérité. Cette fouille m'a procuré une quantité de pyrites, lesquelles tombent d'elles-mêmes en efflorescence, & donnent naturellement à leur surface des crystaux de vitriol martial, & d'alun de plume (1). Ces sels, fondus dans une eau séléniteuse en certaine proportion, forment une eau minérale absolument semblable à celle que donne le puits minéral de Provins, tant pour le goût que pour les propriétés médicinales. L'expérience n'a cessé de confirmer, depuis plusieurs années, cette parfaite conformité, ces sels se prenant, même à Provins, en place des eaux de la source, & souvent avec plus d'avantages, parce que ces sels, dissous dans une eau pure & légere, forment une eau plus salutaire, & qui n'a pas les inconvéniens de l'eau que fournit le puits minéral, dont la base est une eau dure chargée de sélénite. Ce qui rend encore plus précieux l'usage de ces sels principes des eaux de Provins, sur-tout pour les personnes qui ne peuvent venir prendre les eaux à la source, c'est que ces eaux se décomposent en peu de temps, & perdent alors toutes leurs propriétés.

L'analyse comparée de l'eau du puits

(1) *Voyez* les recherches sur ces sels dans le *Journal de physique*, août 1777.

minéral de Provins, & de celle formée avec les ſels que fourniſſent les pyrites, a été répétée par pluſieurs gens de l'art qui ont reconnu que ces eaux ſe comportoient de même dans les différentes expériences, & que les produits en étoient ſemblables. M. *Raulin* lui-même, très connu par ſes analyſes des eaux minérales, & chargé de ce travail par le gouvernement, a fait cette double analyſe, & a rendu le même témoignage dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet, & que je conſerve. « J'ai fait » évaporer, m'écrit-il, des eaux minérales » de Provins, &, pour terme de compa- » raiſon, j'ai fait diſſoudre, dans la quan- » tité d'eau indiquée, de vos ſels *vitrio-* » *liques* extraits de la pyrite... L'eau na- » turelle, & l'eau faite avec les ſels ont » préſenté, à très peu de choſe près, les » mêmes phénomenes & les mêmes ré- » ſultats : il faut avouer que vous avez » atteint une reſſemblance bien juſte, tant » pour le goût que pour le produit de » l'eau factice, & celle de la fontaine de » Provins ».

Devois-je craindre, d'après cela, qu'il paroîtroit une nouvelle analyſe des eaux de Provins, dans laquelle on chercheroit à faire croire que les ſels que donnent les pyrites ne ſe trouvent point dans l'eau

Digitized by Google

de Provins, & que le fer & les terres contenues dans ces eaux n'étoient point unies à un acide vitriolique, mais à un acide marin volatil? devois-je craindre que ce fût M. *Raulin* qui fût l'auteur de cette nouvelle analyse? c'est cependant ce qui vient d'arriver. Quelque respect que j'aie pour M. *Raulin*, quelque reconnoissance que je lui doive pour la façon trop avantageuse dont il parle de moi, je crois qu'il me sera permis de défendre mon opinion sur l'identité de principes de l'eau minérale de Provins, & de l'eau formée par le moyen des sels extraits de la pyrite. Il me sera de plus très aisé de faire voir que ce ne sont que des intérêts particuliers qui ont obligé l'auteur à publier cette analyse si peu conforme à la mienne, & si peu d'accord avec le jugement qu'il avoit antécédemment porté de ces eaux.

Depuis la lettre de M. *Raulin*, où il paroît convaincu que l'eau formée avec les sels est de même nature que celle de Provins, les nouveaux propriétaires de l'eau minérale de Provins ont déterminé M. *Raulin* à leur être favorable pour le débit de ces eaux. On sent bien que pour cela, il falloit proscrire l'usage des sels, principes de ces mêmes eaux, puisqu'ils les remplacent si avantageusement. C'est

ce que l'auteur de l'analyse s'est proposé de faire en tâchant de prouver, 1°. que les eaux de Provins ne contiennent point les mêmes sels que ceux que donnent les pyrites par où passent ces eaux ; 2°. que les eaux de Provins étoient faciles à transporter, que le fer qu'elles contenoient, sous un état salin, étoit très adhérent à ces eaux, & qu'il s'en séparoit difficilement.

Il est vrai qu'il n'étoit pas facile de faire recevoir ces deux assertions, car l'expérience avoit prouvé depuis longtemps, & prouve quand on veut, que l'eau formée par les sels étoit de même nature que celle de la source minérale; c'étoit d'ailleurs le sentiment de l'auteur, lorsque des raisons particulieres ne l'obligeoient pas à parler autrement. D'un autre côté, comment persuader aux habitans de Provins, que l'eau minérale de leur ville est de nature à être transportée aisément sans altération, & que le fer y est très adhérent, quand il est de fait que peu de temps après avoir été puisées ces eaux perdent une grande partie de leur fer & de leurs propriétés, & que quelques heures suffisent pour en opérer la décomposition totale.

Le moyen qu'on prend pour détruire l'impression d'un fait si constant, si notoire,

toire, & si aisé à vérifier, paroîtra étonnant & extrême, c'est de le nier formellement, & d'affirmer positivement le contraire. Voici ce qu'on nous dit (*page* 30 de cette nouvelle analyse) : « Le fer conserve une *intime union* avec l'eau minérale pendant toutes les *épreuves auxquelles on la soumet dans les expériences analytiques*. (*Page* 32) : On peut considérer l'eau de Provins comme étant minéralisée par une substance martiale tenue en dissolution par l'acide marin rendu volatil, laquelle substance est assez *adhérente pour résister à une évaporation quelconque*. (*Page* 42) : Le fer, qui est dissous dans l'eau, est tenu en dissolution par le moyen d'un acide. La *ténacité* de cette dissolution est toujours en raison de la *fixité* de l'acide avec lequel il est combiné. (*Page* 45) : Nous avons reconnu par d'autres expériences, que l'eau de Provins, exposée à Paris pendant *quinze jours* à l'air libre, conserve encore les principes qui les minéralisent, &c. (*Page* 48) : Le fer est un des principes les plus essentiels parmi ceux qui minéralisent les eaux de Provins; il y est *si adhérent*, qu'il n'en est pas totalement séparé par *les plus fortes épreuves*. (*Page* 51) : L'état d'une parfaite dissolution où il est (le fer)

» dans les eaux minérales de Provins, *n'a*
» *presque pas d'exemple semblable*, puis-
» que dans les autres eaux minérales qui
» sont imbues d'une substance martiale,
» le fer se précipite spontanément comme
» dans les eaux de Passy ; ou, par évapo-
» ration, comme dans les autres eaux
» minérales : au lieu que dans celles de
» Provins, il est *presque inséparable de*
» *la substance aqueuse* des autres principes
» qui les minéralisent ».

Comme nous ne nous sommes pas proposés de faire une réfutation suivie de l'analyse de M. *Raulin*, nous nous contenterons seulement de rapprocher quelques endroits de son ouvrage ; on verra qu'il est en contradiction avec lui-même, & nous laisserons le public juge de ce nouveau travail.

On a vu que M. *Raulin*, dans l'analyse comparée qu'il a faite de l'eau de Provins, & de l'eau formée par leurs sels principes, reconnoît dans ces eaux la présence d'un sel vitriolique. Aujourd'hui il nous dit que l'acide qui minéralise ces eaux est un acide marin, & non un acide vitriolique.

Cet acide, selon lui, est un acide très *volatil;* mais à la page 42, il dit que c'est la *fixité* de cet acide qui fait que la dissolution du fer est si tenace dans ces eaux.

Digitized by Google

Dans ce que nous avons rapporté ci-dessus de cette nouvelle analyse, on voit que ce sel formé par l'acide marin, uni au fer dans l'eau de Provins, est un *sel fixe.* Il n'est question que de l'*adhérence*, de l'*union intime*, de la *ténacité* de ses parties, ce qui le rend capable de résister au transport qu'on en peut faire, *aux évaporations quelconques, & à toutes les épreuves* auxquelles on soumet cette eau. Cependant voici ce qu'on lit *page* 64 : « On doit prendre ces eaux minérales le » matin, le plus près du lever du soleil » qu'il est possible, parce qu'à mesure que » la chaleur augmente, il se fait une *grande* » *dissipation* de la partie volatile du prin- » cipe qui les minéralise. *Cette évapora-* » *tion les décompose*, &c. ».

On nous dit, *pages* 6 & 7 : « Que l'eau » minérale de Provins ne contient point » *de terre alumineuse* ». Et on lit, *pag.* 41 : « Il y a lieu de croire que le quart (du » résidu des eaux) ne vient que d'une » *terre alumineuse* minéralisée par l'acide » marin ».

On commence de même par nous dire, *pages* 5 & 7 : « Que l'eau de Provins ne » contient point de *terre calcaire* ». Et voici ce qu'on lit ensuite, *page* 15 : « Ne » doit-on pas inférer de ces expériences, » que la substance terreuse .... contient

» un peu de *terre calcaire ? Page* 18 : De-
» là on doit conclure que cette terre est
» de nature *calcaire. Page* 29 : Il paroît,
» par toutes ces expériences, que l'eau
» minérale de Provins est composée d'une
» terre absorbante, d'une *terre calcaire.*
Page 32 : « On doit considérer l'eau de
» Provins comme étant minéralisée par
» une *terre calcaire. Page* 47 : La *terre*
» *calcaire* qui entre dans les eaux de Pro-
» vins. . . . ».

M. *Raulin* assure qu'il n'a pas formé un atome de turbith minéral dans les eaux de Provins ; mais il n'est pas moins vrai que le turbith minéral qu'elles donnent avec la dissolution mercurielle est si abondant, qu'il n'est pas nécessaire de verser dessus de l'eau chaude pour s'en convaincre, & que le précipité qu'elles forment est de couleur jonquille, & non dissoluble comme une terre ocreuse.

Nous lisons, *page* 4 : « Que quelques gouttes d'huile de tartre, versées dans un » verre d'eau minérale, la font *blanchir* ». Nous pouvons avancer que cela n'est pas, & ne peut pas être ; car une eau qui contient un sel martial doit, avec l'huile de tartre, prendre une *couleur jaune* : c'est ce qui arrive effectivement à l'eau de Provins.

On nous donne comme démontré, que

l'acide qui se trouve dans les eaux de Provins est l'acide marin, & non l'acide vitriolique. On croiroit qu'on va fonder cette assertion sur des expériences décisives, ou au moins probables; mais nous n'en voyons qu'une seule, & on va juger de sa solidité: « On a distillé quatre » onces d'eau minérale; elle fut reçue dans » un récipient enduit d'huile de tartre, & » douze gouttes de dissolution mercurielle » dans une once de cette eau, ont donné » un précipité blanc ». On voit combien cette expérience est infidelle, & peu concluante. L'eau de Provins contient un *acide volatil que la chaleur du soleil peut même dissiper* : devoit-on compter sur cette eau étant distillée? étoit-il possible que l'acide volatil d'une aussi petite quantité d'eau distillée fût sensible, & sur tout qu'elle saturât l'huile de tartre dont le récipient étoit enduit? Une partie du mercure aura donc été précipité par l'alkali libre, mais point en blanc. D'ailleurs un précipité blanc prouve-t-il toujours la présence de l'acide marin? Ne sait-on pas que la liqueur mercurielle saturée donne un précipité blanc, même dans de l'eau distillée pure.

M. *Raulin* est d'une exactitude scrupuleuse pour nous faire connoître la nature des différentes terres qu'il trouve dans

les eaux de Provins; mais il néglige de nous donner les quantités de ſels énergiques que contiennent ces mêmes eaux. Il ne nous donne pas même des à-peu-près, il regarde cela comme fort indifférent; il évalue ſeulement à 20 grains la quantité de matieres que laiſſe chaque pinte d'eau, & nous reſtons incertains de ſavoir s'il y a 2 ou 3 grains de ſon ſel martial, ou s'il y en a 12 ou 15.

Il ſeroit peut-être difficile de démontrer un grain de ſel marin dans chaque pinte de cette eau, & on eſt étonné d'entendre M. *Raulin* nous dire, *page* 56: « Le ſel marin a la facilité de ſe diſſoudre dans l'eau; celui de la fontaine minérale de Provins doit s'y diſſoudre encore plus facilement... Il eſt *apéritif*, *fondant*, *c'eſt un puiſſant réſolutif* ». Il n'y a pas juſqu'aux terres contenues dans ces eaux, qui n'aient, ſelon lui, des vertus toutes particulieres. Ces terres, qu'on pourroit regarder comme communes à toutes les eaux de ſource, deviennent, dans les eaux de Provins, des *principes énergiques*, & ces *principes ſont toniques*...

L'objet de M. *Raulin*, en ôtant aux eaux de Provins leur caractere vitriolique, étoit de détruire la confiance qu'on a dans les ſels principes, & non celle qu'on doit avoir dans ces eaux; auſſi nous

dit-il: « L'eau minérale de Provins, pour
» n'être pas vitriolique & alumineuse,
» n'en est pas moins propre à être em-
» ployée en médecine, *au contraire*, &c. ».

On reconnoît donc facilement que ce ne sont que des vues particulieres qui ont déterminé M. *Raulin* à faire cette analyse. Quelle confiance pouvoit-il avoir lui-même dans son travail? Il analyse, à 18 lieues de sa source, une eau reconnue pour être de la nature de celles qui se décomposent très aisément. Cette eau, qu'il a analysée, a été tirée du puits minéral de Provins dans le milieu de l'hiver, & dans un temps où la plaine, dans laquelle la source est ouverte, étoit inondée. Comment devoit-il compter sur les résultats de ses expériences, sur tout les voyant si peu conformes à ceux que j'avois obtenus à sa source?

Il faut pourtant convenir qu'il n'a pas lui-même une grande confiance en son analyse; car il dit, *page* 38 : « Il est pos-
» sible que l'eau fraîche, puisée à la source,
» conserve quelques portions *de vitriol*,
» *& même d'alun*. *Page* 40 : Les pyrites
» pourroient avoir fourni le vitriol mar-
» tial; mais ce sel métallique a été néces-
» sairement décomposé *dans les eaux que*
» *nous avons analysées* ». Quand on n'est pas certain que l'eau, qu'on veut analyser,

ſoit la même qu'elle eſt à ſa ſource, c'eſt une peine inutile que d'en faire l'analyſe. Ce ne ſont pas les principes qu'elle donne lorſqu'elle eſt tranſportée à 18 lieues, qu'il faut faire connoître, mais ceux qu'elle contient à ſa ſource.

M. *Raulin* a manqué auſſi ſon but qui étoit de faire croire que les ſels extraits des pyrites n'étoient point les principes des eaux de Provins. L'analyſe comparée, les applications toujours heureuſes qu'on en a faites dans tous les cas où les eaux de Provins ſont indiquées, les effets conſtamment les mêmes de l'eau de Provins, & de celle formée avec les ſels, ont prouvé leur parfaite reſſemblance. Ces ſels principes des eaux de Provins peuvent devenir un remede précieux en fourniſſant à la médecine un moyen sûr & commode pour le ſoulagement de l'humanité; il eſt étonnant que M. *Raulin* ſe ſoit efforcé d'en décrier l'uſage ſans raiſons même probables, & ſans autre motif que de ſe prêter aux vues de quelques particuliers intéreſſés. Nous ne diſſimulerons même pas que les contradictions manifeſtes qui ſe rencontrent dans cette analyſe, & les intentions peu louables qui ſemblent l'avoir dictée, nous ont fait naître un doute ſur ſon véritable auteur. Nous avons de la peine à croire

qu'elle ſoit l'ouvrage de M. *Raulin*, ſi connu par ſa ſcience & par ſon amour de la vérité & du bien public.

OBSERVATION

Sur un éryſipele à la ſuite de l'inoculation; par M. VIEUSSEUX, *docteur en médecine à Genève.*

Tout ce qui a rapport à l'inoculation eſt ſi intéreſſant pour l'humanité, que chaque inoculateur doit ſe faire un devoir de tenir un journal exact de tous les cas extraordinaires: en voici un dont je ne me rappelle pas d'avoir lu d'exemple.

Le premier mai 1778, j'inoculai une jeune fille âgée de quatre ans, très graſſe & très replette, d'un tiſſu de chair un peu molle, &, en apparence, plus diſpoſée à la leucophlegmatie qu'à l'inflammation: d'ailleurs elle s'étoit toujours bien portée. La matiere fut priſe des bras d'un inoculé, le ſecond jour de l'éruption générale, & le troiſieme de la fievre: cet inoculé eut une petite-vérole très peu abondante & très bénigne.

Le 3 mai, les inciſions étoient légérement enflammées, & il y avoit à chaque bras, intérieurement, à côté des inciſions, une rougeur marbrée environ de

la grandeur d'un petit écu, accompagnée d'un peu de chaleur & d'un peu de tension, comme dans une contusion récente. Cette rougeur diminua beaucoup le lendemain, & disparut le sur-lendemain; & l'inflammation des bras suivit la marche ordinaire.

Le 7 mai, la fievre commença dans la nuit: & l'éruption se fit le 8 & le 9: il sortit une quarantaine de boutons.

Le 10, l'enfant étoit sans fievre & de bonne humeur. Il s'étoit formé un érysipele à chaque bras autour des incisions, de la grandeur d'un gros écu; les boutons grossissoient & paroissoient devoir mûrir, & tout alloit aussi bien qu'on peut le souhaiter & se le promettre.

Le 11, elle avoit beaucoup de fievre, l'érysipele du bras droit s'étendoit depuis l'épaule jusqu'au coude; celui du côté gauche n'occupoit que la moitié du bras, & commençoit à pâlir.

Les 12, 13 & 14, beaucoup de fievre & d'inquiétude; pouls 160. L'érysipele étoit fort animé, & occupoit l'épaule, une partie du dos & de la poitrine, & tout l'avant-bras jusqu'au poignet; mais la partie du bras, autour des incisions où il avoit commencé, étoit revenue à son état naturel.

Le 15, la fievre avoit diminué; pouls

130 : mais toujours beaucoup d'inquiétude; & il y eut un retour d'éryſipele au bras qui paroiſſoit guéri.

Le 16, le ſecond éryſipele s'étoit étendu, & le premier avançoit toujours.

Le 17, le nouvel éryſipele ſe diſſipa; mais l'ancien s'étendoit juſqu'au bas des reins, & juſqu'au nombril; & de l'avant-bras, il avoit gagné toute la main qui étoit exceſſivement enflée juſqu'au bout des doigts : pouls 140.

Le 19, la main étoit encore très enflée, quoiqu'elle eût perdu ſa rougeur; l'éryſipele s'étendoit juſqu'à la moitié des feſſes, & ſur le bas-ventre, & un peu autour de l'épaule gauche.

Le 20 & le 21, l'éryſipele parut finir ſur le devant; mais celui du dos continua, & couvroit entiérement les feſſes & une partie des cuiſſes, avec un nouveau degré d'inflammation, ce qui donnoit beaucoup d'inquiétude & d'accablement à l'enfant qui ne pouvoit ſe tenir aſſis, & étoit toujours couché ſur la partie la plus malade. La main étoit tout-à-fait déſenflée.

Juſqu'alors le traitement n'avoit conſiſté que dans les délayans; mon but étant de laiſſer faire à l'éryſipele tout ſon cours, ſans le déranger en aucune maniere. Mais comme la maladie, avec tous

les caracteres d'une fievre bilieuse telle que celles qui accompagnent ordinairement les érysipeles un peu considérables, paroissoit traîner en longueur, la malade prit, ces trois jours, des poudres légérement purgatives, qui lui procurerent plusieurs selles très bilieuses ; ce qui parut ramollir le ventre qui commençoit à se tendre, & dissiper l'enflure de l'avant-bras & de la main : mais pas du tout l'érysipele, qui au contraire s'étendit plus rapidement & avec plus de douleur. Le 23, il avoit tourné sur le devant, & occupoit toutes les cuisses & les jambes jusqu'au milieu. Pouls 130, 140.

Le 25 & le 26, la fievre continua; la langue étoit toujours fort chargée : il n'y avoit plus d'érysipele que sur les deux pieds.

La fievre alla en diminuant les jours suivans. Le 31, il n'y en avoit plus : pouls 90. L'enfant conserva encore quelque temps de l'enflure aux pieds ; mais quelques purgatifs acheverent de la dissiper, & de ramener l'appétit & la santé, qui ne fut complettement rétablie que vers le milieu de juin.

L'épiderme se sépara de tous les endroits qui avoient été occupés par l'érysipele, c'est-à-dire de tout le corps, hormis la tête & le bras gauche.

Digitized by Google

A mesure que l'érysipele avançoit, on couvroit la partie malade de feuilles fraiches de sureau, qui diminuoient beaucoup la douleur & l'inflammation. La petite-vérole fut des plus bénignes, les boutons mûrirent, sécherent, & tomberent dans le temps accoutumé.

Tous les inoculateurs s'accordent à regarder l'érysipele qui se forme autour des incisions comme un signe favorable, & certainement c'en est un des plus assurés; au point que, tant qu'on ne le voit pas, on doit se tenir en garde contre l'événement. Et quoique, dans ce cas-ci, il soit arrivé un accident imprévu, la regle n'en a pas moins eu lieu quant à la petite-vérole qui a été très peu abondante, & très heureuse.

L'érysipele a fait une maladie à part, qui a eu son cours distinct de la petite-vérole, bien qu'on ne puisse disconvenir que c'est l'inoculation qui y a donné lieu.

Mais on ne sauroit dire qu'on doive attribuer cet effet au virus variolique, pour n'avoir pas été pris dans sa maturité. J'ai souvent inoculé avec de la matiere choisie dans le temps de la plus parfaite suppuration, desséchée sur du verre, & détrempée ensuite avec un peu d'eau tiéde, moyen qu'on avoit regardé comme de-

Digitized by Google

vant adoucir le venin (1); & je n'ai pas obſervé que ces petites-véroles fuſſent ni plus douces, ni moins abondantes qu'avec de la matiere fraîche quelconque. Au contraire, deux enfans inoculés avec de la matiere ſéche, eurent un engorgement des glandes axillaires dans le temps de la deſſiccation. L'aînée, âgée de trois ans, eut, le ſur-lendemain de l'inoculation, la même rougeur marbrée que celle qui fait le ſujet de cette obſervation: cette rougeur ſe diſſipa au bras droit, mais elle augmenta au gauche pendant trois jours, au point de cauſer de la fievre avec beaucoup d'enflure & de douleur, qui ne ſe calmerent qu'au moyen de cataplaſmes d'eau végéto-minérale, & de mie de pain. La cadette, âgée de huit mois, avec une éruption aſſez abondante, bien que diſcrette, pour produire une fievre de ſuppuration, & dont les boutons parvinrent à une entiere maturité, eut ſous l'aiſſelle un abſcès de la groſſeur d'une noix, qui s'ouvrit de lui-même, & guérit en peu de temps. Toutes deux conſerverent, pendant plus de trois ſemaines

---

(1) Cet article finiſſoit mes remarques ſur la diſſertation de M. *Bouteille*, inſérées dans le Journal de ſeptembre 1777, & avoit été oublié.

après la petite-vérole finie, les glandes axillaires dures & douloureuſes ; ce qui exigea un traitement particulier. Ces accidens, près de l'endroit de l'inſertion, qui, ſans être fort graves, ſembleroient dépendre de l'âcreté du venin, ne me ſont point arrivés dans les inoculés avec de la matiere fraîche, quoiqu'en beaucoup plus grand nombre que les autres.

Un troiſieme enfant inoculé en même temps avec la même matiere varioleuſe, eut une petite-vérole diſcrette ſans aucun accident ; ce qui prouve toujours plus que les différences viennent de l'inoculé, & non du venin.

La ſeule différence que j'aie cru obſerver, c'eſt qu'en général les progrès de l'inflammation, autour des inciſions, ſont moins ſenſibles, & paroiſſent plus lents les premiers jours chez les inoculés avec de la matiere ſéche, ſans cependant que l'éruption ſoit pour cela plus tardive que chez les autres.

Avant que de finir ſur ce ſujet, me ſeroit-il permis de propoſer quelques doutes ſur la maladie de M. le préſident d'*Héricourt*, rapportée dans le Journal d'avril ? La marche de cette maladie paroît bien être celle de la petite-vérole ; mais il me ſemble qu'elle a des caracteres qui conviennent bien autant à une forte

petite-vérole volante. Ces caracteres sont la quantité & la qualité des boutons au visage & par le corps. Dans la petite-vérole naturelle, sur tout chez les adultes, l'éruption est toujours plus abondante au visage que dans le reste du corps, & c'est au dos & à la poitrine où il y en a le moins; & s'il y a des boutons qui avortent, ce sera plutôt ceux du corps que ceux du visage, qui, pour l'ordinaire, prosperent tous, & viennent à maturité.

Au contraire, dans la petite-vérole volante, c'est au tronc & sur tout au dos que les boutons sont en général les plus gros & les plus considérables; ce sont ces boutons qui mûrissent le mieux, tandis que, parmi ceux du visage, il y en a qui avortent & séchent assez vîte. Et chez M. d'*Héricourt*, le second jour, l'*éruption devint si considérable au visage, qu'il en auroit été couvert si la plus grande partie n'eût avorté*. Au cinquieme jour, *la suppuration s'établissoit au visage, où il n'y avoit que douze ou quinze boutons tout au plus, & elle alloit progressivement au corps, où l'éruption étoit plus considérable, sur tout au dos*; & plus bas, en parlant des marques; *elles se sont conservées bien plus long-temps sur le corps où les boutons étoient & plus nombreux & plus gros.*

Quoiqu'en général on puisse distinguer au

au coup-d'œil la petite-vérole volante ou vérolette, de la vraie petite-vérole, par la fluidité de la matiere, par la promptitude de l'accroissement, & par le manque du cercle rouge autour du bouton. Cependant je me rappelle avoir vu deux fois des petites-véroles volantes dont les boutons durerent 5 à 6 jours ; ils renfermoient un pus blanc & opaque, & avoient le cercle inflammatoire, au point que si je ne les regardai pas comme vraies petites-véroles, ce ne fut que parce que j'étois sûr que l'un des enfans avoit eu la petite-vérole, & parce que l'autre communiqua à son frere & à sa sœur une maladie qui ne fut que la petite-vérole volante ordinaire ; &, dans les deux cas, les boutons furent plus nombreux par le corps qu'au visage.

Quant aux marques, j'ai inoculé une jeune demoiselle marquée en deux ou trois endroits de la petite-vérole volante qu'elle avoit eue quelques années auparavant. Elle eut, par l'inoculation, une petite-vérole assez abondante, dont les boutons firent leur cours complet, sans laisser aucune marque.

Afin donc de procéder avec la plus grande exactitude dans un examen aussi intéressant, je voudrois :

1°. Qu'on fût bien sûr si M. d'*Héri-*

court avoit eu la petite-vérole volante avant cette derniere maladie, ou non.

2°. Si les deux enfans inoculés l'avoient eue avant leur inoculation, ou non.

3°. Il faudroit inoculer avec de la matiere prise de boutons de petite-vérole volante, quelques sujets qui ne l'eussent pas eue; &, pour plus d'exactitude, il faudroit en inoculer les uns avec de la matiere encore fluide, & les autres avec des fils plus ou moins gardés. Peut-être découvriroit-on que le venin de la petite-vérole volante ne sauroit se conserver long-temps, & que c'est pour cette raison que l'inoculation a manqué avec un fil gardé vingt-trois jours; ce qui ne devoit pas arriver avec du venin de petite-vérole : car il est bien difficile d'admettre une vraie petite-vérole non contagieuse.



Digitized by Google

RÉFLEXIONS

Sur la dissertation de M. Majault, docteur, professeur en médecine, & chirurgien-major de l'hôpital militaire de Douay, sur la fistule à l'anus, insérée dans le Journal de médecine, janvier 1774, *pag. 65; par M. Sayoux, ancien professeur public en chirurgie à Angoulême.*

Il m'a paru, monsieur, par la lecture de votre dissertation, que non-seulement vous donnez la préférence à la ligature avec le fil de plomb, sur les autres moyens curatifs de la fistule à l'anus, mais que vous voulez proscrire tous les autres mis en usage pour cette maladie; votre expérience vous paroît être un sûr garant de la bonté de ce procédé, & vous autorise, sans doute, à passer sous silence l'instrument tranchant : ce qui semble prouver que vous le rejettez.

Je conviens avec vous, monsieur, que le traitement de la fistule par la ligature est une méthode excellente : mais doit-elle être unique? ou bien n'est-elle pas sujette à des inconvéniens qu'on peut évi-

ter avec l'inſtrument tranchant? C'eſt ce que je me propoſe d'examiner dans les réflexions que j'ai l'honneur de vous adreſſer.

Par la ligature avec le plomb, on excite des douleurs affreuſes, dont la méthode inſtrumentale eſt exempte. « Mais, » me direz-vous, monſieur, avec l'inſtru- » ment vous cauſez une déperdition de ſub- » ſtance; ce qui entraîne une cure lon- » gue, ennuyeuſe pour le malade & le » chirurgien, & qui peut être ſuivie d'ac- » cidens, tels que l'hémorrhagie ». Je n'entends pas, monſieur, préconiſer cette méthode, il s'en faut de beaucoup; au point où eſt la chirurgie de nos jours, elle mérite d'être proſcrite. J'ai opéré deux perſonnes par l'exciſion; je ſais, par ma propre expérience, une partie des inconvéniens que vous y avez obſervés: la cure en fut effectivement longue & ennuyeuſe, puiſque la premiere opération faite à madame de . . ., religieuſe à l'Union Chrétienne, le 15 août 1768, ne fut radicalement guérie qu'en janvier 1769.

La ſeconde, mademoiſelle . . ., fauxbourg Saint-Pierre de cette ville, opérée également par exciſion, d'une fiſtule très compliquée, le 10 du mois de mai 1769, ne fut radicalement guérie qu'en décembre de la même année. Comme on avoit

été obligé d'emporter toutes les callosités & tous les clapiers, la déperdition de substance fut considérable.

Un pansement de huit mois, durant lequel un malade est forcé de garder le lit, est très ennuyeux pour lui & pour le chirurgien, je l'avoue: c'est ce qui me fit former le projet de changer la méthode d'opérer à la premiere occasion.

Le 12 du mois de mai 1771, M...., substitut du procureur du roi, d'un mérite reconnu, me consulta à l'occasion d'une fistule à l'anus complette, qu'il portoit depuis quatre ans, & pour laquelle il avoit déjà subi une operation : peut-être s'étoit-on borné aux incisions extérieures. Quoi qu'il en soit, je fus chargé du traitement. Je donnai le choix au malade du fil de plomb ou du bistouri; néanmoins après lui avoir fait un parallele raisonné des deux méthodes, dans lequel je ne lui dissimulai pas les douleurs qui sont les suites de la ligature, & dont j'avois été témoin. Le malade se décida pour l'instrument; je procédai donc à l'opération de la maniere suivante:

Après avoir emporté la tumeur calleuse extérieure par deux coups de bistouri, je passai une sonde canelée à travers la fistule du dehors au dedans; mon doigt indicateur, introduit dans le fonde-

ment, lui servoit de guide. Quand cette sonde conductrice fut sortie par l'anus, je fis couler le bistouri à travers la canelure de de la sonde, pour fendre le boyau; le tout fut exécuté dans un temps très court, peut-être dans une minute. Le pansement fut des plus simples; le malade se leva tous les jours, profita de la société, & fut radicalement guéri au bout de trois semaines. Par conséquent voilà des avantages qui sont communs avec la ligature, sans en avoir les inconvéniens; mais l'observation suivante est plus décisive & plus victorieuse, la même personne ayant subi les deux méthodes.

M. de . . ., ancien capitaine au régiment de Guienne, & chevalier de l'ordre de S. Louis, se rendit, le 8 août 1773, dans notre ville, afin que je fusse à portée de lui donner mes soins: il avoit deux fistules (suite de deux grands dépôts): celle du côté gauche complette, & celle du côté droit borgne & externe, y ayant un sinus de communication sous la peau du coxis; ensorte qu'en injectant de la liqueur d'un côté, elle décrivoit un demi-cercle, & sortoit du côté opposé, le tout accompagné de beaucoup de callosités très profondes. Après une préparation convenable, je m'occupai à simplifier la maladie; deux applications de trochiques

de minium détruisirent une partie des callosités : alors j'opérai le côté gauche avec le fil de plomb. La section fut finie le 25[e] jour; mais à chaque torsion le malade éprouvoit des douleurs si violentes, qu'il tomboit dans des mouvemens convulsifs (1) : cette torsion & ses effets furent répétés huit fois jusqu'à la section totale; & le malade étant alors obligé de subir l'opération du côté opposé, me demanda, avec instance, de l'opérer avec le bistouri. J'y procédai de la même maniere que dans l'observation précédente, & avec le même succès : le malade se

(1) On ne sera pas surpris de cette douleur extrême, si l'on considere, 1°. que l'anatomie & la physiologie démontrent (ce qui est confirmé par l'expérience) que de toutes les parties du corps humain, la peau est une des plus sensibles; 2°. le fil de plomb étant un corps cylindrique, il ne fait la section qu'en froissant, en déchirant, en contondant les parties comprises dans l'anse; c'est même de ces effets qu'on retire quelque avantage: l'inflammation, qui est une suite inévitable de cette torsion, fond & détruit les callosités. C'est à ce méchanisme que l'on doit rapporter cette fonte, bien loin de l'attribuer à la propriété fondante & résolutive du plomb. On sait, par expérience, qu'une balle se promene dans nos parties, sans produire d'effet sensible, pourvu qu'elle ne gêne aucune fonction par la compression. Le plomb, de sa nature, est une substance indifférente, & qui n'agit ici que comme corps contondant & divisant.

leva tous les jours, vit la ſociété, & mangea pluſieurs fois en ville; malgré cela, il fut radicalement guéri au bout de trois ſemaines; & certainement ſa fiſtule étoit des plus compliquées qu'on ait opéré. Je ſerois en état d'en donner les preuves les plus poſitives, d'après le ſentiment des perſonnes de l'art, d'un grand poids.... C'eſt donc M. D.... qui doit naturellement décider la queſtion du parallele que je fais; c'eſt lui auſſi qui affirme qu'il ne conſeillera à perſonne, dans le même cas, de préférer le fil de plomb, & ſon jugement eſt d'autant moins ſuſpect, qu'il a la fermeté qu'on eſt en droit d'attendre d'un ancien militaire: auſſi dans l'opération avec le biſtouri fut-il ferme.

Il réſulte de cette double fiſtule, que l'anus a une forme ovale; les ſphincters ſont partagés en deux ſegmens de cercle, mais unis de chaque côté par deux cicatrices très ſolides: peut-être qu'une hémorrhoïde interne, de la groſſeur d'une groſſe ceriſe ſera utile dans certains cours de ventre. Quoi qu'il en ſoit, les fonctions de cet organe ſe font comme dans l'état le plus naturel, & la guériſon eſt ſi complette, que M. de..... eſt venu pluſieurs fois depuis, de la ville qu'il habite, dans la nôtre, où il y a dix grandes lieues, dans le même jour & à cheval.

M. l'abbé...., chanoine vétéran de notre cathédrale, fut opéré d'une fistule considérable, le 14 juillet 1773, de la même maniere que dans les deux observations précédentes; la guérison en fut aussi prompte, & le succès aussi réel.

La préférence exclusive que vous donnez, monsieur, à la ligature, pour la curation de la fistule à l'anus, est étayée de nombre de guérisons constantes; par conséquent cette méthode est bonne. Celle que je lui substitue est également fondée sur les observations les plus décisives & les plus convaincantes; le succès en est aussi prompt & aussi sûr, que par la ligature; avec la différence essentielle, que celle-ci est accompagnée de douleurs horribles, qu'on évite par la méthode simple que j'ai mise en usage : je pense donc qu'elle doit être préférée. Entre deux méthodes également sûres pour le succès, il faut choisir celle où il y a le moins d'inconvéniens. Tout chirurgien zélé & ami de l'humanité, doit se mettre à la place du malade qu'il opere : suivant ce principe, il comptera certainement pour beaucoup les douleurs à éviter.

Je prévois pourtant des cas où la ligature peut être d'une grande ressource; 1°. si un malade est à une certaine distance d'une ville, & que ses affaires ou

ſa ſituation ne lui permettent pas de ſe rapprocher d'un chirurgien habile, dans cette circonſtance celui-ci appellé, peut placer méthodiquement la ligature, & abandonner le reſte à un chirurgien ordinaire; 2°. quelque raiſon que l'on allegue, il y a des malades puſillanimes qui, craignant le biſtouri, ont mieux aimé mourir que de s'y ſoumettre : pour des hommes de cette ſenſibilité, la ligature offre un moyen avantageux. 3°. Elle ſera encore d'un grand ſecours dans certaines fiſtules extrêmement profondes, regardées autrefois comme incurables, & inacceſſibles à l'inſtrument tranchant, par la crainte de quelque hémorrhagie dangereuſe.

Des ſentimens d'humanité, & le progrès de la chirurgie, me paroiſſoient, monſieur, avoir dicté votre diſſertation; ces motifs déterminans me ſemblent ſi louables, que ce ſont précisément les mêmes qui ont donné lieu à mes réflexions. Je penſe avoir prouvé que bien que la ligature ſoit une méthode très sûre, elle ne mérite pas une préférence excluſive; & que le biſtouri doit conſerver ſes prérogatives dans la plûpart des cas : mais, je le répete, il faut s'en ſervir de la maniere que je le propoſe, d'après l'expérience, & bannir pour toujours l'exciſion.

J'eſpere donc, monſieur, que vous ne trouverez pas mauvais ſi je conclus, contre votre aſſertion.... que loin que la fiſtule à l'anus aie éprouvé un tout autre ſort que les autres opérations réellement perfectionnées par la chirurgie moderne, celle que je viens de décrire ſe trouvera au contraire portée à ſon dernier degré de perfection & de ſimplicité, par les procédés que j'ai ſuivis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

SUR DES ACCÈS ÉPILEPTIQUES.

Par M. GUIGOU, ancien chirurgien du grand hôtel-dieu de Lyon, & chirurgien à Saint-Paul-en-Jarreſt, en Lyonnois.

DANS le courant du mois de mai 1775, je fus appellé pour voir la fille de *Claude Laurent*, laboureur au lieu de Farnay, paroiſſe de Saint-Paul-en-Jarreſt, dans le Lyonnois. Je la trouvai attaquée de mouvemens convulſifs dans les deux bras, avec perte des ſens internes & externes, & d'écume à la bouche. Ses parens me dirent que ces accès revenoient tous les mois depuis près de deux ans, & duroient cinq à ſix heures, les mouvemens

convulsifs excepté : ils étoient toujours précédés, un jour avant l'invasion, de douleurs tantôt sourdes, tantôt aiguës dans les lombes & dans la région hypogastrique, d'une pesanteur dans toute la tête, & d'un sommeil involontaire.

Cette fille étoit âgée de 18 ans, bien constituée, & exempte d'incommodité dans l'intervalle de ses attaques : j'examinai le bas-ventre, & je le trouvai très volumineux. D'après cet examen, je demandai à sa mere si elle étoit réglée, elle me dit que sa fille avoit eu une suppression subite de ses regles, étant exposée à une pluie abondante & froide, un jour qu'elle gardoit des brebis dans les champs; & cela depuis deux ans, époque de l'apparition du premier accès épileptique. Attribuant, pour ainsi dire certainement, sa maladie à la rétention des menstrues, je ne prescrivis aucun remede qu'au bout de trois semaines, huit jours avant l'attaque périodique. Je commençai le traitement par faire prendre à la malade des pédiluves chauds tous les matins, l'espace d'une heure. Le septieme jour je pratiquai une saignée de pied, &, durant l'effusion du sang, les menstrues supprimées depuis deux ans, reparurent assez abondantes. Je me flattois pour lors d'avoir reconnu & détruit la cause de la maladie

présente ; & ce qui me confirma le lendemain dans cette opinion, fut que l'accès ordinaire d'épilepsie ne parut point, & qu'il ne se fit sentir d'aucune maniere pendant tout le cours du mois suivant. Je prescrivis tout de suite un purgatif, & la mis à l'usage de l'opiat emmenagogue dont je vais donner la formule.

℞ Conserve d'absinthe . . ℥. III.
Conserve de rue . . . . ℥. I.
Safran de mars apéritif, ʒ. IV.
Safran oriental . . . . . ʒ. II.
Syrop de cinq racines apéritives, suffisante quantité.

Ces remedes, accompagnés d'un régime convenable, ne procurerent pas tout l'effet desiré. Il est vrai que l'écoulement menstruel reparut pour la seconde fois ; mais ayant cessé le même soir, il survint le lendemain un accès, mais moins violent que les précédens, qui fut terminé dans l'espace d'une heure. Cette diminution d'intensité me donna quelque espoir ; je fis une seconde saignée de pied, je redonnai de l'opiat emmenagogue : mais je ne fus pas assez heureux pour rappeller l'écoulement. Le mois suivant les regles reparurent & se soutinrent pendant deux jours, au bout desquels il survint des mouvemens convulsifs qui com-

Digitized by Google

mencerent par les doigt de la main, & se terminerent dans l'espace d'un quart d'heure au poignet, par deux plaques noirâtres à la partie inférieure & externe de l'avant-bras de chaque côté, de la largeur d'un écu de six livres. J'appliquai sur le champ deux ventouses scarifiées à la partie affectée, & de suite deux emplâtres vésicatoires (1), pour attirer & donner une issue à l'humeur que je regardois comme la cause de l'épilepsie. J'entretins la suppuration pendant quinze jours, je donnai un second purgatif, de maniere que l'épilepsie n'a plus reparu depuis près de trois ans.

A S. Paul-en-Jarrest, le 15 *août* 1778.

---

(1) *Van Swieten*, comment. in *Herm. Boerh.* aphorism. de rab. canina, § 1078, pag. 433. *Possumus enim in multis partibus corporis, in quibus fomitem morbi latere observatum fuit, viam parare, vesicatoriis, cauterio*, &c. *ut exeat illud nocens; vel & nervum destruere* (*), *cujus irritatio totum sensorium commune turbat paroxysmi tempore.*

(*) M. *Pouteau* fils, consulté à Lyon par un homme attaqué depuis long-temps d'épilepsie, & dont l'accès commençoit toujours par le bout d'un doigt de la main, saisit l'instant de l'attaque, fit l'amputation du doigt, à sa jonction, avec le métacarpe, arrêta l'accès, & guérit radicalement l'épilepsie.

Digitized by Google

OBSERVATION

Sur un emphysème universel à la suite d'une chûte ; par M. HERBIN *fils, chirurgien à Frenay.*

Je fus demandé, le 15 septembre 1777, pour voir le nommé *Jacques Linot*, bordager, demeurant au village de la Fontaine, paroisse de Gêvre au Maine, qui étoit tombé d'un arbre d'environ 15 pieds de hauteur. J'arrivai chez lui le lendemain de sa chûte. Je le trouvai au lit avec un pouls très petit, serré, une figure enflammée, & une grande difficulté de respirer. Il me dit être tombé sur le côté gauche de la poitrine dont il se plaignoit beaucoup. En effet, j'y reconnus une tumeur emphysémateuse qui occupoit tout ce côté, compliquée d'une contusion assez considérable. La chûte avoit été si violente, que les intestins avoient passé par l'anneau du grand oblique gauche, & formoient une tumeur grosse comme le poing. Je saignai le malade deux fois dans le jour, & lui appliquai, sur le côté affecté, des compresses trempées dans des résolutifs spiritueux. Je retournai le voir le lendemain : il avoit

paſſé une nuit très orageuſe. Je le trouvai dans la ſituation la plus déplorable. L'emphysème étoit devenu univerſel ; à chaque inſtant il étoit ſur le point d'être ſuffoqué, tant il avoit de peine à reſpirer : il ne pouvoit ni parler, ni cracher ; on avoit beaucoup de peine à lui faire paſſer une cuillerée de liquide quelconque, même à pluſieurs fois ; les paupieres étoient gonflées au point de ne pouvoir déciller les yeux ; la peau du col étoit au niveau de ſon menton ; enfin toute l'habitude de ſon corps étoit tellement remplie d'air, que le tiſſu cellulaire avoit acquis au moins 7 à 8 pouces d'épaiſſeur. En voyant ce malheureux on auroit cru qu'on lui auroit injecté de ce fluide par le moyen d'un ſoufflet, de même qu'en uſent les bouchers pour enfler les animaux qu'ils ont égorgés, afin d'en enlever plus facilement la peau. Le malade faiſoit frayeur à voir ; je le regardois comme un homme dont la perte étoit prochaine, ſi toutefois on ne lui portoit de prompts ſecours : en conſéquence je propoſai de lui faire pluſieurs ſcarifications en différentes parties de ſon corps, afin de donner iſſue à l'air, & à calmer les accidens. Ceux qui lui étoient attachés s'y oppoſerent, le malade lui-même s'y refuſa. On ne voulut pas non

plus

Digitized by Google

plus que je le saignasse pour la 3e fois. Ayant affaire à des personnes non instruites, & sans raison, je le quittai, & leur recommandai de lui faire passer, autant qu'elles pourroient, quelques cuillerées de vin, de bouillons, & des boissons vulnéraires que je lui avois prescrites. Il fut pendant 14 jours dans ce triste état. On attendoit à chaque instant son dernier soupir. La seule posture qu'il pouvoit soutenir pendant ce temps, étoit d'être dans son lit à genoux, & appuyé sur ses deux mains. Le calme succéda à l'orage; après ce temps, l'emphysème diminua insensiblement, & presque sans secours: de sorte qu'au bout de neuf semaines après sa chûte, il recouvra entiérement sa santé, si ce n'est une douleur qu'il a ressentie pendant plus de six mois; elle s'étendoit depuis la clavicule jusqu'à la partie supérieure de l'os des iles du côté affecté. A l'égard de sa hernie, il porte un brayer qui le met à couvert de tout accident.



PHÉNOMENE REMARQUABLE DE L'ÉCLAIR.

Par M. J. GAGNIERE, médecin à Saint-Vallier.

L'EFFET du tonnerre, obſervé par M. *Ragneau*, chirurgien, dont j'ai lu le rapport dans le Journal de méd. *pag.* 129, du mois d'août 1778, m'a rappellé, ſur l'éclair, un phénomene qui montrera aux amateurs de l'électricité avec quelle force le fluide électrique céleſte agit ſur l'homme. Voici le fait :

Un nommé *Lardene*, batelier ſur le Rhône à Silon près Saint-Vallier en Dauphiné, âgé de 25 ans, large & épais d'épaules, de taille ramaſſée, les muſcles courts & renflés, eut une diſpute dans un cabaret avec un Italien, cordonnier. Leur querelle s'échauffe, ils en viennent aux poings ; l'Italien prend ſon couteau & en donne un coup profond dans le ventre du batelier. Les inteſtins & l'épiploon s'échappent par la plaie : M. *Morel*, chirurgien, en fait la réduction. Le bleſſé eſt porté à l'hôpital, je le vois de temps en temps au panſement. Etant guéri, il me témoigne le deſir de ſe rendre chez lui. Vous êtes en bon état, lui dis-je ;

cependant je vous conseille de rester une dixaine de jours pour mieux donner le temps aux parties lésées de reprendre leurs premieres forces : il condescend à mon avis.

Dans cet inrervalle de temps il s'éleve un nuage obscur que la tempête pousse du couchant à l'orient ; des tourbillons s'ammoncelent les uns sur les autres, & se précipitent avec un fracas horrible ; les éclairs flamboyans s'élancent de la cîme des cieux, & semblent descendre pour embraser la terre ; les tonnerres répétés jettent l'épouvante dans les campagnes. J'allai à l'hôpital avant le gros de l'orage ; je trouve mon batelier sur le lit, se plaignant de sa blessure ; je l'examine avec soin, & ne trouve rien de satisfaisant sur la cause de ses douleurs ; je le questionne, il m'avertit qu'elles viennent & se dissipent comme les éclairs. J'y prête la plus grande attention en ayant l'œil sur son ventre à nud ; je n'apperçois aucun changement ni à la plaie, ni au ventre, quoique le souffrant poussât des cris, des gémissemens en portant naturellement sa main dessus la cicatrice, toutes les fois qu'il faisoit des éclairs. Les éclairs finissant, la douleur cessoit ; plus les éclairs se succédoient & étoient brillans, plus la douleur se soutenoit & étoit

aiguë. J'obſervai ce phénomene curieux & rare, à-peu-près une heure; enfin l'orage, la pluie & les éclairs ayant ceſſé, mon batelier ne ſentit plus de douleurs : trois jours après il s'en fut, reprit la rame, & dans la ſuite n'éprouva aucune incommodité.

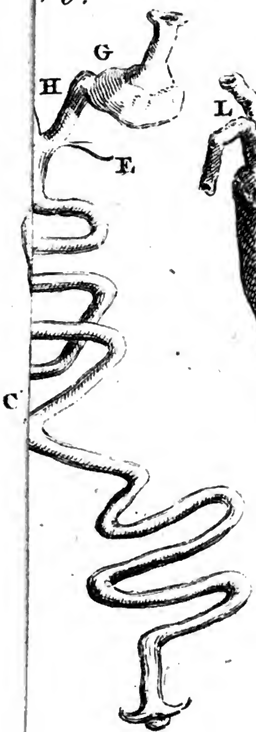
OBSERVATION

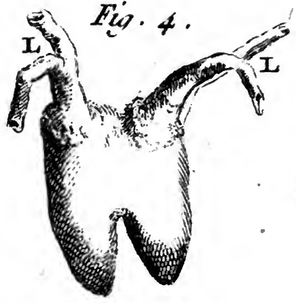
Sur une naiſſance monſtrueuſe de deux filles jumelles unies enſemble, avec des remarques ſur la ſection de la ſymphyſe; par CH. LERAY, *chirurgien à Coueron près Nantes en Bretagne.*

LA nuit du 28 au 29 mars 1778, en la paroiſſe du Pélerin près Nantes, la femme du nommé *Bonfils* accoucha de deux filles unies enſemble, & nées à terme. J'ai remarqué, dans leur union & dans leur ſtructure, des ſingularités peut-être ſans exemple juſqu'ici. Comme je les crois capables d'intéreſſer la curioſité, je me fais un devoir de les communiquer, ainſi que mes obſervations.

Conformation extérieure.

Ces deux filles étoient de même hauteur & de même groſſeur, à quelque pe-





Digitized by Google

Digitized by Google

tité différence près; l'une étoit unie, par le côté gauche, au côté droit de l'autre; elles avoient chacune la face & tout le corps un peu tournés en-dedans, de ſorte qu'elles s'entre-regardoient obliquement; elles étoient jointes enſemble depuis la moitié inférieure du thorax juſqu'au-deſſous de l'ombilic, d'où il réſultoit que ces jumelles avoient véritablement deux poitrines, mais un ventre commun égal à deux en grandeur : ce ventre n'avoit qu'un cordon ombilical qui étoit préciſément au milieu. Ce cordon ombilical étoit double, c'eſt-à-dire, composé de quatre arteres & de deux veines qui ſe diviſoient intérieurement pour chacun des enfans; la peau étoit mince & tranſparente dans une circonférence de cinq à ſix lignes d'étendue, autour du double cordon ombilical dont l'anneau étoit extraordinairement dilaté.

Ces jumelles avoient chacune leur dos, & ces dos étoient ſéparés l'un de l'autre dans toute leur longueur : elles avoient auſſi chacune leur baſſin particulier bien formé.

A ne conſidérer ces deux filles que pardevant, & ſeulement depuis la moitié inférieure des poitrines juſqu'aux hanches, on eût dit qu'elles n'avoient entr'elles qu'un ſeul corps équivalent à deux

en largeur; mais à regarder ces enfans par derriere, & depuis le haut jusqu'au bas, on voyoit deux corps tout-à-fait distingués l'un de l'autre: on voyoit que chacun de ces corps avoit toutes ses parties essentielles & intégrantes; que ces parties étoient toutes bien conformées, à quelque petit défaut près, & que si chacun de ces corps avoit été animé, l'exercice de leurs membres auroit été parfaitement libre.

Je n'ai reconnu entre ces deux filles jumelles aucune différence extérieure, qui fût considérable. L'une (celle qui étoit à la droite) étoit seulement un peu moins grosse que l'autre, & moins parfaite, ayant les os pariétaux un peu plus vacillans, & les pieds tournés en-dedans: elle avoit aussi, à la hanche droite, une grande déchirure qui lui étoit arrivée au temps de la naissance, & qui avoit été faite par le tranchant d'un os de la mere.

Structure intérieure.

Pour parvenir à découvrir la structure intérieure de ces jumelles, j'ai fait une incision en forme de croissant, à la partie postérieure de leur ventre, depuis la hanche de l'une jusqu'à la hanche de l'autre.

Le ventre ouvert, je n'ai trouvé qu'une

ſeule cavité commune aux deux enfans, à-peu-près deux fois auſſi grande que la cavité du ventre ordinaire des enfans; j'ai reconnu deux baſſins bien formés & ſéparés l'un de l'autre tant intérieurement qu'extérieurement : ces deux filles avoient ſéparément chacune leurs parties génitales très bien conformées intérieurement comme extérieurement ; elles avoient auſſi chacune leur veſſie urinaire, leur rate, leur pancréas, placés dans les endroits qu'ils occupent ordinairement, à quelque petit dérangement près; elles avoient chacune leur foie particulier, ſitué comme à l'ordinaire; mais ces deux foies étoient unis à la partie ſupérieure de leurs faces concaves. Ce que l'on concevra poſſible, ſi l'on fait attention que les ſternums de ces jumelles étoient près l'un de l'autre; qu'elles avoient chacune tout le corps un peu tourné en-dedans de leur unión; enſorte qu'elles s'entre-regardoient obliquement, comme nous l'avons dit.

Les deux véſicules étoient attachées au foie de l'enfant le moins gros (celui qui étoit à la droite).

Chacun de ces ſujets n'avoit qu'un rein; le rein de l'enfant qui eſt à la droite, ſe trouvoit placé dans la région lombaire gauche; & le rein de l'enfant qui

eſt à la gauche, étoit ſitué dans la région lombaire droite.

Chacun de ces enfans avoit ſon œſophage & ſon eſtomac propres; ces eſtomacs m'ont paru plus petits que ne le ſont ordinairement ceux des enfans. Chez l'enfant ſitué à la droite, le pylore étoit tourné du côté gauche : il étoit placé du côté ordinaire dans l'enfant de la gauche.

Ainſi chaque ventricule s'ouvroit dans un duodénum, leſquels duodénums alloient ſe réunir à l'endroit de leur terminaiſon, pour ne former qu'un ſeul inteſtin jejunum d'une longueur & d'une groſſeur ordinaires; il ſe déchargeoit dans deux ileum (chacun des enfans ayant le ſien particulier).

Les ileum, ainſi que les autres inteſtins qui étoient particuliers à chacune des jumelles, ne m'ont rien préſenté d'extraordinaire, ſinon que l'inteſtin ileum de l'enfant, à la droite, étoit un peu plus long que celui de l'enfant à la gauche.

Après avoir vuidé le ventre commun de ces jumelles, & l'avoir débarraſſé de tous ſes viſceres, je n'ai trouvé qu'un ſeul diaphragme.

Du côté des poitrines ce diaphragme n'étoit attaché ni aux cartilages xiphoïdes, ni aux cartilages des premieres fauſſes côtes ſupérieures. Il étoit concave dans

le centre de la partie qui répondoit aux cœurs des deux enfans. Cette concavité formoit un eſpace par le moyen duquel les deux poitrines auroient eu communication de cavité, ſans un médiaſtin placé de devant en arriere, qui en faiſoit la ſéparation.

Entre les feuillets de ce médiaſtin ſitué à la partie mitoyenne de l'union des deux enfans (c'eſt-à-dire, au milieu de l'eſpace que je viens de décrire), j'ai trouvé renfermés, dans un ſeul péricarde, deux cœurs réunis par leur baſe, de maniere à n'en faire qu'un; on ne les diſtinguoit que par leurs pointes qui paroiſſoient diſtinctement ſéparées l'une de l'autre.

Ces deux cœurs formoient, par leur réunion, un volume ſeulement un peu plus gros que le volume d'un ſeul cœur ordinaire d'enfant.

Chaque cœur n'avoit qu'une oreillette; je l'ai crue ſimple, parce qu'il n'y avoit qu'une ſeule ouverture veineuſe, laquelle cependant avoit deux appendices, l'une en-devant, & l'autre en arriere.

Cette oreillette répondoit à un ventricule que j'ai auſſi regardé comme ſimple, parce qu'il m'a paru auſſi n'avoir qu'une ſeule artere diviſée en deux branches, dont l'une formoit l'artere pulmonaire, & l'autre formoit l'aorte.

Digitized by Google

Ayant injecté l'un des deux cœurs par son artere, j'ai vu ces deux visceres se remplir de liqueur en même temps; ce qui prouve que le sang de l'une des jumelles devoit se mêler avec celui de l'autre.

Les poumons étoient situés comme ils le sont ordinairement : ce qu'ils avoient de particulier, c'est que, du côté de la partie inférieure, ils ne s'étendoient pas autant que les poumons des autres enfans; ils avoient encore ceci de remarquable, qu'ils n'étoient séparés par aucun médiastin.

Les cartilages des fausses côtes supérieures du côté gauche de l'enfant placé à gauche, alloient se confondre avec les cartilages des fausses côtes supérieures du côté droit de l'enfant qui étoit à la droite; ce qui ne formoit en cet endroit qu'une seule cavité, une seule poitrine.

Je n'ai point porté mes recherches sur les canaux urinaires, ni suivi les ureteres; il n'y en avoit probablement qu'un seul dans chaque sujet. Comme je ne les ai eus que trois jours après leur naissance, que je craignois la corruption, & que mes occupations m'appelloient souvent au-dehors, je n'ai point apporté toutes les précautions nécessaires pour les conserver. [Voyez les *figures* & leur *description*].

Digitized by Google

CONJECTURES tirées des obſervations anatomiques dont on vient de rendre compte.

Mes obſervations, ſur ces deux filles jumelles, m'ont fait entrevoir des phénomenes ſinguliers, auxquels leur ſtructure intérieure auroit, je crois, donné lieu, ſi elles euſſent vécu.

1°. De l'unité de l'inteſtin jejunum ne ſeroit-il pas arrivé que quand l'une des deux auroit pris un purgatif, ce purgatif auroit agi ſur l'une & ſur l'autre dans le même temps ou à-peu-près? Les ſpiritueux n'auroient-ils pas produit le même effet?

2°. Ne s'enſuit-il pas de-là qu'ayant pris des alimens de qualités différentes, & les ayant digérés ſéparément (dans deux eſtomacs ſéparés l'un de l'autre), ces jumelles auroient eu leurs excrémens ſemblables? Mais comme chacune avoit ſon inteſtin ileum propre, & qu'il étoit plus long dans l'une que l'autre, n'eſt-il pas à préſumer qu'elles n'euſſent pas rendu leurs excrémens dans le même temps? à moins que l'habitude ne les eût aſſujetties à faire cette fonction enſemble.

3°. La communication du ſang ſe faiſant chez ces jumelles de l'une à l'autre, ne doit-on pas en conclure que l'une des

deux étant tombée en ſyncope, l'autre n'auroit pas été long-temps ſans y tomber, ou du moins qu'elle ſe ſeroit trouvée fort incommodée ?

4°. De cette communication du ſang il paroît vraiſemblable de penſer que dès que l'une auroit été attaquée de fievre, l'autre en eût été atteinte; & que l'une des deux venant à mourir, l'autre ne pouvoit lui ſurvivre long-temps.

5°. N'eſt-il pas probable que ces jumelles auroient pu ſuſpendre leur reſpiration durant quelque temps, & même durant un temps bien plus long que nous ne le pourrions faire ? Car, dans chacune de ces filles, il n'y auroit eu qu'une portion de la maſſe du ſang qui eût été obligée de paſſer dans les poumons, & non pas toute la maſſe, comme chez nous; puiſque l'artere pulmonaire, en chacune d'elles, ſortoit de l'aorte; & non du cœur, comme chez nous. Elles auroient donc pu, ſans empêcher pour cela la circulation générale du ſang, ſuſpendre leur reſpiration, faculté dont jouiſſent ceux qui ont conſervé le trou botal & le canal artériel.

Mais ces jumelles auroient-elles reſpiré enſemble ou alternativement ?

Cette queſtion paroît difficile à décider : ſi l'on fait attention qu'elles avoient

Digitized by Google

les cartilages des fausses côtes supérieures confondus, continus de l'un à l'autre corps, & qu'elles avoient un diaphragme commun, ne seroit-on pas tenté de croire qu'elles auroient dû respirer ensemble?

Mais si l'on considere que chacune d'elles avoit sa poitrine & ses poumons particuliers, ne sera-t-on pas encore tenté de croire qu'elles auroient dû respirer alternativement?

6°. Enfin qu'il me soit permis d'étendre mes conjectures jusqu'au moral de ces enfans jumeaux, & d'oser avancer que les passions de l'un auroient influé sur l'autre.

Ce que j'ai dit de la communication du sang de l'une à l'autre, favorise cette conjecture, appuyée d'ailleurs des sentimens de MM. *de Buffon*, *de Bordeu* & *Fabre*.

MM. *de Buffon* & *de Bordeu* placent le siege du sentiment dans le centre du diaphragme; or ces enfans jumeaux n'avoient qu'un seul diaphragme, un diaphragme commun. M. *Fabre*, qui met le siege du sentiment dans le plexus solaire, n'est pas moins favorable à mon opinion, puisqu'il est vrai de dire que le plexus solaire se seroit communiqué dans ces jumeaux, sinon par la proximité de leurs pylores, du moins par le moyen de l'in-

Digitized by Google

testin jejunum qui étoit vraiment unique & commun aux deux sœurs.

La structure monstrueuse de ces jumelles pourroient encore donner lieu à d'autres conjectures dont nous abandonnons la recherche aux physiciens, pour nous occuper de faits qui intéressent particuliérement l'art des accouchemens : ils se sont passés à la naissance de ces jumelles, & ils font naître des réflexions capables de rassurer ceux qui doutent du succès de la nouvelle méthode d'accoucher, que l'on pratique dans les cas où se rencontrent des difficultés insurmontables, je veux parler de la section de la symphyse du pubis.

Naissance des jumelles.

Voyons comment ces deux filles, inséparablement unies ensemble, ont pu sortir du sein qui les renfermoit depuis neuf mois; comment cet accouchement, justement arrivé à terme, a pu se faire dans une femme foible de complexion, haute de quatre pieds un pouce, & qui, dans ses autres couches, avoit coutume de rester plusieurs jours en travail.

On ne pourra s'empêcher d'avouer que cet accouchement dût être fort difficile à terminer; qu'il dût être fort douloureux & très dangereux pour la mere, si

Digitized by Google

l'on fait attention au volume des têtes & des poitrines des enfans, comparé avec les détroits du baſſin de la mere.

Les têtes de ces enfans avoient chacune quatre pouces de diametre de devant en arriere, & près de trois pouces d'une tempe à l'autre : par conſéquent, couchées l'une à côté de l'autre, les deux têtes devoient faire enſemble un volume d'environ ſix pouces de diametre.

Mais les poitrines, jointes enſemble d'une maniere inſéparable, avoient huit pouces de diametre à l'endroit de leur jonction.

Comme on ne ſauroit ſuppoſer que le diametre du baſſin de la mere eût plus de quatre pouces (c'eſt la dimenſion du baſſin des femmes ordinaires), on peut aiſément juger de la difficulté de l'accouchement, & du danger auquel la vie de la mere fut expoſée.

Mais par qui & comment fut fait un accouchement qui préſentoit ces difficultés ?

Ce fut, (le croira-t-on ?) une femme de campagne, qui n'a jamais appris d'aucun maître les principes de l'art d'accoucher. Voici, au rapport de la mere, ce qui précéda l'enfantement.

Pendant plus d'un mois avant d'accoucher, elle reſſentit à la hanche droite de

grandes douleurs; elle ſe trouvoit ſi fort incommodée, qu'à peine pouvoit-elle marcher; &, durant les quinze derniers jours, elle ſouffrit des tranchées continuelles qui, ſur la fin, allerent ſe perdre à la hanche droite juſqu'au temps de la ſortie des enfans.

Quant à ce qui s'eſt paſſé lors de l'accouchement, & à la manœuvre qui a été employée, voici ce que j'en ai appris de la ſage-femme elle-même:

Le 28 mars, à dix heures du matin, les eaux s'écoulant annoncerent que le terme de l'accouchement étoit arrivé; on courut chercher du ſecours.

La ſage-femme arrivée, on mit la mere à genoux, les coudes appuyés ſur une perſonne aſſiſe, comme c'eſt la coutume dans cette campagne.

A trois heures de l'après-midi, la tête de l'une des jumelles ſortit de la vulve. Cette premiere fille, la plus groſſe des deux, fut baptiſée, elle donna des ſignes de vie durant près de trois quarts d'heure, malgré les efforts faits ſans ménagement ſur elle, pour l'extraire.

La face de l'enfant regardoit le derriere de la mere; il faut en effet que la face ait été ainſi tournée, pour que la tête de la ſeconde fille (comme la ſage-femme le reconnut ſur la fin du travail,

en

en portant la main dans la matrice) ſe ſoit trouvé du côté de la hanche où la mere éprouvoit les plus grandes douleurs, & où ſe faiſoit ſentir toute la réſiſtance qui retarda les effets de la manœuvre.

Dans la vue de vaincre cette réſiſtance, on réitéra, pendant ſept heures, toutes les tentatives poſſibles à des gens non inſtruits; pluſieurs perſonnes tirerent alternativement & avec force ſur la tête de la premiere fille, mais ſans ſuccès.

Dans les premiers momens de ce tiraillement, la mere éprouva une plus forte douleur que jamais à la hanche droite, & ſentit en même temps des os ſe déſunir. En même temps auſſi tous les aſſiſtans entendirent un bruit dont ils m'ont parlé en ces termes : *Nous avons entendu un grand craquement.* Ce bruit annonçoit ſans doute l'écartement des os de la mere.

Vers dix heures du ſoir, la ſage-femme porta la main du côté où la mere reſſentoit les plus fortes douleurs : elle y rencontra la tête de la ſeconde fille, entre la tête & l'épaule de la premiere; portant encore plus loin la main avec facilité, entre les os du baſſin & la tête de la ſeconde fille, & avançant de plus en plus, elle rencontra un os de la mere

enfoncé dans les chairs de la hanche droite de la ſeconde fille qui ſe trouvoit du côté de la hanche droite de la mere, lieu où cette femme ſe plaignoit de reſſentir les plus vives douleurs.

Pour dégager la ſeconde fille, la ſage-femme paſſa la main entre l'os de la mere, & les chairs de l'enfant qui ſe trouvoient accrochées à cet os. Par ce moyen elle vint en effet pluſieurs fois à bout de décrocher cette fille; mais dès qu'elle retiroit la main, l'enfant qu'elle avoit débarraſſé ſe raccrochoit encore. On ne put l'extraire tant que la mere ſe tint à genoux les coudes appuyés ſur une perſonne aſſiſe.

Enfin, la femme en travail ne pouvant plus tenir contre les fatigues d'une ſituation ſi gênante, ſe mit au lit. Alors la ſage-femme reportant la main dans la matrice, décrocha aiſément l'enfant; &, aidée d'une ſeule perſonne qui tiroit ſur la tête de la premiere fille, elle vint à bout de les avoir toutes deux en moins d'une demi-heure.

Mais la ſeconde fille étoit morte; elle avoit ceſſé de vivre vraiſemblablement dans le même temps que ſa ſœur qui, comme nous l'avons obſervé, ne vécut que trois quarts d'heure.

On ne ſera pas ſurpris de la mort de

Digitized by Google

ces jumelles ; elle devoit naturellement être la ſuite de la violence avec laquelle on tirailla ces enfans : violence qui fut extrême dès les premiers momens, & qui fut exercée ſans prudence & ſans ménagement.

On ne ſeroit pas ſurpris non plus que la mort de la mere fût arrivée en même temps que celle des enfans, ou qu'elle l'eût ſuivie de près ; mais on le ſera ſans doute, d'apprendre que la mere jouit actuellement d'une ſanté parfaite, à l'exception de quelques légeres incommodités.

Rien de plus conſtant néanmoins ; je l'ai vue pluſieurs fois depuis ſes couches, toujours dans un état où il ne paroiſſoit rien à craindre pour elle. La derniere fois que je la vis (trois mois après ſon enfantement), elle me dit qu'elle ſe portoit bien ; qu'elle ne reſſentoit rien des douleurs ni des incommodités auxquelles elle avoit été ſujette ci-devant ; qu'elle n'avoit à ſe plaindre que d'un petit engourdiſſement à la cuiſſe droite, & qu'elle étoit plutôt laſſe de cette cuiſſe, en marchant, que de l'autre.

Je puis même aſſurer que dès le 7e jour de l'accouchement, cette femme m'avoit paru entrer en convaleſcence. M'étant tranſporté ce jour-là chez elle, pour

prendre connoiſſance des faits que j'ai rapportés, je la trouvai ſans fievre; mais elle me dit qu'elle éprouvoit une douleur vive à la ſymphyſe du pubis, & à la hanche droite; que toutes les fois qu'elle ſe remuoit elle ſentoit à la hanche le mouvement de deux os qui ſe frottoient l'un contre l'autre; & les aſſiſtans, dans les premiers jours, entendoient ce bruit : ce qui prouve évidemment qu'il y avoit eu un écartement d'os extraordinaire. Ecartement qui fut augmenté par les efforts qu'on a long-temps continués pour terminer l'accouchement.

Les douleurs que cette femme reſſentit à la hanche droite pendant tout le mois qui précéda ſon accouchement, n'auroient-elles pas eu pour cauſe la preſſion que faiſoit ſur l'os ileum la tête du plus petit des deux enfans, placé à la droite, tandis que l'autre, plus gros, aura le plus occupé le centre du baſſin? (Ce qui prouve cette ſituation, c'eſt que la *Bonfils* m'a aſſuré qu'elle avoit toujours eu le ventre plus gros du côté droit que du côté gauche).

Cette preſſion, en forçant les ligamens de la ſymphyſe du pubis & des os ileum à s'étendre, aura préparé l'élargiſſement du détroit du baſſin de cette femme : élargiſſement, ou dilatation, qu'on

ne sauroit s'empêcher de reconnoître, si l'on compare les circonstances de cet accouchement de la *Bonfils* avec ceux qui l'ont précédé.

Dans ceux-là, elle avoit coutume de rester trois & quatre jours en travail pour un enfant, quoiqu'il se trouvât seul, & il ne sortoit qu'avec une difficulté extrême.

Dans ce dernier, où il s'agissoit de deux enfans unis ensemble, on vit, après quelques heures de travail, la tête de l'un des enfans sortir de la vulve sans difficulté, bien qu'elle fût assez grosse; & la seconde qui la suivoit (plus petite cependant) demeura arrêtée au passage par la tubérosité de l'ischium.

Voici, sans doute, pourquoi la plus grosse tête sortit la premiere: Après que les eaux furent écoulées, la matrice s'étant resserrée dans toute sa circonférence, & l'orifice s'étant dilaté, les deux têtes se seront rapprochées l'une de l'autre; & comme le détroit du bassin n'étoit point assez considérable pour admettre toutes les deux à la fois, celle qui occupoit le plus le centre du bassin devoit sans doute sortir la premiere: c'étoit le plus gros des deux enfans qui occupoit le plus le centre du bassin; ce fut donc sa tête qui passa la premiere. La tête du second en-

fant suivit en se plaçant à côté du col du premier.

La premiere tête étant sortie de la vulve par les seuls efforts de la nature, & la seconde se trouvant arrêtée au passage par la tubérosité de l'ischion, voici, je crois, ce que la sage-femme auroit dû faire :

Au lieu de tirer & de faire tirer avec force sur la tête sortie, durant sept heures au moins, comme elle fit, pour vaincre l'obstacle qu'elle rencontroit à l'extraction de tout le corps de cet enfant qu'elle croyoit toujours être seul, elle auroit dû (dès les premiers momens de la résistance) chercher à reconnoître l'obstacle ; par cette recherche, elle auroit trouvé une seconde tête enclavée dans le petit bassin. Alors elle auroit dû tenter de passer la main entre les os de la mere & cette tête, pour l'empêcher de s'appuyer contre la tubérosité de l'ischium où le col de ce second enfant replié sur lui-même, étoit engagé entre les épaules qui faisoient par elles-mêmes un volume déjà très considérable, & disproportionné à la grandeur du passage. Quel obstacle ne devoit pas former ce col engagé entre les épaules qu'il empêchoit de se rapprocher ! ce qui étoit cependant nécessaire pour que leur volume diminuât & fût plus disposé à franchir le détroit du bassin.

Digitized by Google

Elle auroit donc ensuite tâché d'attirer doucement cette seconde tête, & fait en même temps tirer aussi doucement sur la premiere, avec les mouvemens nécessaires; cette tête étant sortie, on auroit tiré sur les deux en même temps, mais doucement. Leurs cols, par cette manœuvre, se seroient étendus, le grand diametre des poitrines auroit diminué, & l'obstacle n'étant plus aussi considérable, les enfans seroient sortis plutôt.

Mais, dira-t-on peut-être, si l'on n'eût point tiré si fort au commencement (ce qui a été cause du bruit qu'on a entendu, & de la vive douleur de la mere, où, en apparence, en ce moment le bassin s'est élargi), on n'auroit pas eu la facilité de porter la main à côté de la tête engagée, comme l'a fait la sage-femme, & l'accouchement n'auroit pu se terminer: mais une branche de forceps ou un levier qu'il auroit été aisé d'introduire, auroit produit à-peu-près le même effet, & on auroit extrait les enfans avec bien plus de facilité: peut-être même seroient-ils venus vivans, puisque le premier a survécu près de trois quarts d'heure, malgré les efforts continués sur lui sans ménagement.

Par l'une ou l'autre de ces manœuvres on auroit évité ce grand écartement des

Digitized by Google

os du bassin, & le petit enfant n'auroit peut-être pas eu à la hanche droite la plaie dont nous avons parlé, & qui n'a été faite que par le tranchant d'un os de la mere. Mais par quel os? Si l'os ileum a été séparé de l'os sacrum, elle aura été faite par l'angle de celui-ci; ce que l'on concevra possible si l'on suppose que le bassin du plus gros de ces deux enfans étoit placé en-devant, & celui du petit en arriere, & que leurs pubis étoient l'un contre l'autre: car alors la hanche droite du plus petit enfant se sera trouvée vis-à-vis l'angle du sacrum.

Peut-être aussi la plaie a-t-elle été faite par le tranchant de l'os ileum de la mere, fracturé par la violence avec laquelle on a opéré.

Voici comme je conçois que le tranchant de l'os sera entré dans les chairs de l'enfant: on a dit que la *Bonfils*, dans le travail, étoit à genoux, les coudes appuyés sur une autre personne; dans cette position, la plus grande partie du poids de son tronc portoit sur le sacrum qui doit être soutenu naturellement par les deux ileum; mais il y a eu désunion. Il est donc arrivé que l'ileum droit ne servoit plus d'appui à ce côté du sacrum; l'angle de cet os devoit donc nécessairement rentrer dans l'intérieur du bassin.

Digitized by Google

Mais en ſuppoſant que ce fût une fracture à l'os ileum, le poids du corps aura agi de la même maniere ſur la portion de l'ileum continue à l'os ſacrum ; la plaie de l'enfant ſe ſera faite même avec bien plus de facilité, cette portion fracturée étant plus tranchante.

Que ce ſoit l'angle du ſacrum ou une portion d'os fracturé qui ait fait cette plaie, il y a toujours lieu de penſer que le vagin ou la matrice étoit percé en cet endroit.

De ce grand élargiſſement des détroits du baſſin où il y a eu fracture ou écartement des os, on peut tirer une conſéquence avantageuſe pour encourager à pratiquer la ſection de la ſymphyſe du pubis.

Que doit-il arriver après qu'on a fait la ſection du cartilage, & qu'on veut écarter les os pubis ? L'un des os ileum ou tous les deux ſe fractureront, ou les ligamens qui uniſſent les os des iles avec le ſacrum, prêteront ou ſe rompront ; c'eſt cette rupture ou fracture qu'on peut redouter : mais ne doit-on pas aujourd'hui ſe raſſurer, d'après ce qui s'eſt paſſé chez cette femme à laquelle il n'eſt point ſurvenu plus d'accident que pour une fracture ſimple ? Le propre reſſort des par-

Digitized by Google

ties a été capable de faire ce que fait l'art dans une fracture simple.

Par la section de la symphyse, on augmente les diametres des détroits des bassins, la plaie est simple, le seul inconvénient est l'ouverture du canal de l'urethre, laquelle ne peut empêcher le succès de l'opération qui présente une imitation parfaite de la nature; ce qu'on ne sauroit dire de l'opération césarienne qui appartient toute entiere à l'art, mais qu'il ne faudroit cependant pas rejetter, si presque toutes les femmes délivrées par ce moyen ne périssoient pas, soit par l'inflammation des parties aponévrotiques qu'on est obligé de diviser, ou par l'épanchement dans le ventre qu'on ne peut souvent éviter.

Ce qui doit établir entre ces deux opérations une grande différence.

Ce n'est pas pour cela une raison de préférer, dans tous les cas, la section de la symphyse à l'opération césarienne qui a réussi sur plusieurs femmes dévouées à une mort inévitable.



Digitized by Google

DESCRIPTION de la Planche gravée, & des figures qu'elle repréſente.

FIGURE PREMIERE.

Les jumelles vues pardevant, ſéparées par le haut du corps, & n'ayant qu'un ventre commun. Le cordon ombilical (A) *qui eſt double. Les os pariétaux* (B) *un peu vacillans.*

FIGURE 2e.

Les jumelles vues parderriere. L'enfant de la droite a la main gauche ſur ſa tête; il étoit moins parfait que l'autre. Leurs dos ſont diſtinctement ſéparés.

L'inciſion par laquelle le ventre a été vuidé (C). *Plaie ou déchirure faite à la hanche* (D).

FIGURE 3e.

E E, *véſicules du fiel.*

F, *eſtomac de l'enfant* (*a*) fig. 1re, *dont le pylore eſt à gauche.*

Digitized by Google

G, *estomac de l'enfant* (*b*) fig. 1re, *dont le pylore est à droite.*

H, *les deux duodénums ; un pour chaque enfant.*

I, *intestin jejunum unique, ou commun.*

K, *commencement des deux ileums ; un pour chaque enfant.*

FIGURE 4e.

Cœur double, n'ayant chacun qu'une oreillette & qu'un ventricule. L'artere (LL) *qui sortoit de ces ventricules fournissoit l'aorte & la pulmonaire.*



ASSEMBLÉE de la faculté de médecine de Paris, du 15 septembre 1778.

Il regne, depuis six semaines, beaucoup de fievres tierces & demi-tierces. Les fievres tierces n'ont eu que six accès au plus; elles ont été guéries par les lavages & les purgatifs, sans qu'on ait été obligé d'employer les amers ni le quinquina. On a vu aussi des fievres bilieuses, des fluxions de poitrine qui, traitées méthodiquement, n'ont pas été dangereuses; des fluxions, des rhumes, des maux de gorge, des affections rhumatismales & goutteuses; beaucoup d'apoplexies.

M. *de Villiers* a lu un mémoire sur le danger d'appliquer quelquefois la fleur de farine, la poudre à poudrer, la poudre de bois vermoulu, &c. sur les gersures & les rougeurs des enfans qui se coupent.

Il a lu un autre mémoire sur le laudanum liquide du codex.

M. *Alphonse le Roy* a lu un mémoire sur la maniere de composer des eaux sulfureuses analogues aux eaux de Bareges.

Digitized by Google

M. *Sigault* a rendu compte à la faculté des ſuites de l'opération de la ſymphyſe qu'il a faite à la dame *Blandin*, rue de la Verrerie, dont la guériſon va ſe terminer inceſſamment.

Il a lu le procès-verbal de l'opération de la ſymphyſe qu'il a faite à la dame *Laforeſt*, rue Mouffetard.

M. *Bacher* a lu à la faculté une obſervation ſur une fievre double-tierce qui a dégénéré en fievre putride, après avoir été ſuſpendue par un accès hyſtérique qui a duré ſept jours.

EXTRAIT de l'aſſemblée de la faculté de médecine de Paris, du premier octobre 1778, *dite* prima menſis.

LES fievres, qui ont régné dans le courant du mois dernier, n'ont point été rebelles, elles ſe ſont terminées les unes au 5ᵉ accès, les autres au 7ᵉ, ſans qu'on ait été obligé d'avoir recours au quinquina. Le traitement a conſiſté, chez la plûpart, en évacuans de toute eſpece, tant par haut que par bas; on a remar-

Digitized by Google

qué conſtamment que les malades vomiſſoient plus abondamment, & étoient plus ſoulagés par l'ipécacuanha que par l'émétique. Une ou deux purgations ont terminé la cure.

On a vu beaucoup de fluxions qui, chez quelques malades, ont été accompagnées de fievre aſſez vive pour exiger 2, 3 & même 4 ſaignées.

Les vieillards ont eu des attaques d'apoplexie légere, qui toutes ont cédé aux vomitifs & aux purgatifs répétés, ſans qu'il ait été beſoin d'employer la ſaignée.

Beaucoup de perſonnes de tout âge & de tout ſexe ont eu des indigeſtions fortes, ſans les avoir méritées par aucune intempérance. On croit devoir les attribuer à la mauvaiſe qualité des eaux baſſes de la Seine, qui ſemblent moins bonnes au goût à ceux qui ne boivent point de vin.

Il y a eu des coqueluches chez les enfans, des rougeoles chez les adultes. Les maux de gorge ont été violens avec des aphthes dès le deuxieme jour.

Les petites-véroles n'ont eu de parti-

Digitized by Google

culier qu'une pente plus prochaine au délire que dans une autre ſaiſon. Les hémorrhagies du nez ont été très fréquentes chez les ouvriers & chez les jeunes gens. Les plaies étoient plus ſenſibles, & les mouvemens convulſifs plus fréquens.

Les femmes ſujettes aux affections hyſtériques en ont été pluſieurs fois cruellement tourmentées. Les hommes mélancoliques & vaporeux ont été auſſi plus malades que les autres, ſur tout dans les fievres intermittentes. Les goutteux ont moins ſouffert que depuis pluſieurs années.

On a vu auſſi des fievres bilieuſes inflammatoires qui n'ont été funeſtes qu'à un petit nombre de malades; des coliques bilieuſes, des *cholera morbus,* des dyſenteries, des fievres double-tierce, des maux de tête violens, des éryſipeles, des fluxions de poitrine.

M. *Lorry* a lu un mémoire ſur l'hiſtoire & le traitement d'une eſpece d'*elephantiaſis* qu'il a traité.

M. *Coſnier* a lu une obſervation ſur le traitement d'une paralyſie dont la gué-

riſon

rison paroît avoir été aidée & accélérée par l'électricité.

M. *de Villiers* a lu un mémoire sur le traitement d'une hydropisie ascite à la suite d'une fievre rouge qui a été guérie par les pilules de M. *Bacher*.

M. *Solier de la Romillais* a lu une observation sur une excrescence singuliere à l'extrémité du mamelon, qu'il a vue à l'hôtel-dieu de Paris.

M. *Alphonse le Roy* a lu un mémoire sur un enfant monstrueux qui avoit une hernie du cerveau dans laquelle un œil étoit renfermé.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1778.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	6, 0	13, 4	10, 0	28 1, 0	28 0, 4	28 0, 4
2	9, 5	14, 8	11, 0	27 11, 0	27 10, 6	27 10, 6
3	10, 0	14, 8	13, 7	27 10, 6	27 10, 4	27 10, 0
4	9, 8	16, 4	12, 7	27 11, 1	27 11, 2	27 11, 1
5	8, 0	15, 4	11, 0	27 11, 2	27 11, 7	27 11, 8
6	7, 1	15, 7	11, 5	27 11, 7	27 10,10	27 10, 6
7	7, 7	16, 0	12, 0	27 9, 3	27 8, 2	27 8, 8
8	9, 0	15, 5	10, 9	27 9, 5	27 10, 6	27 11,10
9	7, 0	15, 7	12, 3	28 0, 0	28 0, 1	28 0, 2
10	8, 5	15, 9	13, 0	27 11, 6	27 10, 6	27 9,10
11	10, 0	11, 0	10, 0	27 7, 4	27 6, 7	27 7, 8
12	7, 8	15, 0	13, 7	27 8, 9	27 8, 6	27 8, 5
13	11, 0	12, 0	9, 8	27 8, 3	27 8, 7	27 10, 0
14	9, 0	14, 6	10, 8	27 11, 2	28 0, 0	28 0, 8
15	8, 0	15, 1	13, 2	28 0,10	28 0, 8	28 0, 6
16	8, 2	17, 4	13, 9	28 0, 0	27 11, 2	27 10, 8
17	10, 5	13, 0	9, 2	27 10, 2	27 10, 6	27 11, 0
18	5, 5	13, 5	11, 0	28 0, 8	28 1, 3	28 1,10
19	6, 0	14, 7	10, 9	28 3, 0	28 3, 4	28 3, 9
20	8, 5	15, 2	11, 4	28 4, 1	28 4, 0	28 4, 0
21	8, 0	15, 2	12, 5	28 3, 6	28 3, 4	28 3, 1
22	8, 0	16, 3	15, 4	28 2, 7	28 2, 5	28 2, 4
23	11, 0	17, 0	15, 2	28 2, 2	28 1, 7	28 1, 4
24	9, 2	16, 8	15, 0	28 0, 5	28 0, 0	27 11, 6
25	10, 5	16, 2	13, 5	27 10,10	27 10, 2	27 10, 0
26	10, 0	12, 8	12, 0	27 8, 4	27 6, 9	27 5, 8
27	9, 5	11, 6	8, 2	27 4, 8	27 4, 8	27 6, 7
28	7, 1	10, 6	6, 0	27 10, 7	27 11, 5	28 1, 2
29	4, 5	9, 8	7, 0	28 2, 6	28 2, 8	28 2, 8
30	3, 0	10, 5	7, 0	28 1, 5	27 11,11	27 10, 6

Vents et Etat du Ciel.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	N. beau, gelée bl. vent froid.	N. beau, froid.	N. beau, froid.
2	O. nuages, vent.	N-O. couv. pl.	N-O. couvert.
3	N. nuages.	N-O. couvert.	N-O. *idem.*
4	N. beau.	N. beau.	N. beau.
5	N. cuuvert.	N-E. *idem.*	N. *idem.*
6	N. nuages.	N-E. nuages.	N-E. nuages.
7	N-E. beau, v. fr.	N-E beau, v. fr.	N. beau, v. froid
8	N. *idem.*	N. beau, pet. pl. *éleđ.*	N. beau.
9	N. beau.	N-O. beau.	N. nuages.
10	N-E. *idem.*	E. nuages.	E. beau.
11	E. couv. brouill. fétide.	S. couvert, pluie, gr. v. *éleđ.*	O. nuages, gran vent.
12	S-O. couv. gr. v.	S-O. couv. gr. v.	S-O. couvert.
13	S-O. couv. pluie.	N.E. couv. pl. v.	N-E. *idem.*
14	N-E. nuages, v.	E. beau, ven.t	E. be. *écl. de ch*
15	N-E. beau, v. fr.	N-E. beau.	N-E. beau.
16	E. beau, chaud.	O. *idem.* chaud.	O. *id. écl. de ch*
17	S. couvert.	N. beau.	N-O. beau, *aur boréale.*
18	N-O. be. gel. bl.	N. *idem.*	N. beau.
19	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. *idem.*
20	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	E. *idem.*
21	E. *idem.* vent.	E. *idem.* vent.	E. *id.* v. *aur. bor.*
22	N-E. *id.* chaud.	E. *idem.* chaud.	E. *id. aur. bor.*
23	E. beau.	E. beau.	E. beau.
24	E. *id.* brouill.	S-O. *id.* chaud.	N. & S-O. *idem.*
25	N-E. nuages, br.	N. beau, vapeurs.	N. *idem.*
26	S. couv. pluie.	S. couv. gr. pl.	S-O. couv. *écl.*
27	S. *idem.* gr. v.	S-O. *id. éleđ. ton.*	S-O couv. *grêle.*
28	O. beau, froid.	N. beau, froid.	N. beau, froid.
29	N-E. *id.* gel. bl.	N. *idem.*	N-E. *idem.*
30	N-E. *id.* glace.	S-O. *idem.*	S-O. *id.* brouill.

Digitized by Google

RECAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	17, 4 deg.	le 16
Moindre degré de chaleur	3, 0	le 30
Chaleur moyenne	11, 1 deg.	
Plus grande élévation du Mercure	*pou. lig.* 28 4, 1,	le 20
Moindre élévat. du Mercure	27 4, 8,	le 27
Elévation moyenne	27 p. 11, 4 l.	

Nombre de jours de Beau 20
de Couvert 7
de Nuages 3
de Vent 11
de Tonnerre . . . 1
de Brouillard . . . 7
de Pluie 7

Quantité de Pluie . . . . 19, 3 lignes.
D'Evaporation 51, 0
Différence 31, 7

Le vent a soufflé du N. . . . . 8 fois.
N.-E. 8
N.-O. 2
S. 2
S.-E. 0
S.-O. 4
E. 5
O. 1

Température : douce & séche en général. Nous avons eu quelques jours froids au commencement & à la fin du mois; les pluies ont été distribuées d'une maniere très avantageuse pour les semailles & pour les vendanges qu'on a commencé le 28. La récolte de vin est très médiocre.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.
A Montmorency, ce premier octobre 1778.

MALADIES : Les fievres malignes ont continué de régner dans nos environs. Nous n'avons ici aucune maladie.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,
Faites à Lille, au mois de ſeptembre 1778, par M. BOUCHER, médecin.

LA ſécheresſe, qui avoit eu lieu pendant tout le mois d'août, a continué juſques vers les derniers jours de ce mois, le vent étant conſtamment nord. Il y a eu un changement notable dans la température de l'air après le 25 août. Depuis ce jour, la liqueur du thermometre ne s'eſt plus élevée au-deſſus du terme de 15 à 16 degrés, & elle eſt reſtée, le plus ſouvent, au-deſſous de ce terme. Le 29 de ce mois elle a été obſervée, le matin, à 5 degrés, & à 4 le 26 : on a trouvé, ces deux jours, de la glace à la campagne.

Ce n'eſt guere que dans les derniers jours du mois qu'il a plu.

Le mercure, dans le barometre, a preſque toujours été obſervé, dans le voiſinage du terme de 28 pouces. Il faut en excepter le 25 & le 26 du mois. Ce dernier jour il eſt deſcendu au terme de 27 pouces 3 ½ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 16 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes, eſt de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 3 ½ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 11 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé	3 fois du nord.	3 fois du ſud.
	9 fois du nord vers l'eſt.	7 fois du ſud vers l'oueſt.
	1 fois de l'eſt.	3 fois de l'oueſt.
	2 fois du ſud vers l'eſt.	11 fois du nord vers l'oueſt.

Digitized by Google

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.
9 jours de pluie. | 2 jours de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de septembre 1778.

LA fievre continue-rémittente, observée dans les deux mois précédens, a continué ce mois avec les mêmes caracteres. Dans quelques sujets les redoublemens ont été assez réguliers, plus marqués de deux jours l'un. Cette régularité néanmoins n'a pas été observée dans le plus grand nombre. Au reste c'étoit plutôt une fievre bilieuse que vraiment putride : elle exigeoit un usage abondant & long-temps continué de boissons chicoracées, nitrées, entremêlées des laxatifs anti-phlogistiques. Lorsque la maladie étoit opiniâtre, elle dégénéroit aisément en fievre aphtheuse, qu'il étoit difficile de déraciner. Dans ce cas, on s'est bien trouvé des décoctions de quinquina émulsionnées, & d'une abondante boisson de tisane faite avec le chiendent, l''orge ou l'avoine, & la racine de guimauve, ou d'une légere crême de gruau, à laquelle on méloit nn peu de lait de vache.

Cette fievre, dans plusieurs, s'est montrée avec un caractere de malignité. En quelques-uns il s'est fait une legere éruption miliaire dans le second ou le troisieme temps de la maladie. Ce symptôme n'a point paru mériter de considération particuliere.

Il y eut, ce qui est assez ordinaire en cette contrée, à la fin de ce mois, des diarrhées, effet du refroidissement du temps vers le 15.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

De ſectione ſymphyſeos oſſium pubis admittendâ; quæſtio medico-chirurgica, Pariſiis diſcuſſa in ſcholis medicorum, die jovis ſeptimâ menſis maii 1778. Nova editio, aucta & emendata; Autore AUGUST. ROUSSEL DE VAUZESME, *ſalub. facult. Pariſ. med.*

> Id ſemper verum eſſe reperies, novitatem etiam expertis, maximè tamen imperitis moleſtam eſſe.
>
> CAMPER, *epiſt. ad van* Geſſcher. *Groning.* p. 173.

Lutetiæ Pariſiorum, in medicorum ſcholis apud autorem. M. DCC. LXXVIII. (in-8°. *diſſert. pag.* 114; *præfat. verò* xxij.)

Cette diſſertation, d'abord imprimée *in*-4°., eſt une thèſe qui fut ſoutenue par M. *Rouſſel* il y a ſix mois, dans les écoles de la faculté de médecine. L'auteur publie de ſa diſſertation une ſeconde édition, revue, augmentée & corrigée: il l'a dédiée à M. *Lenoir*, conſeiller d'état, & lieutenant-général de police. Elle eſt diviſée en cinq articles.

Dans le premier, l'auteur donne les dimenſions du baſſin de la femme, & celles de la tête du fœtus; lorſque la tête eſt fort groſſe, & le baſſin étroit, l'accouchement eſt laborieux, & quelquefois impoſſible. Dans ce dernier cas, les anciens, pour ſauver la mere, donnoient la mort au fœtus; il y avoit une loi, ajoute notre auteur, qui ne

Digitized by Google

permettoit de faire l'opération césarienne que sur la femme morte ; & il cite le *Digeste*, *lib*. xj. *tit*. 8. Cependant ce n'est pas le sens véritable de la loi dont on fait mention ; voici ce que porte le *Digeste* : La loi royale défend d'inhumer la femme morte étant enceinte, avant que, par une incision, l'on ait tiré le fœtus de son sein (1). Quoi qu'il en soit, lorsque la tête de l'enfant ne sauroit franchir le bassin trop étroit, on a recours à divers instrumens, & même à l'opération césarienne. Un moyen plus prompt & plus sûr, dit M. *Roussel*, est la section de la symphyse du pubis. Mais comment M. *Sigault*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, est-il parvenu à imaginer cette méthode ? Ce détail fait le sujet de l'article *second* de la dissertation de M. *R*. Dans le troisieme, il explique le méchanisme de l'accouchement, lorsque la section de la symphyse du pubis a été bien faite ; il expose ensuite les cas où la méthode de M. *Sigault* est préférable à l'opération césarienne ; & celle-ci à celle de M. *Sigault*. Cependant l'appareil effrayant de l'opération césarienne, les dangers & les accidens qui en résultent, font desirer à M. *Roussel* qu'on la proscrive absolument, selon le vœu de plusieurs accoucheurs célebres. Il décrit, dans l'article *quatrieme*, la maniere dont s'exécute la section de la symphyse du pubis ; & rappelle le succès qu'elle a eu sur la femme *Souchot*. Il nous apprend que ce succès s'est constamment soutenu toutes les fois qu'elle a été faite depuis ; & elle l'a été dix fois. Ainsi une méthode qui a réussi onze fois consécutives, dans l'espace d'un an, est une méthode qu'on est forcé de reconnoître pour bonne,

(1) *Negat lex regia mulierem, quæ prægnans mortua sit, humari, antequàm partus ei excidatur : qui contrà fecerit, spem animantis cum gravidâ peremisse videtur*.

pour excellente, & qui assure à M. *Sigault*, son inventeur, une gloire immortelle. L'article *cinquieme* renferme une récapitulation du sujet qui a été traité; on y rappelle les applaudissemens que la faculté de médecine de Paris a donnés à la nouvelle méthode, & les marques d'honneurs & de distinction dont elle a comblé M. *Sigault*.

Cette dissertation mérite d'être lue, & doit tenir une place distinguée parmi les différentes pieces qui ont paru depuis un an pour ou contre l'*opération Sigaultienne*.

Analyse & vertus des eaux minérales du Forez, & de quelques autres sources; par M. RICHARD DE LA PRADE, conseiller-médecin ordinaire du Roi, de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Lyon, &c.

Ille pater rerum, qui sæcula dividit astris,
Telluri medicas fundere jussit opes.

A Lyon, aux dépens des Associés, 1778. (in-12 *de* 147 *pages*).

M. *Richard* répond à une critique de M. *Raulin*, il traite sommairement de l'eau en général, des bains froids, frais, tiédes & chauds, & des bains de vapeurs. Après ces préliminaires, il donne l'analyse & expose les propriétés des eaux minérales de Montbrison, de Sail-sous-Cousan, de Saint-Alban, de Galmier, de Duivon, de Sail le Château-Morand, de Salle en Donzy, de Vals, de Brandi bas près, de Bas en Basset, de Vic-le-Comte en Auvergne. M. *R.* termine son travail en indiquant les précautions à observer pendant l'usage des eaux minérales. Ce médecin est le pre-

Digitized by Google

mier qui se soit occupé de faire connoître les eaux minérales de sa province, & il a acquis par-là des droits à la reconnoissance de ses compatriotes.

Analyse des eaux minérales spathico-martiales de Provins, avec leurs propriétés dans les maladies, faite par ordre du gouvernement; par M. RAULIN, docteur en médecine, &c. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Didot, 1778.

Réponse aux remarques critiques de M. DUFAU, médecin de Dax, sur le parallele des eaux minérales d'Allemagne; par M. RAULIN, docteur en médecine, &c. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Didot le jeune, *quai des Augustins,* 1778, (*in-12 de 35 pages*).

Réponse à la critique de M. DUFAU, médecin de Dax, sur le parallele des eaux minérales d'Allemagne, insérée dans le Journal de médecine du mois de mai 1778; par M. MASSIE, docteur en méd. de la faculté de Montpellier, médecin-intendant des eaux minérales de Pouillon. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Didot, *quai des Augustins,* 1778. (*in-12 de 35 pages*).

M. *Raulin* ne se trompe jamais, il a toujours raison. Si cela restoit à prouver, nous nous con-

Digitized by Google

tenterions de renvoyer les incrédules aux *observations de M.* Opoix *sur une nouvelle analyse des eaux minérales de Provins, que M.* Raulin *vient de donner au public, insérées p. 396 & suiv.* de ce Journal ; & si nous ne craignions de priver nos lecteurs de la connoissance d'un travail très bien fait & très utile, nous pourrions nous dispenser d'annoncer les OBSERVATIONS CRITIQUES SUR UN OUVRAGE INTITULÉ : *Examen de la houille considérée comme engrais de terres; par M.* Raulin, *docteur en médecine, &c. suivies*, 1°. d'une instruction sur l'usage des houilles d'engrais, & de leurs cendres ; 2°. d'expériences & d'observations sur la maladie du seigle nommé *ergoté*, & des moyens simples de l'en préserver, en se procurant de plus abondantes récoltes ; par *L. S. D. L. B. in-12.* A Amsterdam, & se trouve à Meaux chez *Charles*, 1777. (*in-12 de 150 pages*).

PRIX proposé par l'académie de Munich.

L'ACADÉMIE de Munich propose, pour le prix qu'elle doit distribuer l'année prochaine dans la classe de physique, *quelles sont les parties substantielles de l'arsenic ? Quel est son effet sur les métaux & les demi-métaux ? Quel étoit le but de la nature en l'alliant aux métaux ? Est-il vrai que l'arsenic ne contribue ni à la formation, ni à la perfection des métaux, & qu'il leur est plus nuisible qu'utile ?* L'académie de Berlin ayant déjà proposé une question semblable à celle-ci, on attend de nouvelles expériences & de nouveaux détails. Le prix consiste en une médaille de 50 ducats : on adressera les mémoires écrits en latin ou en françois, francs de port, avant la fin du mois de juillet 1779, à M. *Kennedy*, secrétaire de l'académie de Munich.

Prix proposé par l'académie de Mantoue.

L'académie royale de Mantoue n'ayant pas été satisfaite des mémoires envoyés au concours de l'année derniere, propose de nouveau pour sujet du prix de physique qu'elle distribuera en 1779, de *déterminer par de nouvelles expériences authentiques & sûres, quels sont les avantages que l'on peut retirer en médecine de l'air fixe, & en quelles maladies il peut être employé avec efficacité ?*

Les mémoires seront écrits en italien, & envoyés avant le premier du mois de décembre 1778, à M. *Carli*, secrétaire perpétuel de l'académie, à Mantoue.

Prix proposés par la société royale des sciences de Gottingue.

La médaille d'or de 50 ducats n'a pu être adjugée à la question proposée pour la seconde fois, & dont la société avoit déterminé le sens & l'objet avec la plus grande précision ; savoir : *Etablir sur des expériences incontestables, si la morve des chevaux est une maladie contagieuse ou non ; & , dans le cas de l'affirmative, jusqu'à quel point la contagion a lieu ?* Le sieur *Chrétien Hurn*, maréchal ferrant de la cour, & exerçant la médecine vétérinaire à Wurtzbourg, a envoyé un mémoire qui traite des caracteres de la vraie & de la fausse morve, mais qui n'en fixe point le siége, & n'en indique pas la cause ; il y a joint un remede éprouvé, qu'il débite au prix d'un florin 15 kreutzers.

Une question aussi proposée en 1777, pour le prix de physique de novembre 1778, est conçue en ces termes : *La respiration a-t-elle encore quelque usage qui ne nous soit pas bien connu ? Tire-*

Digitized by Google

t-elle de l'air un acide ou une matiere électrique, ou quelque autre chose qui soit nécessaire à la vie? Il y a également une médaille d'or de 50 ducats pour la solution de cette question. Les pieces doivent être envoyées, avec les conditions ordinaires, dans le cours de septembre prochain.

Enfin, pour le mois de juillet 1779, on demande *une description exacte des insectes qui sont du dégât dans les serres & dans les couches, sur tout dans celles des melons, avec l'indication des moyens d'obvier à ce dégât, ou de détruire ces insectes, sans nuire aux plantes.* Comme on a déjà écrit bien des choses à ce sujet, la société ne souhaite pas que l'on compile ce qui se trouve dans les livres sur les insectes ou sur le jardinage, mais qu'on rapporte de nouvelles observations, & qu'on en déduise de nouveaux usages. Elle n'exclut pas de ses recherches les insectes qui s'introduisent dans les serres, sans qu'on sache ce qui les y attire, comme les pucerons & les cloportes qui se cachent ordinairement sous les pots de fleurs; elle voudroit sur tout que l'on indiquât ce qu'il y a de mieux à faire contre la cochenille des serres (*coccus adonidum*), & le tisserand d'automne (*acorus telarius*). Le premier de ces insectes est fort redoutable, & suffit pour ravager des serres entieres, dans les poutres & les planches desquelles il fourmille. Les mémoires doivent être envoyés avant le mois d'octobre.

Prix proposé par la société des sciences de Copenhague.

La société des sciences de Copenhague propose ce sujet, entr'autres, pour l'année prochaine: *Indiquer une méthode de séparer des mines de cobalt les mélanges d'autres substances métalliques qui gâtent la beauté de la couleur bleue*

dans le smalt, l'émail & la porcelaine. Le prix du mémoire couronné sera une médaille d'or de la valeur de 100 écus, argent de Danemarck. Il faut adresser les mémoires, écrits en danois, en françois, en latin, ou en allemand, & francs de port, avant le 31 août 1779, *à son excellence M.* de Helmstierne, *conseiller privé du roi de Danemarck, chevalier de l'ordre de Donebrog, & président de la société des sciences de Copenhague.*

SÉANCE *publique de la société royale de médecine de Paris, tenue le 20 octobre 1778.*

M. *Vicq-d'Azyr* a annoncé les programmes des prix, & les projets de travaux que la société propose aux médecins & physiciens.

M. *de Lassone* a lu ensuite un mémoire sur de nouveaux moyens de perfectionner la préparation & l'usage du tartre émétique.

M. *Coquereau* a lu l'éloge de *Haller*, par M. *Vicq-d'Azyr.*

M. *Andry* a lu un exposé des maladies qui ont régné à Paris pendant les six premiers mois de cette année, par M. *Geoffroy.*

M. *Mauduyt* a lu un mémoire sur la classe des champignons bulbeux, dont la plupart des especes qui croissent aux environs de Paris sont malfaisantes, avec des moyens faciles pour les reconnoître, par M. *Paulet.*

M. *Coquereau* a terminé la séance par la lecture

Digitized by Google

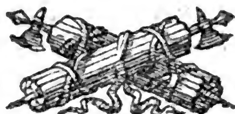
d'un mémoire dont il est auteur, sur le traitement de plusieurs fievres intermittentes locales, guéries par l'usage du quinquina.

Nous insérerons dans le Journal prochain le programme des travaux & prix proposés par la société royale de médecine.

COURS

D'HISTOIRE NATURELLE ET DE CHYMIE.

M. *Bucquet*, docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, professeur de chymie, de l'académie royale des sciences, &c. commencera ce cours le lundi 16 novembre 1778, à onze heures du matin : il continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure, dans son laboratoire, rue Jacob près la rue Saint-Benoît.



Digitized by Google

TABLE DU MOIS DE NOVEMBRE.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de novembre 1778. A Paris, ce 24 octobre 1778.

POISSONNIER DESPERRIERE.

Digitized by Google



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1778.

SECOND EXTRAIT.

Bassiani Carminati, Laudensis, de animalium ex mephitibus & noxiis halitibus interitu, ejusque propioribus causis, libri tres. Laude Pompeiá, 1777, excudebant regii typographi publicâ autoritate, (in-fol. cart. min. constans 218 paginis).

Notre auteur s'occupe, dans le premier chapitre du second livre, à fixer l'opinion sur les causes des phénomenes qu'éprouvent les êtres vivans exposés à l'air vicié par leur respiration. Il est im-

Digitized by Google

portant de s'en former des idées justes, afin de faire un choix plus assuré des moyens capables d'écarter les accidens, & d'y remédier. On s'imaginoit d'abord que l'anxiété & la mort avoient seulement lieu parce que l'élasticité de l'air, & conséquemment son volume, étoit diminué par la succession de la respiration. On se persuadoit ensuite qu'un être animé ne pouvant plus absorber ses propres exhalaisons, devoit éprouver des accidens plus ou moins graves, & qu'il devoit enfin nécessairement être privé de la vie par le changement délétere que ces exhalaisons subissent. Selon notre auteur, M. *Spallanzani* est le premier qui ait décidé la question d'après ses expériences (1); & il en résulte que la mort n'est point occasionnée parce que l'élasticité de l'air & son volume sont diminués, mais qu'elle dépend uniquement de la qualité délétere des exhalaisons animales. M. *Spallanzani* a eu particuliérement en vue, en faisant ses expériences, de s'assurer de trois faits; savoir, 1°. si les exhalaisons animales agissent directement sur la respiration; 2°. si elles enlevent aux muscles leur irritabilité; & 3°. enfin si

(1) *Opuscoli di fisica animale e vegetabile*, opus. III. cap. II. III.

elles nuisent à la sensibilité. M. *Spallanzani* conclud de ses expériences, que l'affection des poumons ne suffit pas pour rendre raison de la promptitude de la mort; il a même observé que les poumons ne sont que très peu affectés par ces exhalaisons. Les expériences de cet auteur prouvent encore que les exhalaisons des animaux vivans ne détruisent point l'irritabilité des muscles, & il ne doute point que la cause du mal-être & de la mort des animaux exposés à l'air vicié par leur propre respiration, ne dérive de l'affection des nerfs, du défaut & enfin de la perte de la sensibilité. M. *Carminati* a confirmé, par ses expériences, les résultats de celles de M. *Spallanzani*, & elles lui ont fourni l'occasion d'appercevoir en même temps la cause de la différence apparente entre l'opinion de M. *Spallanzani* & celle de M. *Fontana*. Il est vrai que les muscles des grenouilles exposées à l'air vicié par des exhalaisons animales, peuvent perdre leur irritabilité; mais, pour que cela arrive, il faut non seulement que l'air dans lequel ces animaux sont enfermés soit vicié par leur propre exhalaison, mais il faut de plus que cet air soit infecté par les exhalaisons putrides d'autres grenouilles mortes dans les récipiens qui servent aux mêmes

Digitized by Google

expériences. Celles dont notre auteur rend compte dans le second chapitre, viennent à l'appui de cette vérité. Il a exposé seize grenouilles à des exhalaisons très putrides, il en est arrivé que plus elles étoient putrides, plutôt aussi ces animaux périssoient. Il semble que dans ce cas la mort dépend également du défaut d'irritabilité & de sensibilité. C'est sans doute en ranimant en même temps l'une & l'autre, que le vin, le quinquina, le camphre produisent de si heureux effets dans les fievres putrides : mais les acides minéraux méritent-ils autant de confiance que des auteurs & des praticiens distingués leur en accordent ? Nos lecteurs se rappelleront que M. *Carminati* a prouvé, par ses expériences, que les vapeurs acides engourdissoient les nerfs, & éteignoient l'irritabilité du cœur.

Selon *Boerhaave*, la vapeur qui s'éleve dans le plus véhément degré de la fermentation des végétaux est si subtile & si délétere, qu'elle surpasse, par son activité, tous les autres poisons. En effet, cette vapeur, respirée dans un lieu étroit & fermé, occasionne l'ivresse, l'hémiplégie & la paralysie. Lorsque cette vapeur est plus concentrée, elle produit une attaque d'apoplexie si violente, que bientôt elle se termine par la mort; & enfin

cette vapeur, exaltée à ſon plus grand degré d'énergie, tue au premier inſtant même.

Ces vapeurs ont été déſignées par différentes dénominations; elles ſont toutes ſi rebattues, qu'il eſt fort inutile ici d'en faire mention. Notre auteur réſume de ſes expériences, que la vapeur de la fermentation vineuſe & acide offenſe tellement le principe de l'irritabilité & de la ſenſibilité, que lorſqu'elle prive les animaux de la vie, elle le détruit de maniere que c'eſt en vain qu'on tenteroit à découvrir ſi la perte de l'irritabilité, ou celle de la ſenſibilité, contribue le plus à augmenter les accidens, & à donner la mort.

Hoffman, *Haller*, *Tralles*, *Kaau: Boerhaave*, *Young*, *Cotugnio*, *Wirtenſohn*, *Wyth*, *Symſon*, & pluſieurs autres médecins diſtingués, ont écrit ſur l'opium. Notre auteur, dans ſon troiſieme livre, diſcute leurs opinions. Ses expériences & celles de M. *Fontana*, confirment la doctrine de *Haller* qui a ſoutenu, contre le ſentiment de M. *Wyth*, que cette ſubſtance priſe intérieurement, quoiqu'elle diminue & anéantiſſe la ſenſibilité & la force des muſcles, augmente cependant l'irritabilité du cœur, de maniere même, que cet organe en reſte encore pourvu

quelque temps après la mort de l'animal empoisonné par l'opium. Peu avant la mort il arrive sans doute que les battemens du cœur deviennent moins fréquens, & *Haller* a lui-même fait cette remarque, puisqu'il s'exprime ainsi : « *Facilè tamen crediderim* (*opium*) *maximâ dosi datum & tantâ ut animal enecet, vires demùm animales minuere, neque enim enecare posset, nisi vires cordis frangerentur* (1). Nous ne nous arrêterons point à rapporter les réflexions de M. *Carminati* sur la maniere dont l'opium produit ses effets singuliers, nous aimons mieux communiquer à nos lecteurs ses remarques pratiques.

Si l'opium, dit M. *Carminati*, échauffe, s'il augmente les forces du cœur, s'il excite la fievre, s'il donne lieu à l'inflammation, & s'il produit les phénomenes qui ressemblent à ceux qu'occasionne le vin, n'est-ce point à juste titre que M. *Quarini* blâme l'usage de ce remede pour procurer le sommeil dans les fievres ardentes ? « *Vigiliæ enim perseverantes crebriùs leve inflammationis initium in encephalo notant quod per opium facilè augetur, cùm ab eodem sumpto humores*

(1) *Op. min. ad object. contr. exper. sua prop. esponf.* page 485.

magis ad caput ferantur (1). C'est par la même raison que l'opium est si pernicieux dans la fievre secondaire de la petite-vérole, & qu'il produit au contraire des effets heureux lorsque le défaut des forces exige l'usage des cordiaux avant l'éruption, ou dans le commencement de ce période.

La fumée de tabac diminue & anéantit la sensibilité, elle offense moins l'irritabilité ; cependant elle cause une mort plus prompte que la fumée d'opium, & sans doute c'est à raison de son excessive âcreté. C'est par cette âcreté même, que les lavemens de fumée de tabac ont été si fort recommandés pour rappeller les noyés à la vie ; & dans ce cas les bons effets de la fumée de tabac sont trop bien établis pour qu'on puisse les révoquer en doute. Cependant ces lavemens peuvent devenir pernicieux lorsqu'on les emploie avec opiniâtreté chez des noyés ; mais c'est encore avec plus juste raison, que M. *Portal* s'est élevé contre le sentiment de ceux qui osoient injecter la fumée du tabac dans les intestins des personnes suffoquées par la vapeur du charbon : cette manœuvre effectivement ne peut

(1) *Quarinius method. med. feb.* cap. iij, page 28.

qu'agraver la cause même des accidens.

Notre auteur termine ce chapitre en indiquant quelques maladies dans lesquelles les lavemens de fumée de tabac pourroient convenir, & il pense, d'après *Turner* & *Ludwig*, que tant en excitant le mouvement péristaltique, qu'en agissant immédiatement, par leur âcreté, sur les vers, la fumée de tabac pourroit devenir un anthelmintique assez puissant même pour expulser le tænia.

On a observé que le camphre pris intérieurement animoit le pouls, augmentoit la chaleur, rendoit la respiration plus fréquente, agissoit par la sueur, par les urines; qu'il occasionnoit des maux de tête, & même le délire. Mais on a observé également qu'il répandoit un sentiment de fraîcheur par tout le corps, & particuliérement dans la bouche & sur la langue; qu'il modéroit les impressions de l'amour; qu'il s'opposoit à l'inflammation; qu'il diminuoit & écartoit les convulsions, & qu'il calmoit le délire. Dans l'intention de connoître la cause de ces divers effets, M. *Borsieri* a donné le camphre à plusieurs malades de son hôpital; &, d'après ces observations, il a cru pouvoir établir que le camphre augmente l'irritabilité de la fibre musculaire, & qu'il suspend la sensibilité des

Digitized by Google

nerfs (1). M. *Carminati* a confirmé l'aſſertion de M. *Borſieri* par le réſultat des expériences qu'il a faites tant en ſoumettant à l'uſage intérieur qu'à la vapeur du camphre, des grenouilles, des moineaux, des hirondelles, des poulets, des lapins & des moutons. Ces animaux périſſoient d'autant plutôt, qu'ils étoient à jeun lorſque le camphre étoit introduit dans leur eſtomac, qu'il y offroit une plus grande ſurface, & qu'il ne ſurvenoit aucune évacuation ni par les ſueurs, ni par les ſelles, ni par les urines. M. *Carminati* ne doute point que l'action du camphre ne ſe porte ſur le cerveau & ſur les nerfs, & que ce ne ſoit en détruiſant la ſenſibilité de ces organes, que cette ſubſtance devienne mortelle, tandis qu'elle affecte ſi peu les autres parties du corps, qu'immédiatement après la mort elles conſervent leur irritabilité, que le mouvement du cœur ſubſiſte, & que la plupart du temps même on ne trouve aucun dérangement ſenſible dans les viſceres. Selon notre auteur cette diverſité d'action du camphre doit ſe rapporter à la ténuité des principes de cette ſubſtance,

(1) Voyez *Theſ. de camphorâ ejuſque viribus propugnat. autore* Sebaſt. Severio, *in Ticinenſi Lyceo* 1778.

& à la différence du tiſſu des muſcles & des nerfs : ceux-ci, à raiſon de la molleſſe & de la délicateſſe de leur organiſation, ſont vivement affectés & léſés par des émanations éthérées aromatiques, qui agaceront bien la fibre muſculaire, & même qui la ſolliciteront à de vives contractions, mais ſans jamais pouvoir la bleſſer & l'altérer.

D'après cet exposé, on juge que le camphre eſt un de ces remedes qu'on ne doit preſcrire qu'avec la plus grande circonſpection, toujours en l'aſſociant à quelque correctif anti-phlogiſtique, comme le nitre, & qu'on ne doit jamais s'en permettre l'uſage dans les maladies où il y a effervescence, où le ſang eſt épais & inflammatoire. Notre auteur termine ſes remarques en rapportant, d'après M. *Crantz* (1), que le camphre a anéanti le miaſme d'une matiere varioleuſe qui devoit ſervir à l'inoculation, & il voudroit qu'on fît des expériences qui tendiſſent à nous apprendre ſi le camphre ne pourroit point détruire ou au moins adoucir le germe de la petite-vérole, prêt à ſe manifeſter. Nous craignons bien que ces expériences ne fourniſſent point un réſultat auſſi ſatisfaiſant que

(1) Crantzius, *materia medica*, tom. 1, p. 140.

celui dont M. *Carminati* paroît se flatter.

Le compte que nous venons de rendre suffit pour exposer les principaux résultats de ses expériences. Les savans qui s'occupent de la recherche des contrepoisons, & des moyens de rappeller les asphyctiques à la vie, liront avec très grand plaisir l'ouvrage en entier; ils y trouveront beaucoup de détails intéressans. Plusieurs écrivains se sont occupés de cet objet, mais ils ont été assez malheureux pour placer souvent l'erreur à côté de la vérité; quelques-uns même ont eu la témérité d'abuser de l'intention du gouvernement toujours empressé à accueillir les moyens d'étendre les progrès de la médecine. Le nom de M. *Pia* est trop connu & honoré à trop juste titre, pour n'être point distingué, nous avons profité avec empressement de toutes les occasions de lui payer un tribut d'éloge; il a recherché, adopté & pratiqué avec un zele vraiment patriotique les moyens qu'il a crus les plus efficaces: aussi un grand nombre de noyés ont-ils obligation à ce citoyen respectable de revoir la lumiere. Mais les causes des asphyxies sont multipliées, & on n'a point à leur égard, ni relativement aux secours à tenter, des connoissances qui puissent guider aussi sûrement que quand

Digitized by Google

il s'agit d'administrer ceux qui conviennent aux noyés. On ne pourra même jamais se flatter d'acquérir ces connoissances importantes, à moins qu'une compagnie de médecins ne s'en occupe; & ce ne sera que d'après les mémoires & un assez grand nombre d'observations qui lui parviendront, qu'elle sera enfin à même de faire part au public des moyens qu'il aura à mettre en usage pour remédier avec sûreté & succès aux diverses asphyxies, & à d'autres accidens qui, sans un prompt secours, deviendroient funestes. On peut les distinguer en autant d'articles désignés ci-après: enfans nés sans apparence de vie; —foiblesses, défaillances; —suffoqués par la vapeur du charbon (1), — suffoqués par la fermentation vineuse (2), — suffoqués par la vapeur des fosses d'ai-

---

(1) Nous avons un mémoire excellent sur les moyens de faire revenir ceux qui sont suffoqués par la vapeur du charbon. Ce mémoire, comme l'on sait, est de M. *Harmant*; & quoique sa pratique soit bien précisément fondée sur les notions les plus positives de l'économie animale, on ne peut cependant s'empêcher d'en admirer le succès.

(2) L'analogie entre la vapeur du charbon & celle de la fermentation vineuse, fait présumer que les mêmes secours doivent être tentés.

Digitized by Google

ſance (1), — ſuffoqués par la vapeur d'autres émanations méphitiques, — noyés, — gelés, — étranglés par cauſe externe & par des corps avalés & arrêtés dans la trachée-artere, — apoplexies, — vapeurs hyſtériques, — accès hypochondriaques, — rage & autres accidens occaſionnés par la morſure des animaux venimeux, — brûlure, — bleſſure, — empoiſonnemens. (2).

Les obſervateurs ſeroient priés de donner des détails ſur les circonſtances & les ſymptômes qui font diſtinguer & reconnoître les différentes eſpeces d'aſphyxies, & d'indiquer non-ſeulement ce qu'on doit pratiquer, mais auſſi ce qu'on doit éviter.

---

(1) *Voyez* pag. 555.

(2) Nous attendons avec le plus grand empreſſement la publication d'un ouvrage que M. *Thierry* a fait ſur les aſphyxies. *Voyez* Journal de mars de cette année 1778, *pages* 186 & 187.



OBSERVATION

SUR un enfoncement considérable du crâne, accompagné d'accidens graves qui sembloient, comme nécessairement, exiger l'opération du trépan; & néanmoins guéri par les seules forces de la nature, toutefois aidée des moyens généraux; par M. MAUREL, maître-ès-arts & en chirurgie, demeurant à Bain proche Rennes en Bretagne.

Natura morborum medicatrix. Quoique cette sentence ne doive pas absolument être prise dans un sens strict, quoiqu'elle ne soit pas toujours applicable, sur tout en chirurgie (partie de la médecine où la main doit ordinairement venir au secours de la nature impuissante); il faut néanmoins avouer que cette même nature se suffit dans plusieurs cas, lors même que les secours chirurgicaux paroissent nécessairement indiqués. C'est ce que je me propose de montrer dans cette observation. Je sais qu'elle n'aura pas l'éclat de la nouveauté; mais j'espere qu'elle n'en paroîtra peut-être pas moins intéressante; je ne dis pas aux maîtres de

l'art qui n'ont jamais perdu de vue une observation importante, mais à ceux qui n'ayant pas le bonheur d'être nés avec une pareille mémoire & de pareils talens, sont bien aises de trouver & de lire des observations utiles, quand bien même elles ne seroient que des répétitions. Je dirai plus; je crois fermement qu'aucune observation n'est absolument semblable : la variété des circonstances qui se modifient à l'infini, y apportent toujours des différences sensibles.

Un jeune homme, âgé de 15 à 16 ans, tomba du haut d'un cerisier, de façon que d'abord la partie latérale gauche du crâne porta sur un terrein pierreux, & secondement tout le côté gauche : je trouvai un gonflement œdémateux-inflammatoire sur tout le bord inférieur du pariétal, sur toute l'apophyse platte du temporal; & pour être plus court, sur toute la partie latérale gauche de la boîte osseuse. J'arrivai assez à temps pour distinguer au tact, malgré le gonflement qui ne venoit encore que de naître, un enfoncement considérable qui commençoit à l'extrémité de cette ligne saillante qui s'éleve de l'apophyse orbitaire externe du coronal, & qui fait partie du grand plan demi-circulaire des tempes, traversoit la suture coronale à sa partie inférieure, & s'éten-

doit ſur le bord inférieur du pariétal gauche, juſqu'environ à ſa partie moyenne, au-deſſus & dans la direction à-peu-près de la ſuture écailleuſe du temporal : quatre travers de doigt de longueur, un pouce de largeur, & ſix à huit lignes de profondeur, ſont les dimenſions exactes de cet enfoncement. Les vomiſſemens, l'aſſoupiſſement, la perte de connoiſſance, la paralyſie de la langue & des muſcles de la mâchoire inférieure, ſur tout du côté gauche, en raiſon de la contuſion du muſcle crotaphite, la fievre, furent les accidens primitifs de cette chûte.

Ces accidens me parurent aſſez graves pour faire aux parens du malade le plus triſte prognoſtic. Fondé ſur les préceptes lumineux de M. *Queſnay*, inſérés dans le premier volume des mémoires de l'académie de chirurgie, je leur fis entendre que nous ſerions fort heureux ſi nous évitions le trépan. En effet, cet habile homme dit expreſſément que *de tous les ſignes qui peuvent déterminer à trépaner, on n'en reconnoît pas de plus déciſifs que les fractures & les enfoncemens du crâne. Nous avons cependant, ajoute-t-il, des exemples de bleſſés qui ſont guéris ſans avoir été trépanés.*

Dans le cas que je cite, j'étois bien sûr de l'enfoncement, mais je n'avois aucune

aucune preuve évidente de fracture. Quoiqu'*Hippocrate* dise dans son traité des plaies de la tête, que chez l'adulte il est nécessaire qu'il y ait quelque fente, lorsqu'un os est ainsi enfoncé, l'habile commentateur de *Boerhaave*, restreint & modifie le mot *nécessaire*, & dit seulement qu'il est difficile que l'os soit enfoncé sans fracture. Dans les plaies ou contusions de tête, accompagnées d'accidens graves, mais primitifs, tous les bons praticiens sont d'accord de tenter les moyens généraux avant d'en venir aux opérations décisives. D'ailleurs, la derniere phrase du passage rapporté, m'enhardit; elle me détermina à recourir aux évacuations sanguines, aux fomentations céphaliques faites avec la bétoine, la sauge, les roses rouges, & animées d'esprit-de-vin camphré. La nuit où, à la campagne, il est presqu'impossible d'obtenir qu'on veille les malades, & où conséquemment on ne réitéroit pas les lotions recommandées, je faisois appliquer sur tout le gonflement un emplâtre de bétoine, que l'on couvroit d'une compresse épaisse bien trempée dans la susdite fomentation. La diéte la plus sévere & heureusement forcée par la paralysie de la langue & des muscles de la mâchoire inférieure (je dis heureusement), parce qu'il est question de

ce qui se passe à la campagne, où l'on ne peut jamais la faire exécuter dans les maladies même très graves; la diéte la plus sévere, dis-je, vint à l'appui des saignées & des topiques. Par-là j'espérois combattre les accidens primitifs; mais le moyen sur lequel je comptois le plus, étoit, sans contredit, la saignée. En effet, l'objet que l'on se propose, est de faire cesser la fievre, de procurer la résolution externe, mais sur tout la résorbtion du liquide qui pourroit être épanché, afin de prévenir les suites funestes de l'épanchement, & de la suppuration des humeurs épanchées; & par-là s'exempter de l'opération du trépan, en un mot de toute autre opération consécutive.

Les observations multipliées ont prouvé que la saignée est très propre à obtenir ces heureux avantages : mais doit-on la faire du bras? doit-on la faire du pied? Je n'entrerai point ici dans les discussions théoriques & profondes de la dérivation & de la révulsion; je crois simplement qu'il est plus prudent de s'en tenir là-dessus à la pratique & à l'observation. Or, j'ai toujours vu que dans les plaies & contusions de la tête, accompagnées d'accidens graves, la saignée du pied dégageoit bien plus vîte & plus puissamment le cerveau que celle du bras.

Digitized by Google

Cependant M. *Bertrandi*, dans un mémoire inséré parmi ceux de l'académie de chirurgie, nous assure, d'après une théorie brillante, que la saignée du pied peut occasionner consécutivement l'engorgement & l'abscès du foie, lorsqu'elle est faite à la suite des plaies & contusions de la tête, compliquées de vomissemens bilieux, de dureté & de tension dans les hypochondres, &c. Je n'ai point été dans le cas d'observer la vérité de ce précepte; je ne me rappelle point avoir lu aucune observation qui la confirme : peut-être en existe-t-il que je n'ai pas été à portée de voir. Mais quelques faits isolés & fondés sur les raisonnemens les plus plausibles, ne suffisent point, à mon avis, en pareille matiere, pour conclure du particulier au général. Ne pourroit-on pas croire que la disposition du foie étoit antécédemment vicieuse chez les personnes qui ont fourni de pareilles observations ?

Trois amples saignées du pied, faites brusquement, aidées des lotions céphaliques & du régime, diminuerent un peu l'intensité des accidens, & nous permirent de passer au malade des alimens liquides : ce succès m'enhardit à en faire une quatrieme; mais, quelques jours après, les mêmes accidens étant revenus à leur

premier degré, je me vis contraint de proposer aux parens du malade de découvrir le crâne pour mieux juger de son état, & en venir à l'opération du trépan, en cas de fracture; opération qui me paroissoit parfaitement indiquée pour relever les os enfoncés, & procurer la sortie des humeurs qui pouvoient être épanchées. Je trouvai, du côté des parens, une opposition invincible pour l'opération; je fis même intervenir des personnes de qualité pour leur en persuader la nécessité: tout fut inutile. Ils nous dirent même qu'ils aimeroient mieux voir leur enfant mourir. Alors je crus qu'il étoit de mon devoir de les prévenir sur sa perte; je la croyois d'autant plus certaine, que les accidens persistoient avec plus de force.

Ayant conséquemment les mains liées, je ne pus que leur recommander de ne point négliger les lotions & l'application de l'emplâtre (foibles moyens sur lesquels j'avouerai que je ne comptois guere). Je perdis mon malade de vue pendant quelque temps; j'attendois même de moment à autre la nouvelle de sa mort. Point du tout; il se fit la révolution la plus heureuse & la plus inattendue. Les parens me firent dire qu'il étoit mieux; il avoit recouvré la connoissance & l'usage (quoiqu'un peu gêné) de laparole. La déglu-

Digitized by Google

tition se faisoit assez librement, le gonflement extérieur étoit beaucoup diminué, la fievre n'existoit plus, mais l'enfoncement subsistoit dans toutes les dimensions données ci-devant. Le malade se levoit, marchoit, mais en boîtant du côté gauche; il avoua même qu'il avoit ressenti de la douleur à toute l'extrémité de ce côté, depuis qu'il avoit recouvré la connoissance. J'examinai le tout, & ne m'apperçus d'aucun dérangement; il alla de mieux en mieux, & un mois après il se trouva parfaitement rétabli, hors une foiblesse dans toute l'extrémité gauche, & un peu de peine à parler & à avaler: accidens qu'il n'éprouve plus actuellement. Il est toujours essentiel de faire remarquer que l'enfoncement est toujours le même; la santé du malade se soutient depuis plus d'un an; je n'ai même différé de rédiger cette observation, que parce que je croyois qu'il pourroit survenir quelques accidens consécutifs; je n'oserois pas même assurer qu'il en fût absolument exempt pour le reste de sa vie. Mais ce qui m'étonnera toujours, c'est que le cerveau ait pu se faire à une pareille pression, sans la continuation du dérangement des facultés animales. En effet, n'est-il pas sûr, d'après le sentiment des anatomistes, que la boîte osseuse est

Digitized by Google

parfaitement pleine, que le moindre enfoncement du crâne doit occasionner, de toute nécessité, la pression du cerveau, & qu'en conséquence, si l'enfoncement subsiste, les accidens primitifs qui dérangeoient l'économie animale devoient aussi subsister, puisque la cause existoit toujours. Cependant, ici la cause est toujours la même, & ne produit plus son effet : c'est qu'il ne s'agit pas d'un léger enfoncement, comme il est aisé d'en juger d'après les dimensions détaillées ci-devant ; ce n'est point aussi un vice de conformation, car je m'en suis scrupuleusement informé.

Je suis donc fondé à soutenir que dans certains cas où les ressources de l'art paroissent nécessairement indiquées, & où on éprouve une résistance invincible pour leur emploi, il ne faut pas pour cela désespérer du malade. La nature a des ressources que l'art ne connoît point & ne connoîtra jamais : *Quis naturæ leges & arcana deteget? quis semitas investigabit?*

Néanmoins ce que je dis ici ne doit pas engager les maîtres de l'art à trop compter sur les forces de la nature ; il est toujours prudent de n'y pas avoir une confiance aveugle : & il n'est pas hors de propos de dire qu'ayant été appellé par un de mes confreres pour voir & visiter

un homme qui, à la ſuite de coups qu'il avoit reçus, éprouvoit les mêmes accidens externes, compliqués auſſi d'aſſoupiſſement, de perte de connoiſſance, de fievre, en un mot tous les accidens mentionnés dans la précédente obſervation, nous eſſayâmes les moyens généraux pour remédier aux ſymptômes primitifs; mais que les voyant continuer, nous proposâmes aux parens du malade les opérations indiquées, qu'ils rejetterent opiniâtrément, de ſorte que le malade, après avoir long-temps langui, mourut miſérablement au bout de neuf à dix mois, ſans que nous euſſions pu nous aſſurer, par l'ouverture de la tête, des délabremens extérieurs & intérieurs.

J'obſerverai en paſſant que l'art eſt abſolument borné en campagne du côté de l'ouverture des cadavres; il eſt privé par-là de fournir quantité de bonnes obſervations. L'ignorance craſſe & le préjugé aveugle des payſans met un obſtacle inſurmontable à toute recherche dans les cas ſemblables ou autres. Cet inconvénient eſt de nature à ne pouvoir être levé que par les vues ſages & éclairées du gouvernement : en cela il rendroit un très grand ſervice à l'art & à l'humanité.

S'il exiſte donc quelques circonſtances en chirurgie où la nature ſe ſuffit à elle-

même, lorſqu'on devroit être le moins porté à s'y attendre (ce que j'ai fait voir dans la premiere obſervation), j'oſe aſſurer qu'il y en a beaucoup plus où la nature ne peut rien ſans l'art. Quant au premier cas, le ſuccès heureux & inopiné qui pouvoit, avec raiſon, paroître au-deſſus des forces de la nature, peut être appellé un phénomene rare; & dans le dernier, l'oppoſition aux démarches du chirurgien conduit preſque toujours le malade à une fin tragique.

OBSERVATION

Sur une maladie convulſive; par M. LE TUAL, docteur en médecine de l'univerſité d'Angers, chirurgien à Bayeux.

Je fus appellé, le 12 mai 1778, à l'hôpital de Bayeux, pour y voir un ſoldat du régiment de Forez, lequel, en jouant avec ſes camarades, fut attaqué de mouvemens convulſifs portés à un ſi haut degré, que dix perſonnes pouvoient à peine le retenir ſur ſon lit.

Lorſque j'arrivai je lui trouvai un pouls dur & plein, les yeux farouches & étincelans; il reſpiroit difficilement, & il paroiſſoit prêt à ſuffoquer. Comme il ne

Digitized by Google

pouvoit parler, je m'informai de ses camarades des circonstances qui avoient précédé cet état. Tout ce que j'en appris fut qu'il se portoit très bien auparavant, vu qu'il n'étoit entré à l'hôpital que pour s'y reposer quelques jours, & qu'il venoit de passer par les grands remedes. Je soupçonnai alors que son état pouvoit provenir du traitement qu'il venoit d'essuyer, & je lui fis prendre quelques cuillerées d'une potion calmante dont la base fut la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*. Cette potion fit perdre aux convulsions de leurs forces. Je fis mettre le malade dans un bain à peine tiéde, où je lui fis une saignée de bras : alors il recouvra toute sa raison. Il fut étonné de se voir dans le bain, & de voir couler son sang. Il me dit qu'il ne sentoit aucune douleur, & il reprit son air enjoué avec ses camarades. Lorsqu'il eut resté deux heures dans le bain, on le mit dans son lit où il dormit d'un profond sommeil, après avoir pris quelques verres d'émulsion.

Le lendemain 13, à quatre heures du matin, on vint m'avertir de me rendre promptement à l'hôpital, que non-seulement le soldat que j'avois vu la veille, mais encore quatre de ses camarades, venoient d'être attaqués de la même maladie, & qu'on avoit été aux casernes

demander du secours pour contenir ces convulsionnaires. Les ayant examinés, je leur trouvai les mêmes symptômes que j'avois remarqués au premier. Je leur administrai les mêmes secours, à l'exception du premier auquel je fis une saignée du pied : ils recouvrerent leur tranquillité, & tomberent dans l'assoupissement.

L'après-midi du même jour étant retourné à l'hôpital avec mon pere, pour y faire la visite, je vis avec étonnement non-seulement les quatre soldats repris de convulsions, mais encore quatre de leurs camarades qui subissoient le même sort. Leur état commença à jetter l'épouvante dans l'hôpital; les uns crioient au poison, les autres au sortilege, & à peine pouvoit-on trouver quelqu'un pour contenir ces furieux. Ayant remarqué que les convulsions étoient plus fortes que les précédentes, & qu'elles augmentoient quand on leur faisoit prendre d'une potion calmante, je demandai à la religieuse chargée du soin de la pharmacie, ce qu'elle avoit fait entrer dans cette potion; elle me dit qu'on lui avoit conseillé d'ajouter de l'huile d'amande douce à la potion que j'avois prescrite antérieurement : aussi-tôt je la fis retrancher, je fis mettre en place la poudre tempérante de *Stahl*, & j'ordonnai qu'on les saignât du pied.

Digitized by Google

Pendant qu'on les ſaignoit, nous paſsâmes, mon pere & moi, à un examen ſérieux de cette maladie, & aux moyens que nous devions employer dans pareille circonſtance.

Nous commençâmes par examiner ſcrupuleuſement l'état des malades, dont voici le tableau. D'abord les yeux ſe renverſoient, la face s'allumoit, une boule ſembloit remonter & vouloir les étouffer, une ſueur abondante ſe répandoit ſur toute la ſurface du corps; après quoi ſuivoient des ſoubreſauts dans les tendons, & les convulſions ſe manifeſtoient: le bas-ventre étoit dans ſon état naturel, à l'exception de la région épigaſtrique qui formoit une légere ſaillie; les ſécrétions étoient libres, la langue vermeille; &, après être reſtés une demi-heure dans cet état violent, ils recouvroient leur raiſon, & ne ſe doutoient pas même de la ſcene qui venoit de ſe paſſer: ils ſe diſoient ſeulement fatigués & ſe plaignoient d'avoir la tête étourdie; ils tomboient enſuite dans un ſommeil profond.

Après cet examen des ſymptômes, nous cherchâmes à en découvrir la cauſe; mais nous ne pûmes tirer que des conjectures ſur une maladie dont nous n'avions encore aucun exemple dans notre hôpital.

Nous commençâmes par faire la viſite

des vaiſſeaux ſervans à la préparation des alimens de l'hôpital, & nous les trouvâmes en bon état. Nous examinâmes enſuite la nature même des alimens & de la boiſſon, & nous n'y pûmes rien découvrir qui ait pu donner lieu à cette maladie. En effet, elle ne pouvoit venir des alimens ſolides, ſi l'on fait attention que les pauvres, tant hommes que femmes, ainſi que les autres ſoldats, qui pour lors étoient malades à l'hôpital, uſoient des mêmes alimens. On ne peut pas non plus l'attribuer aux parties tartareuſes du cidre que boivent les Normands, puiſque d'un côté les autres ſoldats malades n'en ont point été incommodés; que de l'autre, le nommé *Sans-Souci*, ſoldat au régiment de Languedoc, lequel relevoit à peine d'une hémoptyſie conſidérable, & qui par goût, joint à ſon état, ne bûvoit point de cidre, fut celui des huit ſur lequel la maladie fit le plus de progrès. Il nous fallut donc en chercher la cauſe ailleurs que dans les comeſtibles.

La ſavante diſſertation de M. *Bonté*, médecin à Coutance, ſur la colique végétale, ne nous étoit point inconnue: nous comparâmes les trois claſſes des ſymptômes qu'il en a décrits, avec ceux de la maladie que nous avions à traiter, mais nous ne pûmes réuſſir à les marier

ensemble : tout le rapport que nous pûmes trouver entre ces deux maladies, furent les convulsions épileptiques & les affections comateuses ; le reste étoit totalement opposé. Ainsi nous ne retirâmes aucun fruit de ses observations, ni de celles de *Musgrave* & d'*Huxham.*

Les accidens étoient trop graves pour ne pas se déterminer promptement, & d'après les symptômes énoncés & comparés avec ceux que produit l'usage intérieur des plantes stupéfiantes, tels que la jusquiame, le stramonium, le solanum & autres dont les effets se manifestent particuliérement à la tête, alterent les fonctions de l'ame d'une façon singuliere, jettent les malades dans une espece d'ivresse & de manie furieuse, leur font éprouver des convulsions terribles. . . . Nous ne balançâmes point à mettre en usage les remedes usités contre ces sortes de poisons, quoique nous ignorassions de quelle maniere nos malades l'avoient reçu. Heureusement nous ne fûmes point trompés dans notre diagnostic ; aussi-tôt que les huit soldats eurent été saignés au pied, je leur fis prendre quelques verres d'un mêlange de syrop de vinaigre & d'eau ; je leur fis passer en même temps quelques lavemens émolliens qui leur procurerent des évacuations copieuses, &

Digitized by Google

les accidens diminuerent à mesure que l'on observa ce traitement. Enfin ils disparurent totalement le 16 mai, & le 17 je les purgeai avec le séné, le sel & la manne; après quoi ils se trouverent dans leur état naturel, & plusieurs partirent pour rejoindre leur régiment dans le commencement de juin.

Je croyois alors cette maladie heureusement terminée; &, convaincu par les effets du traitement qu'elle ne pouvoit avoir pour cause que l'usage intérieur des végétaux stupéfians, je ne songeois qu'à faire des recherches pour découvrir de quelle maniere on avoit pu les leur faire prendre, lorsque le 21 du mois de juin le nommé *Galimard*, dragon de la reine, fut apporté à l'hôpital; il étoit un de ceux dont nous avons parlé ci-dessus: sans aucun symptôme préliminaire, les convulsions l'avoient repris à la caserne. Quatre de ses camarades qui avoient subi le même sort le 13 mai, & qui étoient restés à l'hôpital pour de légeres blessures, vinrent au lit de *Galimard* pour aider à le contenir; mais ils n'y eurent pas resté plus d'un quart d'heure, que par une espece de sympathie ils perdirent la raison, & devinrent furieux: j'arrivai en ce moment. Je reconnus les symptômes de la premiere attaque; toute la différence que

Digitized by Google

je remarquai, c'eſt que les yeux étoient plus enflammés, les veines jugulaires étoient roides & ſaillantes : ce qui me détermina auſſi-tôt à leur faire une ſaignée de la gorge.

A meſure que le ſang couloit, mes malades recouvroient la raiſon; je leur en tirai à chacun trois bonnes palettes, après quoi je leur fis prendre le ſyrop de vinaigre *largo hauſtu*; le lendemain le calme fut parfaitement rétabli. Deux jours après, comme leurs langues étoient un peu chargées, je leur preſcrivis l'ipécacuanha qui les fit légérement vomir; le lendemain je les purgeai, & douze jours après ils partirent pour rejoindre leur régiment.

Le tableau de cette maladie préſente un enſemble difficile à caractériſer : en effet, peut-on la regarder comme une colique de Poitou ? J'ai montré que les ſymptômes étoient diſſemblables, conſéquemment qu'on ne pouvoit lui donner cette dénomination, ni lui en appliquer le traitement; d'un autre côté, les remedes que j'ai employés pour en combattre les accidens, étoient diamétralement oppoſés à ceux que l'on met en uſage pour faire diſparoître ceux de la colique de Poitou : donc ce ne pouvoit être cette maladie. Pour moi, je me ſuis décidé

sur des soupçons joints aux symptômes; j'ai appliqué les remedes, leurs effets ont été couronnés. Je me persuade donc que la maladie dont je donne l'observation est le produit d'un poison stupéfiant : j'aurois bien desiré pouvoir connoître parfaitement quel est celui dont nos malades firent usage; mes recherches ont été vaines; je n'ai pu me déterminer que sur des soupçons, d'autant plus fondés, que cet accident ne s'est manifesté qu'après une vive contestation entre les soldats malades de l'hôpital, & des menaces faites de la part de quelques-uns.

NOUVEAU MOYEN

Mis en usage avec succès, pour rappeller à la vie des enfans qui paroissoient morts en naissant; par M. GAULTIER DE CLAUBRY, chirurgien de M. le comte d'Artois.

TOUT ce qui peut être utile aux hommes ne sauroit parvenir trop tôt à leur connoissance : il est sur tout important de les instruire de ce qui peut servir à la conservation des enfans, ces êtres précieux que la délicatesse de leurs organes expose à tant de dangers dès les premiers instans

inſtans de leur vie, & que leur foibleſſe rend ſi intéreſſans. C'eſt ce qui m'a déterminé à communiquer les trois obſervations ſuivantes, dont je ne connois aucun exemple. J'ai eu le bonheur de conſerver trois enfans qui paroiſſoient deſtinés à une mort inévitable, qui même ne donnoient aucun ſigne de vie, après des accouchemens très-laborieux. Quelque recherche que j'aie faite dans les auteurs, je n'y ai trouvé aucune indice du procédé que j'ai employé dans ces trois circonſtances. Cependant ſi je n'en ſuis pas le premier inventeur, j'aurai du moins l'avantage de le faire connoître au public.

Le 23 juillet l'épouſe de M. *le Sourd Dupleſſis*, huiſſier-commiſſaire-priſeur, étant au terme de l'accouchement, fut ſurpriſe, à ſon réveil, par un écoulement d'eau conſidérable. Effrayée de cet accident, elle me fit avertir auſſi-tôt. Dès que je fus arrivé, je fis l'examen néceſſaire, & je reconnus que l'enfant ſe trouvoit placé tranſverſalement de la partie latérale droite, à la partie latérale gauche; ſon épaule droite étoit appuyée ſur le bord latéral & antérieur droit du détroit ſupérieur; il avoit le baſſin logé dans la cavité des os des iles, du côté gauche. Le mouvement qu'occaſionna le *toucher*, détermina encore un écoulement conſidé-

rable des eaux de l'*amnios*, cette membrane ayant été ouverte près du *placenta*, comme je le reconnus après l'accouchement.

La dilatation se trouva si petite, que je crus qu'il étoit de la prudence d'attendre quelques légeres douleurs qui la facilitassent. Depuis dix heures du matin, jusqu'à cinq heures après midi, cette dame fut sans douleurs : alors elle en sentit quelques-unes assez foibles, qui pousserent une petite poche d'eau. J'examinai de nouveau l'état des choses ; la situation de l'enfant me parut la même : mais je remarquai, ce que je n'avois pu distinguer d'abord, que le cordon ombilical étoit appuyé sur le bord du bassin, sous l'épaule droite de l'enfant. D'après cette observation je n'hésitai plus de terminer l'accouchement. Je perçai la poche d'eau, j'introduisis la main droite, & je reconnus alors plus distinctement le danger que couroit l'enfant, par la pression du cordon. Une portion de ce cordon fut entraînée hors de l'orifice par une partie restante des eaux ; & le bras droit suivit, forcé par une douleur. Le corps de l'enfant formoit un cercle, de maniere que ses pieds alloient supérieurement s'appliquer à la tête, le tronc étant toujours dans la position que j'ai décrite.

Digitized by Google

Je ne parlerai point de la manœuvre que j'emploie dans ces ſortes de cas; elle eſt de circonſtances plus que de principes. C'eſt à l'expérience & à la prudence de l'accoucheur de ſurmonter peu à peu les difficultés, d'éviter les inconvéniens en employant toute la douceur, la patience & l'attention néceſſaires. Je terminai donc l'accouchement par les pieds: dès la ſortie de l'enfant, je reconnus que la circulation avoit été totalement interceptée entre lui & ſa mere. En effet, le cordon avoit une dépreſſion conſidérable, & une eſpece d'étranglement à l'endroit où il avoit été comprimé par l'épaule de l'enfant, ſur le bord du baſſin.

On n'y ſentoit aucun battement, non plus que dans les arteres ni au cœur de l'enfant, qui d'ailleurs avoit la tête, les extrémités des pieds & des mains violettes, le reſte du corps d'un blanc mat; il ne faiſoit aucune ſorte de mouvement. D'après mon expérience je ne balançai point ſur les moyens de le rappeller à la vie. J'introduiſis dans le vagin la portion de cordon ſortie; j'y appliquai le nombril de l'enfant, d'une main je le retenois par le corps, de l'autre je ſoutenois ſa tête. Tandis que la chaleur de la mere & du ſang qu'elle perdoit, ranimoit celle du cordon, je ſoufflois doucement, & à

Digitized by Google

plusieurs reprises, de l'air dans la poitrine de l'enfant. Je continuai de la même maniere pendant 18 à 20 minutes que je tins l'enfant dans cette situation : au bout de ce temps la circulation se rétablit par degrés. Je commençai à sentir un petit mouvement imperceptible à la région du cœur. Le mouvement augmenta peu à peu ; au bout de quelques minutes il étoit fort & très sensible. Je continuai de pousser de l'air dans la poitrine ; mais les battemens du cœur étant devenus plus vifs, les bras & les jambes commençant à se mouvoir, je retirai l'enfant qui pour lors jetta un léger cri. Je pris dans ma main la portion extérieure du cordon, & je sentis des pulsations considérables dans les arteres. Enfin l'enfant continuant de crier, le visage devenant très violet, & le corps fort rouge, je n'hésitai plus de faire la section du cordon ; je laissai couler une cuillerée & demie de sang, je fis la ligature, je lavai la bouche & le nez de l'enfant avec un peu d'eau-de-vie : il continua de respirer librement, & se porte actuellement très bien.

Il y a cinq ans que l'épouse de M. *Renard*, marchand limonadier, rue de Grenelle S. Honoré, & son enfant, essuyerent les mêmes accidens : cet enfant vit & se porte bien.

Digitized by Google

J'avois été conduit à me comporter de cette façon par deux premieres obſervations du même genre, que ma pratique m'avoit fournies. Il y a environ huit ans que madame *Gavrel*, rue Michel-le-Comte, mit au monde, après un travail de 83 heures, un enfant dont la tête avoit été ſi fort alongée par l'étroiteſſe du baſſin, qu'elle n'avoit pas forme humaine, & qu'elle fut ſix ſemaines entieres à ſe rétablir. Au moment de l'accouchement cet enfant étoit ſans aucun mouvement, ſans le moindre battement de cœur : il reſta plus de 30 minutes dans le même état. Enfin j'eus la ſatisfaction de le rappeller à la vie par les mêmes moyens que le précédent, qui me furent ſuggérés par la néceſſité du moment. Cet enfant vit encore, & jouit d'une bonne ſanté.

Ce procédé répété trois fois avec ſuccès dans trois cas différens, mais où la vie des enfans étoit également en danger, me ſemble prouver, premiérement, qu'on ne doit pas ſe preſſer, en pareilles circonſtances, de faire la ſection du cordon, afin que la circulation puiſſe ſe rétablir entre la mere & l'enfant; en ſecond lieu, qu'il ne faut jamais abandonner un enfant qui paroît mort, ſans avoir auparavant employé non-ſeulement tout ce que l'art preſcrit, mais encore tout

ce que l'imagination réfléchie peut inſpirer, même les choſes qui paroîtroient minutieuſes. Au reſte, je laiſſe aux praticiens à faire ſur cet objet les réflexions qu'ils jugeront à propos, & d'en tirer les conſéquences qui conviennent. Quant à moi, je m'eſtimerai très heureux ſi mes obſervations deviennent un jour de quelqu'utilité, & ſi elles peuvent contribuer à ſauver quelques-unes de ces malheureuſes victimes qui quelquefois meurent, pour ainſi dire, avant que de naître.

Si quelqu'un doutoit des trois faits rapportés ici, il pourroit s'en aſſurer par le rapport de madame *Gavrel* dont j'ai déjà indiqué la demeure; par le témoignage de huit ou dix témoins qui étoient préſens à ſon accouchement, & qui logent encore dans la même maiſon qu'elle; par madame *Renard*, rue de Grenelle S. Honoré; & madame *Dupleſſis*, rue Bar-du-bec.



Digitized by Google

OBSERVATION

SUR la maladie d'une jeune fille qui est morte pour avoir mangé des cerises, & avalé les noyaux; par M. BARRAL, maître en chirurgie, & lieutenant de monsieur le premier chirurgien du Roi, à Saint-Etienne en Forez.

LA nommée *Charlotte Chavanne*, âgée de 17 ans, de la ville de Saint-Etienne en Forez, mangea, sur la fin du mois de mai dernier, 2 livres de cerises, & en avala les noyaux; quelques heures après cette fille fut incommodée par des douleurs de colique, des vomissemens, & la diarrhée; &, sans se douter de la cause de sa maladie, elle prit une grande répugnance pour les cerises, & n'en mangea plus; elle fit quelques remedes sans succès, & les accidens ayant continué, je fus appellé sur la fin du mois d'août suivant: l'ayant interrogée sur son mal, & ayant apperçu dans ses selles quelques noyaux de cerises d'un noir très foncé, j'examinai l'endroit du ventre où la malade ressentoit des douleurs, je trouvai sur l'hypochondre droit une tumeur longue de 6 pouces, & large de 2, qui faisoit, en la pressant

Digitized by Google

avec les doigts, un bruit ſemblable au cliquetis des fractures; ce qui me fit juger que c'étoit un dépôt des noyaux de ceriſes : j'employai alors les évacuans huileux, les lavemens, les fomentations, & les cataplaſmes émolliens, qui déterminerent la ſortie, en différentes fois, d'environ quarante noyaux de ceriſes très noirs : malgré cela les accidens ont continué, & la jeune malade eſt morte le 15 ſeptembre ſuivant.

L'ouverture de ſon cadavre m'a fait trouver dans le colon un amas de noyaux de même nature, dont le nombre étoit de trois cens quatre-vingt, avec trois noyaux de prunes de couleur naturelle, quantité de pepins de raiſins, & beaucoup de petits fragmens noirs qui m'ont paru être de la ſubſtance des noyaux de ceriſes qui ayant germé s'étoient ainſi diviſés en morceaux.

Cette obſervation, & celle d'une autre fille nommée *Tronchon*, pour laquelle j'ai été appellé aujourd'hui, & qui a la même maladie que *Charlotte Chavanne*, (j'en ferai connoître l'événement), doivent ſervir de leçon à ceux qui ont l'imprudence, en mangeant des ceriſes, d'en avaler les noyaux.

A Saint-Etienne, ce 17 ſeptembre 1778.

Digitized by Google

OBSERVATION

Sur une tumeur considérable au sommet de la tête d'un enfant nouveau-né, dont la disparition spontanée n'a eu aucune mauvaise suite; par M. Sumeire, docteur en médecine à Marignane en Provence.

La femme du nommé *Benoît*, travailleur de ce lieu, douée de la meilleure santé, & bien exempte de tout vice, de même que son mari, accoucha heureusement, au mois d'avril dernier, d'un enfant mâle qui apporta en naissant, sur le sommet de la tête, une tumeur comme un petit pâté, mais beaucoup plus petite : l'enfant étoit parfaitement sain d'ailleurs. Cette tumeur grossit rapidement, & elle avoit, vers le dixieme jour, plus de 12 pouces de circonférence, & plus de 5 pouces d'élévation; elle étoit molle comme un athérome ou un méliceris. Je cédai à la sollicitation des parens qui me témoignerent beaucoup d'inquiétude sur les suites de cet accident, & me demanderent de tenter quelque remede extérieur : je me déterminai sans confiance à appliquer deux topiques différens, com-

Digitized by Google

poſés d'après les preſcriptions des plus grands auteurs de chirurgie, dans des maladies analogues. La raiſon d'analogie me porta encore à éprouver un cataplaſme fait d'urine bouillie avec du ſel commun juſqu'à conſiſtance de miel, d'après la réuſſite qu'il avoit eue dans une loupe, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de l'académie des ſciences, année 1696, *page* 174. Toutes ces applications ne ſervirent qu'à accroître la tumeur, à la rendre un peu plus molle, & à cauſer aux tégumens une rougeur tirant ſur le livide. Nous nous déterminâmes alors à en reſter là, & à abandonner cet accident à la nature : nous prîmes le bon parti. Il ſemble qu'elle attendoit que nous ceſſaſſions d'agir, pour agir elle-même. Bientôt la tumeur ſe diſſipa comme à vue d'œil, petit à petit, & elle fut entiérement effacée dans moins d'un mois, ſans laiſſer aucun veſtige de ſon ſiege, aucune trace de la route qu'elle avoit priſe, ni aucune impreſſion ſur le bien-être de l'enfant qui a continué de ſe porter à merveille.

Comment peut-on imaginer que cette eſpece de loupe s'eſt réſoute d'elle-même ſi promptement ? & qu'eſt devenue la matiere conſidérable qu'elle renfermoit, & qui s'eſt évanouie comme par en-

chantement ? Voici comment je conçois que ce phénomene s'est opéré : les enfans croissent, comme l'on sait, très rapidement, & principalement de la tête, dans le premier âge ; les tégumens, en s'étendant de jour en jour & en augmentant de ressort, auront agi comme un pressoir sur la matiere de cette loupe, laquelle par cette compression lente & continuée, ou par d'autres causes encore, comme la chaleur de la saison qui étoit alors déjà considérable, ayant acquis une plus grande fluidité que celle qu'elle avoit déjà, se sera exhalée par la transpiration insensible. On avoit remarqué que l'enfant avoit beaucoup sué, d'autant que les pores, à cette époque de l'âge, doivent proportionnellement s'élargir.

La curiosité de cette observation n'en fait pas le prix unique ; elle doit contribuer à nous rendre perpétuellement attentifs à ce précepte important : que toute l'habileté de l'art, dans beaucoup de circonstances difficiles, est de rester oisif, & & de laisser à la nature l'entiere liberté de faire jouer toutes ses ressources, & elle augmente le nombre des cas qui, en nous faisant connoître toujours mieux les procédés admirables qu'elle sait trouver pour se défaire des maladies extraordinaires, nous présentent encore des espé-

Digitized by Google

rances légitimes dans des circonſtances où la poſſibilité eſt réduite à ſon moindre degré.

OBSERVATION

SUR les maladies cutanées des chevaux ; par M. HUZARD, vétérinaire.

LES maladies cutanées, connues dans l'art vétérinaire ſous les noms d'eaux aux jambes, crevaſſes, poireaux, &c. &c. m'ont paru avoir été plus communes pendant l'hiver de 1777 à 1778, & pendant le printemps de cette année que les années précédentes ; elles ont été plus ou moins rebelles ſelon les différentes eſpeces de chevaux, & les divers tempéramens : en général tous les chevaux de carroſſes, très gras & faiſant peu d'exercices, les ont gardées plus long-temps que les autres ; elles ont eu différentes terminaiſons ſelon les diverſes méthodes qu'on a employées pour les guérir ; celles qu'on a abandonnées à la nature en tenant ſeulement les parties malades bien propres, & en s'abſtenant de couper les poils, ont guéri, mais après un très long temps, & il eſt ſurvenu à quelques chevaux des poireaux qu'on a été obligé de

Digitized by Google

couper & de toucher avec l'eau-forte; d'autres qui ont été traitées par une méthode malheureusement trop en usage (je veux dire les répercussifs, tels que l'urine, l'égyptiac, l'eau jaune, &c.) se sont terminées par des abscès aux cuisses, aux fesses, &c. dont quelques-uns étoient énormes, & qui suppuroient très longtemps. Voici la méthode que j'ai employée le plus fréquemment, & de laquelle j'ai obtenu le plus de succès.

Je faisois d'abord nettoyer exactement les parties malades de toutes les matieres fétides que ces maux traînoient toujours abondamment à leur suite, avec une eau de Saturne tiéde, faite seulement avec une cuillerée à café de son extrait pour une pinte d'eau; ensuite en appliquant un cataplasme fait avec cette même eau & de la mie de pain: il agissoit comme adoucissant, car deux applications faisoient diminuer très sensiblement les plus fortes claudications, & les plus violentes douleurs. On retiroit ces cataplasmes très noirs (1), très fétides, & on n'en appli-

(1) Je fis d'abord peu d'attention à la couleur noire des cataplasmes que je mettois très blancs; mais ayant remarqué que cette couleur devenoit plus foncée, à proportion que l'eau étoit plus chargée de plomb, je soupçonnai une révivification de ce métal; &, pour m'en assurer, j'appliquois un

quoit point de nouveaux ſans avoir préalablement bien nettoyé toutes les parties. Je faiſois continuer les cataplaſmes environ huit jours, plus ou moins, ſelon l'âcreté du mal, & on les renouvelloit toutes les 24 heures, quelquefois toutes les 12; au bout de ce temps, je purgeois (1), & je faiſois mettre quelques cataplaſmes chargés d'une eau de Saturne plus forte; je me ſervois auſſi, pour les lotions, d'une eau de Saturne plus concentrée, & j'allois en gradation comme le mal; quand il reſtoit un petit écoule-

---

cataplaſme fait avec de l'eau très chargée d'extrait, à une jambe dont l'humeur étoit d'une âcreté extraordinaire, & qui pottoit aux yeux. En levant le cataplaſme au bout de 24 heures, je le trouvai liſſe, uni & recouvert d'une pellicule très mince, & d'une couleur argentine très brillante; dans quelques autres endroits il affectoit une couleur tirant plus ſur le bleu, & tout le reſte du cataplaſme étoit noir comme de l'encre: le cheval ſur qui je fis cette expérience appartenoit à M. *Vernier d'Arcy*, au grand Charonne.

(1) Le cheval peut être purgé à très peu de frais, & une once d'aloës ſuccotrin que l'on paie, en détail, 5 ou 6 ſols, eſt ſuffiſante pour preſque tous ces animaux, ſur tout lorſqu'ils ont été au ſon pendant quelques jours; on la concaſſe & on la jette dans l'eau bouillante où elle ſe diſſout très bien: on la donne tiéde, étant froide une partie de la réſine ſe précipite au fond du vaſe, & eſt en pure perte.

Digitized by Google

ment qui paroissoit opiniâtre, bien loin de monter toujours, je me fixois, & c'étoit pour l'ordinaire à 3 cuillerées à café par pinte d'eau, & je faisois frotter de temps à autre, avec la poudre ou le cérat de Saturne, lors sur tout que les bords de la plaie ou de l'endroit d'où suintoit l'humeur étoient secs.

Quelques chevaux ont été guéris par cette méthode en 10, 15 & 20 jours, d'autres un mois; il en est à qui il est resté très long-temps un petit écoulement que je n'ai point arrêté, & j'en ai encore actuellement un dans ce cas: d'autres ont cessé peu à peu, mais tous ont été en état de travailler dès le 4e ou 5e jour, & j'ai toujours très fortement recommandé l'exercice. On mettoit les cataplasmes quand ils rentroient, & on les ôtoit pour les mettre à la voiture.

La méthode des émolliens, des anodyns, des adoucissans proprement dits, m'a aussi été de quelque utilité; mais je n'en ai jamais eu les mêmes succès que de celle ci-dessus. En général, ils ont relâché le tissu de la peau, ont fait affluer les humeurs, ont augmenté la putridité, & ont donné naissance à des poireaux, des grappes, &c. dont il est quelquefois très difficile de triompher.

A Paris, le premier septembre 1778.

NOUVEAU MOYEN

D'arrêter l'hémorrhagie après la castration, proposé par M. GUENEL, *maître en chirurgie à Saint-Malo.*

On ne peut disconvenir que la ligature des vaisseaux spermatiques ne soit sujette à de grands inconvéniens, & que leur compression sur le pubis soit insuffisante; mais l'insuffisance de la compression sur le pubis, ne prouve rien contre la compression en elle-même, au contraire, nous lui trouvons une supériorité qui nous a déterminés en sa faveur: aucun accident étranger à l'hémorrhagie n'en peut naître, & elle peut artistement faite arrêter efficacement l'hémorrhagie. Telles sont les raisons qui nous ont autorisés à l'admettre exclusivement à toute autre méthode. On en jugera par l'exposé que nous allons faire du moyen que nous proposons, pour comprimer, dans la castration, le cordon des vaisseaux spermatiques.

Une lame de plomb ductile, d'une épaisseur peu considérable, mais égale dans tout point, d'une figure parallélogramme dans sa circonférence, transversalement concave, d'une grandeur variée en raison du volume du cordon, percée de

de deux trous sur chacune de ses parties latérales, on y engage des fils, on met dans sa cavité un morceau d'agaric assez mince, qu'on y maintient en l'y cousant. Le cordon isolé, & laissé le plus long possible, est placé sur ce morceau d'agaric; sa position y doit être telle que sept à huit lignes de son extrémité soient renfermées, recouvertes par tout de l'agaric dans l'intérieur de la lame de plomb: &, pour cet effet, son bord inférieur doit excéder, le niveau de l'extrémité du cordon divisé, au moins d'une ligne & demie. On doit comprimer doucement; le point le plus important est le degré de compression nécessaire; elle est suffisante, si dans les instans qui succedent à celui de son application, il s'écoule une petite quantité de sang de l'extrémité des vaisseaux divisés. L'artere & le morceau d'agaric contractent par l'interposition du sang une sorte d'adhésion qui les met à l'abri de toute séparation; la réunion des vaisseaux divisés permet en peu de jours d'ôter la lame de plomb; l'hémorrhagie efficacement arrêtée, n'est plus alors à craindre. On voit d'une maniere palpable, que la somme des avantages de notre méthode est dans un rapport immense avec celle de M. *Petit*.

A Saint-Malo, le 23 mars 1778.

LETTRE

De M. BONNEL DE LA BRAGERESSE, *le fils, docteur en médecine du Ludovicée de Montpellier, & médecin à Mende en Gévaudan, aux auteurs du Journal de médecine.*

MESSIEURS,

Obtenir à juste titre l'admiration de son siécle & de la postérité, par quelque découverte utile, est un degré de gloire auquel peu de personnes peuvent prétendre; mais il est au pouvoir de tout médecin qui aime son état, de ne pas laisser perdre dans la nuit de l'oubli les faits rares & singuliers qu'il est dans le cas d'observer. Permettez-moi, messieurs, de profiter de la ressource qu'offre un Journal aussi généralement répandu que le vôtre, pour communiquer à nos confreres un cas qui m'a paru bien extraordinaire.

OBSERVATION.

M. *D****, âgé de 57 ans, d'un tempérament bilieux & nerveux, ayant joui constamment d'une santé bien établie, se

plaignit, il y a environ 15 ans, d'une douleur à la partie latérale & supérieure de la cuisse droite; le siege de cette douleur qui n'étoit pas d'ailleurs constante, tranquillisa le malade qui, par humeur, étoit ennemi de tout remede. Comme il attribuoit cette douleur à une sciatique qu'il seroit difficile & peut-être dangereux de vouloir guérir, il négligea son mal pendant plusieurs années. L'époque, où il s'apperçut des progrès évidens de son mal, fut un voyage qu'il fit à Montpellier à la fin de décembre 1776; l'exacerbation de ses souffrances, & l'occasion, le déterminerent à consulter quelques médecins célebres de cette ville. Sur le rapport qu'il leur fit de ses douleurs, de leur siege & de la cause qui les avoient augmentées, on considéra son mal comme une vraie sciatique aigrie par la fatigue & par le froid. La fausse idée qu'on prit de sa maladie sur son exposition, & par le défaut d'inspection de la partie souffrante, rendirent inutiles les vues de traitement qu'on lui traça. A son retour à Mende, il ne mit en usage, des secours qu'on lui avoient indiqués, que l'application d'un vésicatoire sur la douleur, conseillé d'après les principes du célebre *Cottugno*. Cet épispastique produisit un écoulement considérable, mais ne diminua en aucune

Digitized by Google

façon la tumeur, ni les souffrances; nous disons la tumeur, parce que nous avons su depuis qu'il y avoit déjà long-temps à cette époque, que le malade avoit apperçu un engorgement sensible dans cette partie de la cuisse, & qu'il y avoit même remarqué plusieurs durillons distincts & séparés.

En effet, mon pere qui fut appellé alors, trouva une cuisse d'un volume très considérable; la partie externe & supérieure, depuis l'éminence du grand trochanter jusqu'au milieu du fémur, étoit cependant plus élevée, plus tendue & plus sensible à la compression: on n'y sentoit pas néanmoins encore aucune espece de fluctuation, la couleur de la peau étoit même naturelle; la jambe, de ce côté, étoit atrophiée. Le cas lui parut très grave, & ne jugeant pas à propos de s'en charger seul, il proposa de recourir encore à Montpellier, & d'y recourir sur le détail le plus circonstancié des commencemens, des progrès & de l'état actuel de cette tumeur. On ne la considéra plus, cette fois-ci, comme une sciatique, mais plutôt comme un engorgement lymphatique, ou une maniere de tumeur scrophuleuse. Cette nouvelle maniere de l'envisager recevoit encore un degré de plus de probabilité, parce qu'on

Digitized by Google

remarquoit, dans la relation qui fut envoyée, que le malade avoit, depuis un certain temps, une glande squirrheuse à chaque sein. Les fondans de la lymphe, les plus énergiques & les plus appropriés, furent conseillés tant intérieurement qu'extérieurement par les habiles praticiens dont on avoit demandé l'avis; le malade ne put se résoudre à suivre, dans tous ses points, le traitement méthodique qui lui fut proposé. Il n'adopta de la consultation de Montpellier, que l'application de quelques topiques fondans & résolutifs, & l'usage de quelques remedes préparatoires à-peu-près indifférens; il espéroit tout des eaux de Bagnols, & attendoit avec grande impatience leur saison (1).

La fievre, qui étoit bien caractérisée au moment de la consultation de Montpellier, se soutenoit toujours depuis cette époque; le malade dépérissoit à vue d'œil, la tumeur & la douleur faisoient des progrès sensibles : tout cela faisoit croire à

(1) Les eaux de Bagnols sont des eaux thermales sulphureuses, leur caractere doux & tempéré en rend l'usage précieux en bien des cas ; on peut voir sur cet objet l'ouvrage que j'ai donné au public en 1774, qui a pour titre : *Dissertation sur la nature, l'usage & l'abus des eaux thermales sulphureuses de Bagnols en Gévaudan.*

mon pere que la douche de nos eaux thermales convenoit moins dans ces circonstances que dans celles où les médecins de Montpellier l'avoient conseillée. C'est, sans doute, un vice des consultations, que d'ordonner des remedes pour des années entieres; mais malheureusement l'usage a force de loi. Mon pere représenta en vain au malade que la douche de Bagnols, très bien indiquée dans le moment où on l'avoit proposée, ne convenoit plus. Ses raisons ne lui parurent pas suffisantes pour balancer auprès du malade l'opinion publique qui lui répétoit à tout moment, & par toutes les bouches possibles, les succès étonnans des remedes de Bagnols dans des maladies qu'on jugeoit mal à propos les mêmes. Un premier voyage qu'il y fit dans le mois de juillet, & qu'il prolongea jusqu'à trois semaines, sembla même d'abord justifier cette confiance; la douche, en affoiblissant jusqu'à un certain point la résistance qu'éprouvoient les humeurs pour aborder dans cette partie, parut déterminer un léger ramollissement. Le malade ne quitta Bagnols qu'à regret, & dans la ferme résolution d'y revenir encore après s'être reposé pendant un mois.

Il s'y rendit en effet au temps marqué, y passa encore environ trois semai-

nes, mais il ne rapporta point de cette ſeconde repriſe l'eſpoir même du plus léger ſoulagement; car du moment qu'il en fut de retour, il lui fut impoſſible de quitter le lit, à cauſe des douleurs atroces qu'il éprouvoit au plus petit mouvement. Obligé de tenir la cuiſſe ſoulevée par le moyen d'un carreau, il ne put déſormais quitter cette ſituation gênante; le volume de la cuiſſe augmenta même viſiblement à cette époque, ainſi que la fievre. Tous ces ſignes & autres dont nous ſupprimons le détail, ſembloient annoncer que la tumeur alloit prendre le parti de la ſuppuration. On crut en conſéquence devoir aider, par l'application des topiques émolliens & ſuppuratifs, l'indication que ſembloit offrir le travail ébauché de la nature. Appliqués ſans relâche pendant plus d'un mois, ils produiſirent une certaine détente dans la partie qui prit même un coup-d'œil pâteux. Le tact manifeſta la fluctuation ſourde d'un fluide épais contenu dans un ſac qu'on ſembloit faire balotter d'une partie de la cuiſſe à l'autre; l'aponévroſe *faſcia lata*, dont la tenſion étoit extrême, ſembloit devoir être un obſtacle à l'iſſue extérieure du pus; les ſignes évidens de réſorbtion, les douleurs atroces du malade, tout parut rendre néceſſaire l'ou-

verture de la tumeur, moyen douteux, mais unique, d'espérer la prolongation des jours du malade (1). Ce fut alors l'avis des médecins & chirurgiens de Mende, appellés en consultation. On convint néanmoins d'engager la famille de chercher encore de nouveaux secours dans le conseil & la main d'un chirurgien célebre qu'une longue expérience peut mettre au-dessus des revers : cette précaution étoit d'autant plus essentielle, que le chirurgien ordinaire du malade avoit, si on peut l'exprimer ainsi, le malheur d'être trop jeune, quoique très exercé pour son âge (2). On engagea donc M. *Roux*, ancien chirurgien-major du régiment

(1) Hippocrate (*liber de locis in homine*) a dit : *in morbis in quibus periculum ingens adest, aliquid audendum est : si enim successerit, poteris servare ægrum ; si non profereris, fit modo id quod sine tuo molimine brevi contigisset.*

(2) Le chirurgien ordinaire de notre malade étoit M. *le Blanc* le fils, jeune artiste qui joint, à la réputation d'avoir fait de bonnes études, quelques cures chirurgicales qui font honneur à son talent. Le succès de cette opération parut trop équivoque pour qu'il s'en chargeât seul : il auroit pu le faire avec moins de danger pour sa réputation, s'il avoit été encouragé par la présence de monsieur son pere, habile chirurgien de notre ville, qu'on avoit appellé à la campagne pour une extirpation de cancer qui a bien réussi.

Digitized by Google

d'Aubigny, dont la réputation eſt faite au Puy en Velay où il eſt établi, à venir aſſiſter notre malade qui avoit, ainſi que toute ſa famille, la plus grande confiance en lui.

L'examen exact de la tumeur parut auſſi indiquer à M. *Roux* la néceſſité de l'ouverture qu'il exécuta en effet le 28 octobre; mais quelle fut ſa ſurpriſe, & celle de tous les aſſiſtans, lorſqu'après avoir inciſé, au moyen d'un petit biſtouri, la tumeur ſuivant la direction des muſcles à environ deux pouces de profondeur ſur quatre ou cinq de longeur, il ne vit ſortir de cette profonde inciſion que du ſang à la place du pus qu'on s'attendoit d'en voir ſortir. Après avoir étanché le ſang, on découvrit une maniere de corps ſquirrheux ſitué à environ un demi-pouce de profondeur; au moyen de quelques petites inciſions, M. *Roux* en détacha pluſieurs morceaux qui reſſembloient à des petits pelotons de graiſſe durcie, entremêlée de filamens & de membranes: on en tira auſſi des morceaux qui avoient une plus grande ſolidité, quelques-uns avoient la conſiſtance de la corne ou des cartilages, d'autres avoient même celle des os. On n'oſa pas, dans ce moment, pouſſer plus loin l'opération, afin de donner au malade le temps de ſe remettre

des vives douleurs qu'il avoit souffertes. L'hémorrhagie, sans être trop considérable, l'avoit été cependant assez pour engager l'opérateur à appliquer un appareil convenable qui pût la modérer; on sent bien que cela ne pouvoit être autrement, puisque l'incision avoit été assez étendue pour ouvrir une foule de petits vaisseaux sanguins devenus même vraisemblablement variqueux par l'*afflux* long-temps continué des humeurs vers cette partie: heureusement la place de l'incision écartoit même le soupçon d'une hémorrhagie déterminée par l'ouverture de quelque gros vaisseau. L'ignorance seule pouvoit s'y méprendre: ne jugeant jamais avec les yeux de la raison, elle peut croire une cause mortelle lorsque la foiblesse de ses vues lui cache les causes véritables de la mort: les médecins instruits en jugeront autrement, lorsque nous aurons tracé les suites de cette opération.

Le premier appareil ne fut levé que 36 heures après; les bords de la plaie fournirent encore un peu de sang, & cette raison parut suffisante pour ne pas découvrir la plaie plus avant. Le lendemain, en levant le second appareil, le chirurgien & tous les assistans furent frappés de l'odeur fétide qui en sortoit; les compresses levées, on trouva la charpie déta-

chée, & nageant, pour ainſi dire, dans une ſanie noirâtre & huileuſe; il ſortit de la plaie des bulles d'air fixe, qui imitoient le bruit d'un tonneau qui acheve de ſe vuider. Par de légeres compreſſions ſur la cuiſſe on augmentoit la quantité des bulles d'air; on tira encore, dans ce panſement, un oſſelet appiati d'environ un pouce & demi de long, & l'on découvrit une poche énorme par laquelle on parvenoit juſqu'au *fémur*. La foibleſſe extrême du malade, la dégénération putride & gangreneuſe des humeurs, la *ſpina-ventoſa* qu'on venoit de découvrir, annonçoient bien l'inutilité de tous les ſecours: on tenta néanmoins les anti-ſeptiques les plus énergiques, intérieurement & extérieurement; on eut recours aux cordiaux les plus actifs. Tout fut inutile, le malade expira le troiſieme jour après l'opération.

Une maladie qui avoit duré 15 ans, & qui avoit préſenté la ſérie des phénomenes que nous venons de décrire, autoriſoit bien la curioſité de reconnoître, après la mort, ce qui s'étoit paſſé d'extraordinaire dans cette cuiſſe. Les tégumens enlevés, on vit que le muſcle *faſcia lata* étoit dans un état à-peu-près ſain; mais au-deſſous de ce muſcle on ne trouva plus que confuſion & déſordre, & l'on

auroit défié le plus fin anatomiste de discerner en aucune façon les muscles nombreux qui sont placés dans cette partie. C'étoit une espece de corps charnu en colliquation, soutenu & séparé en plusieurs endroits par des prolongemens graisseux, membraneux, cartilagineux, osseux même dans certains points, principalement vers la partie la plus supérieure de la tumeur. En enlevant cette masse on trouva un corps assez solide de la grosseur & de la figure d'un œuf de poule, situé précisément au côté externe des glandes inguinales; on le prit même d'abord pour une véritable glande, tant l'extérieur en étoit lisse & poli : mais en le pressant un peu fortement entre les doigts, on apperçut une résistance dans le tissu de ce corps, qui sembloit annoncer une matiere d'une dureté au-dessus de celle qu'ont coutume d'avoir les glandes; &, en effet, ayant fait une incision sur toute la longueur de ce corps, nous y trouvâmes de petits osselets oblongs dont certains pouvoient bien avoir 12 ou 15 lignes de longueur sur une de diametre dans l'endroit le plus renflé, car assez généralement ils étoient effilés par les bouts. Ces osselets, de différente longueur, étoient réunis en paquets plus ou moins gros, au moyen d'une espece de tissu

Digitized by Google

membraneux très compact & très solide, & contenus dans une poche commune de même nature ; on trouvoit dans l'interstice des petits paquets, une maniere de corps graisseux assez extraordinaire. A mesure qu'on avançoit pour découvrir entiérement le *fémur*, on trouvoit des prolongemens osseux qui arrêtoient le scalpel ; à force de soins on parvint enfin à le mettre à nud. L'articulation étoit en bon état, ses ligamens capsulaires n'avoient souffert aucune altération sensible ; c'étoit immédiatement au-dessous de l'endroit où ils embrassent la tête du fémur, qu'on appercevoit d'abord un gonflement très considérable dans le grand *trochanter ;* la partie extérieure de cette tubérosité étoit précisément l'endroit où prenoit naissance une concrétion osseuse d'une forme fort bisarre. Cette concrétion paroissoit suivre la direction de la ligne raboteuse & saillante qu'on apperçoit sur le *fémur*, & que les anatomistes appellent *ligne âpre ;* cette ligne, qui n'a guere qu'une demi-ligne d'élévation dans l'état ordinaire, avoit un demi-pouce de saillie dans certains endroits ; elle devenoit moins considérable à mesure qu'elle s'éloignoit de son origine ; de façon qu'elle n'avoit qu'environ deux lignes à l'endroit où cette même *ligne âpre* a coutume

de se diviser en deux pour aller aboutir à chaque *condyle;* c'étoit le tiers supérieur du *fémur*, qui offroit néanmoins le plus singulier tableau ; on pouvoit y appercevoir le développement d'un bourgeon osseux qui avoit produit un assez grand nombre de ramifications. Cette maniere de comparaison eût peut-être paru, à un œil *vagace* & accoutumé à contempler souvent le riche tableau de la nature, moins juste que la suivante. Tout le monde a vu des grottes souterraines, & personne n'ignore aujourd'hui le méchanisme qui change dans ces endroits l'eau en pierre, & produit ces pétrifications que l'on nomme tantôt *stalactites*, tantôt *stalagmites*. Au premier coup d'œil de la concrétion osseuse dont la base paroissoit être le grand *trochanter*, je fus frappé de l'analogie qu'elle présentoit, quant à sa forme, avec ces concrétions *terreo-aqueuses*. Je passe tout de suite à la description de notre *stalactite* animale, me réservant de revenir, dans une autre occasion, à l'analogie à laquelle je m'arrêtai d'abord avec tant de complaisance

Le siege de notre *stalactite*, car nous ne désignerons plus cette tumeur de l'os d'une autre façon, est déjà connu par ce que nous avons dit : nous rappellerons néanmoins qu'elle prenoit naissance à la

grande tubérosité qu'on appelle *trochanter*, & s'étendoit jusques vers le tiers supérieur du *fémur*, en se contournant autour de cet os. Sa figure ne représentoit rien de bien déterminé, chacun pouvant y appercevoir des choses assez différentes. Considérée séparément, on pouvoit très aisément la comparer à un *sphénoïde* détaché du crâne ; on y remarquoit des portions semblables à ce qu'on appelle les *aîles du sphénoïde*, *des apophyses ptérigoïdes*, *styloïdes*, *clinoïdes*, &c. ; sa substance étoit aussi à-peu-près de la même nature, avec cette différence qu'on voyoit plus distinctement sur cette excrescence osseuse les cloisons solides qui séparent les petites cellules où se trouve la substance *diploïque*. On y voyoit également plusieurs trous, des échancrures, des dentelures, des fossettes, des convexités correspondantes à ces fossettes ; elle étoit simplement appliquée contre le *fémur*, & ne conservoit d'autre continuité avec le corps de cet os, que par une base de deux ou trois lignes de diametre, qui étoit placée au-dessous du grand *trochanter*, précisément à l'endroit où la *ligne âpre* prend son origine ; la *stalactite* se prolongeoit ensuite, mais sans aucune adhérence, le long du tranchant de la ligne raboteuse du *fémur*, sur laquelle

nous avons déjà obſervé les traces de l'épanchement du ſuc oſſeux. Il y a apparence que les différens oſſelets applatis qu'on trouva lors de l'opération, & lors de l'ouverture ultérieure de la tumeur après la mort, étoient des prolongemens de la même excreſcence oſſeuſe qui n'y tenant que légérement furent briſés & ſéparés de leur ſouche. Nous ne penſons pas néanmoins qu'ils en aient tous été ſéparés: on en trouva pluſieurs qui étoient entiérement enveloppés par des parties charnues, cellulaires ou graiſſeuſes; on ne ſauroit révoquer en doute l'exiſtence de ces vraies *ſtalagmites* (1), ſi l'on n'a point perdu de vue le corps ovoïde dont nous avons déja parlé.

Au-deſſous de l'endroit du *fémur* où finiſſoit la *ſtalactite*, on appercevoit une carie de trois ou quatre lignes de diametre en tout ſens dans la ſubſtance compacte de cet os. C'étoit de ce trou que ſortoit une ſanie noirâtre, huileuſe & fétide, dont nous trouvâmes tous les en-

(1) Tout le monde connoît les caracteres qui diſtinguent les *ſtalactites* des *ſtalagmites*. Les *ſtalactites* ſont attachées au rocher en contre-bas, ſelon l'expreſſion des naturaliſtes; & les *ſtalagmites* formées par l'eau qui tombe par gouttes ſur la baſe du ſol ou plancher ſouterrein, ſont placées en *contre-haut*, ou à l'oppoſite des *ſtalactites*.

virons

virons abreuvés. Cette ſanie n'étoit autre choſe que la moëlle du *fémur* gangrenée ; mais un phénomene qui ne ſauroit nous échapper, c'eſt que ſi la gangrene eſt bornée dans les parties charnues, elle ne l'étoit pas moins dans la moëlle de l'os ; car ayant ſcié le *fémur* dans ſa longueur, nous apperçûmes d'abord que la moëlle n'étoit noirâtre & gangreneuſe que juſque vers le milieu de la cavité cylindrique de cet os ; en-deſſous elle étoit blanche & ſaine autant qu'elle puiſſe l'être dans aucun ſujet ; la ſubſtance compacte de l'os n'avoit pas d'ailleurs une égale fermeté & denſité dans toute ſa longueur ; la moitié inférieure étoit comme elle a coutume d'être : mais la moitié ſupérieure avoit viſiblement perdu & de ſa denſité & de ſa ſolidité ; la portion la plus élevée du grand *trochanter* étoit très ramollie ; à peine y trouvoit-on des traces de la ſubſtance compacte qui recouvre dans cet endroit la ſubſtance *diploïque ;* celle du corps de l'os avoit viſiblement auſſi diminué d'épaiſſeur juſque vers le milieu du *fémur*, mais non pas dans une proportion égale ; la partie la plus voiſine du grand *trochanter* en avoit perdu davantage ; enfin le *fémur*, conſidéré dans ſa totalité, avoit pris une eſpece de contour qu'il n'a pas dans

un ſujet droit & bien fait, comme l'étoit, avant ſa maladie, le ſujet de notre obſervation. On ſent aiſément que cette difformité qu'avoit acquiſe l'os tenoit à l'état de ramolliſſement où avoit été, pendant quelque temps, la partie ſupérieure du *fémur* ſur laquelle porte une grande partie du corps, ou à l'état de contraction, de gêne & de douleur où s'étoient trouvées, pendant long-temps, les parties muſculaires environnantes.

Nous donnerons, dans le Journal prochain, la ſuite de ce mémoire : ce ſont des réflexions *de l'auteur* ſur l'obſervation *qu'il a décrite.*



Digitized by Google

Assemblée de la faculté de médecine de Paris, du 15 octobre 1778.

Il y a eu, pendant le courant du mois, beaucoup de rougeoles, sur tout parmi les enfans, lesquelles se sont annoncées avec des symptômes graves, mais qui se sont terminées heureusement; des fievres putrides, assez souvent avec des maux de gorge, des chancres & des eschares profondes qu'il a fallu toucher avec des caustiques.

On a vu plusieurs maladies qui dépendoient de la transpiration supprimée par le froid qui est survenu dans les premiers jours du mois, telles que des maux de gorge, des fluxions de poitrine, des courbatures, des accidens de lait chez des femmes qui étoient obligées de se relever la nuit pour donner à téter à leurs enfans. On n'a trouvé aucune difficulté dans le traitement: ces maladies ont cédé aisément aux saignées & aux autres remedes. Des dévoiemens considérables: les

malades alloient jusqu'à 40, 50 fois à la selle dans la journée, avec des douleurs cruelles dans les mollets, qui leur faisoient jetter les hauts cris. Outre les purgations on a employé les cataplasmes anodyns qui ont très bien réussi.

Il y a eu des petites-véroles discretes & confluentes, qui n'ont pas été fâcheuses.

M. *Cosnier* a lu un mémoire sur l'ouverture d'un cadavre qui paroissoit avoir trois estomacs. L'estomac étoit partagé en deux entre les deux orifices où il s'étoit formé un vrai *sphincter* qui ne laissoit passer les alimens que par une espece de filiere. Le troisieme estomac étoit une portion du duodenum répondant à l'estomac, laquelle étoit tellement dilatée qu'elle représentoit un nouvel estomac d'une grandeur considérable, ayant vers le milieu de cet intestin un étranglement qui formoit encore un nouveau sphincter d'une dureté cartilagineuse.

M. le Doyen a lu une observation de M. *Grandclas* sur une dilatation prodigieuse de l'estomac d'un enfant de 4 ans,

Digitized by Google

accompagnée d'une ouverture de près d'un pouce dans sa partie postérieure.

M. *Desbois* a lu un mémoire sur les maladies qui ont régné depuis le commencement de septembre.

M. *de l'Epine* a lu son rapport sur une dissertation de M. *Liege*, apothicaire, qui traite de l'utilité & de l'existence des correctifs de la saveur désagréable des médicamens, sans en altérer la propriété.

M. *Duhaume* a lu une observation sur un troisieme vers solitaire rendu par la même personne par l'effet de deux onces d'huile douce de *Ricin* à chaque fois.

M. *Solier de la Romillais* a lu une observation sur une maladie comateuse d'un Polonois qu'il a traité à l'hôtel-dieu.

M. *Alphonse le Roy* a lu des observations sur les maladies des femmes pendant & à la suite de l'accouchement.

Il n'y a point eu de prima mensis *en novembre.*

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
OCTOBRE 1778.

No. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	6, 0	9, 0	8, 9	27 7,11	27 7, 6	27 7, 4
2	6, 8	7, 0	7, 0	27 6,10	27 7, 2	27 7, 5
3	6, 8	10, 8	7, 4	27 4, 8	27 5, 0	27 5, 9
4	6, 5	11, 2	7, 2	27 6, 0	27 7, 0	27 7,10
5	5, 0	11, 0	8, 3	27 8, 0	27 8, 2	27 8, 2
6	7, 5	10, 4	12, 8	27 6, 7	27 5, 6	27 4, 6
7	12, 0	14, 8	16, 0	27 4, 6	27 4, 2	27 3, 5
8	10, 5	13, 5	9, 5	27 5, 5	27 5, 8	27 5,11
9	7, 7	9, 9	8, 9	27 5,10	27 5, 0	27 4, 6
10	8, 5	12, 2	10, 0	27 5, 4	27 6, 0	27 7, 1
11	7, 0	9, 2	7, 0	27 8, 6	27 9, 1	27 9, 5
12	3, 7	9, 4	6, 5	27 10, 4	27 10, 7	27 10, 7
13	4, 0	10, 0	5, 4	27 9, 8	27 8,10	27 8, 8
14	2, 5	8, 0	4, 9	27 7, 6	27 7, 3	27 6, 6
15	3, 6	9, 0	5, 0	27 6, 0	27 6, 4	27 7, 7
16	2, 0	7, 5	3, 2	27 9, 0	27 9, 8	27 10,10
17	−0, 0	6, 8	3, 0	27 11, 0	27 10, 8	27 10,10
18	1, 0	7, 8	3, 4	27 10, 7	27 10, 7	27 10,10
19	−0, 1	7, 5	4, 0	27 9,11	27 8, 4	27 6,10
20	4, 5	7, 3	8, 5	27 4,10	27 4,10	27 6, 4
21	7, 0	10, 1	8, 0	27 8, 2	27 8, 2	27 8, 0
22	6, 5	10, 4	6, 9	27 8, 8	27 9, 4	27 9,11
23	8, 5	10, 4	11, 3	27 8, 0	27 6, 6	27 6, 4
24	10, 9	15, 5	13, 0	27 5,11	27 5, 2	27 5, 8
25	10, 5	10, 5	8, 2	27 4, 8	27 3,10	27 3, 4
26	3, 5	7, 2	4, 1	27 9, 4	27 9, 8	27 9, 8
27	2, 8	9, 0	6, 0	27 10, 4	27 10, 8	27 10, 7
28	7, 2	11, 0	9, 3	27 9,10	27 9, 3	27 8, 9
29	9, 0	12, 2	9, 2	27 8, 9	27 9, 7	28 0,10
30	6, 5	11, 0	8, 7	28 1, 5	28 1,10	28 2, 2
31	5, 9	11, 2	9, 8	28 0, 2	27 9,11	27 9, 9

Digitized by Google

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	S. couvert, vent, pluie.	S-O. couv. vent, pl. grêle, *tonn.*	S-O. couvert.
2	S-O. couvert, grand vent.	O. couv. gr. vent, pluie, grêle.	S-O. beau, froid.
3	S. couv. froid, pl.	O. couvert, pluie.	O. beau.
4	N-O. couv. br.	O. *id.* grêle, *élect.*	N-O. *idem.*
5	N-O. beau, br.	N-O. beau.	N-O. couvert.
6	N-E. cou. br. pl.	E. couv. ch. *ton.*	S. *idem.* éclairs.
7	S-E. beau, chaud.	S. beau, *écl. ton.*	S. nuag. gr. vent.
8	S. couv. brouil.	S-O. nuages.	S. beau.
9	S. couvert, pluie.	S. couv. pl. brou.	E. couvert.
10	S. couvert.	N-O. couv. pl.	N-O. *idem.*
11	N-O. *idem.*	O. couvert.	N-O. nuages.
12	N. beau.	N-E. nuages.	E. couvert.
13	E. *idem.* glace.	E. beau.	N-E. beau, froid.
14	N-E. *idem.*	N-E *id.* vent fr.	N-E. *id. aur. bor.*
15	N. nuag. vent fr.	N. *idem.*	N. beau, froid.
16	N-E. nuages, br.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
17	N-E. beau, froid.	E. *idem.*	E. *idem.*
18	N-E. *id.* gel. bl.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
19	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
20	N-E. couv. br. pl.	N. & N-E. c. pl.	N. & N-E. be. doux.
21	S. couv. brouill. très humide.	S-O. couv. pluie.	S-O. couvert.
22	S-O. couvert.	S-O. beau, vent.	S. beau.
23	S. *id.* pl. v. hum.	S-O. couv. pluie.	S-O. *id.* très hum.
24	S-O. couv. our. pl	S-O. c. gr. v. hu.	S-O. *id.* gr. vent.
25	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. couv. pluie.	N-O. couv. pluie.
26	N. beau, froid.	N-E. beau.	N-E. beau.
27	N-E. nuages.	E. & S-E. c. p. pl.	S-E. couvert.
28	S-E. couv. brouil.	S-E. *idem.*	S-E. *idem.*
29	S. *id.* pluie hum.	O. couv. vent.	O. couvert.
30	S-O. *id.* bruine.	S-O. couv. bruine.	O. beau.
31	S-E. beau.	S. couvert, pluie.	S. couv. pl. gr. v.

Digitized by Google

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	16, 0 deg.	le 7
Moindre degré de chaleur	—0, 1	le 19
Chaleur moyenne	7, 7 deg.	
Plus grande élévation du Mercure	*pou. lig.* 28 2, 2,	le 30
Moindre élévat. du Mercure . . .	27 3, 4,	le 25
Elévation moyenne	27 p. 8, 1 l.	

Nombre de jours de Beau	9
de Couvert . . .	19
de Nuages	3
de Vent	12
de Tonnerre . . .	3
de Brouillard . .	12
de Pluie	16
de Grêle	3
Quantité de Pluie	40, 6 lignes.
D'Evaporation	21, 0
Différence	19, 6
Le vent a soufflé du N.	2 fois.
N.-E.	7
N.-O.	3
S.	5
S.-E.	2
S.-O.	6
E.	3
O.	3

Température : Très variable, en général froide & très humide.

MALADIES : Nous avons eu quelques fievres putrides vermineuses ; cette maladie étoit épidémique dans nos environs.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce premier novembre 1778.

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'octobre 1778, *par M.* BOUCHER, *médecin.*

LE temps a été, ce mois, tel qu'il étoit à desirer pour achever de préparer les terres aux nouvelles semailles. Ce travail étoit presque terminé par tout au 20 du mois; pour lors la pluie a succédé au beau temps : elle a même été copieuse pendant plusieurs jours.

Le mercure, dans le barometre, ne s'est porté qu'un seul jour jusqu'au terme de 28 pouces. Le 24 & le 25, il est descendu à celui de 27 pouces 4 lignes.

Il y a eu des variations dans le thermometre. Sa liqueur ne s'est élevée, aucun jour, au-dessus du terme de 14 degrés : il s'est approché, plusieurs jours, de celui de la congélation. Le 17 il étoit au matin à 1 degré au-dessus de ce terme. Ces jours on a trouvé de la glace à la campagne, & même dans certains quartiers de la ville.

Le tonnerre a grondé le premier du mois.

Les vents ont varié : ils ont été constamment *sud* les dix derniers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes, est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Digitized by Google

Le vent a soufflé 3 fois du nord.	12 fois du sud.
7 fois du nord vers l'est.	5 fois du sud vers l'ouest.
2 fois de l'est.	2 fois de l'ouest.
3 fois du sud-est.	6 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.	2 jours de tempête.
1 jours de tonn.	

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, plus grande à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'octobre 1778.

LES maladies les plus communes de ce mois, ont été la fievre tierce & la double-tierce, qui se sont propagées sur tout parmi le bas peuple. Dans un grand nombre c'étoit la récidive des fievres printanieres qui n'avoient pas été traitées convenablement : ou elle étoit l'effet d'un mauvais régime.

Nombre de personnes ont été affectées d'érysipele au visage, & il y a eu des fluxions rhumatismales. J'ai vu une fievre continue inflammatoire, portant sur tout à la tête, chez une jeune femme, terminée par un dépôt goutteux dans les mains.

La fievre maligne, qui avoit paru amortie, quant à la violence sur tout, a repris son mauvais caractere vers la mi-octobre, & a été répandue dans le nord de la ville, mais toujours bornée au bas peuple. On a reçu vers la fin du mois, dans notre hôpital de Comtesse, sept à huit sujets qui en étoient infestés au plus haut point. Un garçon bien portant & d'une bonne constitution, qui y étoit depuis environ quatre semaines pour une jambe

caffée, contracta cette fievre. Tous eurent une éruption miliaire avec des taches d'un rouge foncé, qui parurent aux uns plutôt, aux autres plus tard, selon la violence & la malignité de la maladie : cette éruption, qui persistoit dans le fort de la maladie, ne soulageoit point ; tant s'en faut, les symptômes en devenoient plus graves. Il en est mort un au neuvieme de la maladie, avec la gangréne aux pieds. Le délire, qui commençoit à bonne heure, augmentoit, dans le progrès, au point qu'on étoit obligé de lier les sujets. Tous les autres symptômes qui caractérisent la fievre maligne, se rencontroient ici au plus haut degré. Le ventre néanmoins, en général, n'étoit ni tendu, ni resserré. La maladie, dans ceux qui en ont échappé, s'est terminée par des selles bilieuses précédées de sueurs de tout le corps.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Observations sur les fosses d'aisance, & moyens de prévenir les inconvéniens de leur vuidange ; par MM. LABORIE, CADET *le jeune, &* PARMENTIER, *membres du college de pharmacie, &c. &c. &c. imprimé par ordre & aux frais du gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de* Ph. D. Pierres, *impr. du college royal de France.* M. DCC. LXXVIII. (in-8°. *de* 109 *pages*).

Plus un travail est pénible, désagréable, reburant, plus on doit admirer le courage de ceux qui ont formé le dessein de s'y livrer, qui l'ont entrepris, qui l'ont continué & même achevé.

Tel est certainement celui dont on trouve le résultat dans la brochure que nous annonçons. Mais le motif qui a déterminé MM. LABORIE, CADET le jeune, & PARMENTIER, & leur a fait vaincre la répugnance qu'inspiroit naturellement ce genre de travail, est infiniment louable. Une classe d'hommes infortunés, réduite pour vivre à nettoyer les fosses d'aisance, trouve trop souvent la mort en exerçant cette abjecte profession; & lorsque les exhalaisons méphitiques qui s'échappent à l'ouverture de ces fosses ne les tuent pas en les frappant, elle les expose néanmoins à des accidens fâcheux. C'est dans la vue de diminuer le nombre des victimes, en diminuant le danger, que MM. *Laborie*, *Cadet* & *Parmentier* se sont animés à multiplier leurs observations & leurs expériences. Mais comme les vuidangeurs, quelque certitude qu'ils aient du péril, ne prennent pas toujours assez de précautions pour l'éviter, & que même après les avoir prises en apparence, ils ressentent les effets de ces exhalaisons meurtrieres, il falloit trouver & indiquer les moyens les plus propres à les soulager & à les tirer du triste état où ils sont tombés: c'est aussi ce dont ces messieurs se sont occupés. Ils ont encore porté leur attention sur la maniere d'enlever ces matieres infectes avec le moins de désagrément possible, tant pour ceux qui habitent les maisons où ces fosses sont ouvertes, que pour ceux qui demeurent dans les maisons voisines.

Qui pourroit donc ne pas louer le zele de ces messieurs, zele patriotique dont il doit résulter tant d'avantages?

On sait que parmi les travaux si vantés d'Hercule, le 22e fut de nettoyer les étables du roi Augias, qui portoient l'infection aux environs de son palais; mais ce Grec ne se rendit utile qu'à un canton, tandis que nos trois observateurs le deviennent à plusieurs millions d'hommes.

Digitized by Google

Recherches ſur la rage, par M. ANDRY, *lues à la ſociété royale de médecine le 13 décembre 1777. A Paris, de l'imprimerie de* Philippe-Denys Pierres, *imprimeur de la ſociété royale de méd. rue S. Jacques.* M. DCC. LXXVIII. (in-8°. *de 99 pages*).

Ces recherches ont été publiées à l'occaſion du ſujet que la ſociété de médecine a propoſé pour un des prix qu'elle compte diſtribuer en 1781. Comme elle deſire que les concurrens ne s'occupent abſolument que de la curation de la rage, elle leur communique un travail fait par un de ſes membres, travail auquel pluſieurs auroient pu ſe livrer, & qui leur auroit fait perdre trop long-temps de vue l'objet principal, le traitement de la rage.

M. *Andry*, dans cette diſſertation, n'a eu d'autre intention que d'indiquer les meilleurs auteurs qui ont écrit ſur cette terrible maladie, laquelle naît quelquefois ſpontanément, mais qui le plus ſouvent eſt communiquée par la morſure d'un animal qui en eſt attaqué. Il parle ſuccinctement de cette double maniere dont la rage eſt produite. Il rapporte enſuite quelques réſultats de l'ouverture des cadavres de ceux qu'elle a tués; puis il paſſe au traitement qui a été mis en uſage, & donne la liſte des remedes ſimples & compoſés employés pour la combattre, & tirés du regne végétal; des remedes qu'ont fournis le regne animal & le regne minéral; des remedes chymiques, & de ceux qui ſont compoſés du regne animal & du regne végétal; des remedes moyens; des remedes diététiques, des externes, des chirurgicaux. Il s'arrête plus long-temps ſur le mercure & ſes différentes prépa-

Digitized by Google

rations, recommandé & mis en usage depuis 80 ans contre ce mal redoutable. Il a eu l'attention d'ajouter des observations de plusieurs auteurs connus, pour éclaircir l'important sujet qu'il traite. Dans un travail de cette espece, on sent que l'auteur ne pouvoit se dispenser de mettre des citations & des notes ; comme elles auroient pu distraire de l'objet principal, M. *Andry* les a placées à la fin de ses recherches. Nous les avons lues avec plaisir ; elles sont dirigées avec méthode, & présentées avec clarté. On reconnoît que l'auteur s'est nourri de la lecture des écrivains célebres qu'a produits la faculté de médecine de Paris, qui se sont fait un devoir de lui être fidélement attachés, & d'avouer qu'ils lui avoient l'obligation des connoissances qu'ils pouvoient avoir acquises.

Dictionnaire historique de la médecine ancienne & moderne, ou mémoires disposés en ordre alphabétique, pour servir à l'histoire de cette science, & à celle des médecins, anatomistes, botanistes, chirurgiens & chymistes de toutes nations; par N. F. J. ELOY, conseiller-médecin ordinaire de son altesse royale monseigneur le duc Charles de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c., & médecin-pensionnaire de la ville de Mons.

Il importe beaucoup de connoître l'histoire de la science à laquelle on s'attache.

Eloge critique de BOERHAAVE.

TOME PREMIER, (*tomes* 2e, 3e, 4e). *A Mons*, *chez* H. Hoyois, *imprimeur-*

libr. rue de la clef. M. DCC. LXXVIII. (in-4°. 4 *volumes*).

M. *Eloy* avoit publié en 1755 un dictionnaire de la médecine en deux volumes *in*-8°. dans lequel il reconnoît de bonne foi qu'il y avoit beaucoup de fautes. Il s'est occupé, pendant les 20 années qui se sont écoulées depuis sa publication, à rectifier ces erreurs, & à augmenter son recueil historique au point qu'il forme aujourd'hui quatre volumes *in*-4°.

Quel plan s'est tracé M. *Eloy* dans la confection de ce dictionnaire ? Suivons-le dans sa préface, où il nous l'apprend.

Il déclare qu'il a borné ses vues à donner plus d'étendue à l'abrégé chronologique de *George Matthias* ; & que ce n'est qu'incidemment qu'il s'est hasardé de s'ériger en bibliographe (*préf.* pag. vij.)

Que son dessein n'a point été de donner une bibliotheque complete de médecine ; qu'éloigné des sources, & réduit à sa seule bibliotheque, il a senti l'impossibilité de se livrer à une entreprise aussi vaste.

Qu'à l'égard des auteurs dont il crayonne la vie, ce sont & les morts & les vivans, ainsi que ces hommes, fabuleux peut-être, que la reconnoissance a divinisés.

Qu'il a tâché de donner l'abrégé des savans ouvrages de *Leclerc* & de *Freind*, ainsi que de la compilation de *Manget*, sans avoir eu l'idée ni l'intention de former sur cet objet un recueil complet.

Qu'il a exposé les sentimens des auteurs quand ils en ont eu de particuliers ; qu'il a rappellé la mémoire de leurs découvertes ; qu'il a remarqué ce qu'il y a de plus essentiel dans leur doctrine.

Il indique ensuite les sources où il a puisé ses

Digitized by Google

matériaux. La liste qu'il produit n'est point fastueuse ; il en donne modestement la raison : « Je » n'aime point (dit-il) à faire parade d'une longue liste d'auteurs que je ne connois que parce » qu'ils sont cités par d'autres ».

Il avoue encore que cet ouvrage contient beaucoup de choses d'emprunt ; mais il s'en justifie en disant qu'on ne crée point une histoire comme un roman. Pour se mettre d'ailleurs à l'abri de tout reproche de plagiat, M. *Eloy* renvoie à l'énumération qu'il a produite des auteurs par lui consultés ; puis il ajoute : « Je suis sincere. Je l'ai » dit & je répete que cet ouvrage *n'est proprement* » *qu'un extrait des livres* que j'ai pris pour guides ». Cependant il annonce qu'il a rectifié les fautes de ceux qui ont marché avant lui dans la même carriere ; mais comme il craint d'en avoir commis à son tour, il demande l'indulgence de ses lecteurs. Un écrivain qui parle avec autant de modestie, mérite d'être écouté, & d'obtenir l'indulgence qu'il desire, lors sur tout qu'il proteste n'avoir épargné aucun soin pour bien faire.

Traité des maladies nerveuses, hypochondriaques & hystériques ; traduction de l'anglois de M. ROBERT WHYTT, docteur & professeur de médecine en l'université d'Edimbourg. Nouvelle édition, *à laquelle on a joint un extrait d'un ouvrage anglois du même auteur, sur les mouvemens vitaux & involontaires des animaux, servant d'introduction à celui-ci. Tome premier (tome second). A Paris, chez* P. Fr. Didot, *libraire*

libraire de la faculté de médecine de Paris. M. DCC. LXXVII. *avec approbation & privilege du roi.* (in-12. 2 vol.).

La traduction de ce traité des maladies nerveuses, composé par M. *Whytt*, a été faite par M. *le Begue de Presle*, docteur régent de la faculté de médecine de Paris; elle parut, en 1767, en deux volumes *in-12.* Cet ouvrage mérita l'attention de M. *Roux* qui en donna deux extraits la même année, l'un en janvier, & l'autre en février.

La nouvelle édition que nous annonçons n'est pas dûe aux soins de M. *le Begue de Presle.* Celui qui s'en est chargé a cru devoir mettre en tête l'extrait d'un traité de M. *Whytt*, intitulé: *Essai sur les mouvemens vitaux ou involontaires des animaux*, lequel parut en 1751. Mais pour faire entrer cet extrait dans cette nouvelle édition, il a fallu retrancher de la premiere l'*exposition anatomique des nerfs de Monro*, & un autre morceau. Le libraire a pu, sans doute, permettre ou demander ces retranchemens; mais il devoit s'opposer à l'insertion de plusieurs notes qu'on peut croire de M. *le Begue de Presle*, mais qu'il désapprouve cependant très fort, comme contraires à ses sentimens & à sa maniere de penser.

Au reste, le traité de M. *Whytt* est un ouvrage estimé, bien connu des médecins, & dont la lecture sera toujours utile. Nous renvoyons au *tome* xxvj de ce Journal où il s'en trouve deux extraits, comme nous l'avons dit; le premier, *pag.* 3, & le second, *pag.* 99.

PRIX.

NOUS voulions insérer dans ce Journal les travaux que la société royale de médecine proposoit dans la séance du 20 octobre 1778, aux méde-

Digitized by Google

cins & aux physiciens; mais comme ce détail est fort long, que d'ailleurs il a été imprimé & abondamment répandu, nous estimons que nous ferions une chose inutile, puisque la plupart de nos lecteurs ont probablement reçu cette instruction. Ainsi nous nous contenterons de présenter les objets sur lesquels elle demande des éclaircissemens. Ce sont, 1°. la description topographique & médicale de la France; 2°. l'analyse des eaux minérales; 3°. les maladies des artisans; 4°. les maladies des bestiaux.

SIX PRIX proposés par la société royale de médecine.

I. *Déterminer quel peut être le meilleur traitement de la rage.* (Voyez page 557).

II. *D'établir 1°. par l'analyse chymique, quelle est la nature des remedes anti-scorbutiques proprement dits; 2°. par l'observation, quel doit être leur usage & leur combinaison dans les différentes especes & complications, & dans les différens degrés du scorbut.*

III. *Existe-t-il véritablement une fievre miliaire essentielle & distincte des autres fievres exanthématiques, & dans quelle constitution doit-elle être rangée?*

IV. *Déterminer par un nombre suffisant d'observations & d'expériences exactes, si les maladies contagieuses, principalement la petite-vérole, peuvent se transmettre par l'intermede de l'air.*

V. *Indiquer la meilleure méthode pour guérir promptement & sûrement la gale, contractée par communication, comme il arrive dans les casernes, dans les atteliers, dans les hôpitaux & dans les prisons.*

VI. *Faire connoître le moyen le plus prompt, le moins dispendieux & en même temps le plus sûr pour guérir la gonorrhée virulente, & pour prévenir les accidens qui en sont ordinairement les suites.*

Digitized by Google

PRIX proposé par l'acad. des sciences, belles-lettres & arts de Lyon.

L'ACADÉMIE avoit demandé, pour le prix de *Physique*, fondé par M. CHRISTIN, qu'elle a distribué en 1776 (1) : *Si l'électricité de l'atmosphere a quelque influence sur le corps humain, & quels sont les effets de cette influence.* Pour suivre cet objet, l'approfondir & le rendre vraiment utile, elle a proposé, depuis lors, le sujet qui suit : *Quelles sont les maladies qui procedent de la plus ou moins grande quantité de fluide électrique du corps humain? Quels sont les moyens de remédier aux unes & aux autres?*

Le prix sera distribué en 1779, & consiste en une médaille d'or, de la valeur de 300 livres.

Conditions.

Toutes personnes pourront concourir pour ce prix, excepté les académiciens titulaires & les vétérans; les associés y seront admis. Les mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, leurs noms & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés francs de port à Lyon, *à M.* DE LA TOURRETTE, *ancien conseiller de la cour des monnoies, secrét. perpét. pour la classe des sciences, rue Boissac;*

Ou à M. DE BORY, *commandant de Pierre-Scize, secrét. perp. pour la classe des belles-lettres;*

Ou chez AIMÉ DE LA ROCHE, *imprimeur-*

---

(1) Le mémoire de M. *de Thourry*, qui a été couronné, est imprimé dans le Journal de M. l'abbé *Rozier*, Juin 1777.

libraire de l'académie, aux halles de la Grenette.

Aucun ouvrage ne fera reçu au concours passé le premier avril 1779 : le terme est de rigueur. L'académie décernera le prix dans l'assemblée publique qu'elle tiendra après la fête de S. Louis.

La médaille sera remise à l'auteur couronné, ou à son fondé de procuration.

SÉANCE PUBLIQUE
de la faculté de médecine de Paris.

Le jeudi 5 novembre la faculté de médecine de cette ville a tenu, dans les écoles extérieures de Sorbonne, une séance publique dont l'objet étoit, suivant la fondation qui en a été faite par feu M. *Malouin* l'un de ses membres, de rendre compte de ses travaux annuels relatifs aux progrès de l'art de guérir, & de faire l'éloge des docteurs qu'elle auroit perdus dans le cours de l'année.

M. *Desessartz*, doyen actuel, a ouvert cette séance par un discours dans lequel, en parcourant rapidement les principaux travaux de la faculté & les services publics qu'elle a rendus depuis son établissement, il a prouvé que cette compagnie, sans secours étrangers, a, dans tous les temps, mérité la confiance des citoyens & l'estime du gouvernement.

M. *Descemet* a présenté ensuite le tableau des maladies qui ont régné dans cette ville depuis le mois de juin 1777, jusqu'au même mois de l'année 1778. Ce tableau est le résultat des rapports d'un grand nombre de médecins de la faculté, qui s'assemblent à présent non-seulement tous les premiers du mois, comme cela s'observoit depuis un temps immémorial, mais tous les quinze jours. Ne pouvant faire connoître toutes les observations qui ont été communiquées pendant cet espace de

temps, ſur des maladies particulieres & ſur autres objets de médecine; il en a ſeulement énoncé les titres & les auteurs.

M. *Barbeu du Bourg* avoit été chargé de faire l'extrait des thèſes ſoutenues par les nouveaux bacheliers ſur l'hygiene, c'eſt-à-dire, ſur les moyens propres à conſerver la ſanté. Cet extrait a été lu par M. *Nollan*, & le public a été aſſez inſtruit pour reconnoître l'utilité des exercices uſités dans les écoles de la faculté.

La faculté avoit propoſé, en 1774, pour ſujet du prix fondé par M. *Cuvilliers de Champoyaux*, médecin de Meſle en Poitou, cette queſtion: *La petite-vérole étant déclarée, y a-t-il quelque moyen d'énerver l'activité de ſon virus?* Les mémoires qui avoient concouru n'ayant pas ſatisfait, elle l'a propoſée de nouveau pour 1778, en doublant le prix. M. *Dumangin* a lu le précis du mémoire qui a été jugé digne du prix. Son auteur eſt M. *Gontard*, docteur en médecine à Villefranche en Beaujolois.

L'*acceſſit* a été adjugé à M. *Strack*, médecin & profeſſeur des inſtituts à Mayence.

Une ſociété particuliere, & qui a voulu faire le bien ſans être connue, avoit envoyé à M. le doyen une ſomme de 300 livres, deſtinée à celui qui auroit le mieux diſcuté une queſtion au choix de la faculté; elle avoit deſiré que tous les médecins, même ceux de la faculté, puiſſent concourir, excepté les commiſſaires nommés pour examiner les ouvrages donnés au concours. La queſtion avoit pour objet la fievre miliaire des femmes en couche. M. *Goubelli*, docteur-régent de la faculté de Paris, & M. *Gaſtellier*, docteur en médecine à Montargis, ont partagé ce prix. Trois autres diſſertations dont le mérite étoit peu inférieur à celui des diſſertations couronnées, ont été

Digitized by Google

annoncées avec éloges. Ces éloges donnés au nom de la compagnie entiere par un vieillard respectable (M. *de l'Epine*) l'ancien des commissaires & de tous les docteurs de la faculté, ont paru une récompense aussi juste que flatteuse pour les auteurs.

Ces auteurs sont M. *Dupré de l'Isle*, médecin des Dames religieuses de Versailles ; M. *Brieude*, docteur en médecine à Aurillac en Auvergne ; M. *Planchon*, aggrégé au college des médecins de Tournay.

M. le Doyen, après avoir annoncé pour sujet du prix que fonde la faculté, & qui sera distribué à la prochaine séance publique, au mois de novembre 1779, cette question : *Quels sont les avantages dans l'ordre physique, moral & politique de l'alaitement des enfans par leurs meres ?* a lu l'éloge de M. *Malouin*, & ceux de MM. *Pathiot*, *Garnier* & *Boutigny Despréaux*, tous docteurs-régens morts depuis le mois de novembre 1777.

L'éloge de M. *Bernard de Jussieu* avoit été confié à M. *Lepreux* qui en a fait la lecture. L'auditoire, très nombreux & composé de savans de tous les ordres, a témoigné par des applaudissemens réitérés, combien il étoit satisfait du tribut de respect & de reconnoissance que l'orateur payoit au nom de sa compagnie à un confrere aussi digne d'être regretté.

Enfin cette séance, qui a duré trois heures, a été terminée par des réflexions de M. *Majault*, docteur-régent & médecin de l'hôtel-dieu, sur quelques remedes chymiques vantés, depuis peu, comme spécifiques, & spécialement sur quelques contrepoisons ; & par un mémoire de M. *Sallin*, fait à l'occasion de l'ouverture du cadavre du fils de l'infortunée dame *La Motte*, & sur l'effet des poisons dans le corps.

Digitized by Google

Plusieurs docteurs avoient préparé d'autres mémoires dont il n'a été possible d'annoncer que le titre.

Nous espérons être bientôt en état de rendre compte de ces mémoires.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

M. *Valmont de Bomare*, démonstrateur d'histoire naturelle, avoué du gouvernement, censeur royal, associé de plusieurs académies des sciences de l'Europe, membre du college de pharmacie, &c. fera l'ouverture d'un cours d'histoire naturelle, concernant les *minéraux*, les *végétaux*, les *animaux*, & les principaux phénomenes de la nature, le jeudi 3 décembre 1778, à onze heures précises du matin, en son cabinet, rue de la Verrerie, en face de celle des Deux-Portes. On continuera les séances de ce cours les *samedi*, *mardi* & *jeudi* de chaque semaine, à onze heures & demie très précises. Les personnes qui se proposeront de suivre les leçons de ce démonstrateur, sont invitées d'entendre le *discours sur l'étude & le spectacle de la nature*, qu'il prononcera le jour de l'ouverture, à l'heure indiquée.

A V I S.

M. *Bertholet*, médecin de la faculté de Paris, a trouvé dans les substances animales le même acide que M. *Bergmann* a trouvé dans le sucre & les autres substances nourrissantes. Cet acide est déguisé dans la plupart des substances animales par beaucoup de graisse; mais il y en a dont on peut le retirer parfaitement crystallisé: la soie en donne près de la moitié de son poids. Il se propose de publier sur cet objet un grand nombre d'expériences qui pourront jetter du jour sur la nature des substances animales.

Digitized by Google

TABLE DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Digitized by Google



TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES

Contenues dans les ſix derniers mois du journal de médecine de l'année 1778, formant le *tome* 50ᵉ.

LIVRES ANNONCÉS
AVEC UNE NOTICE.

1°. Hiſtoire littéraire de la médecine.

2°. Hygiene.

3°. Médecine.

4°. Anatomie , Physiologie & Chirurgie.

5°. Histoire naturelle, Matiere médicale, Pharmacie & Chymie.

EXTRAITS
OU ANALYSE DE LIVRES.

Digitized by Google

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

1°. Hiftoire littéraire de la médecine.

2°. Médecine.

Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de

Maladies qui ont été observées à Lille par M. Boucher, Méd. *pendant les mois de*

3°. Anatomie & Chirurgie.

Digitized by Google

4°. Vétérinaire.

5°. Histoire naturelle, matiere médicale, Pharmacie & Chymie.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS ET ANNONCES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de décembre 1778. A Paris, ce 24 novembre 1778.

POISSONNIER DESPERRIERE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google